

Hubert Auschitzky

de la Société des Gens de Lettres

NOS RACINES

TOME III

LOINTAIN ET MYSTÉRIEUX DUCHÉ DE COURLANDE

**2. LES DUCHESSES
DE COURLANDE**

NOS RACINES

Premier volet

Tome I La destinée des Fort de Saint-Auban¹

Deuxième volet

Tome II 1. Lointain et mystérieux duché de Courlande².

Troisième volet

Tome III 2. Les duchesses de Courlande.

Ces notes n'ont pas été rédigées pour être publiées. Il n'en sera donc fait qu'une lecture familiale.

Toutefois, elles ont été déposées :

- A la Bibliothèque généalogique (Cote 4 B br 422 H), 3, rue de Turbigo à Paris 1er.
- A la Bibliothèque municipale de Bordeaux (cote TR.AUS-III), 85 cours du Maréchal-Juin, 1 terrasse Rhin-et-Danube à Bordeaux.
- Aux Archives Départementales de la Gironde (Cote SU 69/3, 13-25 rue d'Aviau, Bordeaux.
- A la Salle de lecture de la Société Historique et Littéraire Polonaise (cote AKc 5323), 6 quai d'Orléans, Paris 4ème.
- A la Bibliothèque de l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, 4 rue de Lille, Paris 7ème.

De tels ouvrages comportent une multitude de détails ; aussi, malgré tout le soin apporté à la réalisation et à leur mise à jour, des inexactitudes ou des omissions peuvent parfois apparaître. Que nos lecteurs veuillent bien nous en excuser et nous les signaler. Leurs remarques seront les bienvenues et nous les en remercions à l'avance.

**Pour découvrir ou mieux connaître les familles apparentées
aux FORT et aux AUSCHITZKY**

**consultez-nous sur : auschitzky.com
auschitzky.eu**

ou encore : geneanet

éventuellement, contactez-nous : genealogie@auschitzky.com

¹ – Grand Prix de l'Académie Nationale des Sciences, Belles-lettres et Arts de Bordeaux.

² - Lauréat des Latvijas Centrālās valsts vēstures arhīvs. **Prix Jānis Rainis**, décerné à Riga.

1

CES DAMES DE COURLANDE

Certes, dans ce chapitre, il ne sera guère question de l'histoire de la Courlande. Mais la duchesse de Courlande et ses quatre superbes filles captivèrent leurs contemporains tant elles occupèrent le premier rang dans la société cosmopolite de leur époque.

Certains de nos cousins, fascinés par ces belles dames, ont voulu que dans cette évocation de la Courlande leur mémoire fut restituée.



Ière PARTIE

EN ALLEMAGNE

les années 1800-1806

Nous avons laissé la duchesse de Courlande (*Tome II*) devant le corps de son mari, le 13 janvier à Gellenau (*Sibérie*), soutenu par son nouvel amant, le Suédois baron Gustave d'Armeldt. Le dernier duc de Courlande fut honoré d'obsèques pompeuses à Sagan.

La duchesse était résolue à se séparer de Batowski, le père de Dorothée. Elle ne pouvait l'épouser sans compromettre les alliances de ses filles, princesses de Courlande. Princesses les plus riches d'Europe, faites pour épouser des princes. Mais quels princes épouseraient les belles-filles de Monsieur Batowski ?

« La duchesse était dans une grande perplexité. Elle ne savait où trouver le courage de faire une semblable déclaration à son ancien ami. Le baron d'Armfelt lui proposa de l'accompagner »¹. Elle écrit à Batowski et le prie de se rendre à Meissen, près de Dresde. Il vient. Suivent de longs pourparlers. La duchesse « expliqua toutes les raisons de famille, d'intérêts et de devoir, qui l'empêchaient de s'unir à lui »¹. En outre, elle était prête à remplir « les autres engagements qu'elle avait pris »¹.

La duchesse avait remis à Batowski une promesse de mariage qui comportait un dédit d'un million cinq cent mille francs à lui verser dans le cas où elle ne l'épouserait pas. Mieux valait pour elle verser cette grosse somme au gentilhomme polonais qui « après avoir inutilement épuisé toute l'éloquence des sentiments et des souvenirs, prit l'acte de dédit et le jeta au feu. Ce moment fut plein d'émotion »¹.

Le lendemain, la duchesse, le baron suédois, le Polonais, quittaient ensemble Meissen pour se rendre dans le duché de Saxe-Anhalt, au château de Löbikau. Batowski, de là, se rendit dans le pavillon de Tanenfeld. La duchesse, devant témoins, affectait de traiter de la même manière ses amants : l'ancien et le nouveau. Situation difficile pour le nouveau, impossible pour l'ancien. Batowski partit, nanti d'une pension annuelle de 30 000 francs, le mettant très large-

1 - Vitrolles. "Souvenirs d'un Émigré". p 191-193.

ment à l'abri des besoins. Il s'en alla à Hambourg chez un ami, Walkers, dont un an après il épousait la fille.¹

Pendant l'année de deuil, la duchesse vécut principalement à Prague et à Dresde. Mais elle fréquenta les eaux de Carlsbad où pour elle, s'enflamma le frère cadet de Gustave III, roi de Suède, le duc d'Ostromanie. Plus rare à Löbikau, elle dut se rendre pour affaires à Sagan et surtout à Berlin. Il lui fallait mettre en place l'énorme douaire prévu en sa faveur par le duc défunt et l'organisation de la tutelle de Dorothee.



coll. du Cte F. de Castellane. Paris

La duchesse de Courlande par Tischbein

C'est à Berlin, en 1800, qu'elle fit la connaissance d'une richissime aristocrate saxonne, d'une beauté éblouissante : Auguste Charlotte (*née en 1777*), fille du comte von Schonberg, maréchal du palais de l'Électeur de Saxe. En août 1800, à 23 ans, cette jeune femme perdit le riche mari qu'elle avait épousé à 19 ans, le comte Rochus August Zu Lynar, seigneur de Lubbenau. Elle devait bientôt se remarier avec un officier de cavalerie, le comte von Kielmannsegge, aristocrate hanovrien, entiché d'esprit prussien et enragé ennemi de la France. Les rapports noués alors entre les deux femmes vont se transformer en une étroite intimité. L'aristocrate saxonne fut la confidente de la duchesse, ainsi que le témoignent les 700 à 800 lettres qu'elle conserva de cette dernière². La comtesse mal mariée, va se tourner de plus en plus vers le foyer intellectuel que la duchesse réunissait à Löbikau.

Nous reviendrons plus loin sur le mariage des trois filles aînées de la duchesse. Dès le début de son veuvage, le baron d'Armfelt étant devenu l'amant de la fille aînée, Wilhelmine, qu'il

1 - Walkers avait été banquier de la Cour à Bruxelles. Il était en affaires avec Simons, le banquier de Talleyrand.

2 - "*Mémoires de la comtesse de Kielmann-Segge*". Tome I. p 28.

initia à tous les jeux érotiques, prit une large part au mariage de celle-ci... et poussa sa mère à accepter d'épouser le duc d'Ostromanie qui fit sa demande. La duchesse hésitait. Le roi de Prusse et les tuteurs de Dorothée firent savoir qu'ils s'opposeraient formellement à la laisser suivre sa mère en Suède, quitter l'Allemagne, et passer sous l'influence de la famille royale de Suède.

La duchesse renonça à ce projet. Renonça définitivement à Armfelt et se consola avec son nouvel amant, le baron d'Alopeus, aristocrate suédois au service de la Russie. Ambassadeur de Russie à Berlin. Ainsi manqua-t-elle de devenir reine de Suède.

P

Les relations de la duchesse avec le roi et la reine de Prusse restaient privilégiées car tout deux ne relâchaient pas leurs efforts pour les entretenir à ce niveau. La princesse Louise de Prusse, épouse du prince Radziwill, était l'amie intime de la duchesse, et de plus la marraine de Dorothée.

Celle-ci voyait peu d'enfants : la fille de l'un de ses tuteurs¹, les enfants de la princesse Radziwill, les enfants royaux. L'enfant était menée au château royal ou au palais Radziwill quant on l'y conviait. C'est ainsi que Dorothée partagea les jeux du prince royal de Prusse, qui se prit pour elle d'une affectueuse amitié qu'il lui conserva.

A partir de 1802 la duchesse va s'installer au 7 Unter den Linden qui devint le palais de Courlande. Elle y passait tous les mois de la mauvaise saison. Celle qui était l'une des premières dames de Berlin y tenait l'un des salons les plus fréquentés, où l'on rencontrait toutes les classes de la société, sans distinction d'origine et de religion ; des savants et des aristocrates ; des grandes dames et comédiennes confondues ; des philosophes et hommes d'affaires. Et, dans ce salon humaniste et cosmopolite l'influence de l'esprit français était prépondérante.

La duchesse confia l'éducation de Dorothée à deux personnes bien différentes :

Regina Hoffmann, Allemande d'abord. Dans sa jeunesse, elle avait eu un fiancé français qu'elle suivit à Paris et qui mourut la veille de la célébration de leur mariage. Devenue catholique, elle vécut ensuite en Pologne, gouvernante de Christine Potocka. Regina aimait Dorothée mais lui donna une éducation plus brillante que raisonnable. Cette bonne allemande, facilement amoureuse, n'était pas raisonnable. Ancien frère piariste, autorisé à quitter l'ordre en 1774, le Florentin Scipione Piattoli avait été en Pologne précepteur de deux princes, Henri Lubormirski, et son cousin Adam Czartoryski. Il devint bibliothécaire et secrétaire intime du roi Stanislas Poniatowski. Catherine II en 1792 le fit jeter en forteresse. C'est la duchesse de Courlande et son ancien élève le prince Czartoryski qui le firent libérer par le nouveau tsar, Alexandre. Il arriva à Berlin en 1802.

Entre Regina (*qui n'était pas vieille fille*) et « l'abbé » Piattoli (*qui n'était pas ecclésiastique*) Dorothée s'épanouissait rapidement, montrant une intelligence pleine de vivacité. La duchesse en était heureuse. Elle était déchargée du souci de l'éducation de sa fille, à laquelle elle consacrait de moins en moins de temps. Elle pouvait s'adonner à la vie mondaine à Berlin, à Löbikau et dans les villes d'eau. Sa fréquentation des grandes villes, des grands points de rencontre convenaient - en sus - à son goût des rencontres amoureuses et des aventures galantes.

Dorothée fut assez longtemps privée de « l'abbé ». En 1804, la duchesse avait des difficultés avec le gouvernement russe pour toucher les revenus de ses domaines russes et les capitaux dus par la Russie. Le conseiller Gœcking, sur l'avis du roi, fut envoyé à Pétersbourg. Il ne parlait pas du tout le russe et mal le français. On lui adjoignit Piattoli. Celui-ci eut recours à l'aide de son ancien élève, Adam Czartoryski, devenu le favori d'Alexandre Ier, et son ministre des Affaires Étrangères.

1 - Il s'agit de Gœckingk, conseiller intime du Roi.

Libéré de Piattoli, l'impétueuse Hoffmann se composa et composa à Dorothée un salon avec des négociants, des artistes, des hommes de lettres (*comme Jean Müller, l'historien, et le grand Schiller*). C'était un salon typiquement allemand.



A la belle saison, la duchesse conviait à Löbickau une société brillante. Nous reproduisons ci-contre un programme du théâtre de la duchesse de Courlande d'une représentation pour le 1er octobre 1805, alors que les armées de l'empereur marchent vers le Danube.

La pièce est intitulée : « Die Corsen in Ungern ». Nous nous permettons de donner la traduction de la couverture du programme reproduit ci-contre :

Löbikau

Théâtre ducal courlandais.

Aujourd'hui mardi 1er Octobre 1805

sera joué

Les "Corsen" malgré eux.

une pièce en quatre actes

de

August von Kotzebue.

Personnages

<i>le comte.</i>	M. Vietinghoff.
<i>Nathalie, sa fille</i>	Mme Pléttenberg.
<i>Ferdinand, son fils</i>	M. Fircks le plus jeune.
<i>Otilie, épouse de Ferdinand</i>	Mme Troubetzkoy.
<i>Wecker, intendant du comte</i>	M. Eckoldt.
<i>Félix, son fils</i>	M. Fircks le plus vieux.
<i>Rösgen, premier jardinier femme</i>	Mme Hohenzollern.
<i>Johann, valet du comte</i>	M. Pléttenberg.

Ce qui intéresse, c'est le nom des acteurs :

Qui est Monsieur Vietinghoff ? Peut-on oublier que le plus riche baron de Livonie portait ce nom ? Que sa fille fut baronne Krüdener ? Un de leurs parents ?

Nous ne savons rien du couple Pléttenberg, de Messieurs Fircks, de Monsieur. Eckoldt.

Nous connaissons, par contre, les noms de Mesdames Troubetzkoy et Hohenzollern. Au 1er octobre, il s'agit là des deux filles aînées de la duchesse de Courlande. Ce qui est bien la preuve que ces dames de Courlande, si indépendantes, si peu soucieuses les unes des autres d'après les apparences, aimaient se retrouver comme les petites bourgeoises, en famille. A cette date, elles sont réunies en Saxe-Anhalt.

L O E B I C H A U.
Herzoglich Curländisches Hoftheater.

Heute Dienstag den 1^{ten} October 1805

wird aufgeführt:

Die Corsen in Ungern.

Ein Schauspiel in vier Aufzügen

von

August von Kotzebue.

Personen.

<i>Der Graf</i>	Herr <i>Vietinghoff.</i>
<i>Natalie, seine Tochter</i>	Mad. <i>Plettenberg.</i>
<i>Ferdinand, sein Sohn</i>	Herr <i>Fircks</i> der jüngere.
<i>Ottlie, Ferdinands Gemahlin</i>	Mad. <i>Troubetzkoy.</i>
<i>Wecker, Verwalter des Grafen</i>	Herr <i>Eckoldt.</i>
<i>Felix, dessen Sohn</i>	Herr <i>Fircks</i> der ältere.
<i>Rösgen, ein Gärtner-Mädchen</i>	Madame <i>Hohenzollern.</i>
<i>Johann, Bedienter des Grafen</i>	Herr <i>Plettenberg.</i>

Un programme du théâtre de la duchesse de Courlande à Loebichau

Le mariage des aînées.

Les trois filles aînées de la duchesse (*les filles du duc*) vont se marier en peu de temps. Est-ce un concours de circonstances ? Pas vraiment : elles venaient d'hériter de la première fortune d'Europe, ce qui les rendait indépendantes... et désirables. De plus, la duchesse avait quelque peu hâte, en les mariant, de se libérer des devoirs d'une mère envers ses filles.

Wilhelmine était l'aînée, la plus belle et la plus riche. Elle portait le titre de duchesse de Sagan. Les immenses domaines de Sagan étaient les siens, mais elle en possédait d'autres, superbes, aux marches de Bohême.

La princesse Louise Radziwill eut l'idée de l'unir au prince Ferdinand de Prusse, son frère. On les fit se rencontrer à Leipzig et on put penser aboutir à un mariage. Les ministres du roi de Prusse se montrèrent effrayés de la puissance que le prince Ferdinand pourrait exercer avec la fortune de la duchesse de Sagan.



Bild-Archiv der Österreichische Nationalbibliothek, Vienne

Wilhelmine de Sagan

Wilhelmine en fut très irritée et se jeta dans les bras du prince Louis de Rohan (*en cela poussé par son amant, Gustave d'Armfelt*). Elle l'épousa le 23 juin 1800. Frère puîné du duc de Montbazou, neveu du cardinal de Rohan, trop fameux, il avait combattu à la tête d'un corps de cavalerie dans l'armée de Condé. Passé dans l'armée autrichienne, il en était devenu général-major. « C'était, de tous les prétendants, celui qui s'imposait le moins et devait laisser à sa femme la plus grande dose de liberté ».¹

Ce Rohan était loin d'être un mari incommode. En 1801, successivement Paris, Londres et Dresde virent séjourner, ensemble, la duchesse de Sagan, le baron suédois amant, et le prince mari cocu. Tous deux vivaient aux crochets de cette femme unique. La duchesse dut s'absenter : elle accoucha à Hambourg d'une fille, Gustava, qu'elle éleva comme une enfant recueillie. Tout le monde se fâcha. La duchesse de Courlande rompit totalement avec le baron... qui n'eut plus le prince comme ami.

1 - Vitrolles. *op. cit.* p 194.

La duchesse de Sagan, au début de 1804, avait obtenu le divorce, et servit une pension au prince. Deux mois plus tard, elle épousait, à Vienne, le prince Wassili Troubetskoï. Au 1er octobre 1805, jouant la comédie à Löbikau, elle était encore princesse Troubetskoï... mais séparée déjà de son mari. Le divorce fut prononcé peu après¹. Convertie au catholicisme pour épouser Rohan, elle était restée son épouse pour l'église catholique². Elle servit aussi une pension à son second prince. « Je me ruine en maris », dira-t-elle en 1815, lors du congrès de Vienne.

Elle partage sa vie entre Vienne, Sagan, les grandes villes d'eau. Elle voyage à Prague, Dresde, Paris et Londres.

En 1819, elle épouse le comte de Schulenberg.

Cette princesse vécut surtout dans le palais qu'elle avait acquis à Vienne, et où elle mourut. Pour l'Europe, avant, pendant, ou après un mariage, elle garda toujours le même nom. Elle fut de 1800 à sa mort, la duchesse de Sagan.

Le programme du théâtre de Löbikau au 1er octobre 1805 en est d'autant plus intéressant, puisqu'elle y figure sous le nom du deuxième prince, son mari. Une rareté !

Pauline - la deuxième fille - se décida très vite (*sans le concours d'Armfelt*). C'est le 26 avril 1800 qu'elle devint l'épouse du prince Hermann Frédéric de Hohenzollern-Hechingen, chef de la branche aînée de la maison régnante de Brandebourg. D'après sa jeune sœur : « Elle accepta avec empressement le premier mari qui s'offrit. Fort grand seigneur, sans doute, de qui je n'ai d'autre mal à dire que l'impossibilité où je suis de le louer sur autre chose que sa naissance ».³ Les deux époux vécurent peu en couple. La princesse, après avoir donné à sa principauté un prince héritier, habitait loin de son mari, rarement seule. De ses amours avec son ex beau-frère, Rohan, elle eut une fille.

Toutes les cours d'Europe étaient ouvertes à la princesse souveraine de Hohenzollern-Hechingen qui avait fait son devoir : mettre au monde un prince héritier.⁴

Jeanne-Catherine était la troisième. Elle avait fugué avec le musicien de son père... qui y perdit la tête. L'aventure avait fait le tour de l'Europe et fit mauvais effet. On lui trouva un mari au fond du royaume de Naples : le duc d'Acerenza, de la famille des princes Pignatelli-Belmonte. Rien de l'opulence des duchesses de Courlande. Elle vécut fort peu avec son mari dont elle ne s'encombra pas.

1 - Guillaume de Berthier Sauvigny. "*Metternich*". p 59.

2 - Antoine Bethouart. "*Metternich et l'Europe*". p 264.

3 - Duchesse de Dino. "*Souvenirs*". p 120.

4 - Valérie Masuyer. "*Mémoires*". p 1-2 ; Lettres des princesses régnantes des deux principautés de Hohenzollern à la mort de la Reine Hortense. p 446 et 447.

Le berceau primitif des Hohenzollern était un vieux château féodal, à une lieue d'Hechingen, à ce nœud des monts de Souabe qui séparent le bassin du Neckar de celui du Rhin et tourné vers le Danube. Un lieu géométrique et magique.

Le fils de Pauline, Prince héritier, épousa le 22 mai 1826 Eugénie (née en 1808). Deuxième fille du Prince Eugène de Beauharnais (devenu le duc bavarois de Leuchtenberg) et cette petite fille de Joséphine devint princesse régnante de Hohenzollern-Hechingen. Elle entretint des rapports affectueux avec sa voisine, châtelaine à Arenenberg, sa tante la reine Hortense. Et aussi avec son autre voisine proche, sa petite cousine Joséphine de Bade (née en 1813), fille de Stéphanie de Beauharnais, grande-duchesse de Bade, fille adoptive de l'Empereur.

Cette Joséphine de Bade avait épousé le prince héritier de Hohenzollern-Sigmaringen. Elle était donc princesse française par sa mère. La mère du prince-héritier était française : la Princesse Marie-Antoinette Murat (nièce du roi Murat) qui avait épousé en 1808 Charles-Antoine, Prince héritier de Hohenzollern-Sigmaringen, et fut princesse régnante. Le mari de cette nièce Murat était le fils du prince Antoine-Aloys-Meinrad-François de Hohenzollern-Sigmaringen, et de la princesse Amalia de Salm-Kyrbourg, qui fut l'amie de Joséphine de Beauharnais avant la Révolution. Et pendant celle-ci, protégea Hortense et Eugène : Ah ! ces Beauharnais !

Ainsi les trois sœurs de la duchesse avaient des mœurs très libres. Ces trois superbes créatures blondes suivaient l'exemple de leur mère, sans cesse en quête d'aventures. On doit ajouter que Wilhelmine était le type même de la femme fatale, dont la vie entière fut une inlassable chasse à l'homme, ayant à son tableau un des deux plus grands hommes d'état de l'époque.

les années 1806 1808

En Courlande.

La comtesse de Kielmannsegge, l'été 1806, se trouvait aux eaux de Pyrmont, non comme curiste mais comme lectrice de la reine de Prusse.

Les affaires de la duchesse de Courlande ne se réglant pas avec les Russes, elle gagna Saint-Pétersbourg en mai 1806. Elle déjeunait le lendemain de son arrivée, en peignoir, lorsqu'un général russe entra chez elle sans se faire annoncer, et lui baisa la main : c'était le tsar. « Elle était encore assez jolie pour que l'absence de toute parure ne lui fut pas défavorable. L'Empereur la trouva ce qu'elle était, belle, aimable et grande dame autant que personne du monde », a raconté Dorothée.¹

En deux mois la duchesse mit de l'ordre dans ses affaires au mieux de ses intérêts. Elle allait revenir à Berlin lorsque la Prusse, ouvrant les hostilités, envahit la Saxe. Ce fut Auerstaedt. Ce fut Iéna. La panique secoue Berlin. La belle reine Louise, avec ses enfants, s'enfuya à Königsberg. Melle Hoffmann l'imita, emmenant Dorothée. Tout manquait à Königsberg submergée par les réfugiés. La duchesse pris la résolution de se rendre à Mittau et y convoqua Dorothée.

C'était en novembre 1806. La jeune fille garda un souvenir pénible de son voyage de Königsberg à Memel. Bloquée par la tempête à la pointe du Strand (*en face de Memel*), M. de Butler vint l'y rejoindre, envoyé par sa mère avec lettres, provisions et fourrures. Et il l'escorta jusqu'au château d'Alt Aultz, propriété des Medem, où la duchesse s'était installée chez un de ses frères. Dorothée s'y déplaçait, perdue dans une campagne inconnue. Elle n'était jamais venue en Courlande « loin de mes amis et ignorant leur sort, m'ennuyant fort de la conversation de mes tantes et de mes cousins, j'attendais avec impatience la fin de notre exil », a-t-elle raconté.¹

Il fallait s'organiser pour passer l'hiver. Un autre frère de la duchesse l'accueillit dans l'hôtel Medem à Mittau. Maison belle, triste, face au château ducal. Dorothée ne se plut pas à Mittau. La Courlande ne lui convenait pas, et ses rapports avec sa mère s'aigrirent. Les problèmes financiers n'y furent pas étrangers. « Le revenu de ma mère, écrit Dorothée, aux trois quarts en Russie, lui permettait de ne rien diminuer de sa dépense, mais moi, de qui les terres situées en Prusse étaient dévastées par l'armée française, je me trouvais à sa charge, ce qui ne m'était jamais arrivé et ne plaisait guère à mon indépendance ».²

Piattoli, revenant de Saint-Pétersbourg, vint les rejoindre à Mittau. Ce fut une grande joie pour son élève qui se détendit et regarda alors la vie à Mittau.

A quoi pouvait penser cette jeune princesse découvrant la Courlande ?

C'était, en face d'elle, la seule aile habitable du palais des ducs de Courlande, où vivait la Cour de Louis XVIII, et elle en connut la vie intime : « Le roi me prenait sur ses genoux, m'embrassait, me nommait à cause de mes yeux noirs (*sic*) sa petite italienne, me questionnait sur mes études, en un mot me faisait mille grâces ».¹

1 - Duchesse de Dino. "Souvenirs", in Françoise de Bernardy. "La duchesse de Dino". p 36.

2 - Duchesse de Dino. "Souvenirs", in Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 38.

1 - Duchesse de Dino. "Souvenirs", in Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 38.

L'impétueuse Hoffmann coulait de beaux jours, et même roucoulait. Une amitié très tendre s'établit entre la gouvernante et d'Avaray, le favori du roi. Aussi doués pour l'intrigue l'un que l'autre, ils imaginèrent de faire épouser Dorothée au duc de Berry à qui on recherchait une alliance avec une femme riche. Ce mariage ne poserait pas de problème de religion car Dorothée (*théoriquement luthérienne*) ne pratiquait aucun culte. Chimères !

Piattoli, lui, rêvait d'un autre mariage avec le prince Adam Czartoryski. Le prince s'était emparé d'une miniature représentant la princesse. Il ne s'était pas opposé ensuite, à l'envoi de son portrait à Dorothée. Ce projet ne plaisait pas à la duchesse qui redoutait l'influence de la princesse Czartoryska sur son fils, et sa propension à soulever des intrigues. Mais ce projet exaltait la trop jeune Dorothée (*13 ans*), flattait son ambition naissante à la perspective du rôle qu'elle jouerait en Russie auprès du favori du tsar.

Au printemps 1807, se rendant auprès de son armée qui, en Prusse, allait entrer en campagne, le tsar s'arrêta à Mittau. C'est là qu'il eut cet entretien glacial avec Louis XVIII. Mais il vint aussi, face au palais ducal, saluer la duchesse de Courlande dans l'hôtel des Medem. Le tsar était très sensible aux charmes féminins et d'une courtoisie exquise et galante. Il marqua toujours pour la duchesse une grande déférence et une admiration certaine, s'intéressa même à certaine de ses filles. N'anticipons pas !

Les pourparlers de Tilsit s'étant ouverts, le prince Adam Czartoryski s'en vint à Mittau. Trois semaines durant il ne quitta guère la maison de la duchesse. Dorothée plut au prince : Sa richesse, sa naissance, la vivacité de son intelligence... mais Dorothée (*selon son mot*) ne vit dans son regard observateur qu'une curiosité flatteuse.

Revenant de Tilsit pour regagner sa capitale le tsar s'arrêta une deuxième fois à Mittau. S'il ne revit pas Louis XVIII, il ne manqua pas de saluer cette duchesse qui avait régné à Mittau. Il y rencontra Czartoryski et lui marqua une froideur certaine. Le prince s'en allait à Varsovie où se trouvait sa mère, et il demanda à Dorothée, qui bientôt repartirait à Berlin, de passer à Varsovie pour y rencontrer la princesse Czartoryska. Dorothée fut embarrassée de cette demande et voulut en parler à sa mère. Mais celle-ci se déroba et ne voulut pas se mêler de la question. Dans cette circonstance, si capitale pour une aussi jeune fille (*14 ans au 21 août 1807*), la mère fit défaut à sa fille. Elle s'opposait, sans le dire, à ce mariage regardant la famille Czartoryski comme malveillante ; la princesse Czartoryska comme hostile. Pour elle le prince semblait un soupirant peu empressé Il serait faible devant sa mère et lui resterait soumis. S'ajoutaient de profondes divergences politiques entre les Czartoryski et la duchesse.

P

Dès septembre 1807, Dorothée et sa gouvernante font route sur Berlin. Elles s'arrêtent à Memel où elles sont reçues par la reine de Prusse et la princesse Radziwill. La duchesse resta quelques semaines de plus à Mittau pour les besoins de ses affaires.

Le drapeau français flottait au 7 Unter den Linden, sur le palais de Courlande. Il était occupé par le général français commandant la place de Berlin, le général de Saint-Hilaire.² Cet homme, au demeurant fort poli, fit conduire les deux voyageuses dans deux mauvaises chambres donnant sur la deuxième cour. C'était pour Dorothée la découverte de la réalité d'une armée victorieuse occupant son ennemi vaincu. Et cela lui fut très pénible : son âme était prussienne.

2 - Saint-Hilaire était déjà général à la bataille de Castiglione en 1796. C'est lui qui, en mai 1800, renforça l'armée de Suchet sur le Var et permit son offensive sur la Riviera. Il se couvrit de gloire à Iena (14.10.1806) à la tête de la 1ère Division du 4ème Corps Maréchal Soult. Malheureusement, tué à la sanglante bataille d'Essling en 1809.



Dorothee, duchesse de Courlande

Portraits de Dorothée.

La biographe de Dorothée nous a laissé un beau portrait de la duchesse à 13 ans, l'âge qu'elle avait à son départ de Courlande.

« Enfant par l'âge, déjà femme par l'esprit, Dorothée à treize ans avait toujours ses immenses yeux qui de loin paraissaient noirs et de près se révélaient d'un bleu profond. Le front était pur, le nez d'un beau dessin mais un peu long, trait de famille qu'on retrouve chez sa mère et chez ses sœurs. La lèvre supérieure était finement découpée, l'ovale du visage parfait. Une raie au milieu du front partageait les cheveux brillants, d'un noir de corbeau. Dorothée avait un léger défaut de prononciation qu'elle devait garder longtemps. Il donnait du charme à une élocution qui, autrement, aurait été un peu pédante, et l'expression généralement grave du visage s'éclairait parfois d'un grand rire d'enfant ».¹

Dorothée analyse comment elle était à cet âge : « J'étais donc heureuse ! oui, sans doute ; mais je ne l'étais pas des joies de l'enfance, et voila ce qui plus tard a rempli ma vie de mécomptes. Car c'est avec des goûts appartenant à un autre âge que le mien, avec un orgueil excessif, une indépendance constatée, des liens de parenté affaiblis, des idées religieuses sans force, c'est en évitant le mal, mais l'évitant par fierté, craignant le blâme, mais ne le redoutant que par hauteur,² que je marchais, imprévoyante et présomptueuse, vers les écueils couverts de fleurs ».

Dorothée était restée terrée au fond du palais occupé par l'armée française lorsque la duchesse revint chez elle. L'hiver 1808 approchait. La gouvernante pensa qu'il était grand temps de donner à Dorothée une instruction religieuse et de lui faire faire sa première communion. Jusqu'alors, la princesse avait grandi loin de toutes préoccupations religieuses. Et cela convint à la duchesse qui était décidée à marier sa fille... ce qui n'était pas possible avant qu'elle ait fait sa première communion. Un pasteur l'instruisit trois mois durant. Le 15 avril 1808 eut lieu la cérémonie en l'église Saint-Nicolas.

Le 16 avril, la duchesse annonça son départ pour Löbikau. Elle devait marier Dorothée pour voyager librement et se rendre en France pour s'y fixer. Comme son amie la comtesse de Kielmannsegge, elle était éblouie par les succès de Napoléon. Elle laissa Dorothée à Berlin avec sa gouvernante et le général de Saint-Hilaire avec lequel elle avait noué de bonnes relations. Les deux femmes ne pouvaient rester là. Il leur fallait, à leur tour, partir pour Löbikau. Des brigands infestaient la Saxe. Le général fit escorter la voiture de la princesse par deux de ses aides de camp. Heureuse initiative, car une attaque se produisit blessant dangereusement un des officiers français, Lafontaine. On le transporta dans le pavillon de Tannenfeld où il reçut, dix semaines durant, les soins les plus attentifs de ces dames de Courlande. Celles-ci le prirent en amitié et correspondirent avec chaleur avec le général de Saint-Hilaire.

La glace était rompue entre Dorothée et l'armée française... et ce fut peut-être très utile pour la suite des événements.

Le mariage.

Le prince (*prince souverain*) de Bénévent (*Talleyrand*) fit un long séjour à Varsovie en 1807. Maret y travaillait avec Batowski et présenta ce dernier au prince. Rapidement, le Polonais parla de la duchesse de Courlande et avança l'idée d'un mariage de Louis de Périgord, neveu du prince, avec... sa fille. Il s'offrit à servir d'intermédiaire (*avec en vue le gain d'une belle gratification de la duchesse, son ex-promise*). Le baron Dalberg, lié à Talleyrand, se trouvait à Varsovie. Il connaissait bien les histoires et les affaires de ces dames de Courlande par son oncle, le prince-souverain et archevêque de Francfort, primat d'Allemagne, et par son ami Vitrolles.

1 - Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 35.

2 - Duchesse de Dino. "*Souvenirs*" in Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 30.

Le baron de Dalberg écrivait à son ami Talleyrand : « Mademoiselle Batowski (*traduire : la duchesse Dorothée*) au reste est une mine de Pérou. La négligeriez-vous ? ».¹

... Mais à la fin du printemps 1807, la fille de Batowski était encore bien jeune, et elle n'avait pas fait sa première communion !

Le neveu Périgord, destiné à Dorothée, était l'aîné, Louis (*né en 1784*). Il servait en 1807 avec le grade de chef d'escadron à l'état-major de Berthier, prince de Neuchâtel. Le 23 mai 1808, il quittait Pétersbourg pour Paris avec des dépêches urgentes, arrivait le 27 ou 28 mai malade à Mittau, continuait sa route pour atteindre Berlin le 4 juin à demi-mort... et y mourait le 18 juin. Talleyrand alors songea à marier le cadet, Edmond (*né en 1787*).

Septembre 1808. C'est la conférence d'Erfurt, la rencontre des deux empereurs ; le Corse et le Slave. Talleyrand y arriva le 24. Le 28 la princesse de Tour et Taxis (*sœur de la reine Louise de Prusse*) fit rencontrer le tsar et l'ex-évêque par Batowski. Ce dernier savait que la duchesse de Courlande céderait à une intervention pressante, directe du tsar, dont elle dépendait en raison des revenus de son douaire en Courlande et en Russie. Talleyrand raconte :

« J'avais souvent entendu parler, en Allemagne et en Pologne, de la duchesse de Courlande. Je savais qu'elle était distinguée par la noblesse de ses sentiments, par l'élévation de son caractère et par les qualités les plus aimables et les plus brillantes. La plus jeune de ses filles était à marier. Ce choix ne pouvait que plaire à Napoléon. Et il devait même flatter la vanité qu'il mettait d'attirer en France de grandes familles étrangères. Je résolus donc de faire demander pour mon neveu la princesse Dorothée de Courlande. Je sollicite de la bonté de l'empereur Alexandre, ami particulier de la duchesse de Courlande, de demander lui-même à celle-ci la main de sa fille pour mon neveu ».²

Talleyrand dispensait au tsar des conseils précieux. Le tsar, en échange, promit de faire réussir le mariage d'Edmond.

Soucieuse de son indépendance, Dorothée ne séjourna pas longtemps à Löbikau. Elle vint s'installer à Tannenfeld, le pavillon qu'affectionnait Batowski.

Toutes les cours connaissaient le désir de la duchesse de marier sa fille. Ce fut un défilé de prétendants à Löbikau, éblouis par la fortune de Dorothée : Princes de Hohenlohe, de Salms, de Mecklemburg.

Dorothée n'avait que quinze ans, portait peu d'intérêt aux soupirants que sa mère lui amenait à Tannenfeld, et songeait toujours au prince Czartoryski.

Alors que le tsar allait quitter Erfurt, un de ses officiers se présenta à Löbikau, porteur d'une lettre de lui, annonçant à la duchesse qu'il lui demanderait à dîner le 16 octobre, et ce fut le branle-bas de combat pour parer la demeure.

L'autocrate arriva le 16, à 5 heures du soir, accompagné du prince Troubetzkoï, du duc de Vicence, du général Armand de Caulaincourt (*grand écuyer de Napoléon, qui regagnait son ambassade à Saint-Pétersbourg*), du grand duc de Mecklembourg, beau-frère du tsar, et d'un très jeune officier français, Edmond de Périgord.

La duchesse était entourée de deux de ses filles aînées, la princesse de Hohenzollern-Hechingen et la duchesse Acerenza, de la jeune Dorothée à laquelle le tsar, qui l'avait vu à Mittau, marqua beaucoup d'empressement. Il la trouva embellie, la taquina sur ses prétendants.

Pendant le repas, le tsar essaya, vainement, de faire intéresser la jeune fille à Edmond. En sortant de table, la duchesse recommanda à Dorothée de s'occuper du confident de Napoléon.

1 - Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 50 et 51.

2 - Talleyrand. "*Mémoires*". Tome II. p 5.

« Vous savez que l'Empereur le traite comme un ami. Je vous charge de vous occuper de M. de Caulaincourt, car je ne veux pas qu'il soit mécontent ». ¹ Dorothee suivit les desirs de sa mère : « Je trouvais à M. de Caulaincourt l'air noble et beaucoup d'usage du monde ». ¹ Dorothee plut à Caulaincourt.

Le tsar après le repas pria la duchesse de passer avec lui dans un salon. Là, il arrêta le mariage. La duchesse mit en avant : « les idées anti-françaises des têtes allemandes, ma fille les partage toujours ». ¹ Le tsar n'admit pas de discussion ; « Je n'accepte aucune excuse, j'ai donné ma parole ; je demande la vôtre ». ¹

Puis, le tsar revint dans le salon et partit peu après.

Le lendemain, la duchesse eut un long entretien avec Piattoli, protagoniste du mariage Czartoryski. Elle le rendit à la raison, enfin à ses raisons. Regina Hoffmann n'était pas dans la confiance et s'en offusqua. La mère ne dit rien à sa fille. Début novembre, comme initialement prévu, Dorothee s'en alla au 7 Unter den Linden avec sa gouvernante.

Fin janvier 1809 elle quittait le palais de Courlande où elle était née, et qu'elle ne devait jamais revoir. ² Elle se retrouva à Löbikau près de sa mère et de Batowski, retenu en Saxe par la duchesse tout cet hiver. Trois ou quatre jours après, on annonçait l'arrivée de cet officier français venu en octobre avec le duc de Vicence. Alors Dorothee comprit. Éclata en sanglots. Sa gouvernante parvint à la consoler. Dorothee pénétra dans le salon où sa mère lui présenta Edmond : une tournure élégante et distinguée, une physionomie aimable, mais rien n'indiquait le caractère et l'intelligence. Il n'éblouit pas Dorothee, mais ne lui déplût pas.

Le lendemain, la duchesse pressa sa fille de répondre favorablement. Dorothee rappela son attachement à Czartoryski. Batowski fit l'éloge de la famille de Talleyrand-Périgord, des talents du prince, de la bravoure d'Edmond. Mais rien n'y faisait. Edmond attendait, en silence, dans un salon. Il fallait pour aboutir les grands moyens. On les employa. A Piattoli, on arracha une lettre par laquelle il annonçait à son élève le mariage de son prince charmant avec une Polonaise. On produisit dans le salon de Löbikau une comtesse Oguinska, polonaise, qui raconta qu'elle venait de recevoir de Varsovie une lettre faisant part des préparatifs du mariage d'Adam Czartoryski. Dorothee, aveuglée de colère, explosa. Passa dans la pièce voisine et déclara qu'elle épouserait Edmond. Elle resta la nuit qui suivit en pleurs. Le lendemain, la duchesse mit les deux fiancés en présence, ne les aida en rien à nouer une conversation et sortit promptement, se dérobant une fois de plus. C'est Dorothee qui rompit le silence :

« J'espère, Monsieur, que vous serez heureux dans le mariage que l'on a arrangé pour nous. Mais je dois vous dire moi-même ce que vous savez sans doute : c'est que je cède au désir de ma mère, sans répugnance à la vérité, mais avec la plus parfaite indifférence pour vous. Vous trouverez mes regrets de quitter ma patrie et mes amis tout simples, et vous ne m'en voudrez pas de la tristesse que vous pourrez, dans les premiers temps du moins, remarquer en moi ». - « Mon Dieu, répondit Edmond, je ne me marie que parce que mon oncle le veut, car à mon âge on aime mieux la vie de garçon ». ³

Le lendemain, sans que les fiancés eussent eu une nouvelle entrevue, Edmond quittait Löbikau avec Batowski qui avait réussi sa mission d'intermédiaire. Fin février 1809, Edmond était à Paris. Piattoli ne survécut pas à la honte qui le rongea pour le rôle qu'on lui avait fait jouer.

Dorothee se convertit au catholicisme. Et le 22 avril 1809, à Francfort, dans une chapelle de la cathédrale Saint-Barthélémy, le prince-primat Charles-Théodore de Dalberg, lié à la fois à la duchesse de Courlande et au prince de Bénévent, bénissait le mariage d'Edmond de Périgord et Dorothee de Courlande. Le prince Talleyrand, en pleine disgrâce, ne s'était pas risqué à quitter la France. Le 9 avril, les Autrichiens, passant l'In, avaient envahi la Bavière

1 - Duchesse de Dino. "Souvenirs". Françoise de Bernardy *op. cit.* p 59.

2 - Elle le vendit à la Russie, en 1839, pour 95 000 thalers, soit alors 370 000 francs.

3 - Duchesse de Dino. "Souvenirs" in Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 69.



Ainsi, avons nous vu grandir et se marier Dorothée de Courlande : une petite enfance malheureuse, partagée entre sa mère et Batowski... et le duc qui n'était pas son père. La jeunesse confiée à une gouvernante et à cet Italien dévoué, mais qui ne remplaçait pas le rôle d'une mère de plus en plus absente, qui se débarrasse d'elle en la mariant grâce à des subterfuges peu honorables.

La France attendait l'ex-souveraine de Courlande et la nièce du prince de Bénévent, la mère et la fille, les deux Dorothée. Le prince-primat à l'occasion de son mariage avait offert à Dorothée un petit oiseau, qui pépiait en battant des ailes dans une cage dorée.¹ Lourde allégorie pour la petite princesse qu'on mariait.

Mais Dorothée devait s'évader de sa cage...



1 - Rosalynd Pflaum. "Les Trois Grâces de Courlande". p 127.

II ème PARTIE

COUR IMPÉRIALE

1809

Un couple.

Fin avril 1809 une berline de voyage entrait dans la cour de l'hôtel 23 rue de Varenne. Avant la Révolution, résidence de Son Altesse Sérénissime le prince de Monaco ; depuis 1807 propriété de Son Altesse Sérénissime le prince de Bénévent. Il accueillait ce jour là, Son Altesse Sérénissime la duchesse de Courlande et sa fille Dorothee, épouse depuis le 22 avril d'Edmond de Périgord.¹ Ce dernier a laissé Dorothee, le lendemain du mariage, pour rejoindre l'état-major à Ratisbonne.² Dorothee a 15 ans, la duchesse 48 depuis le 3 février, et le prince 55 depuis le 13 février. Talleyrand rencontrait pour la première fois les deux voyageuses. Le 28 janvier avait eu lieu la célèbre apostrophe de Napoléon : « Vous n'êtes que de la merde dans un bas de soie ! ». Sa charge de grand-chambellan retirée, il est en pleine défaveur.

Dorothee voit son oncle : un peu blond, plutôt grand pour l'époque, allure élégante malgré sa démarche d'handicapé, visage immobile, yeux froids. Rien qui puisse réchauffer le cœur d'une jeune fille à l'âme prussienne, débarquant en France. Le prince fut d'autant plus froid qu'il fut déçu par sa nièce : fille (*pas une femme*) maigre, un pruneau, petite figure animée par des yeux inquiets, tristes. Il ne s'y intéressa guère. La mère lui plût : air de souveraine, expérience de toutes les intrigues, tempérament de feu du Nord, fortune immense, relations dans toutes les cours d'Europe, profil idéal pour être la maîtresse du prince de Bénévent. La duchesse savait tout de lui... et sans doute savait-elle, avant de le voir, qu'elle tomberait sans combat, pavillon bas.

Ce fut entre eux et de suite, le grand amour : entente étroite de l'esprit, opinion commune de leur supériorité sur leurs contemporains, une grande complicité, un désir intense d'échanger leurs pensées, sur ce plan un vrai couple. En sus, ce fut la passion « des relations amoureuses qui furent d'une rare frénésie sexuelle ».³ « La duchesse était charmante : son français était parfait, avec un léger accent du plus gracieux effet. Elle parlait d'abondance. Les autres disaient trop. Talleyrand, seul, ne se plaignait pas de cet excès ».⁴

Grâce à son besoin de tout se dire, le couple va laisser une étonnante source d'informations aux historiens : une volumineuse correspondance. Le prince écrivait parfois tous les jours à la duchesse. Il livre même des révélations, des faits secrets dans ses lettres, et cela étonne ! En plein complot pour la chute de Napoléon, sa lettre du 20 mars 1814 lui aurait valu douze balles dans la peau. Il correspondait, il est vrai, en terminant : « cette lettre que vous brûlerez aussitôt que vous l'aurez lue. C'est essentiel. En général, chère amie, ne gardez point de lettres ».⁵ A la fin de beaucoup de lettres, il écrit : « Brûlez ». L'amour étant plus fort que la prudence, la duchesse jamais ne brûla : une chance pour l'histoire !

1 - André Castelot. "Talleyrand". p 353-354. Lacour-Gayet. "Talleyrand". Tome IV. p 56. Commencé en 1721 pour le prince de Tingry (un Montmorency), achevé par Goyon de Matignon, comte de Thorigny, dont le fils épousa la fille aînée du Prince de Monaco. 16 et 17 pièces par niveau. Le plus grand parc de Paris = 2 hectares 62 ares. Sous les III^e, IV^e et V^e Républiques, c'est Matignon, l'hôtel du Premier ministre.

2 - Il sert à l'état-major de Son Altesse Sérénissime Prince de Neuchâtel. A Essling il tint la torche allumée dont la clarté permit à Lejeune d'écrire l'ordre donné à Masséna de faire retraite et de repasser le petit bras du Danube.

3 - Jean Rivois. "Talleyrand". p 184. Casimir Carrère. "Talleyrand amoureux".

4 - Jean Orieux. "Talleyrand". p 530.

5 - Lacour-Gayet. *op. cit.*. IV. p 150.

Cette fabuleuse correspondance, c'est « Le Miroir de Talleyrand », pour reprendre le titre merveilleux trouvé avec tant de bonheur par Gaston Palewski pour un ouvrage que nous rencontrerons plus loin.

Dans toutes ses lettres le prince laisse éclater les formules amoureuses, même des années après leur rencontre : « Je vous aime de toute mon âme. Je trouve tout supportable quand je suis près de vous. Vous ! Vous ! Vous ! Voilà ce que j'aime le plus au monde ». 24 mars 1814¹. « Tout ce qui vous connaît doit vous adorer. Adieu, ange de bonté et de douceur ». 10 juillet 1821... Après la passion, la tendresse. La duchesse mourut un mois après...

Printemps.

Ces dames de Courlande vivaient à l'hôtel de Monaco, dans la société du prince.



l'hôtel de Monaco (aujourd'hui hôtel de Matignon). « Talleyrand l'avait acheté à Crawford et le vendit à Napoléon en 1812. » (Hachette)

Après Erfurt, Napoléon lui avait ordonné de donner quatre fois par semaine un dîner de trente-six couverts. Malgré sa défaveur, il était resté vice-électeur (*Une des plus hautes dignités de l'Empire*) et continuait les dîners. Sa table était célèbre. Son cuisinier Carême l'aida à remporter beaucoup de batailles diplomatiques. Après les dîners, à onze heures, suivaient les réceptions du soir. On servait un souper à minuit. Le prince ne se couchait que fort... tôt.

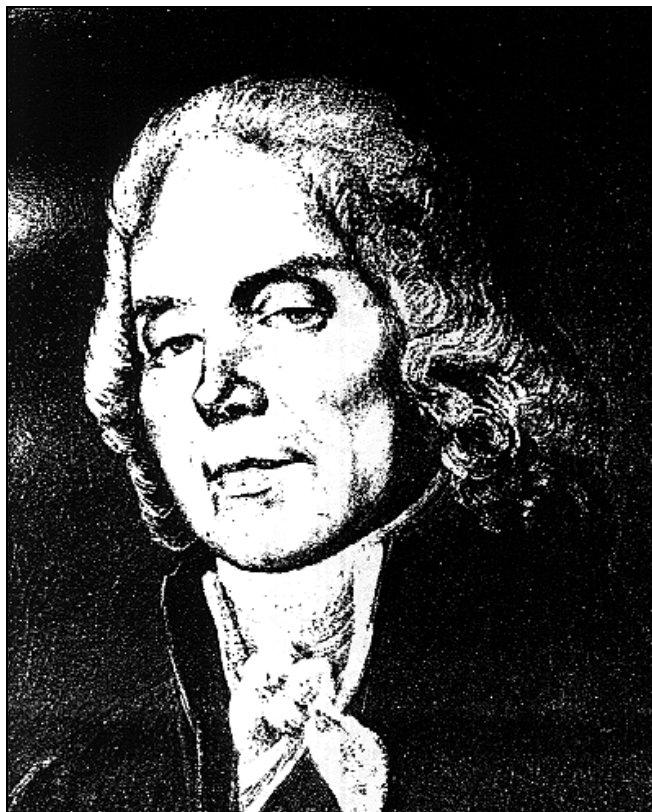
Dans les multiples et splendides salons² on rencontrait un escadron de dames qui formaient sa garde, surtout prises dans l'ancienne noblesse,³ mais il en était aussi de la société nouvelle³ et certaines, comme Lady Yarmour, étaient étrangères. Pour Napoléon, la société de Talleyrand sentait le soufre, surtout depuis qu'il s'était longuement promené, un soir de réception, en conversation avec le duc d'Otrante (*Fouché*). Les deux hommes avaient un point commun : ne considérer personne comme un ennemi, pas plus d'ailleurs comme un ami. Seulement comme un pion qui pourrait un jour servir...

1 - Cité par Lacour-Gayet *op. cit.* Tome IV, p 143, 161. Tome V, p 139.

2 - Grâce au "pot de vin" (énorme : 4.000.000 frs) tiré de Hambourg, Talleyrand avait pu aménager et meubler de façon royale sa demeure, l'agrandir en achetant l'hôtel Verac qui le jouxtait, aujourd'hui Hôtel d'Angennes (55, rue de Varennes). Castlot. (*op. cit.*) p 387.

3 - Princesses Vaudemont, Poniatowska (épouse du comte Tyszkiewicz), duchesses de Luynes, de Chevreuse, de Fitz-James, mesdames de Laval, de la Tour du Pin, de Balbi, de Souza (ex de Flahaut), de Chastenay, de Bauffremont, Aimée de Coigny, les sœurs de Bellegarde.

Parlons du sérail. Un grand nombre des dames sus nommées avaient été, étaient ou seront les maîtresses du prince. Deux d'entre elles lui avaient donné un fils.¹ Talleyrand ne rompait jamais une liaison, il la laissait aller² une fois la passion tombée. Les amantes restaient ses amies, ornaient ses salons, formaient sa compagnie. C'était une grande famille ; on la nommait le sérail. Avec des membres actives, des membres honorées, des membres bien-faïtrices. Le sérail ouvrit ses rangs pour faire une place à la duchesse. Il fut étonné de voir qu'elle prit la première place et la garda. Ce n'était pas la favorite. Elle reçut le surnom de la sultane, au grand dépit de Lady Yarmouth qui écrivait « Rien ne semble le (*Talleyrand*) captiver autant que la vieillesse, car tous ses amours sont de véritables antiquités ». ³ Entre elles, ces dames nommaient leur maître : Le satrape.



Été.

Fin mai, Dorothée découvre Rosny où l'y conduisent sa mère et le prince.⁴ La duchesse y resta. Son amant partit seul - une fois n'est pas coutume - pour sa cure à Bourbon l'Archambault.⁵

1 - Mme de Souza alors Mme de Flahaut, mère de Charles, général, ambassadeur. Lady Yarmour, mère de lord Seymour, le célèbre Milord l'Arsouille.

2 - Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome IV. p 111-112.

3 - Lacour-Gayet. *op. cit.* p 82. Traduire : la bonne quarantaine.

4 - Le château de Rosny, non loin de Mantes. Magnifique demeure achevée par le grand Sully. Edmond en avait hérité de sa mère, Sabine Olivier de Senozan.

5 - Très ancienne station thermale dans l'Allier. Talleyrand y fit 29 cures de 1801 à 1832.

Dorothee avait à peine entrevu à son mariage son beau-père, Archambault de Périgord.¹ La mère d'Edmond avait été guillotinée. Sans belle-mère, un beau-père assez nul qui se souciait peu d'elle, restait sa belle-sœur Mélanie, à peine plus âgée.² Femme à la mode, indifférente de cœur, d'esprit railleur, elle redouta l'ennui auprès de cette petite Allemande, peu policée et inculte. Aucune intimité n'exista entre elles. En épousant Edmond il était refusé à Dorothee d'avoir l'affection et le soutien d'une famille... elle était seulement la fille de la maîtresse de son oncle. Encore une situation pénible pour elle. La vie ne l'épargnait pas.

A Rosny, la fille et la mère prirent un grand plaisir à se promener dans le parc du château qui dominait superbement une boucle de la Seine. La cure terminée, le prince revint et emmena sa maîtresse à Pont-de-Sains.³ Dorothee resta seule mais se plût à Rosny. Des amants fougueux sont - partout - seuls au monde. Pourtant Catherine Noël Verlee, princesse de Bénévent, (*l'ex Madame Grand, mais oui, Madame Talleyrand... ça existe aussi*), résidait au château où sa présence ne gênait pas les amoureux... Dont la tenue ne gênait pas la princesse (*son esprit, son cœur - et son corps - ne vivaient que pour le duc de San Carlos qui l'avait mise en extase à Valençay*).

En souvenir des jours heureux passés là avec la duchesse, Talleyrand fit élever dans le parc, pour elle, un temple d'amour.

Après Pont-de-Sains, le couple se rendit à Saint-Germain-en-Laye. La duchesse y loua, pendant plusieurs années, Château-neuf.⁴ On est à mi-chemin de Paris et de Rosny. Le couple s'y plaisait. Talleyrand aimait se promener dans la forêt. On pouvait même l'y rencontrer sur un cheval alezan trop petit pour lui, cavalier ridicule. Là se reconstituait le sérail.

Automne.

En septembre arriva la belle comtesse Kielmannsegge. Son mari, à l'automne 1808, l'avait conduite avec leurs enfants à Löbikau. Il les confia à la duchesse puis disparut dans la clandestinité. Il ne pouvait, étant Hanovrien, supporter de devenir un sujet de Jérôme, roi de Westphalie.⁵ Le couple ne s'entendait pas et divorça. Le comte fut arrêté à Brême. Napoléon connaissait les sentiments de la comtesse pour la France, et pour lui. Aussi lui fit-il savoir qu'il désirait la voir s'installer à Paris.

Il entra dans sa politique d'attirer à la cour des étrangers de qualité, sujets de pays vassaux du Grand-Empire, pourvu qu'ils fussent très riches. Le soir même de son arrivée, la comtesse fut reçue à dîner par le prince et la duchesse, son amie, au château de la Muette, qu'il louait depuis plusieurs étés et qui lui servait de maison de campagne. Nous constatons que le couple avait quitté Château-neuf pour la Muette.⁶ Talleyrand effraya la comtesse. « Je me dis en moi-même : la nature semble t'avoir donné le choix entre le vice et le serpent », écrit-elle en parlant de lui, et ajoute « il avait, disait-il lui-même, besoin du vice pour pratiquer la vertu ».⁷

1 - Dit « Archibea », tellement il avait été bel homme. Les mauvaises langues ajoutaient « aussi bête que beau » (ce qui était à peine plus méchant que vrai).

2 - Née le 19 novembre 1785, mariée en 1803 à Just de Noailles, duc de Mouchy, prince de Poix.

3 - Domaine du Prince, avec un méchant château, près d'Avesnes. Le Temple d'amour qui édifia Talleyrand en 1810, formé de quatre colonnes de marbre rouge, avait été acheté pour Versailles par Louis XIV.

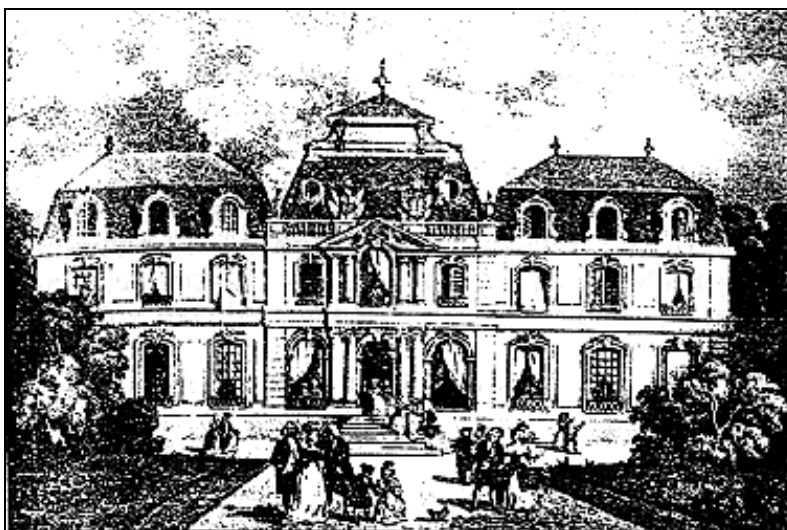
4 - Commencé par Henri II, terminé par Henri IV, il s'élevait au bord du plateau. Surplombant la Seine, célèbre par ses terrasses étagées et par le jeu de ses eaux. Louis XIV y naquit. Aujourd'hui il n'en reste que le (très petit) pavillon Louis XIV et le pavillon Sully.

5 - La famille Kielmannsegge vouait aux Bonaparte et à la France une haine implacable. On trouve des Kielmannsegge en Espagne, sous Wellington, dans la redoutable Légion Germanique, et dans la bataille qui fut la grande victoire allemande sur la France (Waterloo).

6 - Le Prince allant à Saint-Germain-en-Laye abandonna ensuite sa résidence de la Muette.

7 - « Mémoires de la comtesse de Kielmannsegge sur Napoléon Ier ». Tome I. p 26 et 31.

Vint la présentation à Napoléon des deux amies,¹ Mme de Luçay,² dame du palais, était chargée d'introduire la duchesse et la comtesse en une commune audience privée, aux Tuileries, à 9 heures du matin. C'était un dimanche et une grande revue se déroula dans la cour du palais. Les deux grandes dames, en tenue de cour, restèrent assises jusqu'à 4 heures et demie (*la politesse des empereurs n'est pas celle des rois !*). Le comte de Ségur, Grand-Maître des cérémonies, parut. L'empereur reçut la duchesse seule. L'audience fut courte. Le minimum que la politesse de Napoléon laissait au protocole. La duchesse sortit, suffoquée du peu de cas qu'il avait fait d'elle. A son tour la comtesse fut introduite. Elle était seule devant son idole, pour la première fois (*mais il y eut ensuite de nombreux tête-à-tête*). Elle obtint la libération de son ex-mari à condition de vivre à Paris avec ses enfants. L'idole lui dit : « Je suis et je resterai votre meilleur ami. Je veux que maintenant le bonheur vous vienne de moi ». L'adoratrice répondit : « Sire, auprès de vous, je serai toujours heureuse ». ³ La comtesse qui était déjà fervente admiratrice de Napoléon devint une inconditionnelle, et - en sus - amoureuse pour toujours. ⁴



coll. du comte zu Lynar-Lubeck

*château de La Muette au temps de Louis XV.
Plus tard propriété du prince de Talleyrand*

Napoléon avait donné une leçon à la duchesse par le contraste de son accueil et de ses propos aux deux amies qu'il devait recevoir ensemble. L'interminable attente qu'il fit subir n'était peut-être pas fortuite. Il ne laissait rien au hasard. Adulant Napoléon quand elle était en Allemagne, la duchesse était passée à l'ennemi ; Talleyrand l'avait détachée de l'empereur et celui-ci le savait. La maîtresse de l'ex-évêque ne pouvait que lui être très suspecte. En sortant des Tuileries avec la comtesse radieuse, la duchesse avait autant de haine dans le cœur que le comte Kielmannsegge, en sus il était certain que la comtesse avait été préférée. Et ce fut une profonde cassure entre les deux amies. La duchesse aimait briller, être la première partout. Elle en ressentait un genre de blessure qui cicatrise mal.

A l'automne, la duchesse s'installait dans un hôtel au 103 de la rue Saint-Dominique, à deux pas de Talleyrand. Elle y fut heureuse.

1 - Napoléon n'était rentré de Vienne à Fontainebleau que le 26 octobre. Son séjour avait été profitable à Marie Waleska : elle était enceinte. Napoléon était prêt pour le divorce.

2 - Son mari, l'un des préfets du Palais, avait vendu le domaine de Valençay à Talleyrand.

3 - Kielmannsegge. Tome I. p 37-39.

4 - Certains ont soutenu qu'elle fût déjà à Dresde, la maîtresse de Napoléon quand il y passa à la mi-juillet 1807. On lui prêta même Napoléon comme père de l'enfant qu'elle eut en 1814, le petit Henri, dont le père fut bien le général Le Tellier. La comtesse fut la seule femme qui demanda à le suivre à Sainte-Hélène. Elle se dévoua pour tous les Napoléonides en exil.



Edmond et Dorothée s'installèrent à l'automne dans l'hôtel acquis après le mariage, 2 rue de la Grange-Batelière. Dans la rue on trouvait dans le même hôtel, l'ambassade de Suède et l'appartement où la comtesse Kielmannsegge avait aménagé. Le couple vécut durant deux années d'une façon conjugale, il faut le dire ici, même si Edmond était volage.

La fin de l'année permit à la duchesse, à sa fille, comme aussi à la comtesse saxonne, de briller. Napoléon s'était installé directement à Fontainebleau (*sans passer par Paris*) le 26 octobre. Il y avait convié les souverains satellites du Grand-Empire. Après les fêtes données à Fontainebleau, ce fut une débauche de réceptions fastueuses dans Paris, à la grande joie des badauds. L'un d'eux accrocha une pancarte à la grille des Tuileries : « Fabrique de cires¹ ». Il y avait de quoi éblouir ces dames de Courlande et les étourdir ; on dansait beaucoup.

Et ce fut la décision du divorce. Tous les rois et reines de la famille Bonaparte étaient à Paris, début décembre, pour des fêtes officielles, afin d'assister à l'hallali de Joséphine qu'ils détestaient.² Joséphine se montra une dernière fois en public au théâtre, portant une robe de satin blanc avec des diamants. La duchesse était là avec le prince et la comtesse Kielmannsegge. Puis, elle tint pour la dernière fois sa place au cercle, aux Tuileries, après le spectacle auquel assistait le trio ci-dessus.³

La comtesse avance que la duchesse eut une poussée d'ambition au retour de Napoléon lorsqu'on sut que le divorce allait suivre : « Jusqu'au dernier moment elle avait espéré que le divorce de Napoléon aurait eu cette heureuse conséquence de l'élever à la dignité d'impératrice »³. Cette réflexion ressemble au coup de dent d'une rivale. Napoléon voulut se remarier pour donner un héritier au Grand-Empire. Il épousa « un ventre » (*le mot est de lui*). Dorothée, duchesse de Courlande, était un peu âgée pour l'emploi.

Berg et elle, travesties en chauve-souris, participaient à un bal masqué chez Berthier. Le duc de Rovigo (*Savary*) s'intéressa beaucoup à la saxonne qui ne se fit pas connaître, alors il lui prit un gros rubis monté en bague. La revit peu après.. et se fit donner le bijou qu'il porta longtemps. La duchesse le sut. Elle en arriva à exiger qu'elle mit tout en œuvre pour s'attacher Savary, lui arracher les secrets dont il était détenteur, pour les livrer à Talleyrand. Il y eut une scène pénible, entre celles qui n'allaient plus être intimes, en présence du prince qui « assistait, silencieux et inquiet, à notre entretien qui avait lieu tantôt en français et tantôt en allemand ».⁴

1 - Note destinée à un traducteur letton à propos du jeu de mots « fabrique de cires », qui amusa le Tout Paris fin 1809 :

Ayant pris Charlemagne pour modèle, Napoléon forgeait l'Europe Nouvelle, nommait des rois vassaux en Espagne, Hollande, Naples, Bavière, Westphalie, Saxe, Wurtemberg, etc. En novembre 1809, après un séjour brillant de sa cour à Fontainebleau, il offrit aux Rois fêtes sur fêtes aux Tuileries, à Paris.

Napoléon fabriquait les Rois et les Princes souverains par dizaines.

Il choisit l'abeille, symbole du travail, comme emblème de l'Empire. Les murs et les rideaux des palais impériaux se paraient de multiples abeilles venues remplacer les fleurs de lys (emblème des Bourbons)... et l'abeille fabrique de la cire.

Un parisien gouailleur voulut rire de la façon dont Napoléon fabriquait les rois, en jouant sur le mot « Sire » utilisé avec celui de « Majesté » pour s'adresser à un monarque. Il fit un jeu de mots entre sire et la cire des abeilles...

Les Tuileries, palais de Napoléon, deviennent d'une usine à faire des sires, une fabrique de cire.

Cette plaisanterie, très pertinente, est donc un jeu de mots intraduisible en letton, ou toute autre langue, et elle mériterait peut-être une note explicative du traducteur.

2 - Pas tous. Absents : le roi et la reine d'Espagne. Le mari retenu dans son royaume par la guerre. Sa femme préférant Mortefontaine.

3 - Kielmannsegge. *op. cit.* Tome I. p 67, 64.

4 - Kielmannsegge. *op. cit.* p 64.

1810

Des airs de souveraine.

Elle reçoit Talleyrand rue Saint-Dominique ; à la belle saison à Château-neuf. Les fêtes fastueuses de 1809 se prolongèrent tout l'hiver, et après le mariage de Marie-Louise (2 avril), la duchesse poursuivait ses éclatants succès dans toutes les réceptions. Les femmes la jaloussaient. L'une d'elle note : qu'elle « affectait des airs de souveraine »¹. Mais c'était normal, la Grande Catherine en annexant la Courlande avait voulu qu'elle soit traitée comme telle, garde son titre d'Altesse Sérénissime, et toutes les cours d'Europe la traitaient en souveraine.

« Quoique les deux sociétés de l'ancien et du nouveau régime fussent habituellement séparées, elles se rencontraient chez les ambassadeurs et chez les étrangers. Je me rappelle avoir vu toute la cour impériale à un très magnifique bal donné par la duchesse de Courlande ».²



*la duchesse de Courlande
par Grassi*

« La duchesse était (*alors*) sur le retour, mais elle gardait des restes de beauté qui lui assuraient de tardifs succès. Tout le monde brigua la faveur de lui être présenté. Il était convenu d'admirer tout ce que la duchesse faisait. On admirait surtout ses élégantes toilettes et ses diamants. Je l'ai vu souvent, plus d'une fois, arriver à minuit, elle venait montrer sa robe de bal ou un bijou nouveau, ainsi qu'aurait pu le faire une femme de vingt ans. Son vieil adorateur (*le prince*) l'attendait toujours et la contemplait avec une admiration propre à faire mourir de jalousie tout son sérail, dont ma tante Tyszkiewicz faisait partie »³. La plume est celle d'une (*belle*) jeune femme de 33 ans qui perce un des secrets de la réussite de Talleyrand : il « possédait l'art merveilleux de faire oublier momentanément son passé quand il parlait du présent ». La comtesse Potocka fut introduite par sa tante dans la société du prince son idole.

1 - "*Mémoires de Mme de Chastenay*". p 396. Elle devait ignorer la Courlande.

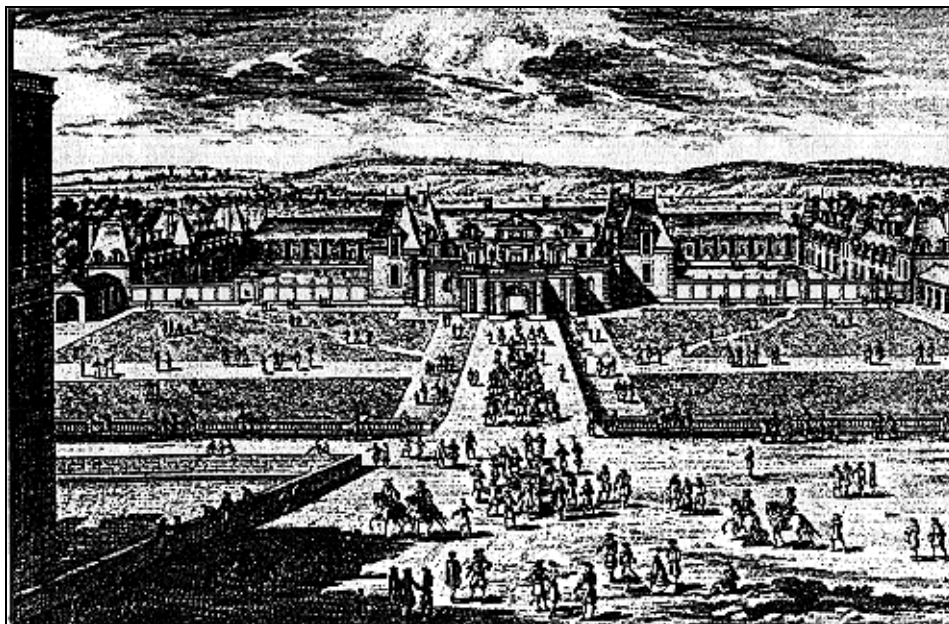
2 - "*Mémoires de la comtesse de Boigne*". Tome I. p 190. Née d'Osmond, sa mère était une Dillon, famille qui cousinaient avec Joséphine. Amie de Mme de Récamier, elle connaissait la société de Mme de Staël. Son mari avait fait aux Indes une colossale fortune de nabab.

3 - "*Mémoires de la comtesse Potocka*". p 239-240. Elle a laissé une série de chapitres remarquables sur la vie de la Cour et sur les salons parisiens au printemps 1810. Un prince Poniatowski (frère du dernier roi de Pologne) et Constance Czartoryska étaient ses arrière-grands-parents.

La duchesse la « prit en affection en souvenir du prince qui l'avait si galamment accueillie,¹ je l'accompagnais souvent à la cour et aux fêtes officielles. Ce qui me ravissait c'est que mon équipage entrait sans faire la queue ». La réflexion de l'aristocrate polonaise prouve bien que la duchesse était traitée en souveraine.

La comtesse s'était éprise à Varsovie, l'hiver 1807, de Charles de Flahaut (*le fils de Talleyrand*). Elle était venue pour le reprendre et put seulement le revoir : « je quittai Paris sans regrets ; cette ville avait été le témoin de mes premiers chagrins », écrit-elle.²

Le sérail.



Château-neuf

Le satrape régnait toujours sur le sérail. Là où l'on se sentait le mieux « entre soi ». C'était, à la belle saison, à Saint-Germain-en-Laye chez la duchesse. Dans les beautés un peu mûres du sérail « il y en avait trois qui, à défaut de la jeunesse, représentaient les vertus théologiques de l'ancien évêque d'Autun : la foi, la vicomtesse de Laval ; l'espérance, la duchesse de Courlande ; la charité, la comtesse Tyszkiewicz ».³

Mme de Boigne avait connu la fille aînée de la duchesse quand elle était princesse de Rohan. Voici ce qu'elle écrit : « La duchesse de Sagan était belle, avait l'air distinguée et les façons de la meilleure compagnie ; elle excellait dans le talent des femmes du Nord d'allier une vie désordonnée avec des formes nobles et décentes. Toutes les filles de la duchesse de Courlande sont éminemment de grandes dames ».⁴ Mme de Boigne, introduite à La Malmaison, séjournait à la belle saison au château de Beauregard, acquis en 1804, sur les hauteurs au-dessus de Bougival, par son nabab de mari. Elle entretenait des relations avec le sérail de Château-neuf.

1 - Le roi Stanislas avait été très galant avec la duchesse de Courlande lors du si long séjour qu'elle fit en Pologne (Chapitre V. 1ère Partie. "La duchesse à Varsovie").

2 - Potocka. *op. cit.* p 290. Au printemps 1810, la reine Hortense et Flahaut s'aiment. L'été 1810, ce sera le sommet de leur passion à Aix-les-Bains. Une grande tendresse subsistera entre la polonaise et Flahaut. La comtesse mourut à Paris, rue d'Astorg, en 1867, ayant à ses côtés Flahaut qui lui ferma les yeux. Un roman.

3 - Rapporté par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome IV. p 112 et par Kielmannsegge. *op. cit.* Tome I. p 154.

4 - de Boigne. *op. cit.* p 159. Sa cousine Françoise Elisabeth Dillon, cousine de Joséphine, avait épousé en 1808, le général Bertrand, fidèle de Napoléon qui l'appréciait beaucoup et fit le mariage. Les Bertrand sont propriétaires de "La Jonchère", charmante propriété au dessus de la Malmaison. Mme de Boigne, à "Beauregard", est très proche des Bertrand.

Le sérail complotait, tout dévoué à son maître. La duchesse « écrivait au tsar ce que Talleyrand jugeait à propos de lui faire savoir, non sans que Nesselrode et Tchernitcheff¹ aient pris soin de mettre les points sur les "i". En outre, elle tenait la grande-duchesse de Weimar, donc la Prusse par dessus le marché, au courant des relations entre Talleyrand et le tsar. Et la vicomtesse de Laval établissait d'exactes copies de la correspondance ducale »². On recevait à Saint-Germain les visites de Nesselrode et Tchernitcheff. Talleyrand bénéficiait du concours de son complice Fouché pour nombre d'informations secrètes. Le réseau fut perturbé lorsque le 3 juin 1810, Napoléon renvoya Fouché et le remplaça par Savary.³

Après le mariage de Marie-Louise, le prince se rendit à La Malmaison avec la duchesse pour consoler Joséphine. De Saint-Germain, la duchesse vint, avec la comtesse Kiekmannsegge, rendre visite à l'ex-impératrice qui lui fit cadeau d'une bague qu'elle admirait « c'était un cœur de rubis foncés retenu par une chaînette en poussière de diamants »⁴. A la fin du printemps la comtesse partit pour la Saxe veiller à ses domaines, ses châteaux et ses intérêts.

L'année finit mal pour le prince. En septembre 1810 le banquier Simons, à Bruxelles, fit faillite et Talleyrand perdit un million quatre ou un million cinq. Il essaya de taper de la même somme le tsar qu'il servait si bien... Pardon : dont il se servait si bien... en vain ! Et il se trouva dans un grand embarras financier.

Dorothee.

Dorothee vécut à Paris, avec son mari qui se trouvait des occupations... des danseuses aussi. Elle aimait se réfugier à Rosny. L'Empereur la désigna en septembre parmi les douze dames du palais de la nouvelle impératrice. Aussi, le 25 septembre suivit-elle le couple impérial pour le long séjour à Fontainebleau. Ce n'étaient que fêtes. Trois fois par semaine spectacle de la Comédie Française ou de l'Opéra Comique ; cercle et concerts le dimanche, chasses à cour deux fois par semaine⁵. Dorothee ne suivait pas toutes ces mondanités : elle attendait un enfant, comme Marie-Louise d'ailleurs. Sa grossesse était facile et elle se montrait enfin épanouie. Le prince participait aussi à ce séjour. La duchesse était partie, à la fin de l'été pour la Saxe voir ses châteaux, ses domaines et ses intérêts. Talleyrand s'occupa surtout de sa nièce et lui tint compagnie. Il écrivait à Montrond : « Je parle souvent de vous à Mme de Périgord. C'est une aimable personne. Elle dit et entend bien. Sa grossesse ne l'incommode pas trop. Je loge près d'elle. Il ne serait pas aisé de trouver dans tout le château de quoi causer aussi bien ».⁶

Et c'est ainsi, dans la majesté et le charme de Fontainebleau, que l'oncle et la nièce se découvrirent et s'apprécièrent. L'affection naquit. Edmond était nul, futile, volage et dépensier. A Fontainebleau, le prince sut qui pourrait être son héritier...

Deux contemporains qui virent danser Dorothee dans les bals de l'hiver et du printemps 1810 ont fait son portrait :

Mme de Boigne : « Madame Edmond était, à peine au sortir de l'enfance, excessivement jolie, prévenante et gracieuse ; déjà la distinction de son esprit perçait brillamment. Elle possédait tous les agréments, hormis le naturel ; malgré l'absence de ce plus grand des charmes de la jeunesse, elle me plaisait beaucoup. Le ciel l'avait créée jolie femme et spirituelle, mais la partie morale, l'éducation pratique et l'exemple avaient manqué ». Elle conclue en regrettant

1 - Nesselrode, diplomate russe en poste à Paris. Ancien aide de camp du tsar. Le colonel Tchernitcheff était l'œil de Pétersbourg à Paris. Attaché à l'ambassade de Russie à Paris.

2 - Franz Blei. "Talleyrand". p 177 et 179. Historien autrichien qui vécut à Vienne.

3 - E. Tarlé. "Talleyrand". p 131. L'Historien russe qui fait autorité pour la période de la Révolution et de l'Empire.

4 - Kielmannsegge. *op. cit.* Tome I. p 182;

5 - Jean Thiry. "L'Empire Triomphant". p 221.

6 - Rapporté par Françoise de Bernardy. "La duchesse de Dino". p 183.

que son mari n'ait pas été à la hauteur de la capacité de Dorothee, et que celle-ci n'ait pu l'aimer et l'honorer. Dorothee était mal mariée. On le sait à Paris dès 1810.¹

Le prince Clary : « Mme Edmond de Périgord a vraiment un succès étonnant, quand on pense aux préventions qui devaient nécessairement exister contre elle. Tout le monde l'aime et la loue. Elle a encore l'air un peu pincé, une manière de parler qu'on pourrait croire affectée,... Elle vainc tout cela par sa gentillesse, sa bonne tenue, sa conduite. Ses yeux sont magnifiques et, dans quatre ou cinq ans, après qu'elle aura eu des enfants, ce sera une des plus jolies femmes de Paris. Elle est extrêmement raisonnable pour seize ans, aime à s'occuper et a, dit-on, autant d'ordre dans sa maison que son mari en a peu »². Dorothee est alors un magnifique fruit encore un peu vert. On appréciera le tact avec lequel le prince laisse déjà présager la vie de désordre d'Edmond.³

1811

Stendhal : « 1er janvier 1811... A midi en grande tenue aux Tuileries. Belle foule. J'ai été content à la messe de la belle figure de Madame la comtesse de Périgord (*la fille de Mme la duchesse de Courlande*) ; elle avait une physionomie pure. Si je ne craignais pas d'être entraîné par mon goût actuel pour les femmes allemandes, j'expliquerais ces qualités parce qu'elle est Allemande ». Stendhal est bien placé pour pouvoir comparer les avantages des femmes des divers pays d'Europe, en amateur éclairé.⁴

Cet hiver là est peint le beau portrait de Mme Edmond de Périgord (*toujours exposé dans la galerie de Valençay*) se détachant sur un paysage. Elle est assise, robe de satin blanc, tête fine sur un col long, nez droit, yeux foncés. "*Un grand air de jeunesse et de candeur, d'attente aussi*".⁵

Trois naissances à retenir cette année :

- 12 mars. Dorothee est mère de Napoléon-Louis. Le parrain sera l'Empereur et la marraine l'Impératrice.
- 20 mars. Rome a un roi.
- 15 ou 16 septembre. Le prince Maurice de Bénévent est grand-père d'un petit-fils délicatement né à Saint-Maurice, en Valais. Le lieu de naissance est accidentel, le père et la mère n'ont pu atteindre le lac Majeur. L'enfant qu'on nommera à l'état civil (*à Paris, le 21 octobre*) Auguste-Jean-Hyacinthe Demorny est le fruit de la cure suivie l'été précédent à Aix-les-Bains par Hortense de Beauharnais et Charles de Flahaut.⁶

La duchesse est revenue d'Allemagne fin 1810 ou début 1811. La comtesse de Kielmannsegge (*la meilleure source d'information sur la duchesse pour cette période*) n'est arrivée à Paris que le 6 avril. Napoléon voulut l'entretenir de ses affaires et l'invita à cet effet avec la

1 - de Boigne. *op. cit.* Tome I. p 190-191.

2 - Cité par de Bernardy. *op. cit.* p 80. Il s'agit ici de Charles-Joseph, prince de Clary et Aldringen, envoyé à Paris par l'empereur François II pour assister au mariage de sa fille Marie-Louise. Il a 33 ans. Le portrait de Dorothee suit - dans ses Mémoires - le récit du bal donné début mai par le Cte et la Ctesse de Périgord. Ce grand aristocrate autrichien est le petit-fils du prince de Ligne.

3 - C'est ici l'opinion d'un homme "d'esprit et de goût", ainsi son grand-père, le prince de Ligne le qualifiait-il ! (Prince de Ligne. "*Fragments de l'histoire de ma vie*". Tome II. p 257).

4 - Stendhal. "*Journal*" (1801-1817). Tome I des "*Œuvres intimes*". La Pléiade. p 633. Le futur écrivain jouit de la haute protection de son cousin Daru, alors intendant général de la Maison de l'Empereur. Le 17 avril suivant, Daru est nommé conseiller d'État et ministre secrétaire d'État, en remplacement de Maret, duc de Bassano, qui devient ministre des Affaires Etrangères.

5 - Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 84.

6 - Le demi-frère de Napoléon III, duc de Morny, fit une éblouissante carrière. On lui doit la naissance du second Empire... qui périclita après sa mort (1862). De son illustre grand-père, il avait le savoir faire et le savoir vivre.

duchesse. C'est à cette époque que naquit la profonde amitié qui devait lier la comtesse à Dorothee.¹

Le prince est parti pour sa cure à Bourbon-l'Archambaut en avril. Il doit être présent au somptueux baptême du roi de Rome. Et il est absent de Paris le 30 Avril. Ce jour-là, a-t-on dit, pour la troisième fois il vendait sa bibliothèque pour payer ses créanciers. C'est surtout un coup de bluff et de pub : la vente se limite à quatre vingt huit ouvrages et la plus forte enchère sera de 400 fr. pour « Antiquités étrusques ». Même absent, il fait parler de lui... mais il ne refait pas sa trésorerie.²

Le comte Louis de Narbonne, ami intime et de toujours de Talleyrand, se mit à tourner autour de Dorothee qui a raconté : « il avait pris la tâche de m'éblouir. A un dîner chez ma mère (*il*) se mit à me faire des compliments très directs... Je ne comprenais pas bien, et mes 17 ans ne trouvaient pas de réplique. M. de Talleyrand reprit tout haut : "Tais-toi, Narbonne, Mme de Périgord est trop jeune pour te comprendre et trop Allemande pour t'apprécier". Parler de ma jeunesse était une critique pour l'un, parler de mon allemanderie, une critique pour l'autre ».³

Avec les beaux jours du printemps la duchesse s'installe à Château-neuf, avec le prince et Mme de Laval. Elle fait venir à St-Germain la comtesse de Kielmannsegge qui loue une maison. Ainsi placée, cette dernière va observer ce qui se passe chez la duchesse.

« J'y étais à peine installée que se manifestèrent les intrigues de M. de Talleyrand qui vivait sous le même toit qu'elle. Château-neuf n'était plus qu'une officine où Tchernitcheff et Nesselrode travaillaient activement à la mise au point de leurs sombres projets » et elle raconte encore : "A Château-neuf, s'étaient donné rendez-vous les partisans de la duchesse de Courlande recrutés dans la société du faubourg Saint-Germain, auxquels s'ajoutaient les parasites venus d'un peu partout »⁴. Effectivement les deux diplomates étrangers montent souvent à Saint-Germain au printemps et à l'été 1811.⁵

9 juin. Baptême solennel du roi de Rome. On peut voir, assis côte à côte dans la même tribune : le prince Dalberg grand duc de Francfort, la princesse Thurn et Taxis, la duchesse de Courlande et la comtesse de Kielmannsegge⁴. Le Protocole place donc ensemble les quatre Allemands.

Quand, à la belle saison de 1811 le couple impérial, venant de Saint-Cloud, était pris de l'envie de déjeuner ou de chasser en forêt de Saint-Germain, un officier de la maison de l'empereur accourait à St-Germain pour convier la duchesse et la comtesse à se joindre à la suite de Leurs Majestés. Talleyrand n'était jamais convié à ces parties en forêt.⁶

« C'est aussi à cette époque qu'eurent lieu chez la duchesse de Courlande les conférences du docteur Gall sur son système de la phrénologie. La comtesse ne s'y rendait pas sachant que le gouvernement les tenait pour suspectes ».⁶

13 ou 14 août. Dorothee est de service (*de dame du Palais*) à Saint-Cloud. Napoléon l'interpelle avec brusquerie, lance des reproches à son mari : « Votre mari fait trop de sottises ». Dorothee essaye de le défendre. L'Empereur interpelle le Prince de Neuchâtel présent : « Vous ne devriez pas tolérer de pareilles choses de la part de l'un de vos aides de camp » et il

1 - Kielmannsegge. *op. cit.* Tome I p 85 et 86.

2 - Jean Orieux. *op. cit.* p 538. Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome IV. p 103.

3 - Duchesse de Dino. *op. cit.* p 85. Narbonne (1755-1813). Fils de Louis XV et d'une dame d'honneur de Mme Adelaïde. Le père légal, comte de Narbonne-Lara, vivait au château d'Aubiach (près d'Agen). Amant de Mme de Staël, ministre de la Guerre fin 1791. Très apprécié de Napoléon qui lui confia des missions diplomatiques de premier plan. Le type du courtisan d'Ancien Régime.

4 - Kielmannsegge. *op. cit.* Tome I. p 90, 91, 92, 95 et 96.

5 - Dès mars 1811, Talleyrand annonce à ses correspondants que la guerre est pour avril 1812. Sur la trahison de Talleyrand, l'historien russe Tarlé apporta des clartés nouvelles ayant accès aux Archives russes (Archives de Politique étrangère). Il s'y trouve même des lettres de la main du Prince.

6 - Kielmannsegge. *op. cit.* Tome I. p 100 et 89.

jette : « Du reste, ces pauvres Périgord me sont, comme vous le savez, depuis longtemps indifférents ». La jeune femme (*elle aura 18 ans dans une semaine*), au bord des larmes, trouva ces mots : « Sire, mon mari et mon oncle, ont toujours servi Votre Majesté avec zèle, et il ne tient qu'à Elle de continuer à les utiliser. En tous cas, leurs services méritaient au moins que Votre Majesté ne se moquât pas d'eux ». Napoléon sentit sa faute : s'en prendre à une enfant ! Il l'invita à sa table et la traita avec égards. Il lui offrit des fruits à la chasse. « A partir de ce jour, ce fut à qui, parmi les courtisans, s'empresserait le plus autour d'elle ». Talleyrand fut instruit de l'incident par Berthier et dit : « C'est une triste manière de prouver sa puissance ! ». ¹

27 août. La comtesse est chez la duchesse qui vient de commencer la broderie d'un portefeuille qu'elle lui donna, et que la comtesse conserva. ¹

Cet été là, Dorothée se convertit au catholicisme. Elle a découvert Bossuet après son mariage et saisie par sa doctrine a incliné vers la foi romaine. C'est une démarche sincère et tout à fait personnelle ². Il faut le souligner, car les historiens, souvent, l'ont ignoré.

14 septembre. La comtesse au moment de franchir le salon de la duchesse entend cette dernière, Talleyrand et Mme de Laval, tenir des propos de complot contre Napoléon. Le lendemain, la duchesse se précipite dans la chambre de son amie, et la supplie de lui donner sa parole qu'elle ne la trahirait pas. La comtesse répond : « Je vous déclare que désormais, tout est fini entre nous... Il vaut mieux que nous sauvions les apparences en continuant à nous voir ». Cette fois ce fut la fin de leur amitié. A l'automne le trio de Château-neuf regagna Paris. La comtesse resta avec ses enfants, à Saint-Germain-en-Laye jusqu'à la fin de l'année. ³

Durant son long séjour à Saint-Germain, la comtesse, en dehors des nombreuses visites qu'elle rendait à Joséphine à la Malmaison, ne s'absenta que trois jours. Ce fut pour se rendre avec sa fille à Rosny où Dorothée l'avait appelée. « La comtesse Dorothée avait besoin de moi » écrit-elle, et, elle la compare à une naufragée perdue au milieu des flots et qui tâche d'apercevoir la terre promise ⁴. Cette si fortunée jeune femme ne pouvait s'appuyer sur sa mère, pas davantage sur son mari. Ce n'est pas la vie de cour qui pouvait lui procurer du réconfort. Elle avait Rosny.

1812

2 janvier. L'impératrice offre à la comtesse de Kielmannsegge une très belle parure d'opales, et l'empereur deux gros rubis.

9 janvier. « La duchesse, Mme de Périgord qui avance dans une belle grossesse et moi, nous passons notre vie ensemble », écrit cette même comtesse à un ami. ³

17 janvier. Grand bal chez la reine de Hollande. La reine de Naples étale quatre millions de bijoux. ⁴

24 janvier. Edmond reçoit l'ordre de rejoindre le régiment dont il vient d'être nommé colonel le 19. C'est le 8ème Chasseurs à cheval, en garnison à Brescia. Il quitte Paris aussitôt. C'est la fin de sa vie de couple avec Dorothée. ¹

31 janvier. Napoléon achète l'hôtel de Monaco au prince et donne ordre à son ministre Mollien de remettre le prix intégral, 1 280 000 fr., au vendeur (*le Trésor réclamait au Prince 650*

1 - Kielmannsegge. *op. cit.* Tome I. p 101, 102 et 103.

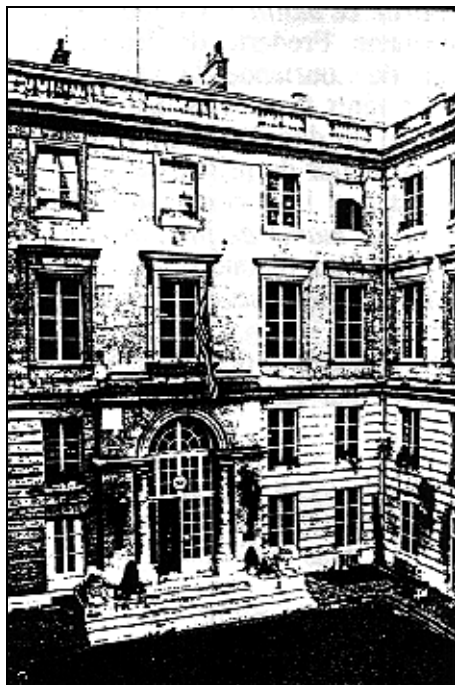
2 - Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 87 et 88.

3 - Kielmannsegge. *op. cit.* Tome I; p 105 et 106.

4 - Kielmannsegge. *op. cit.* p 116.

1 - Fr. de Bernardy. "Eugène de Beauharnais". p 279 et 281.

000 fr. à restituer à la ville de Hambourg. Napoléon lui en fait cadeau) et, peu après, 1 500 000 fr. à titre de loyers pour les trois ans que les princes espagnols venaient de passer à Valençay. Talleyrand était à peu près remis à flot et, comptant sur des recettes pour l'avenir - ses dettes payées - il achetait le bel hôtel de la rue Saint-Florentin² et une maison de campagne à Saint-Brice, près de la forêt de Montmorency.



L'entrée de l'hôtel Talleyrand, rue Saint-Florentin, qui est aujourd'hui la légation des Etats-Unis.

4 février. Dîner chez le duc et la duchesse de Bassano.

6 février. Grand bal aux Tuileries. On remarque le quadrille de la reine de Naples, la beauté et les pierreries de cette dernière et de la princesse Pauline. La comtesse Kielmannsegge note : « La duchesse de Courlande, la comtesse de Périgord et moi, nous nous rendîmes ensemble à la fête. La première en robe de tulle blanc. Dans les cheveux et autour du cou, des diamants en pendeloques et des saphirs ».³

8 février. Grande soirée chez le duc de Bassano. « La duchesse de Courlande était vêtue de satin rose avec, par dessus, une tunique en dentelle de soie, parure d'opales et de diamants, branche de pommier en fleurs et toque garnie d'argent avec plumes blanches ».³

« Jamais le carnaval n'avait été aussi brillant que fut celui de l'hiver 1812 ».⁴

11 février. Mardi Gras. Grand bal aux Tuileries.

12 février. « Tous les matins, c'est un défilé continu de troupes qui, musique et tambours en tête, se dirigent vers Mayence ».

20 février. Dîner chez la duchesse de Courlande, avec le prince bien sûr, et madame de Kielmannsegge.

2 - Élevé en 1767 par Chalgrin sur les plans de Gabriel pour le comte de Saint-Florentin, duc de La Vrillière (à l'angle de la rue St Florentin et de la rue de Rivoli). Magnifique vue des étages sur les Tuileries et la place de la Concorde (Aujourd'hui, chancellerie de l'ambassade des États -Unis). Castelot. *op. cit.* p 393. Lacour-Gayet *op. cit.* Tome IV. p 107 et 108.

3 - Kielmannsegge. *op. cit.* Tome I. p 119, 123, 126, 130, 131, 132, 137/138, 151.

4 - "Mémoires de la Reine Hortense". Tome II. p 146.

21 février. « La garde polonaise est partie ce matin ». Ce jour là, la comtesse saxonne reçoit la visite d'un prince héritier : Hermann Frédéric de Hohenzollern-Hechingen. Elle le connaît bien : c'est le mari de Pauline de Courlande, la deuxième fille de la duchesse, et il vient de participer à cette débauche de fêtes fastueuses dans Paris. Sa visite a un but : lui annoncer qu'il n'est plus l'aide de camp du duc de Feltre (*Clarke*), ministre de la Guerre. L'empereur vient de le nommer à l'état-major du prince de Neuchâtel pour suivre la guerre qui va s'ouvrir. Ce prince allemand est ravi ! La comtesse l'interroge : « Comment peut-il concilier sa haine pour Napoléon avec sa manie de prendre partout et toujours du service dans l'armée de l'empereur ». Le prince lui répondit que c'était pour donner « l'illusion qu'on est content, pour pouvoir ensuite tromper plus effrontément ».

10 avril. A Notre-Dame de Lorette est baptisé le deuxième enfant de Dorothée : Alexandre, né, tenu sur les fonts baptismaux par le prince et la duchesse.¹

Edmond se soucie encore de Dorothée. Il a écrit et écrira plusieurs fois à la comtesse Kielmannsegge pour lui recommander sa femme. Tout au long de la longue marche qui va le conduire à la traversée du Niemen, il sert dans le corps de cavalerie de Grouchy.

Début mai. Dorothée est désignée pour être dame du Palais, de service en juillet, août et septembre, ce qui est regardé par la cour comme une marque de faveur. L'empereur, devant les dames de la cour qu'il a réunies, s'est adressé à Dorothée et lui a dit : « Quand à vous, je sais que vous êtes sage. Tachez que cela dure »². Pour César, un compliment !

9 mai. Le couple impérial a quitté Saint-Cloud, s'est installé à Dresde pour y donner une colossale, fastueuse... et dernière représentation de sa splendeur aux monarques et princes souverains de l'Europe napoléonienne.

4 juin. Les fêtes ont cessé depuis près d'un mois. La duchesse part pour ses domaines. « Sa fille et M. de Talleyrand l'ont accompagnée un bout de chemin en voiture »¹ (*d'après Talleyrand, plusieurs jours*). Le retour du prince est un tête-à-tête avec sa nièce¹. Dorothée alla se reposer à Rosny avec ses enfants. La princesse Tyskiewicz alla peu après à Varsovie pour assister, croyait-elle, à la renaissance du royaume de Pologne... (*son frère roi ?*).

Le prince, avec son deuxième frère, Bosen, suivit sa cure annuelle, puis s'installa dans sa maison de Saint-Brice, avec sa femme, Charlotte (*sa fille naturelle et adorée*), Bosen et sa famille, et Dorothée.

Celle-ci faisait des sorties à cheval avec son oncle et Charlotte. Le prince avait une immense carte de Russie qu'il étalait sur une table. Et on regardait comment l'armée prusso-polonaise de Macdonald pénétrait en Courlande.² Après le séjour à Dresde et un mois en Bohême, l'impératrice regagnait Saint-Cloud le 18 juillet. Dorothée va vivre, quotidiennement, dans l'ombre de Marie-Louise. Celle-ci attendait les ordres de Napoléon pour changer de dames du palais au premier octobre. Les ordres arrivèrent de Moscou : conserver les mêmes jusqu'à son retour. Dorothée ne s'absenta de la cour que pour aller se soigner à Rosny, ayant été souffrante.³

La comtesse de Kielmannsegge était restée à Paris et à Saint-Germain-en-Laye, de plus en plus liée avec le ménage Savary. Le ministre de la Police lui portait le plus grand intérêt. Elle n'est pas partie en Saxe. Peut-être a-t-elle reçu de son idole, l'empereur, la mission d'observer et celle de monter la garde autour de l'impératrice ? En tous cas elle ne se montra pas à Saint-Brice.

1 - Bernardy. *op. cit.* p 90 et 91.

2 - Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome IV. p 119.

3 - Bernardy. *op. cit.* p 93, 96.

18 décembre. Aux Tuileries, l'impératrice vient de se coucher. Dorothee entend du bruit à la porte de l'appartement de Marie-Louise. Elle sort et voit deux hommes : Napoléon et Caulaincourt, son grand écuyer.

19, au matin. Le prince est réveillé par un billet de sa nièce l'informant du retour de Napoléon. Et la comtesse de Kielmannsegge reçoit aussi, dans la matinée, un billet de Dorothee lui apprenant la nouvelle qui explique les coups de canons entendus en pleine nuit.¹

1813

Janvier. Le colonel Edmond de Périgord cantonne en Silésie avec 75 chasseurs. Les rescapés de Russie d'un régiment fort de 800 hommes au départ de Brescia.

Mars. Quelques jours, rapidement à Paris. Brève intimité avec Dorothee qui devait porter son fruit. Puis garnison à Gray où se reforme son régiment. Il y fait la foire. Part pour l'Allemagne fin avril. Survient l'armistice, l'occasion pour lui de séjourner à Dresde... et d'y faire la foire. Les hostilités reprennent. En août, il se bat. Son cheval tué sous lui, entouré de cosaques. Le 16 septembre à Milberg, il est fait prisonnier. Mais il est le gendre d'une souveraine du Nord, Bernadotte, le prince royal de Suède intervient. On assigne une résidence à Edmond : Berlin. Il va habiter chez sa belle-mère, le palais de Courlande, 7 Under den Linden. Il fait la foire à Berlin² ...

Les débuts de la grossesse de Dorothee furent pénibles. En sus, elle était souffrante et fit, en mai, une chute de cheval à Rosny qui la condamna à beaucoup de chaise longue. Le 15 décembre naissait Alexandre-Edmond, l'enfant du couple qui n'existait plus.



le château de Nachod, Bohême. Lithographie de l'époque, de A. Hann

Pour Dorothee, 1813 c'est la continuation des longs tête-à-tête avec son oncle commencés en 1812. Le sérail s'est dispersé. Même Mme de Laval a été touchée par les événements. L'empereur l'a exilée en 1812 avant de partir pour Moscou. Le prince a perdu sa compagnie. Dorothee n'a plus sa mère, ni la comtesse Kielmannsegge dont elle s'était beaucoup rapprochée l'année précédente. Ce n'était pas la vie de la cour et ses compétitions qui pouvait la reconforter. Elle découvrait son oncle fascinant, et celui-ci lui manifestait une tendresse et un souci croissants.

1 - Kielmannsegge. *op. cit.* Tome I. p 169.

2 - Bernardy. *op. cit.* p 93 et 96.

Sur ses terres, dans ses châteaux, la duchesse de Courlande ne joue pas les premiers rôles. Avant la fin de 1813 elle est de retour à Paris. Alors le prince recommence à lui envoyer des billets tendres. Mais cette femme experte sent que quelque chose était changé chez son amant tant il lui parlait de Dorothee.¹ La duchesse n'alla pas vivre avec Talleyrand rue Saint-Florentin. Elle loua l'hôtel de la veuve du général Walter, 24 rue du Faubourg-Poissonnière.²

Le 6 juin, alors qu'il se trouvait à Leignitz, en Silésie, Bayle fut nommé par son cousin Daru, intendant à Sagan. Il y arriva le 10, et fut logé chez M. André, conseiller de Breslau et homme d'affaires de la duchesse de Courlande. A Sagan passa le général Fay de Latour-Maubourg alors un des plus brillants généraux de cavalerie de l'Empire. Le 20, Bayle dîna à sa table. Un mois plus tard, le 20 juillet il a la fièvre, le 23 le délire. Il est remplacé, rappelé à Dresde, replié sur Paris. Stendhal chez la duchesse de Sagan ! Événement resté confidentiel... qui a passionné un érudit polonais.³

Le 1er janvier 1813, au cercle de l'Empereur qui suivit la messe aux Tuileries, l'impératrice avait posé quelques questions insignifiantes, à sa manière, à la comtesse Kielmannsegge sur la duchesse de Courlande.⁴ La cour de Saxe fit savoir à la comtesse qu'elle avait besoin d'elle à Dresde. Elle eut un long entretien, seul à seul, avec l'empereur, dans son cabinet et elle partit le 13 février. Arriva à Dresde le 1er mars, chargée d'une mission.

La princesse Tyzkiewicz avait dû faire comme les vaillantes troupes du prince Poniatowski, son frère, sortir de Pologne. Elle se rendit à Löbikau, chez la duchesse de Courlande, restée chez elle, en Saxe-Altenburg. La comtesse Kielmannsegge s'y rendit pour les voir. « Les dames étaient dans un état de consternation voisin de la démence. L'approche des événements à l'accomplissement desquels la duchesse de Courlande avait tant contribué ne les trouva ni fortes, ni résolues ». Puis, quittant Altenburg, la comtesse envoya un rapport à l'empereur, dont elle a - c'est certain - la confiance. Plusieurs de ses châteaux sont pillés, celui de Schmochtitz par des Italiens, cinq jours avant la bataille de Bautzen, qui commença à l'extrémité de son parc, et aussi en septembre par les Russes. Ceux de ses châteaux qui ne sont pas devenus inhabitables sont occupés par les états-majors français, ou russes, ou prussiens : par les vainqueurs⁵. Les combats de la campagne de 1813 se situent en Silésie et en Saxe.

Wilhelmine.

La fille aînée de la duchesse de Courlande, Wilhelmine, duchesse de Sagan, va jouer en 1813 un rôle de premier plan.

Depuis 1801, elle connaissait Clément Metternich. En 1810, leurs relations « prirent un tour véritablement passionnel ». ⁶ Après la victoire de Napoléon à Bautzen (23 mai) sur les Russes et les Prussiens, les puissances en présence ou, comme l'Autriche, en observation, recherchaient une trêve, chacun pensant qu'elle lui serait profitable. Le coup d'œil est la marque des grands chefs. Napoléon était à Dresde, le tsar avait mis le quartier général des alliés à Reichenbach, aux confins de la Silésie (*prussienne*).

Wilhelmine était à Sagan (*en Silésie*). Immédiatement Metternich devenu chancelier d'Autriche, lui écrivit de se rendre à Ratiborwitz, à la limite de la Bohême, à proximité immédiate de la Silésie. Elle y possédait un immense domaine, un grand château, et un ravissant manoir qu'elle avait délicieusement restauré et meublé. Wilhelmine quitta le 1er juin Sagan pour Ratiborwitz. Ce jour là, l'empereur d'Autriche quittait Vienne. Metternich le suivait pour se

1 - de Bernardy. *op. cit.* p 98 et 109. 2- Walter, brillant cavalier s'est illustré dans la Garde avec les grenadiers à cheval. Il a écrasé les bavarois à Hanau le 30 octobre 1813. Mort le 24 novembre en se rendant à Metz. Il était chambellan de l'Empereur.

2 - Bernardy. *op. cit.* p 93 et 96.

3 - Stendhal. *op. cit.* p 871, 873, 874, 879, 881. Leszek Slugocki. "Les problèmes du séjour de Stendhal à Sagan en 1813".

4 - Kielmannsegge. *op. cit.* Tome I. p 174-184.

5 - Kielmannsegge. *op. cit.* Tome II; p 6, 7, 17, 39, 73, 87.

6 - Guillaume de Bertier de Sauvigny. "Metternich". p 148, 153, 154. Antoine Bethouart. "Metternich et l'Europe". p 116/120.

rendre à Gitslhin, au nord de la Bohême, à égale distance de Reichenbach et de Dresde, près de Ratiborzitz, chez sa maîtresse. Lorsque Metternich ne pouvait s'y rendre, les deux amants échangeaient des lettres passionnées.

Le 15 juin, par un message, le tsar s'invitait à dîner chez la duchesse de Sagan pour le lendemain. Ce fut la première rencontre de la duchesse et du tsar qui convia, au dernier moment, à ce dîner, Gentz et Bombelles (*relations de la duchesse, diplomates autrichiens*) en séjour à Ratiborzitz et ses propres collaborateurs. Évidemment le tsar, si allemand et si inflammable, tomba sous le charme de l'enchanteresse. Il parla abondamment de politique. Un heure après son départ, arrivait Metternich. Fatiguée, bien couchée, la duchesse ne reçut son amant que le lendemain matin, le 17. Elle n'essaya pas de l'influencer. Elle l'admirait, respectait sa pensée, ses façons d'être, et l'aimait à sa façon. L'amour qu'elle pouvait lui donner n'était jamais exclusif.

Le 18 juin, Metternich rencontra le tsar. Ils arrivèrent à un accord sur les quatre points, base de la paix future. Restait pour Metternich, à obtenir l'accord des Prussiens. Il les convoqua pour le 20 à Ratiborzitz chez la duchesse. Les entretiens y furent très âpres, très coriaces. Ils voulaient tout, Hardenberg et Humbolt... et l'homme d'État de l'Autriche (*n'oublions pas : Metternich est Allemand, un Rhénan*).

Le 23, le tsar dîne chez la duchesse où il s'est invité à nouveau. Avec lui, le grand duc Constantin, une suite nombreuse, et l'escorte d'un régiment de cosaques (*qui causera des dégâts dans le parc*). Wilhelmine, pour faire face à cette descente russe chez elle, mit Metternich à contribution pour lui envoyer des renforts de personnel. La duchesse conquiert le tsar. Elle avait été utilisée par Metternich comme chèvre pour attirer le gibier... Ratiborzitz, point de rencontre entre les décideurs (*les Anglais, bien sûr, sont, eux aussi, présents à Reichenbach*), grâce à la duchesse de Sagan, a été, pendant quelques jours, le centre de l'Europe.

La Sainte-Alliance aurait-elle existé sans Ratiborzitz ?

A la conférence de Prague, Metternich attendit en vain la belle duchesse... aussi belle que volage. Son autre amant, Alfred Windischgraetz, sous prétexte de se remettre d'une blessure, séjournait à Ratiborzitz où étaient restés Gentz et Bombelles. Et, depuis 1810, entre eux c'était aussi le grand amour. Wilhelmine vint enfin à Prague. Installa un hôpital pour les militaires blessés, de toutes nations. Il y avait même un Anglais, Charles Stewart,¹ qui prit une place de choix parmi ses amants. Le tsar taquinait ses officiers pour savoir la vérité sur les relations de Metternich et de la duchesse. Tous deux se retrouvaient, et ils étaient aussi contents l'un que l'autre. Metternich écrivait à Wilhelmine le 9 septembre : « Vous m'avez rendu ivre de bonheur ». Il va suivre la marche des armées alliées vers le Rhin et s'imposer comme le Premier ministre de l'Europe.

Les amants sont séparés. Nous n'avons pas à le regretter : la correspondance, à peu près quotidienne, de Metternich à Wilhelmine est une source de l'histoire. La duchesse de Sagan archiva amoureuxment ces lettres, comme sa mère le fit des lettres de Talleyrand. Qu'elles en soient remerciées !¹

13 janvier. L'armée russe franchit le Rhin à Bâle, sous les regards du tsar et du prince de Metternich. Le 20 octobre, au lendemain de la titanesque bataille de Leipzig, l'empereur d'Autriche a élevé son chancelier à la dignité de prince.²

Wilhelmine a quitté Prague pour rentrer à Vienne. Sa pensée reste pour Clément : « Je voudrais être auprès de toi, me jeter dans tes bras », lui écrit-elle.³ Elle rend visite à la mère de son ami, tente d'établir des relations amicales avec sa femme. Elle rend même visite à la

1 - C'est le demi-frère du Premier ministre anglais, Castlereagh. Les amants de la duchesse sont toujours des informateurs de premier plan.

1 - Maria Ullrichovaa. "Klemens Metternich. Wilhelmine von Sagan. Brieswechschel. 1813-1816".

2 - Bertier de Sauvigny. *op. cit.* p 169, 173/175. Bethouart. *op. cit.* p 121, 175, 176, 188.

3 - Bertier de Sauvigny. *op. cit.* p 182.

princesse Bagration qui habite comme elle, le palais de Palm, occupant une aile opposée. Une princesse que Clément aime aussi... beaucoup.⁴ Ces princesses partagent !

1814

1er janvier. L'empereur et l'impératrice offrent des cadeaux pris à Sèvres. Dorothée reçoit un vase étrusque, avec vues des bords du Rhin, par Swebach (*facturé 1 600 fr.*).⁴

Napoléon a consenti au retour des Bourbons en Espagne. Il signe l'ordre de leur départ le 8 février. Le 3 mars, Ferdinand parti, Valençay était libre.

Edmond ayant rencontré, à Lübeck, Bernadotte fut autorisé à rentrer en France. Les Russes l'arrêtèrent à Reims et il ne put rejoindre l'hôtel de la Grange-Batellière que le 20 mars.

Le 25 janvier, Napoléon était parti pour la Campagne de France. Le 9 février, le prince avait expédié tout son monde à Rosny : la duchesse, Dorothée et ses enfants, la princesse sa femme et Charlotte sa fille. Edmond ne séjournera pas à Rosny. Il alla certainement voir son oncle qui n'en parla pas dans ses billets quotidiens à la duchesse. Rejoignit-il l'armée ou se cacha-t-il ? Mystère.

De la rue Saint-Florentin, le prince a guidé les alliés sur Paris. Sa nièce, comme sa mère la duchesse, à Rosny, sont étrangères à ses manœuvres dont elles suivent l'essentiel à travers les imprudents billets qu'il envoie tous les jours à la duchesse.⁵

Le 31 mars le tsar, le roi de Prusse, le prince Schwarzenberg ont fait leur entrée dans Paris. Après le défilé, qui dura cinq heures, des troupes rue Royale, place de la Concorde et sur les Champs-Élysées, le tsar change d'avis pour son logement. Il n'ira pas à l'Élysée mais à l'hôtel de la rue Saint-Florentin. Il s'y installe et occupe tout le premier étage. Talleyrand impose son gouvernement qu'il préside. Tout cela fait en trois jours. Il écrit à Rosny, le 2 avril : « A minuit, il y aura à la porte de Saint-Germain, un détachement de Cosaques qui escortera Dorothée ».⁴

Marmont va rendre son corps, dans les lignes alliées, dans la nuit du 4 au 5. Le prince le sait et il écrit dès le 4 à la duchesse de Courlande rentrée à Paris : « Une bonne nouvelle. Le Maréchal Marmont vient de capituler avec son corps. Je vous prie de dîner ici avec Dorothée que j'embrasse. Je vous aime ».⁶

Le 10 avril, le prince voulut donner un repas de famille qui ferait date, à son hôtel. Il y invita son frère Archambault (*avec lequel il n'avait pas de relations fraternelles depuis un certain temps*). Il voulut que Dorothée soit - pour la première fois - la maîtresse de maison, maîtresse de SA maison. Lisons le billet du prince : « J'engage Archambault et je veux que Dorothée y soit la première puisque Archambault y dîne. C'est elle qui le reçoit chez moi »¹. A ce dîner de famille assistait le tsar venu en voisin. Il n'avait qu'à descendre du premier étage à l'entresol où Talleyrand se cantonnait. Entresol devenu aussi le siège du Gouvernement de la France.¹ Le tsar, ami de ces dames de Courlande, de la duchesse, de Wilhelmine depuis peu. Il a marié Dorothée. Il doit beaucoup tout de même à Talleyrand. Ce jour là, c'était le jour de Pâques. Le prince avait le sens des symboles et des cérémonies. « Il semble que ce soit le premier dîner présidé par Dorothée. Nous assistons au début d'une prestigieuse carrière de maîtresse de maison ».¹

4 - Henri Bouchot. "La toilette à la cour de Napoléon". p 131 et 132.

5 - Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 100/101, 106. Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome IV. p 179.

6 - Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome IV. p 2022, 211.

1 - Sur la cohue à l'hôtel de Talleyrand : "Mémoires du comte Beugnot", extraits avec introduction et notes de Lacour-Gayet. Chap. IX. p 245-246. Ministère de l'intérieur du Gouvernement provisoire.

La veille, Talleyrand avait négocié le maintien de la ferme des jeux. Le concessionnaire devait choisir : ou perdre sa concession, ou acheter la maison de Saint-Brice 800 000 fr... elle valait 200 000 fr. Le prince fut satisfait : le concessionnaire lui versa 800 000 fr. « M. de Talleyrand est un homme d'infiniment d'esprit qui a toujours besoin d'argent », a écrit Stendhal.²

Le 12 avril, à Fontainebleau, Napoléon signait le traité qui faisait de l'empereur le souverain de l'île d'Elbe !

Par ce dîner de famille de Pâques, le prince avait imposé Dorothee pour recevoir chez lui, à sa famille d'abord, mais aussi, par la présence du tsar, à tous. C'est un événement tout à fait majeur. Talleyrand a besoin de la duchesse pour charmer le tsar, devenu le familier de son hôtel. Mais pour lui-même, de plus en plus il a besoin de l'attention passionnée de Dorothee, celle qu'il a choisie. Dès le lendemain, dans son billet à la duchesse « Venez dîner avec Dorothee. L'Empereur dîne. Le dîner de famille me paraît avoir été complet hier. Je vous aime. Monsieur le comte d'Artois arrive demain à Paris ».³

En débarquant à Calais, le 24 avril, Louis XVIII trouvait l'envoyé du prince (*son frère Boson*), des notes du prince, une autre signée par un homme de paille (*et rédigée par le prince*) demandant pour Talleyrand le ministère des Affaires Extérieures, pour Edmond une nomination de Premier aide de camp du Roi, les étoiles de général de division, la pairie, le titre de duc et, pour sa femme, la charge de dame du Palais.³

Le 26 avril, Edmond était nommé général de brigade. Il n'y eut pas de suite ni pour lui ni pour Dorothee. L'oncle du prince, l'ancien archevêque de Reims, Alexandre de Talleyrand est nommé Grand Aumônier, début mai. Ce vieillard de 78 ans a émigré en Allemagne, puis rejoint les Bourbons en Angleterre, fait partie de la cour de Louis XVIII à Hartwell. Le 13 mai, le prince occupait, pour la troisième fois, le Ministère de la rue du Bac (*Affaires Extérieures*). Il y recevait Lord Wellington, et aussi Mme de Staël accourue à Paris⁴. Il travaillait beaucoup, ce qui ne lui convenait guère. Le 30 mai était signé le traité de Paris, rétablissant la paix entre la France et chacun des pays alliés.

« Je n'oublierai jamais l'impression que je reçus lorsque le 3 (*juin*) au matin, avant huit heures, traversant la place Louis XV pour aller chez moi, je trouvais cette place et les quais adjacents du nord couverts de troupes russes et prussiennes, qui se mettaient en route, sac au dos, et achevaient l'évacuation », écrit Pasquier.⁴

Talleyrand avait réussi en deux mois à épargner à la France les désordres de la vacance du pouvoir, à imposer au tsar le retour des Bourbons, à retrouver un royaume dans des frontières un peu améliorées, à évacuer l'occupation militaire des alliés. Alors, il prit le titre de prince de Talleyrand. Désormais, pour tous il sera le Prince de Talleyrand. Le roi ne lui a pas décerné ce titre, mais laisse la cour et la ville en user. Le Prince s'est donné lui-même ce titre. Jusqu'à sa mort, et pour toutes les cours, il sera le prince de Talleyrand.

Le 10 mai, la fille de Dorothee, deux ans, mourait emportée par la rougeole, rue Grange-Batelière. Ce malheur toucha profondément Dorothee. Talleyrand, partageant sa douleur, se rapprocha d'elle. Il se rendait presque tous les jours chez elle. Il essayait de la distraire. Lui amenait Charlotte, sa fille. S'invitait à dîner et s'attendrissait : « Dorothee a, quoique l'on puisse dire, le plus joli visage que l'on puisse avoir ». A l'opposé cette mort creusa le fossé entre Dorothee et Edmond qui ne sembla pas en souffrir. Le ménage vivait pratiquement séparé, même si Edmond avait rue Grange-Batelière, mais dans ses appartements, un couvert pour lui et son aide de camp.¹ Il recevait à Rosny où il aimait vivre.

2 - Orioux. *op. cit.* p 582, 585.

3 - Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome IV. p 212, 233, 237.

4 - Pasquier. "*Souvenirs du chancelier Pasquier*". Extraits, introduction et notes de Lacour-Gayet. Magnifique page : "Je croyais rêver... Je restais une demi-heure sur le pont, regardant s'écouler cette foule de soldats, cette masse d'armes, de chevaux, de canons ; à mesure qu'elle s'éloignait je respirais plus à l'aise". Talleyrand l'a fait nommer préfet de police par le Gouvernement provisoire.

1 - Bernardy. *op. cit.* p 109 et 110.

La duchesse de Courlande eut un vif chagrin de la disparition de sa petite-fille et filleule. Mais elle avait maintenant ses aînées, les trois vraies filles du duc, dans son hôtel du Faubourg-Poissonnière : duchesse de Sagan, princesse de Hohenzollern-Hechingen et duchesse d'Acerenza. Trois volcans venues pour embraser (*et embrasser*) Paris. Un tourbillon emporta la duchesse et ses filles. Dorothée était étrangère à leurs mondanités, elle ne pouvait compter que sur son oncle.¹

Parvenant à Paris le 15 mai, Wilhelmine retrouve, après des mois de séparation, son amant devenu prince. Clément, en y arrivant à son tour, s'était précipité rue des Champs-Élysées, à l'hôtel d'Abrantès pour renouer avec la séduisante Laure, devenue veuve de Junot, qui avait été sa si belle maîtresse. Mais Laure éprise d'un lion à la mode, Maurice Balincourt, courtisée par le tsar et même par Wellington, ses voisins : le tsar à l'Élysée, Wellington à l'hôtel de la Reynière, à l'angle de l'avenue Gabriel et de la rue Boissy d'Anglas.² Le prince autrichien, d'autre part, hâte le départ de Wilhelmine pour Paris. Il a appris qu'elle avait à Vienne un amant anglais (*Frederik Lamb*). Les retrouvailles des deux volcaniques amants furent certainement orageuses... mais tout s'apaisa. Clément offrit à sa belle, chez le grand joaillier Chaumet, un bracelet en or avec la date d'une sublime nuit passée en septembre 1813 à Laun, en Bohême. Début juin, le traité signé, il partit pour Londres, invité avec le tsar, par le Prince Régent. Bien sûr l'ardente fille de Courlande passa le Channel peu après lui. Tous deux, un mois plus tard, revinrent séparément sur Paris et se rendirent en juillet, le prince d'abord, à Baden, où sa femme et leurs enfants passaient l'été, et la duchesse ensuite à Vienne... et recommencèrent leurs tumultueuses rencontres.³

Nous connaissons les clients du grand couturier de l'époque, Leroy 89 rue de Richelieu, par la tenue du grand livre pour les années 1811 à 1815. Les chiffres du tableau que nous avons établi sont les références aux folios de ce grand livre.

Le nom de la comtesse de Périgord est reporté sur six folios. Les trois premiers correspondent au début de 1811. La duchesse de Sagan ne séjourna à Paris, en mai 1814, qu'une quinzaine : folio 244. Les folios 286 à 362 voient les commandes de la duchesse d'Angoulême (*double nièce du roi*) et de Dorothée partie en septembre 1814 à Vienne, et celles des aristocrates anglais qui se sont ruées sur Paris en mai. La duchesse de Courlande n'est pas grosse cliente de Leroy : elle n'a rien commandé en 1811 et l'hiver 1812. Elle est partie pour Vienne début mars 1815. Beaucoup de commandes ont été faites par des clientes qui ne sont pas venues à Paris : la grande duchesse de Bade, l'impératrice de Russie, la princesse Metternich, par exemple. Leroy a des mannequins à leurs mesures. C'est Clément qui a commandé trois malles de vêtements, avec les conseils avertis de Wilhelmine qui l'a accompagné. Metternich acheta aussi des robes chez Victorine la nouvelle couturière à la mode, des boucles d'oreilles endiamentées au Petit-Dunkerque, un éventail d'ivoire avec diamants chez Friese et Devilliers, un singe mécanique qui jouait du violon...

Voici les références au Grand Livre de Leroy pour quelques clientes :

Ctesse de Périgord	75.100.116	290	361.362
Dsse de Courlande			348 377
Dsse de Sagan		244	379.380
Gde Dsse de Bade	168	282	366
Dsse d'Angoulême		286.287	325
Imp. de Russie			352 427
Pcesse de Metternich		281	
Lady Assulton		292	
Lady Ossestown		278	
Marquise de Landstown	307		

2 - Nicole Toussaint du Wast. "*Laure Junot, duchesse d'Abrantès*". p 249 à 253. Duchesse d'Abrantès. "*Mémoires*". Tome X. p 115, 121 et 122. Tome XII. p 237 et 238.

3 - Berthier de Sauvigny. *op. cit.* p 197/198, 210/211, 213 et 218.

Lady Harthur
Duchesse Wellington

316

383

Que penser des commandes de la duchesse de Sagan, portées sur les folios 379 et 380 ? Ou c'est lors de son court passage début juillet ou faites depuis Vienne. Le couturier a ses mesures (*commande de mai. Folio 244*). Et elles ont pu être prises à nouveau à Vienne. Il s'agit de toilettes pour le congrès.¹

La duchesse de Wellington n'a dû se rendre à Paris qu'en juillet.² Les numéros des folios permettent de situer les dates des commandes.

Ces dames achetaient les toilettes chez Melle Minet, Victorine ou Leroy. Les souliers chez Michiels, les gants chez Meyer, les fourrures chez Mme Toulet. Le vestiaire de ces dames était si important qu'achats et essayages occupaient une notable partie de leur temps. Joséphine, à son divorce a 676 robes d'hiver et 202 d'été, 498 chemises garnies de dentelle, 252 chapeaux, 60 châles de Cachemire, 413 paires de bas, 785 paires de souliers, 980 paires de gants et 2 pantalons,³ ("*Soyons Antilles*") cela sert seulement pour monter à cheval... et elle ne fait plus d'équitation,⁴ Hortense avait porté des pantalons en Hollande. Il faut savoir = ces dames ne portaient pas de pantalon.

En Lusace (*Nord de la Saxe*) occupée par les Prussiens, la comtesse de Kielmannsegge reçoit des lettres de Dorothée dans les châteaux où elle habite, Schmochtitz ou Lubbenau. Elle apprend ainsi la mort de l'Impératrice Joséphine (28 mai). Cette correspondance témoigne des sentiments de Dorothée envers l'admiratrice et amoureuse de Napoléon.



1 - Bouchot. *op. cit.* p 257 à 267.

2 - Jacques Chastenet. "*Wellington*". p 164/167. Le duc partit pour Vienne début septembre. La duchesse ne dut pas prolonger beaucoup son séjour à Paris.

3 - Frédéric Masson. "*Joséphine, Impératrice et Reine*". p 44/49. Philippe Seguy "*Histoire des Modes sous l'Empire*". p 207.

4 - André Castelot. "*Joséphine*". p 462 à 465.

LE CONGRES DE VIENNE

*N*e serait-il pas bon de savoir, d'abord, pourquoi fut organisé le congrès de Vienne avant de vous le montrer depuis les coulisses

Écoutons les deux princes.

Le Français : « Le traité de Paris, en ôtant à la France les pays immenses que la conquête avait précédemment mis entre ses mains, rendait indispensable des arrangements ultérieurs pour disposer de ces territoires. Le sort de beaucoup de pays abandonnés par la France restait à décider. Il avait été convenu que toutes les dispositions à faire seraient arrêtées dans un congrès qui se réunirait à Vienne ».

(Talleyrand. "Mémoires". Tome II. p 203 et 204).



Charles-Marice de Talleyrand

Clément de Metternich

L'Autrichien : « Les grandes phrases de : "régénération du système politique de l'Europe", se débitaient pour tranquilliser les peuples, et pour donner à cette réunion solennelle un air de dignité et de grandeur ; mais le véritable but du congrès était le partage entre les vainqueurs des dépouilles enlevées au vaincu ».

(Metternich. "Mémoires. Tome II. p 474).

En langage contemporain : les Quatre Grands (Russie, Angleterre, Autriche et Prusse) convoquent tous les États, tous ceux qui représentent un pouvoir, pour imposer à l'Europe un ordre nouveau...

Mais Talleyrand était là. Les princesses de Courlande aussi...

Prologue

Fin d'été 1814 à Paris.

Dorothee qui ne supporte plus Edmond a décidé la rupture. D'une conduite exemplaire, Napoléon a vanté sa sagesse devant la cour. Elle a 21 ans, est réservée, un peu distante, attachée à ses enfants. La mort (*en mai*) de sa fille l'a sans doute révoltée. « Que lui avait apporté l'existence ? Une enfance malheureuse, un mariage imposé, la perte d'un enfant »¹. Rendre publique sa rupture en partant avec son oncle, quitter Paris, c'était le départ pour une nouvelle vie.

Reinhard² comparait l'antichambre du prince à une lanterne magique.³ C'est l'hôtel de la rue Saint-Florentin qui s'est transformé - tout entier - en lanterne magique. Dorothee a été éblouie. Elle a reçu à la table qu'elle présidait en maîtresse de maison admirée et enviée, le tsar lui-même. Partir avec le magicien, avec le prince, une aventure merveilleuse... Aller jouer les premiers rôles avec lui devant tous les souverains et princes de l'Europe, un vertige.

A l'heure cruelle de la mort de sa fille, le prince a été pour elle le réconfort. Son seul réconfort. Elle a épanché sa détresse de mère et d'épouse.

Pour Talleyrand, sa nièce sera une associée. A soixante ans il sait infailliblement jauger un interlocuteur. De toutes les femmes qu'il a connues, Dorothee est la plus capable de le compléter. « Les femmes qui ont tenu tant de place dans les habitudes sociales de Monsieur de Talleyrand ».⁴ « Elle était rigueur, force, profondeur. Lui était intuition et finesse. Elle lui apporta l'énergie. C'est elle qui avait l'intelligence d'un homme. Elle le subjuga. Il va l'associer à ses travaux, à ses secrets. Pour cet homme de soixante ans, désabusé, elle fut l'espoir d'un renouveau ».⁵

Le départ.

Quels propos furent échangés entre le prince et la duchesse de Courlande lorsque cette dernière sut que Dorothee partait à Vienne et qu'elle restait à Paris ? Cela ne transparaît nulle part. Le prince a-t-il laissé la duchesse à Paris pour être son œil dans les salons, à la cour et lui rapporter ce qui se disait sur son dos ? On s'étonne qu'elle ne soit pas allé rejoindre ses autres filles à Vienne. Restée seule, elle alla faire retraite au sérail. Madame de Laval l'accueillit avec tendresse. Elle n'était plus la sultane. Et la Princesse de Bénévent ? (*Talleyrand est toujours prince souverain, même s'il ne porte plus ce titre de Bénévent*). Une des meilleures commères de l'époque raconte : « J'étais chez Mme de Talleyrand et je lui vis apprendre que la comtesse de Périgord accompagnait son oncle à Vienne. Le rendez-vous avait été donné dans une maison de campagne aux environs de Paris. Un indiscret le raconta fort innocemment. Mme de Talleyrand ne se trompa pas sur l'importance de cette réunion si secrètement préparée ; elle ne put cacher son trouble, ni s'en remettre. Ses prévisions n'ont pas été trompées ; depuis ce jour elle n'a pas revu Monsieur de Talleyrand ».⁶

1 - Fr. de Bernardy. "La duchesse de Dino". p 114.

2 - Reinhard : Wurtembourgeois de naissance. Diplomate distingué au service de la France. Ministre des Relations Extérieures sous le Directoire. Lié de longue date à Talleyrand.

3 - Lacour-Gayet. "Talleyrand". Tome IV. p 206.

4 - ... C'est Dorothee qui l'a écrit. Rapporté par Léon Noël. "Talleyrand". p 110.

5 - Jean Orieux. "Talleyrand". p 607 et 597.

6 - "Mémoires de la Comtesse de Boigne". Tome I. p 283.

Les collaborateurs du Prince à Vienne :

- Son second : Le duc de Dalberg. Les Dalberg sont liés avec ces dames de Courlande, mais aussi avec le prince.¹ « Par sa rare sagacité et ses vastes relations en Allemagne (*il*) était propre à le (*Talleyrand*) seconder ».² Le prince disait : « J'emène Dalberg pour propager les secrets que je veux que tout le monde sache ».³
- Alexis de Noailles partit en éclaireur, loua le vaste et somptueux palais de Kaunitz pour recevoir la légation française et l'ambassade. Il a le titre d'ambassadeur. Ces Noailles sont très liés avec le prince.⁴
- Frédéric-Séraphin, marquis de La Tour du Pin de Gouvernet, avait lui aussi le titre d'ambassadeur et précéda le prince. Napoléon l'avait nommé préfet ; Louis XVIII, ambassadeur aux Pays-Bas. Talleyrand le connaît depuis toujours. Sa brillante épouse restait à Paris (*dommage pour nous !*), Talleyrand s'était pris d'amitié pour elle en Amérique, en 1794.⁵
- La Besnardières est un des meilleurs collaborateurs du ministre des Affaires Étrangères. Il a les habitudes du Prince. Il étudiera tout. Rédigera les travaux diplomatiques.
- Le baron Alexandre de Talleyrand-Périgord, cousin germain du prince, et qui va épouser sa fille Charlotte, aura la responsabilité de l'acheminement du courrier.⁶
- Dorothée, duchesse de Courlande. Le meilleur élément de la légation française. « Elle va devenir l'âme de ces galas presque quotidiens, plus éclatante que belle, mais spirituelle, avertie, pleine à la fois de tact et d'audace, le "vrai lieutenant" qu'il faut à ce grand capitaine de la diplomatie, le Prince de Talleyrand..., devenue en quatre ans manière de pari-

1 - L'oncle Karl-Théodore, ancien évêque de Mayence, archevêque de Francfort, Prince primat d'Allemagne, Grand duc de Francfort... Il avait recueilli à Erfurt la fille fugueuse des Courlande (Jeanne)... lié avec Talleyrand bien avant le "reces" de 1802. C'est lui qui a béni le mariage d'Edmond et de Dorothée. Les barons Dalberg sont de la plus ancienne noblesse rhénane (comme les Metternich), alliés à vingt familles princières d'Allemagne et très riches... Le neveu, Emmerich, vint à Paris, en 1803, comme ministre de Bade. C'est, de suite, un proche de Talleyrand qui en 1810 l'a marié à la fille d'une de ses très intimes amies : Mme de Brignole (génoise, veuve, très riche, que Napoléon a fait comtesse). Emmerich étant né à Mayence (en 1773), Napoléon le considère comme français, le fait duc et conseiller d'État. La jeune duchesse de Dalberg sera dame du Palais de Marie-Louise comme sa belle-mère, Mme de Brignole, et aussi comme Dorothée avec laquelle elle est unie. Le duc transmettait à son oncle, par la valise diplomatique, les conseils et renseignements que Talleyrand destinait au tsar. Le Prince primat de Francfort avait des filières sûres pour faire parvenir les plis à Saint-Pétersbourg. Oncle et neveu étaient unis dans leur haine contre Napoléon. Mme de Brignole a suivi Marie-Louise à Vienne. Elle vit donc à ses côtés à Schœnbrunn. Bien sûr elle reste en relation étroite avec Talleyrand, son vieil ami, et avec son gendre le duc de Dalberg. Le Prince sait tout ce qui se passe autour de l'ex-impératrice et de son fils.

2 - Thiers. *"Histoire du Consulat et de l'Empire"*. Tome XVIII. p 442.

3 - Cité par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome IV. p 255.

4 - C'est le fils de l'ami du Prince, instigateur de la Nuit du IV Août. Né en 1783. Ses critiques du régime impérial, en 1809, le conduisirent en prison. Relâché, il passa en Suisse. de là en Suède d'où il rejoignit en Angleterre Louis XVIII. Le roi le renvoya en Suède comme ambassadeur. Il se lia avec Bernadotte (Prince royal) devint son aide de camp et fit avec lui la campagne d'Allemagne en 1813. Il est très lié avec le comte d'Artois. Just était chambellan de Napoléon. Enfin, un Noailles, Alfred, fut attaché à l'état-major du maréchal Berthier. Il trouva la mort à la bataille de la Bérézina.

5 - Le père du marquis a été le dernier ministre de la Guerre de Louis XVI... et guillotiné. Introduit à la Cour impériale par sa femme, il fut préfet de Bruxelles en 1809. La marquise est une Dillon, petite nièce de l'archevêque de Narbonne. Son père, général, combattit à Valmy... et fut guillotiné. Sa demi-sœur, Fanny, a épousé le général Bertrand, ce proche de Napoléon. Leur maison de campagne, La Jonchère, était très voisine de La Malmaison. C'est Napoléon qui avait fait ce mariage, fait acheter La Jonchère. La marquise et sa sœur, Fanny, sont cousines de l'impératrice Joséphine qui couvre de cadeaux sa famille. La marquise a laissé de merveilleux Mémoires. Si elle avait été à Vienne, elle aurait beaucoup raconté !

6 - Le Prince fit d'un de ses oncles, Louis-Marie-Anne de Talleyrand (1738-1799) un ambassadeur à Naples. Son fils Alexandre, est donc le cousin germain du Prince (et non son neveu comme on peut le lire chez beaucoup d'historiens... même les plus grands). Son mariage avec Charlotte (fille adoptive et naturelle du Prince) fut célébré le 20 septembre 1814... juste après le départ du Prince. Né en 1776, maire de La Ferté-Saint-Aubin, il sera préfet d'Orléans en 1816. Me Chodron, notaire à Paris, avait reçu le 13 septembre un acte de donation du Prince à Charlotte... qui serait née à Londres le 14 octobre 1799.

Michel Poniatowski. *"Talleyrand et le Consulat"*. p 451-453 et 455-456.

sienne, rompue aux manèges des salons, en bref la dame européenne préparée à recevoir l'Europe ».¹

En sus des collaborateurs, les "artistes" :

- Neukomm, compositeur et pianiste
- Carême, déjà connu par les dîners à Paris des princes gastronomes : Cambacérès, duc de Parme et Talleyrand, prince de Bénévent.²
- Isabey, le grand peintre, rejoindra aussi le Prince.

Le prince partit avec Dorothee le 16 septembre, en retard. Retard dû aux dernières dispositions à prendre avant le mariage de Charlotte.

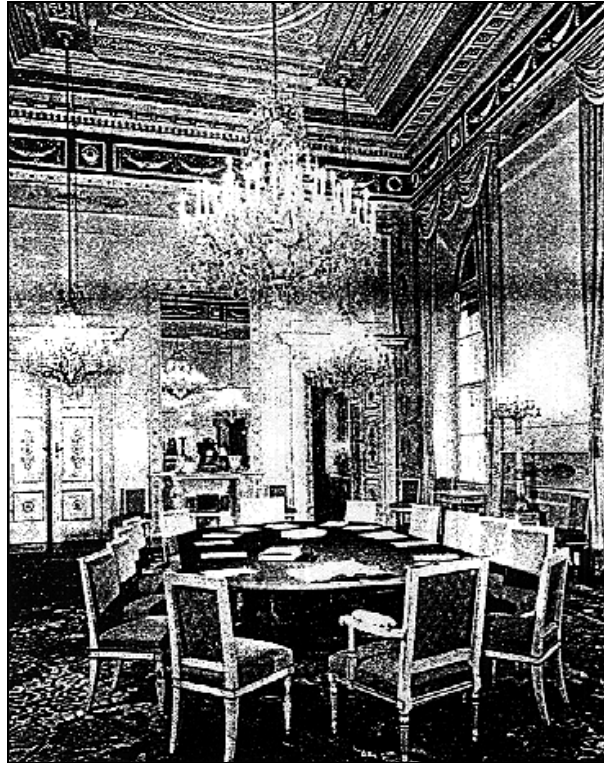


1 - Louis Madelin. "Talleyrand". p 329.

2 - D'abord pâtissier, puis cuisinier d'extra. Officie à la commande seulement. L'Europe le réclame. En se l'attachant pour le Congrès, le Prince s'assurait un PLUS incontestable sur tous. La cuisine de Carême, en sus, est un grand spectacle.

LE CONGRÈS

La France avait signé la Paix avec les « Alliés ». Restait à réorganiser l'Europe bouleversée par la Révolution et Napoléon. Les quatre grands, Angleterre, Russie, Autriche et Prusse, réunissaient les représentants de tous les États de l'Europe. La France était seulement invitée à y assister.



la salle de la Chancellerie à Vienne où se réunissent les Grandes Puissances du congrès.

Devant les appétits de la Prusse c'est l'émoi en Allemagne. Les petits princes sont amis avec Dalberg, toutes les cours sont liées avec le prince. Tous s'opposent à la domination prussienne et repoussent toute tutelle autrichienne. La Bavière menace de recourir aux armes, soutenue par le Wurtemberg et le Hanovre. M. de Munster, le représentant de ce royaume, influence son collègue anglais (*le roi d'Angleterre n'est-il pas aussi roi de Hanovre ?*). « A Paris nos adversaires étaient unis pour nous dépouiller. A Vienne ils devaient être unis pour partager nos dépouilles ».¹

Épaulé par tout ce qui en Allemagne n'est pas la Prusse, mais aussi par les représentants de l'Espagne et de la Sardaigne, Talleyrand a imposé la France qui, dès fin décembre, devient le cinquième « Grand ». Le 3 janvier 1815 était signé un traité secret entre l'Angleterre, l'Autriche, la France. Bavière et Hanovre y adhéraient peu après, puis Pays-Bas et Sardaigne². Talleyrand a disloqué la Coalition.

1 - Thiers (op. cit.). Tome XVIII. p 637.

2 - Durant le Consulat et l'Empire la Maison de Savoie ne règne plus que sur la Sardaigne. En 1814 elle reprend sa place à Turin, règne à nouveau sur le Piémont, la Savoie et Nice. Gênes lui sera attribué à Vienne.

les ténors

Une revue relative à leurs rapports avec ces dames de Courlande et le prince est utile.

Angleterre.



le vicomte Castlereagh, marquis de London Derry

- Lord Castlereagh (*né en 1769*). « ... indépendamment de son caractère entier, avait l'avantage de représenter la puissance la plus désintéressée dans les attributions territoriales du continent, et en outre celle qui payait les autres ». ¹ En avril et mai 1814 il a connu le prince à Paris. Il n'aime pas la France. Au départ soutient la Prusse... et se rapproche du prince au fil des mois. Les deux hommes finirent par pouvoir compter l'un sur l'autre. Le prince penche vers l'alliance de la France avec l'Angleterre.



*Sir Arthur Wellesley, futur duc de Wellington.
C'est lui que Napoléon retrouvera un jour à Waterloo...*

- Le duc de Wellington (*né en 1769*). Étant ambassadeur à Paris, lui et le prince se sont parfaitement jaugés. En février, il remplacera Castlereagh. Il appuie les positions de Talley-

¹ - Thiers. *op. cit.*. Tome XVIII. p 486.

rand¹. Militaire prudent, il sait que le traité de Paris a ramené en France 400 000 hommes, les uns sortis des places fortes avec les honneurs de la guerre (*Hambourg, Luxembourg, Anvers, Magdebourg, Mayence, mais aussi Barcelone, Sagonte, Tortosa, Peniscola, Figueras, Mostalrich*), les autres des camps de prisonniers.

- Charles Stewart. demi-frère de Castlereagh, a été ambassadeur à Berlin, il l'est à Vienne où il devient familier de Talleyrand, fait un peu la cour à Dorothee. En 1813 il a flirté à Prague avec la duchesse de Sagan. C'est un assidu de son salon. Ils se plaisent... et se rapprochent de plus en plus.
- Frederik Lambo (*troisième fils de Lord Melbourne*). Beau et jeune chargé d'affaires à l'ambassade à Vienne. A filé avec la duchesse de Sagan le parfait amour à l'automne 1813 et l'hiver 1814. C'est un assidu des salons de la duchesse. Reste à l'occasion son amant. Il est une source d'informations pour les dames de Courlande et de fuites pour les Anglais.

Autriche



Bibliothèque nationale. Paris

Prince de Metternich, d'après Lieder.

- Frederik Gentz (*Né en 1764*). Principal collaborateur de Metternich, son indispensable alter ego. Il est le secrétaire général du congrès. En 1813 il a séjourné assez longuement à Ratiborzitz chez la duchesse de Sagan. Il en est devenu admirateur, un peu amoureux, mais lucide devant les dangers que représente cette ravissante créature. « Très violent la plume à la main. Était infiniment plus modéré dans ses relations d'affaires ».² Il n'aime pas la

1 - Le duc tenait ces propos : "La France est parmi les puissances européennes la mieux préparée à faire la guerre, et elle serait la moins embarrassée de nous tous s'il fallait la recommencer. Il faut donc compter, et compter beaucoup sur elle". Thiers. *op. cit.* Tome XVIII. p 609 et 610.

2 - Thiers. *op. cit.* Tome XVIII. p 469.

France¹. Selon le mot d'un contemporain, il « aimait quelquefois les femmes, le plus souvent les hommes et toujours l'argent ». ² A sa mort (1832), Metternich dira de lui : « C'était un talent hors ligne, un véritable génie ». ³ C'est un familier de la duchesse de Sagan. Dans ses salons il voit souvent Dorothée, le prince, et ce dernier finit par l'amadouer.

Russie

- Le tsar. « ... venu à Vienne d'abord pour s'y faire admirer (*ce qui est la première de ses pensées*) et pour diriger en personne ». Il est mal avec Metternich qu'il considère "comme un obstacle permanent à ses vues, comme un ennemi juré. Castlereagh lui était particulièrement désagréable. Furieux contre le prince de Talleyrand ; plus tard, celui-ci sut lui imposer par son esprit, ses réparties et son savoir faire a écrit Gentz. ⁴ Metternich juge son principal adversaire : « Il agissait plutôt en visant aux petits triomphes de l'homme du monde qu'aux succès du souverain ». ⁵ Alexandre raffole des jolies femmes, comme Metternich, et les deux hommes sont en compétition. Le tsar est très intéressé par la duchesse de Sagan (*comme à Ratiborzitz en 1813*) et par la princesse de Bagration... les deux maîtresses de Metternich. Et leur hostilité augmente. Il connaît bien toutes ces dames de Courlande. En sus une grosse part de leurs biens sont dans son Empire. La duchesse de Sagan était alors aimée par « Metternich, et le tsar, jaloux, lui suscitait des difficultés, car elle avait une grande partie de sa fortune en Russie ». ⁶ La Courlande, en sus, est province russe. Ici « les rivalités politiques se compliquent de rivalités d'alcôves ». ⁷
- Nesselrode. Ministre du tsar. Talleyrand l'a beaucoup pratiqué de 1809 à 1812, à Paris, à Saint-Germain. Il s'appliquait « à éteindre les flammes que d'autres allumaient, aurait voulu calmer l'empereur Alexandre envers tout le monde, mais particulièrement envers la France, dont il appréciait singulièrement l'alliance ». ⁸ Il s'est trouvé à plusieurs reprises à Ratiborzitz en 1813, il a ses entrées chez la duchesse de Sagan, lié avec Dalberg, le dialogue est convenable avec Talleyrand.
- Prince Adam Czartoryski. Conseiller du tsar, son ami intime. Le rejoint à Vienne. Adulé par la colonie polonaise à Vienne - qui voit en lui le futur vice-roi de Pologne - On le rencontre dans le salon de la princesse Constance Poniatowska, établie à Vienne depuis 1808 (*et mère de la comtesse Potocka*), liée avec ces dames de Courlande. ⁹ Il a été l'élu de cœur de Dorothée. Voit Talleyrand dès le lendemain de son arrivée... rencontre bientôt Dorothée seul à seul.
- Princesse Bagration. Ses salons sont le joint de réunion de tous les Slaves à Vienne. « Le tsar avait un précieux quartier général dans le salon de la Princesse ». ¹⁰ Beaucoup de secrets qui s'ébruitent dans ses salons, lieu de passage privilégié, comme l'est aussi sa chambre. Beaucoup de confidences dans son alcôve. Ses amours avec Metterlich sont très officielles. La fille qui en a été le fruit s'appelle Clémentine, nul doute sur l'identité du père. Superbe, elle brille dans toutes les mondanités. « Dans toute sa personne une

1 - Né en Silésie, de formation prussienne. Secrétaire général des Finances de la Prusse. Se fait connaître par des pamphlets violents contre la Révolution et contre la France. Metternich l'a attaché à sa politique en 1810. Il est officiellement conseiller publique à Vienne.

2 - Rapporté par André Castelot. "*Talleyrand*". p 531.

3 - Antoine Bethouart. "*Metternich et l'Europe*". p 78.

4 - Rapport de Gentz sur le Congrès, du 12 février 1815, annexé par Metternich à ses Mémoires.

Prince de Metternich. "*Mémoires*". Tome II. p 475 à 478.

5 - Metternich. "*Mémoires*". *op. cit.*. Tome I. p 317.

6 - Palewski. *op. cit.*. p 90-91.

7 - Orieux. *op. cit.*. p 608.

8 - Thiers. *op. cit.*. Tome XVIII. p 452.

9 - Constance Poniatowska (1756-1830) était veuve d'un comte Tyzkiewicz. Elle a pour cousine germaine cette autre princesse Poniatowska (... veuve elle aussi d'un Tyzkiewicz) amie si intime (et si fidèle) de Talleyrand.

10 - Bethouart. *op. cit.* p 280.

noblesse orientale unie à la grâce andalouse » a écrit un contemporain.¹ La princesse avait le comportement d'un autocrate qui possède tous les droits. Son arrière grand-père était le frère de la grande Catherine II. Elle est cousine du tsar et nul ne peut l'ignorer.² Une curiosité : la princesse habite une aile du palais de Palm dont l'autre est habitée par sa rivale, la duchesse de Sagan.

Prusse

- Le prince de Hardenberg et le baron de Humbolt sont les diplomates les plus coriaces du congrès. Le 15 juin 1813, le premier s'était arrêté à Ratiborzitz chez Wilhelmine, et y revint le 19 avec Humbolt. Les deux Prussiens connaissent très bien « les Courlandes », les filles ont été élevées à la prussienne, Dorothee surtout. Les immenses domaines, châteaux et palais, capitaux, des quatre princesses de Courlande sont surtout entre les mains de la Prusse... qui fait sentir qu'elle n'exerce pas de pression sur elles. Les Prussiens, économes, ménagent l'immense fortune de ces dames de Courlande dont, en définitive, ils tirent profit. Elles sont sous la protection de la famille royale de Prusse avec laquelle elles sont liées. Le Prince Royal a été l'ami d'enfance de Dorothee. En sus, toutes sont des protégées du tsar, très pointilleux sur tout ce qui touche à ceux et à celles à qui il a donné sa protection. serait-il adroit de nuire à la nièce du prince de Talleyrand ? Et que dire de Pauline l'épouse du prince héritier de Hohenzollern-Hechingen. "On" se ménagera, les prussiens d'un côté, les dames de Courlande de l'autre.

Les délégations et missions au congrès de Vienne sont au nombre de... deux cent seize !³

<i>la Sagan</i>

Le tempérament de feu de Wilhelmine avait déjà fait parler d'elle, en 1803, à Dresde. « Un volcan qui projette des glaciers » a écrit Mme de Boigne. Metternich disait d'elle : « Elle ne fait que des bêtises, pêche sept fois par jour et aime comme on dîne ». ⁴ A son retour à Paris, le 22 juillet 1814, Metternich était furieux contre elle : Gentz lui avait appris sa liaison avec Lamb. Il ne se rendit pas chez elle. Le lendemain la duchesse se précipita chez lui. Lui déclara un amour exclusif et ce fut à nouveau le grand amour, sans partage. On se voit tous les jours vers onze heures. Une collaboration s'établit entre eux. Lui, parle politique, montre les papiers les plus importants. Elle, discute les idées, donne son avis. La voilà collaboratrice intime du prince chancelier d'Autriche. Elle prépare le congrès avec lui ! ⁵ Cette femme intelligente, qui parle quatre langues, a un jugement sain, d'après Metternich. Pour Gentz : « L'exceptionnelle pénétration de son esprit, jointe à une clarté presque aussi grande ». Pour Prokesch-Osten : « J'aime beaucoup cette femme. Elle possède à la fois l'intelligence de la tête et du cœur ». ¹

1 - Comte de Lagarde-Chambonas. "Fêtes et souvenirs du Congrès de Vienne". Français, il s'est trouvé à Vienne pendant le congrès. A beaucoup et bien vu.

2 - Catherine Pawlona Skavronska. Son père fut longtemps ministre de Russie à Naples. Le fastueux prince Potemkine est son grand oncle. Le tsar Paul Ier la maria à 18 ans, à un soldat de fortune, géorgien inculte, le général Bagration, devenu prince sur les champs de bataille. Il avait alors 36 ans, ne s'intéressa guère à sa jeune femme (porté sur les soldats). Sans s'inquiéter de son mari, mort en 1812 des blessures reçues à Borodino (la Moskova), la princesse vint habiter à Vienne, séjournant beaucoup à Carlsbad. Metternich fit sa connaissance en 1803, à Dresde, alors qu'elle venait de se marier. Ce fut le coup de foudre... et la naissance d'une fille, Clémentine. Mais à Dresde aussi, en 1803, Metternich fit la connaissance de Wilhelmine, princesse de Courlande, alors princesse de Rohan. Une rivalité parfaite existe entre les deux princesses, la russe et la courlandaise. Metternich va de l'une à l'autre. La russe collectionne les amants au Congrès : le tsar, le grand duc Constantin son frère, le duc de Cobourg, les princes royaux de Bavière et de Wurtemberg, le duc Bertone de Sambuy (qui représente le Piémont). Wellington, dit-on, succomba et passa dans son lit. En 1832 elle avait acquis l'ancien hôtel du marquis de Brunoy, sur les Champs Élysées et y mourut en 1839. Elle avait 54 ou 55 ans.

3 - Albert Sorel. "L'Europe et la Révolution Française". Tome VIII. p 382.

4 - Bethouart. *op. cit.* p 177, 246, 247, 292 et 294.

5 - Bethouart. *op. cit.* p 272, 275 et 276.

1 - Bertier de Sauvigny. "Metternich". p 59.

Après élans et promesses, on retrouva chez elle tous les jeunes Anglais. Lamb en personne, et le beau colonel prince Windischgrätz, avec qui elle file épisodiquement le parfait amour depuis 1809.² La police de Metternich lui remit un long rapport de Lamb qui contenait des faits très précis (*des nominations qui allaient se faire*) que personne ne connaît, mais dont il a eu le tort de parler à Wilhelmine. C'est un choc pour Metternich. Sa conseillère intime n'a pas résisté à la tentation d'influencer la politique³ et sans doute s'est fait tripoter par Lamb. Pas agréable, ni pour le prince-chancelier, ni pour l'amant. C'est pour lui un choc. « Sa folle passion pour Wilhelmine de Sagan a été la plus forte expérience de sa vie sentimentale et sa plus forte humiliation ». ⁴ Mais il ne peut se permettre de désertier les salons de la duchesse, il doit conserver certaines relations avec elle pour se maintenir dans ces lieux qui sont devenus son quartier général. Metternich ne peut se passer complètement de Wilhelmine. L'homme d'Etat a besoin d'elle, et Wilhelmine a besoin de ce prince, pour sa gloire comme pour son agrément.

Le 20 juillet 1814, on apprit la mort d'Armfeld, le premier amant de Wilhelmine, survenu à Saint-Pétersbourg. C'est le père de Gustava, le seul enfant qu'ai eu la duchesse. Son père l'avait emmené en Finlande en 1813. Elle voulut le voir, alors elle apprit à Metternich, stupéfait, l'existence de cette fille. Metternich jura de s'en occuper comme sa fille. Armfeld mort, Wilhelmine demanda la garde de Gustava, âgée de 14 ans. Plus tard le tsar interrogea lui-même la jeune fille, constata qu'elle refusait la garde qu'offrait une mère qu'elle n'avait jamais vue, et le tsar respecta ce refus. C'est sans succès que Wilhelmine demanda à Metternich d'obtenir cette garde. Le tsar tournait autour de la duchesse qui s'adressa à lui. Le tsar vint la voir chez elle à sa demande. Metternich se sentit trahi vraiment, et ce fut la rupture que tout le monde connut le lendemain. Le tsar a-t-il été amant de la duchesse ? Pour la police secrète, c'est certain. Vienne pensa que le tsar avait conditionné son aide pour Gustava à la rupture de Wilhelmine avec Metternich. C'est ce que, personnellement, ce dernier pensa.

Metternich passa la plus grande partie du congrès dans un véritable état dépressif. Bien avant sa fin, les deux amants tumultueux n'étaient plus que des amis, mais surent le rester. Wilhelmine ne vit jamais sa fille qui se maria en Finlande.⁵

Dorothee et sa sœur aînée se voient constamment, c'est très intéressant pour l'efficace « lieutenant » du prince qui, souvent, l'accompagne. Il y avait toujours à glaner dans les bavardages de Wilhelmine que Dorothee savait admirablement faire parler. Chez la duchesse de Sagan c'est le quartier général autrichien, les quatre princesses de Courlande y forment une société brillante. Et à la fin du congrès, il y aura en plus, au palais de Palm, leur mère la duchesse de Courlande. On retrouve souvent les sœurs de Courlande dans l'autre aile du palais, chez la princesse Bagration, et le prince va avec elles, sentir ce que les autres ne peuvent qu'entendre.

Oui, qu'il est vrai le rapport d'un agent de la police autrichienne, en date du 2 octobre 1814 : « Ce n'est pas la première fois que les intrigues de femme ont influencé sur la politique des États et des plus grands États. Voilà les hommes... ». ⁶

2 - Alfred de Windischgrätz, né à Bruxelles en 1787, s'est distingué durant les campagnes de 1813 et 1814. Il attendait Wilhelmine à Paris en avril 1814. Metternich, pour avoir le champ libre, l'expédia en mission auprès du roi de Sardaigne.

3 - Bethouart. *op. cit.* p 272, 275 et 276.

4 - Bertier de Sauvigny. *op. cit.* p 59.

5 - Bethouart. *op. cit.* p 177, 246, 247, 292 et 294.

6 - Rapporté par Palewski. *op. cit.* p 90.

Surveillance**les réseaux**

Tout le monde à Vienne s'épiait. « On s'espionnait beaucoup. Jamais le service d'espionnage n'avait été si bien monté : Ferdinand Palfy faisait partie de la police secrète, la comtesse Esterhazy-Roisin, aussi. La vie de salon, si brillante, devenait presque intolérable »¹. Toute réception était truffée de police. Tout le monde était espion aussi bien qu'espionné. « Le chef d'œuvre de Metternich ne fut pas le congrès, mais la police du congrès ».¹ Talleyrand laissait tomber ce mot : « A Vienne, la cuisine se fait dans les alcôves ».²

Metternich a mis en place une formidable police, aux ordres du baron Hager, une sorte de préfet de police. Les rapports d'Hager et ceux qu'il reçoit permettent de connaître « les dessous du congrès de Vienne » pour reprendre le titre sous lequel, en 1917, ils ont été publiés à Paris, par H. Weill. On lit :

- Difficile « d'établir une surveillance sérieuse chez le prince de Talleyrand et ses activités. Il avait fait de son domicile une véritable forteresse où il se tenait une garnison uniquement composée de gens dont il était sûr »³. Le prince sait se garder.
- « La surveillance des Russes était organisée de façon la plus minutieuse et la plus parfaite ». La police se plaint des « façons déplorablement soupçonneuses » du général Jomini (*aide de camp du tsar*). Il fermait tout à clé. Changeait les serrures (...). On avait déjà pris l'empreinte de ses nouvelles serrures ».⁴
- Le prussien Humbolt, dit d'Alexandre : qu'il est faux, entêté, qu'on ne prendrait jamais assez de précautions avec lui.⁵
- « On surveillera de plus près Marie Kleinhart, fille d'un major de la place, qui a attiré l'attention d'Alexandre à la redoute de la cour ».⁶
- Malgré les précautions de Talleyrand (*son courrier était expédié par son cousin, le mari de sa fille adoptive*) la police a pris connaissance d'une lettre de La Tour du Pin au marquis de Bonnay, du 8 décembre.⁷
- Le 30 octobre, la princesse Bagration, la duchesse de Sagan, Talleyrand et Rechberg font des gorges chaudes sur Metternich : « La Sagan (*sic*) et la Bagration (*sic*) vont si loin que pour le décorum, le maintien de l'ordre et le respect des convenances, la police devrait les expulser ».⁸
- Le tsar n'est pas épargné. D'après les rapports, il passait trop d'heures seul chez "la" Bagration pour n'y faire que boire du thé. Hager avait chez celle-ci les confidences de sa dame de compagnie, la comtesse Aurore de Marasse.⁹

celui du Prince.

« Dès le jour de son arrivée à Vienne, il se mit à ourdir un réseau d'intrigues aussi compliquées que subtiles ».¹⁰ C'est un Russe qui l'a écrit. Critiqué par tous, envié par les uns, haï par les autres, Talleyrand n'en est pas moins, d'après Goethe, « le premier diplomate du monde ».¹¹ Castlereagh, de nature peu aimable et peu indulgent, disait : « C'est notre maître à

1 - Jean Thiry. "La Première Restauration". p 262 et 194.

2 - Orieux. *op. cit.* p 607.

3 - Weill. "Dessous du Congrès de Vienne". Tome I. p 271. Rapporté par Tarlé, in "Talleyrand". p 712.

4 - Weill. Rapport du 1er et du 10 octobre. Tome I. p 184 et 200. Rapportées par Tarlé *op. cit.* p 210.

5 - Weill. Rapport du 14 novembre. Tome I. p 525. Rapporté par Tarlé *op. cit.* p 214.

6 - Weill. Rapport du 6 octobre, rapporté par Thiry. *op. cit.* p 193.

7 - Weill. Tome I. p 657. Rapporté par Tarlé. *op. cit.* p 230.

8 - Weill. Rapport du 1er novembre. Rapporté par Jean Thiry. *op. cit.* p 262.

9 - de Sauvigny. *op. cit.* p 226, 227 et 230.

10 Tarlé. *op. cit.* p 201.

11 Après avoir rencontré le Prince à Weimar, en 1809, Goethe eut ce mot.

Goethe. "Conversations". Tome I. p 478. Rapporté par Louis Madelin. "Histoire du Consulat et de l'Empire". Tome XV. p 262.

tous ». ¹ Toutes les cours allemandes et italiennes le renseignent supérieurement. L'envoyé de l'Espagne, Pedro Gomez, marquis de Labrador, suivait en tout Talleyrand. ² Saint-Marsan, avec l'habileté et la finesse des Italiens s'introduisait partout et rapportait tout au prince qui le connaissait depuis vingt ans. ³ Alexis de Noailles touche le monde infiltré par les émigrés ; monde que connaît Wilhelmine de Sagan, ex épouse du prince Louis de Rohan toujours à Vienne, et qu'elle voit (*elle lui sert une rente dont il vit*). Noailles connaît bien les Suédois (*peu influents à Vienne*) mais qui connaissent bien certains milieux allemands. Lui-même, au côté de Bernadotte en 1813, a eu des contacts avec des Allemands. Ce royaliste bon teint a des contacts que Talleyrand ne peut avoir.



*Talleyrand, prince de Bénévent, est nommé vice-Grand Électeur.
« Le seul vice qui lui manquât », ricane Fouché.*

Le prince a surtout Dorothee, son véritable « lieutenant » au congrès. Pas une porte à Vienne ne pourrait être fermée à une princesse de Courlande et Dorothee est, de formation, la Prussienne des quatre sœurs. Dorothee possède « l'art suprême de faire parler autrui et de lancer à propos, sans y paraître toucher, les insinuations troublantes et attirantes ». ⁴ Elle retient et répète tout à son oncle. Elle a déjà les confidences de ses sœurs, et c'est considérable. Pauline est l'épouse d'un prince héritier, certes "sa" principauté est minuscule, mais elle a le bénéfice de l'immense prestige attaché au nom de Hohenzollern. Il ne faut pas négliger l'appui très actif de la colonie polonaise à Vienne, à commencer par le salon de la princesse Constance Poniatowska. A la première grande réception donnée par l'empereur et

1 - Daniel Rops. "Histoire de l'Église". Tome IX. "L'Église des Révolutions". p 209.

2 - Thiers. *op. cit.* Tome XVIII. p 452.

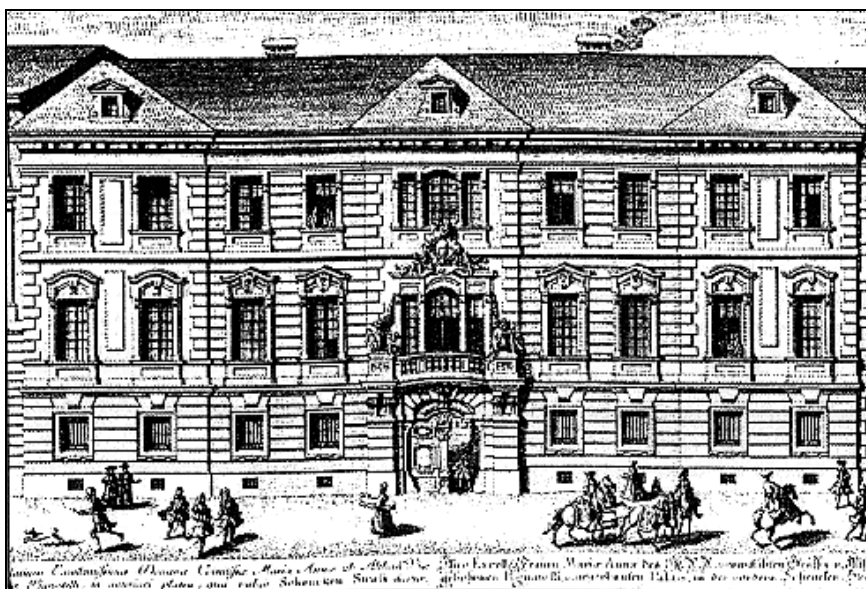
3 - Albert Sorel. "L'Europe et la Révolution Française". Tome VIII. p 384.

Né à Turin en 1768, le marquis de Saint-Marsan était en 1796 ministre de la Guerre du Piémont. Napoléon le nomma conseiller d'État puis ambassadeur. Il fut ambassadeur en poste à Berlin de 1807 à 1813. Rentré à Turin, le roi Victor-Emmanuel de Sardaigne le nomma ministre plénipotentiaire au Congrès de Vienne.

4 - Albert Sorel. *op. cit.* Tome VIII. p 384.

l'impératrice d'Autriche le prince se rendit avec sa nièce. Le prince royal de Prusse gardait un sentiment pour Dorothée, son amie d'enfance, et l'invita à danser. Assis dans la salle de bal Talleyrand attendait, seul, personne ne s'étant aventuré jusqu'à lui. Dorothée fit en sorte d'être reconduite à son oncle par le Prussien qui ne put faire autrement que de saluer Talleyrand. Les invités, jusque là indécis vinrent le saluer et lui tenir conversation. Le ton était donné. Dorothée avait dégelé le congrès au départ hostile.

Le prince va fréquemment chez "la" Sagan. Il aimait parler avec elle car « elle était tout le contraire d'une hypocrite. Il lui était reconnaissant des aimables rapports qu'elle lui faisait ». Il lui parlait sans ce gêner. Citant Luther, l'ancien évêque disait : « Mes bonnes œuvres me font plus peur que mes péchés ». ¹ « Toutes les femmes que la duchesse et Dorothée lui amenaient et chez lesquelles il allait roucouler furent endoctrinées par lui. Il envoyait ensuite son escadron volant chez les hommes influents pour répéter la bonne parole : Il fallait persuader les hommes politiques. Ces dames avaient leurs armes, il fallait s'en servir ». ² Et il réussit. Comme il l'avait prévu et écrit, il suffisait de montrer « la guerre pour n'avoir point à la faire ». ³



Le palais Palm, 54, Schenkenstrasse, Vienne.

Le prince voyait souvent Catherine Bagration. Il était avec elle, comme avec toutes, charmant et intéressé. Cette diablesse aurait aimé connaître ce *suaviter* chanté par le séraïl depuis vingt ans. Elle essuya son charme russe sur le prince qui resta souriant, aimable, impassible. Trop amoureux par ailleurs ? C'est certain. En plus il s'en méfiait, disant : « Elle a une manière d'écouler les secrets par dessous la jambe qui ne doit pas être commode tous les jours ». La terrible espionne d'alcôve s'en vengeait en se moquant de « ses yeux de poisson mort ». ³

Extraordinaire palais de Palm ! habité par ces deux terribles et rivales princesses ! Hanté par Metternich et le tsar, rivaux dont Vienne en riant disait : « Leurs défauts se rencontrent mais ne se saluent pas ». ⁴

Sans Dorothée, Talleyrand n'aurait pu manœuvrer dans les coulisses du congrès comme il le fit. En face de lui il avait deux très fins et expérimentés capitaines de stratégie féminine : Metternich et Alexandre. Dorothée le servait merveilleusement. « L'agent le plus sûr et le plus

1 - Orioux. *op. cit.* p 614, 615 et 625.

2 - de Sauvigny. *op. cit.* p 234.

3 - Henri Houssaye. "1815". Tome I. p 138.

4 - Rapporté par Castelot. *op. cit.* p 523.

efficace du prince, c'est Dorothee : Dorothee était du parti de la France. En réalité, elle était du parti de Talleyrand et souvent même plus que Talleyrand lui-même. Russe par la naissance. Cosmopolite par l'éducation, elle était Allemande par le cœur et surtout grande dame accomplie », écrit un historien autrichien (*avec quelques erreurs*).¹ Dorothee, essentiellement Allemande, n'a pas servi la France, mais son oncle, c'est certain. Dalberg, le numéro deux de la délégation française, n'était-il pas un pur Allemand ? Au congrès de Vienne, Talleyrand fit consacrer "le principe" qu'il avait inventé (*principe sorti de son chapeau, comme le magicien sort du sien un lapin*), celui de la légitimité, l'heure n'était pas déjà à reconnaître les nationalités.

Talleyrand pénétrait tout à Vienne. Le "lieutenant" de Metternich, c'est Gentz. Ce dernier, fin 1814, fait ses comptes, dans son journal. Il venait de participer à un dîner de fin d'année où Talleyrand lui avait remis 24 000 florins : 62 400 francs de l'époque. un million quatre cent mille francs de nos jours. Ce n'était pas la fortune, mais un remerciement bien appuyé. Remerciement de quoi ? A cette époque les gratifications que l'on donnait (*et c'était une tradition*) aux diplomates s'appelaient : les *douceurs*. Le *pot-de-vin* est inconnu de ce monde très policé. Ce mot est trop trivial !

Pour réussir, le prince pouvait compter sur Carême. Ses invités, à un dîner, vantaient les fromages de "leur" pays (*chacun le sien*). Talleyrand écoutait. Un valet entra, annonça un courrier de Paris. « Qu'apporte-t-il ? demanda le prince : les dépêches de la cour et une caisse de fromages de Brie. Qu'on porte les dépêches à la chancellerie et les fromages sur la table ». Puis, à ses invités : « Je me suis abstenu de prendre parti et de vanter, étant chez moi, un des produits du sol français, mais il est là ! Jugez, Messieurs ! ». ² Le régal fit l'unanimité.

On surveillait aussi Talleyrand. Louis XVIII se méfiait de lui ; Il correspondait directement avec Metternich. Ses lettres étaient expédiées par Bombelles (*autre bonne relation des « courlandes »*), l'ambassadeur d'Autriche à Paris. Louis XVIII et surtout le comte d'Artois avaient chargé Noailles de surveiller Talleyrand. Celui-ci savait que le « Château » chargerait un membre de la légation de cette mission. Il avait donc lui-même proposé Noailles. Il savait que ce choix plairait au Château et il n'avait rien à craindre de Noailles qu'il connaissait trop... et bien incapable de le surveiller. Autour de lui, le prince voyait rôder le chef de la police prussienne, Bethizy, qu'il appelait « Bête ci, bête là ». Le baron Hager avait un informateur qui venait souvent au palais Kaunitz, le comte de Benzell-Sternau. Il s'entretenait avec La Tour du Pin, que Talleyrand savait inoffensif, et il ne s'en inquiétait pas plus qu'il ne s'inquiétait des bavardages de Dalberg qui parlait beaucoup, mais ne répétait que ce que lui, le prince, voulait qu'il dise. Etait-il agent double ? Ce qui devait rester secret il le gardait pour lui, mais il pouvait s'entretenir avec son "agent" numéro un : Dorothee. Il pouvait être sûr d'elle pour le travail et les Affaires, car en amour, pour l'heure, ça batifole beaucoup.

Prise dans le tourbillon des réceptions et des fêtes, Dorothee faisait partout admirer ses superbes toilettes (*de chez Leroi*) et les bijoux fastueux donnés par sa mère². C'était grisant. C'est un jeu captivant : on épie, on cherche à plaire, on plaît, on fait parler. Elle sortait, sortait de plus en plus. Ses sœurs l'entraînaient. Très dévergondées, elles s'affichaient avec leurs amants. Et à ce jeu la sage Dorothee devait se brûler les ailes.

1 -Franz Blei. "Talleyrand". p 236 et 237.

Dorothee n'est pas Russe par sa naissance. Née à Berlin, père Polonais, mère Allemande. Elle est surtout Allemande par l'esprit, par son éducation. C'est l'avis du prince son oncle, d'ailleurs.

2 - Frédéric Loliée. "Talleyrand et la Société Européenne".

Talleyrand et Dorothee

Pour eux, il y a aussi le travail. l'oncle a pris sa nièce comme secrétaire et l'associe à sa mission. Dorothee raconte :

« Un soir, il lui avait dicté une longue dépêche. La comtesse en toilette de soirée suivait avec un peu d'impatience la marche des aiguilles. Enfin le prince a terminé, elle se croit libre de courir au bal. A présent, dit son oncle, il faut faire la guerre aux mots. Il fallut, en effet, tout revoir, peser les expressions, raturer, remplacer, jusqu'à ce que le terrible censeur voulut bien se déclarer satisfait. seulement alors, elle put se retirer où le plaisir l'attendait ».¹

Il y avait aussi un prince inconnu. Parfois, il passait des nuits de solitude. Le congrès dansait. Seul le prince ne dansait pas. Il lisait, écoutait de la musique. Dans son cabinet, La Tour du Pin avait placé une profonde bergère. « Il s'y rencognait voluptueusement et là, immobile et muet, pendant des heures il méditait. Neukomm se glissait comme une ombre, jouait en sourdine. Le merveilleux silence vivait alors de Haydn et de Mozart. Près de lui, sur une table, rangés par Dalberg, les dossiers dont il fallait prendre connaissance. Il les lisait, lentement, pendant que Neukomm effleurait au clavier l'Enlèvement au Sérail ».²

La prince et Dorothee forment le couple le plus célèbre de Vienne. Partout où ils se rendent on guette leur entrée. Chaque soir, partout où ils se trouvent, dans leur salon ou dans le salon qui les reçoit, on peut voir le prince et sa nièce assis côte à côte sur un canapé, personnages les plus titrés de toute l'Europe en cercle et debout devant eux, savouraient les propos échangés. Fascinés, ils attendaient les mots du prince et jamais n'étaient déçus. L'archiduc Jean l'interrogeait sur ce qu'ils faisait pendant la campagne de France, en 1814. Le prince lui répondait : « J'ai boité ». Le parfum de scandale attaché à ce couple célèbre n'était peut-être pas tout à fait étranger à leur succès.³ Un aristocrate français, témoin de ce triomphe renouvelé à peu près tous les jours a écrit : « A voir cette réunion de la plupart des membres du corps diplomatique autour de M. de Talleyrand ont eût dit que son hôtel était le lieu désigné pour la séance du congrès ».⁴

Pour remporter ce triomphe, Dorothee apportait un incomparable éclat. Elle n'était ni la plus belle, ni la plus intelligente, mais la femme du monde la mieux à sa place... et sa place était intenable sur tous les plans. la princesse de Courlande, si jeune (21 ans) avait été transformée par son oncle. Plus elle s'imposait, plus son éclat s'affermissait. Une femme nouvelle était née. Et en lisant dans les yeux du Prince sa profonde et tendre admiration pour elle, chaque jour elle puisait un peu plus de force et de réussite pour le lendemain.

Alors : amants ou pas ?

Pour la police de Hager, c'est oui. Molé (*grand juge*) et Savary (*ministre de la police*) ont dit : « Oui, depuis 1813 ». Une biographie allemande de Dorothee dit : « Oui, depuis le printemps ou l'été 1814 ».⁵ En tous cas, si elle ne l'était pas encore au paravent, Dorothee devint sa maîtresse à Vienne, pense l'ambassadeur Léon Noël qui ajoute : « De notoriété publique, le prince éprouva pour elle une passion éperdue qui l'obsédait qui avivait sa jalousie ».⁵ Pour Carrère, le spécialiste des amours de Talleyrand, c'est oui.

Cette liaison amoureuse n'existait pas, semble-t-il, les premiers jours de leur vie à Vienne. Le délégué de Genève a raconté sa visite au palais de Kaunitz où le prince l'avait convoqué le 9 octobre, à midi : « Il parait que ce ministre était encore au lit, car on fait quelques difficultés

1 - Rapporté par Bernardy. *op. cit.* p 127.

2 - Orioux. *op. cit.* p 609 et 610.

3 - Bernardy. *op. cit.* p 127. Orioux (*op. cit.*). p 608.

4 - de La Garde-Chambonas. "*Fêtes et Souvenirs du Congrès de Vienne*".

5 - Léon Noël. "*Talleyrand*". p 111 et 112. Casimir Carrère. "*Talleyrand amoureux*". p 379 et suite. Maria von Bunsen. "*Talleyrand Nichte*". Publié à Stuttgart en 1935.

de nous laisser monter chez lui, et, au moment où nous sommes entrés dans son premier salon, nous avons vu une jeune poulette sortir un peu à la hâte de son appartement : elle paraissait à peine habillée. Pour un ancien évêque la chose nous a paru édifiante. Après trois quarts d'heure d'attente, le ministre est enfin arrivé ; il avait tous ses ordres et était en tenue d'ambassadeur ». ¹ Certains ont pensé que *la poulette* était La Bigottini, une artiste venue de France et honorée par le tsar. Le 9 octobre, Dorothée et le prince n'étaient pas amants, semble-t-il.

Emportée par le tourbillon viennois, enivrée de ses éclatants succès, Dorothée suivit des cavaliers, évidemment beaux. D'après la police, elle fut la maîtresse du prince Trauttmansdorff, grand écuyer de l'empereur d'Autriche. Puis elle tomba amoureuse, sérieusement amoureuse, d'un élégant major autrichien, le comte Clam-Martinitz, 22 ans, attaché à l'état-major du prince Schwarzenberg, généralissime des armées autrichiennes. Ils furent amants en décembre. Cette aventure fut très douloureuse pour le prince, car au fur et à mesure que se déroulait le congrès, il sentait grandir son amour pour Dorothée. Plus il voulait garder Dorothée, moins il n'osait rien entreprendre qui puisse l'indisposer. De ses yeux, qu'il savait tenir étonnamment mi-clos, il voyait tout, mais le visage impassible, le teint impavide ne révélait rien. Pourtant son cœur était meurtri. Pour la biographe de Dorothée « Talleyrand a accepté d'être ou de paraître dominé, de subir ou paraître subir une volonté jeune et impérieuse ». ²

Pour bien comprendre ce qui a pu se passer chez Dorothée, il faut savoir qu'elle subit un choc qui put profondément ébranler son psychisme dès le début du séjour. Le 1er octobre, le prince Adam Czartoryski arriva à Vienne. Le 2, il vint rendre une visite à Talleyrand qui l'invita à dîner le 9. Ce jour là, le prince Adam fit porter un billet à Dorothée. Il est certain qu'ils eurent un entretien seul à seul, et parlèrent du passé, de la rencontre à Mittau. La duchesse de Courlande, après avoir réussi à détacher sa fille du Polonais et à obtenir son accord pour épouser Edmond, en employant des moyens de tromperie méprisables, renvoya à Czartoryski les lettres que ce dernier avait adressées à Piattoli (*le précepteur de Dorothée, et l'ancien précepteur du prince*). Le Polonais y annonçait avoir vaincu l'opposition de sa mère au mariage projeté avec Dorothée, et disait sa prochaine venue à Löbikau. Dorothée reçut la révélation en plein visage, mais en plein cœur aussi ! Ainsi connut-elle les manœuvres de sa mère pour la marier à Edmond. Ce mariage, déjà, en lui-même avait été pour elle une profonde meurtrissure. Ainsi elle apprit de quelles tromperies sa mère avait été coupable envers elle. Arrivée meurtrie à Vienne (*son mariage raté avec Edmond et la perte de sa fille*), les révélations de Czartoryski « accrurent son amertume et elle se laissa gagner par l'immoralité ambiante ».

Talleyrand et la Duchesse

On ne se lasse pas de relire la correspondance de Talleyrand avec la duchesse de Courlande, restée à Paris, dans *Le Miroir de Talleyrand* de Palewski.

Le prince rend compte à la mère de la vie quotidienne de sa fille, et on y voit, peu à peu, sa tendresse pour celle-ci. « Dorothée se porte bien » (19 octobre). Souvent répété : « elle réussit à merveille ici » (15 octobre). « Elle se plaît à Vienne » (19 octobre). « Elle plaît ici et s'amuse. Son succès est général. D'être jolie n'y nuit pas, et elle est fort à son avantage, sa santé est bonne » (31 octobre). « Dorothée ne s'en plaît pas moins à Vienne où tout le monde la trouve à merveille. Elle se plaît généralement » (7 novembre). « Dorothée a été un peu souffrante avant hier, mais ce n'est plus rien » (7 décembre). « Dorothée a un gros rhume de cerveau, de ceux que l'on attrape sur les escaliers de Vienne quand on sort des bals où l'on a eu chaud... Avec deux ou trois jours de bonnets et de fumigations elle sera en état de jouer. C'est chez la princesse Bagration que sera donné ce petit spectacle » (3 janvier 1815).

1 - Récit du "Journal" de Jean-Gabriel Eynard, financier. Rapporté par tous les historiens. Voir Jean Thiry *op. cit.* p 195 et Castelot *op. cit.* p 520.

2 - de Bernardy. *op. cit.* p 128 et P 123.

« Dorothée ne cesse d'éternuer. Les succès l'embellissent et lui plaisent. Elle est ici fort à son avantage » (6 janvier). « Dorothée est encore enrhumée du cerveau. Jeanne-Catherine¹ est aussi un peu malade. La duchesse de Sagan a plus besoin que toutes les autres de penser à sa santé. L'absence que Dorothée a faite pendant trois ou quatre jours où elle est restée chez elle a bien prouvé comme elle plaît à Vienne. On s'en est tourmenté, et on lui a montré le plus grand intérêt » (11 janvier). C'est exceptionnel, ici il y a des nouvelles de trois filles sur quatre. « Dorothée a très bien joué la comédie chez la princesse Bagration ; en tout elle a réussi ici dans toutes les circonstances. Elle se porte bien : son rhume est fini » (31 janvier).

De plus en plus se montre le contentement de l'oncle : « Dorothée, que l'on trouve bien partout et bonne en tout, est déjà recherchée pour les spectacles de l'impératrice, et ceux qui se donnèrent chez la princesse Bagration » (15 février). « On ne peut avoir eu plus de succès qu'en a eu Dorothée. hier, elle a joué une scène de la fausse Agnès aussi parfaitement qu'aurait pu le faire Melle Mars. Aussi, quoique la salle fut pleine de souverains, on s'est permis d'applaudir » (24 février)... l'amant éclate de fierté !

Dans sa lettre du 13 octobre, il avait montré savoir parlé à une mère, et eut une expression touchante et bien équivoque : « Toute votre tendresse et tout votre orgueil maternel, Chère Amie, auraient été bien en jouissance avant-hier à une redoute où vos deux filles étaient certainement ce qu'il y avait de plus distingué et de plus élégant ». Et, parlant de Dorothée : « Notre enfant a ici un grand succès, elle réussit auprès de tous les âges ». Étrange consonance que ce "Notre enfant". Il s'adresse à sa maîtresse (*car la duchesse le resta encore quelques temps*). Un couple dit "notre fille", en parlant même de la fille de l'un d'eux... Il ne semble pas possible d'admettre cette expression "Notre enfant" si le 13 octobre Dorothée est déjà la maîtresse du prince. On pourrait voir là une preuve que Dorothée n'était pas sa maîtresse avant de venir à Vienne, ni avant la scène de *la poulette*, le 9 octobre, ni lors de la rédaction de la lettre du 13 octobre dont le ton est celui d'un père.

Dans toutes ces lettres, le prince marque sa tendresse à la duchesse. C'est toujours : « Je vous aime et embrasse de toute mon âme » (*parfois inversé, le 2 octobre, par exemple*). Ou « de tout mon cœur ». Il y va souvent aussi de : « Adieu, Cher Ange ».

1 - Jeanne : la troisième fille de la duchesse, mariée (mais si peu) à un duc d'Acerenza. Elle partageait à Vienne un palais avec sa sœur Pauline.

Mais Napoléon quitta l'île d'Elbe pour Paris.² La duchesse préféra en partir. Prit la route pour Vienne, et coucha au palais Kaunitz dans la nuit du 24 au 25 mars. Le lendemain elle était au faite de cette étrange situation : son amant, le prince, éperdu d'amour pour sa fille, dont il est l'amant. Celle-ci batifolant à Vienne, éprise d'un Clam. Nul ne connut les explications entre la duchesse et son amant, amant de sa fille. Entre la duchesse et la maîtresse de son amant. On peut penser que Dorothee dit à sa mère qu'elle savait maintenant combien celle-ci l'avait trompé pour la détacher de Czartoryski. La duchesse va apprendre à vivre avec Talleyrand. Se sentant de trop au palais de Kaunitz, elle alla s'installer chez sa fille Wilhelmine au palais de Palm.

Et c'est ainsi que, chaque jour, le prince adresse des billets à la duchesse qui permettent de remplir l'éphéméride. Il passe le soir chez Wilhelmine pour voir sa mère, après des réunions de travail, ou des obligations diverses. Parfois il est tard : « Adieu, Chère Amie, je vous embrasse, vous avez été vous coucher de bien bonne heure. A minuit j'étais chez la duchesse de Sagan » (3 avril).

Ils se retrouvent : « Ne dînons nous pas chez Alfred ? Adieu, je vous aime et je vous embrasse » (4 avril). Alfred c'est Windischgrätz, l'amant de "la" Sagan. « Je vous propose d'aller au Prater » (6 avril), il propose une promenade en carrosse. Il s'excuse pour n'avoir pu passer la veille au soir chez la duchesse de Sagan, le 7 avril.

Dans le billet du 9 avril, il interroge : « A qu'elle heure dîne-t-on chez le prince de Metternich ?... on va "potiner", "je vous raconterai à dîner tout ce que je sais de détails » (18 avril). Que fait-on aujourd'hui ? C'est : « Nous dînons ici, n'est-ce pas ? Allez-vous au Prater ? » (4 mai).

Quand vient le départ de la duchesse pour l'Allemagne, il continue à lui parler de ses filles, des deux qui sont restées à Vienne : « On a eu hier de vos nouvelles, Chère Amie. Jeanne-Catherine a paru à dîner chez la duchesse de Sagan, toute fière d'avoir eu une lettre de vous, et d'être la seule qui eut cette marque de bontés de votre part » (8 juin).

Ajoutez des remarques sur le congrès, dans chaque lettre. Oui, cette lecture là, c'est bien *Le Miroir de Talleyrand*.

éphéméride

2 - Cipriani, maître d'hôtel de Napoléon à l'île d'Elbe, dirigea sa police secrète en 1808, à Naples. Homme de confiance de Sallicetti, ministre de la Police, il avait lutté avec succès contre le service d'espionnage des britanniques que dirigeait Hudson Lowe, qui commandait la garnison de Capri jusqu'à ce qu'il dût se rendre devant les entreprises de Cipriani.

Il va exécuter des missions secrètes à Gênes, et aussi à Vienne. Officiellement, il vient à Gênes pour acheter des meubles et des cristaux. Napoléon l'a chargé de l'informer de ce qui se passait au Congrès de Vienne. Le contact entre Vienne et Gênes se faisait par un commerçant, Constantin Gatelli. Le courrier reçu par ce dernier et destiné à Napoléon était adressé à un pseudonyme : Senno. Par ce canal, Napoléon, chaque semaine, recevait à l'île d'Elbe un bulletin sur le Congrès de Vienne.

Le rédacteur en était Méneval. Secrétaire intime du 1er Consul en 1803 ce fut un incomparable collaborateur. En 1810, maître des requêtes au Conseil d'État, baron et secrétaire des commandements de Marie-Louise. Il la suivit à Vienne et les autrichiens le renvoyèrent après le 20 mars.

Méneval utilisait, à son insu, Mme de Brignole, belle-mère du duc de Dalberg, venue aussi à Vienne avec Marie-Louise (dont elle était dame du Palais). Par son fils, par ses fréquentations à Schœnbrunn, à la Hofburg, la comtesse génoise a des informations. Méneval a deux bons informateurs : un diplomate italien, le comte Aldini, et le ministre au Congrès de Vienne du roi de Naples, Murat, le duc Campo Chiaro.

Ainsi Napoléon fut-il parfaitement informé de l'accord de principe des grandes puissances pour le retirer de l'île d'Elbe. Ce n'est pas aux Açores, entrevues en un premier temps, mais à Sainte-Hélène qu'on va le "déporter". Peut-être aussi a-t-il connu les plans du très actif consul de France à Livourne, Mariotti, qui, lui, préparait de l'enlever pour le livrer à l'île Sainte-Marguerite (l'une des îles de Lérins).

Dans cette guerre des réseaux, à Vienne, Napoléon n'eut pas le dernier mot, malgré Cipriani, ce dernier se retrouva face à face avec Hudson Lowe à Sainte-Hélène, et en mourut. Mme de Brignoles, dans la nuit du 1er au 2 avril mourut à Vienne.

Marchand. "Mémoires". Tome I. p 76/77.

Dr Guy Godlewski. "Napoléon à l'île d'Elbe". p 56, 57/60, 103/104 et 193/195.

Gaston Palewski. *op. cit.* p 154.

Henri Houssaye. "1815". Tome I. p 168, 172, 173.

Tous les lundis, Metternich recevait dans le fastueux palais du Rennweg qu'il s'était fait bâtir à l'italienne.

Le congrès allait au rythme des réceptions. Il danse. « Les souverains s'amusaient comme des rois qu'ils étaient. Bientôt, le congrès fut métamorphosé en cour d'amour ».¹

Septembre 1814.

- Le 15. Entrée à cheval du tsar et du roi de Prusse à Vienne, l'empereur d'Autriche entre eux. Grande revue au Prater.
- Le 24. Arrivée dans la nuit de Talleyrand et Dorothee au palais de Kaunitz, siège de l'ambassade de France à Vienne.
- Le 30. Réception de la Duchesse de Sagan : Metternich, Talleyrand, Dorothee, le prince de Prusse. La voiture de Metternich stationne, seule, et encore au matin, et ne quitte le palais de Palm que dans la matinée. Visite dans l'autre aile du même palais, du tsar, seul. La princesse Bagration le reçoit seule, en déshabillé : trois heures de tête à tête pour prendre le thé.

Octobre.

- Le 1er. Hager a les rapports : Wilhelmine de Sagan a repris Metternich. "La" Bagration a un nouvel amant. Le soir, bal chez cette dernière : brillant. Les souverains sont présents. Arrivée à Vienne du Prince Czartoryski.
- Le 2. Grand bal de l'Impératrice. C'est dimanche. Scandale des anglais : Déjà... « Dans toutes ces fêtes-là, les femmes qui sont le plus remarquées par leur luxe et leur élégance, sont la duchesse de Sagan et sa plus jeune sœur ». A une grande fête militaire : empereurs, rois, archiducs, princes d'Allemagne à cheval. Dans les voitures de gala : impératrices, reines, grandes-duchesses, archiduchesses, « tout ce que Vienne contient d'illustre en ce moment, toutes les Courlandes (*sic*) », écrit le prince Maurice de Liechtenstein.¹
- Le 5. Grand dîner chez le prince Alfred Windischgratz. Face à lui, préside la duchesse de Sagan. La reprise de leur liaison est affichée. Invités : Talleyrand, Dorothee et Gentz... qui rapporte à Metternich, resté dans l'extase de la nuit du 30 au 1er.
- Le 9. Talleyrand a un entretien seul à seul avec Gentz, avant la conférence. L'invite à dîner pour le lendemain. Reçoit le prince Czartoryski à dîner. Entretien de Dorothee et du Polonais, qui révèle la trahison de la duchesse pour la marier à Edmond.
- Le 10. Talleyrand reçoit Gentz à dîner avec une grande distinction. Dorothee aidant, opération charme, à la satisfaction de Gentz qui le notera dans son journal.
- Le 11. Tout Vienne connaît l'infortune de Metternich. Humilié, désespéré, il passe la nuit du 11 au 12 à écrire à "la" Sagan. Au palais de la Hofburg, très beau déjeuner impérial. Promenade à Schönbrunn. Spectacle : « Jean de Paris » et souper dans l'orangerie. Splendeur des couverts et du décor des tables.
- Le 13. Vains essais de Gentz pour parler des Affaires avec Metternich qui le charge de "l'affaire" Gustava Armfeld, fille naturelle de Wilhelmine de Sagan, et dont celle-ci veut la garde. Gentz écœuré s'en va chez Talleyrand. Ce dernier propose de voir Dorothee pour organiser un petit dîner chez Wilhelmine.
- Le 15. Dîner chez Wilhelmine, avec Metternich, Talleyrand, Gentz, le prince de Liechtenstein, Foret.
- Le 18. Fête de la Paix. Grande revue au Prater. Bal magnifique au Rennweg, chez Metternich.
- Le 20. Bal du comte Stakelberg en l'honneur du tsar. Metternich et Wilhelmine y sont. Cette dernière demande une audience au tsar qui répond : Il se rendra chez elle le 21 à 11 heures.

1- Comtesse Potocka. *op. cit.* p 371 et 372.

1 - Lettre du 12 octobre à la duchesse d'Abrantès. Dans les "Mémoires" de celle-ci. Tome XIII. p 142 et 143.

- Le 21. Alexandre exact au rendez-vous. Wilhelmine demande la garde de Gustava. Qu'a demandé le tsar ? Metternich se sent bafoué. Rédige une lettre de rupture qu'il fait porter à Wilhelmine.
- Le 23. Bal de l'Impératrice au Palais Impérial.
- Le 28. Lord Charles Steward, ambassadeur d'Angleterre, fait un peu la cour à Dorothee. Le matin, au Prater, il lui fait monter un cheval nerveux qui prend le mors aux dents et risque de rompre le cou de la cavalière. Incident le soir dans le salon de Wilhelmine dont il est l'un des plus assidus, et dont il connaît le boudoir. Il tient des propos injurieux sur le tsar devant dix personnes. La duchesse lui reproche d'avoir manqué rompre le cou de Dorothee. Steward : un intime de cette société des « Courlandes ».
- Le 31. Bal de l'ambassade de Russie en l'honneur du Tsar. Metternich n'y va pas. Wilhelmine s'y rend, munie de recommandations du précédent sur les propos à échanger entre le tsar et elle.

Novembre.

- Le 1er. Ouverture officielle du congrès. Ni réunion, ni cérémonie, ni discours : Rien. Wilhelmine rapporte à Metternich les propos échangés avec le tsar, la veille.
- Le 6. Dîner en tête à tête du tsar et du roi de Prusse.
- Le 7. Talleyrand écrit à la duchesse : « On commence un peu à se refroidir sur les bals ».
- Le 8. Grand bal masqué chez Metternich. Féerie du décor des jardins du Rennweg. Dorothee y amène ses femmes de chambre, et y rencontre sous un domino Trauttmansdorff. Rapport à Hager : La Bigottini, en domino rose, a serré de près Alexandre.
- Le 12. Gentz dîne chez Talleyrand. Après dîner longue conversation entre Dorothee et Gentz.
- Le 17. Le tsar malade. Suspension des négociations. Roxande Stuader, dame d'honneur de la tsarine, correspond avec Julie de Krüdener, Livonienne illuminée. Elle donne lecture au tsar des lettres reçues de celle-ci. Le tsar en est frappé. Talleyrand va « dans un dîné (*sic*) d'artistes. Bigotini (*sic*) est du nombre, elle a tourné la tête à tout Vienne dans le rôle de Nina », écrit-il à la duchesse de Courlande.
- Le 23. Colossale réception au Palais Impérial. Grand carrousel : vingt quatre dames avec leur chevalier, en quatre quadrilles, en costumes d'époque François Ier. Dorothee mène le quadrille français avec le grand écuyer de la cour, Prince Trauttmansdorff, son amant d'après les rapports d'Hager. Toutes ces dames portaient pour trente millions de bijoux, dont six pour la seule princesse Esterhazy (*son mari est le neveu du prince de Ligne*). La robe de la duchesse de Sagan est brodée de pierres précieuses. Après ce prodigieux carrousel, un souper, puis grand bal. 3 000 invités.
- Le 24. Talleyrand à la duchesse : « Dorothee a eu hier le plus grand succès au carrousel. Elle était certainement une des plus jolies et une des mieux mises. Tout le monde avait contribué à la toilette, et comme elle est fort aimée à Vienne, on s'était empressé de lui prêter de jolies et belles choses ». Le duc Dalberg, à son oncle, parlant de Dorothee, écrit : « Les bals et les fêtes n'ayant pas discontinué, elle est une des personnes les plus occupées au congrès ».
- Le 29. Beethoven dirige la Septième Symphonie. Les femmes les plus titrées de l'Europe formaient un parterre de déesses, certains soir, pour entendre l'une de ses compositions dédiée à la victoire de Wellington à Vittoria.¹

Décembre.

- Le 1er. Reprise du carrousel pour le tsar absent (*malade*) le 23. Isabey achevait le portrait du fils de Napoléon en uniforme de hussard, la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine. Le prince de Ligne vint le voir, et annonça le comte de Lagarde qui l'accompagnait : « Un Français ! mon Prince ». Les deux visiteurs admiraient l'œuvre d'Isabey. Le petit prince apporta une boîte pleine de hussards en bois : « A l'exercice, mon Prince », commanda le vieux prince de Ligne, Feld-maréchal.



1 - Nicolson. "Congrès de Vienne". p 164 à 166. Ludwig Beethoven dirige aussi l'ouverture de Fidelio.
 ... Hélas, il était le seul à ne pas entendre sa musique !

- Le 6. Bal donné par le comte Rasumowski, ambassadeur de Russie, en l'honneur de la grande-duchesse Catherine, sœur du tsar.
- Le 8. Première représentation de tableaux mouvants, ou vivants, dans les appartements de l'impératrice. Le prince écrit à la duchesse : « Dorothee paraît dans deux ou trois expressions différentes ». L'impératrice avait recruté une troupe d'amateurs mondains dont Dorothee fut l'une des vedettes. A partir de ce jour, la troupe se produisit souvent. L'impératrice en raffolait.
- Le 12. Bal chez Metternich. Le tsar s'abstient. Entre eux c'est l'affrontement politique. Entre eux, les Sagan et Bagration...
- Le 13. Mort du Maréchal Prince de Ligne. Tout Vienne est en deuil de cet artiste de la vie et de l'esprit. Talleyrand et lui étaient de vieilles connaissances d'avant 89. « Dans le miroir du temps, leurs visages se fondent, l'un nous fait mieux connaître l'autre »¹. « Durant le congrès, dans les salons, les mots de Talleyrand se substituaient à ceux du prince de Ligne ».² Les deux grands aristocrates appartenaient à l'Europe. L'Europe des lumières.
- Le 28. Le prince à la duchesse : « Dorothee a fort bien réussi dans la représentation d'un tableau mouvant que l'on a donné à la cour, elle y était charmante, et elle a bien joué ».
- Le 31. Dîner chez Wilhelmine. En face d'elle : Windischgrätz (*une passion qui dure*). Invités : Jeanne-Catherine de Courlande, duchesse d'Acerenza et un certain Borel, son amant. Et aussi Dorothee avec Clam, son amant. Gentz est là, il l'a noté dans son journal.

Janvier 1815.

- Le 1er. Dîner chez Wilhelmine. C'est à nouveau la réunion des trois sœurs et de leurs amants. Gentz y était.
- Le 2. Rapport de Hager sur "la" Sagan et "la" Bagration : « Ces deux femmes qui sont, à n'en pas douter, les agents de la Russie et de la Prusse, jouent un rôle immense dans le congrès ».³
- Le 6. Jour des Rois. « Il était une fois un petit garçon qui avait joué, en vrai, au roi de Rome. Il avait perdu des jouets d'adulte. Sa maman, qui s'occupait peu de lui, ce jour là se souvint de Frantz, son beau prince. Le jour des Rois il eut une petite fête à Schönbrunn où sa mère avait invité à goûter les archiduchesses et le jeune archiduc François. Au partage du gâteau, il reçut la fève. On but à sa santé. Il était très excité, très fier »⁴. La fête des Rois pour le Roi de Rome : qu'en pensait l'archiduc présent ?
- Le 11. Le prince à la duchesse : « Je fais travailler notre bon Neukom. Sa messe sera vraiment très belle : toute la musique sera vocale : point d'instrument. Nous aurons 180 voix ».⁵
- Le 21. Le prince a réussi ! Service solennel célébré à la mémoire de Louis XVI à la cathédrale Saint-Etienne. L'idée de ce service avait fort déplu aux souverains et princes assemblés mais ils n'ont pas osé bouder la mémoire du gendre de la grande Marie-Thérèse. Tous sont venus. Personne ne manquait, même pas le tsar (*malgré ses dires*). Le prince, le soir même, écrit à la duchesse pour « rendre compte de la solennité à laquelle ont assisté tous les souverains, tout le congrès, tous les grands de l'Allemagne. C'était le plus beau, le plus auguste et le plus terrible spectacle ; le catafalque superbe, le discours bien. Dorothee était à l'église, la première sur le banc des dames faisant (*sic*) un peu les honneurs aux femmes. Elle avait un voile noir et un maintien excellent ». Les femmes présentes au service étaient couvertes d'un long voile noir ; l'empereur d'Autriche était en grand deuil. Pour lui c'était un deuil de famille, le service n'était-il pas célébré pour un monarque qui était son oncle ? (*et celui de Bonaparte*). Que dire de ce service avec une telle assistance, conduit par le prince français de Talleyrand, prince souverain de

1 - Orioux. *op. cit.* p 612.

2 - Chapuisat, dans l'introduction à "*Fragments de l'Histoire de ma vie*", du Prince de Ligne. p xx.

3 - Rapporté par le commandant M.H. Weil : "*Le Congrès de Vienne*". p 43.

4 - Octave Aubry. "*Le Roi de Rome*". p 117. L'archiduc nommé sera le père de François-Joseph, avant dernier empereur d'Autriche.

5 - En définitive, 300 chanteurs exécuteront le Requiem de Neukom, dirigés par l'auteur et l'inévitable Antonio Salieri, premier Maître de chapelle de la Cour d'Autriche.



Bibliothèque nationale. Paris

*Dorothee de Courlande, comtesse de Périgord, duchesse de Dino.
Portrait de C. Dubufe.*

- Le 24. Fête impériale des traîneaux. Au nombre de 34, luxueusement parés, des attelages de rêve portant sur leurs patins les plus belles femmes se trouvant à Vienne. Beau spectacle. Dorothée a refusé d'en être. Le prince écrit : « Elle ne veut pas aller en traîneau malgré toutes les sollicitations ». L'oncle amoureux juge que c'est sage et ajoute à la duchesse : « Au mois de mars je verrai votre jolie maison ». Les "affaires" avancent ?
- Le 31. Comédie chez la princesse Bagration. Dorothée a joué.

Février.

- Le 1er. Le duc de Wellington, ambassadeur à Paris, arrive à Vienne pour diriger la légation britannique. Remplace Castlereagh. Bon pour le prince qui s'entend bien avec le duc.
- Le 2. Le palais Kaunitz fête le 61ème anniversaire du prince. Beaucoup d'intimes à son petit lever, assistent à sa toilette (*cérémonie très Grand Siècle*). Déjeuner. On passe au salon admirer les cadeaux.
- Le ?. Le palais Kaunitz fête la Sainte-Dorothée (*quel jour ?*).
- Le ?. Ce jour-là, c'est le plus grand dîner offert à Vienne par le prince, en l'honneur du duc qui vient d'arriver. Il marqua le congrès par sa splendeur. C'est un clin d'œil de l'Histoire.
- Le 7. Grand bal de Mardi Gras chez Metternich.
- Le 8. Mercredi des Cendres... Mais aussi les 34 ans de Wilhelmine. Metternich lui envoie deux vases de faïence avec un mot : « J'ai vécu en deux années de tourment, de peine et de chagrin, plus que vingt années d'une vie douce,... Tu n'as pas usé les dernières facultés de mon cœur, mais toutes ». ¹ Le prince à la duchesse : « ... la fête de Dorothée, la fête de la duchesse de Sagan, l'arrivée de Wellington. Tout cela fait qu'on dîne, et que l'on ne cesse de dîner à Vienne ».
- Le 20. Le prince à la duchesse : « Dorothée joue la comédie cette semaine, et elle la jouera bien. Votre troisième fille arrive dans la semaine prochaine. Le succès de Dorothée continue et même augmente ». ²
- Le 23. Dorothée a bien joué. Très applaudie et félicitée par le tsar.
- Le 26. Napoléon a quitté l'île d'Elbe.

Mars.

- Le 1er. Le congrès a achevé la phase des négociations. Accords à base d'échanges de territoires et de populations souvent. « Vienne devenait un marché de chair humaine ». ³ Va s'ouvrir la phase de rédaction. On signera bien avant la fin du mois.
- Le 3. Le Prince à la duchesse : « Votre fille Pauline est arrivée ».
- Le 5. Représentation de tableaux vivants à la Hofburg.
- Le mardi 7. La conférence des Cinq Grands, chez Metternich, s'est terminée le 8, à 3 heures du matin.
- Le 8. Talleyrand est couché. Dorothée, assise sur son lit, déjeune. On porte un billet de convocation de Metternich : « A 10 heures à la Ballplatz » (*Chancellerie*). Metternich lit aux ministres convoqués le billet qu'il a reçu à 6 heures : Napoléon a quitté l'île d'Elbe. La fête est finie. Les salles de bal désertées pour les églises. Le prince prépare le texte d'une déclaration contre Bonaparte, dont la première et principale victime est la France. Talleyrand sort, rencontre tous les ministres en tête-à-tête. Il fait donner l'efficace Dorothée dans les salons. Il mobilise l'escadron de ses belles amies. Tout le monde doit en être convaincu : La France est la première et principale victime de Bonaparte.
- Le 9. L'impératrice de Russie part pour Munich.
- Le 13. Les huit puissances signataires du traité de Paris approuvent et signent la déclaration présentée par la légation de France plaçant Bonaparte « hors des relations civiles et sociales ». Le prince à la duchesse : « Je vous écris en sortant du spectacle où Dorothée a eu un succès prodigieux. Elle était fort bien mise et jolie ».

1 - Bertier de Sauvigny. *op. cit.* p 230.

2 - La troisième fille, c'est Jeanne. Le Prince a voulu parler de Pauline (la deuxième), princesse de Hohenzollern-Hechingen. Sa lettre du 3 mars le dit.

3 - Forte expression de Louis Madelin. "*Histoire du Consulat et de l'Empire*". Tome XV. p 235.

- Le 15. Wellington reçoit à dîner la princesse Bagration, la duchesse de Sagan et aussi le prince Louis de Rohan, premier mari de la duchesse qu'elle a cocufié si bellement. Si le duc a invité en même temps Wilhelmine et Rohan, c'est, certainement, qu'ils se voyaient et se retrouvaient dans les mêmes réceptions. Metternich était absent, cela ne signifie pas que Wellington ne l'ait pas invité.¹
- Le 20. Napoléon aux Tuileries. La police autrichienne est sur les dents. Un agent aurait aperçu à Vienne le fameux espion de Napoléon, l'alsacien Schulmeister, venu pour enlever l'ex Roi de Rome ? Hager le fait transférer à la Hofburg plus facile à garder. le petit prince à 4 ans aujourd'hui.²
- Le 24. Vendredi Saint. Arrivée de la duchesse de Courlande à Vienne.
- Le 28. Wellington assiste à un bal. Ses adieux.
- Le 29. Départ de Wellington pour Bruxelles.
- Le 30 à midi. Talleyrand est chez le roi de Danemark.

Avril.

- Le 3. Réunion de travail chez Metternich. Le Prince en sort à 0 h, 30.
- Le 4. Le Prince et la duchesse dînent chez Windischgrätz.
- Le 5. Monrond arrive à Vienne, chargé de ramener Talleyrand et Dalberg à Paris. l'Empereur veut les employer. Le prince salue son vieil ami et le dirige sur Dorothee pour trouver de la compagnie.
- Le 6. Réunion de travail chez Metternich jusqu'à une heure du matin.
- Le 9. Talleyrand et la duchesse dînent chez Metternich.
- Le 18. Le Prince à la duchesse : Alexandre de Talleyrand va lui apporter de Gand, où il se trouve, les dépêches du roi. Charlotte (*son épouse, la fille adoptive et naturelle du prince*) est attendue à Vienne.
- Le 20. Le Prince à la duchesse : « Charlotte dort », elle est arrivée. Le soir, réception du fastueux Rasoumowski à l'ambassade de Russie. Talleyrand y retrouve la duchesse.
- Le 22. Départ de Noailles pour Gand.
- Le 24. Montrond quitte Vienne... enfin... qu'a-t-il fuit ?
- Le ?. Arrivée de la lettre du roi au prince, datée du 22, le convoquant à Gand.

Mai.

- Le 2. L'armée russe à trois marches de Vienne, en route vers le Rhin. Clam va quitter Vienne pour rejoindre l'état-major du prince Schwarzenberg, à Heilbronn.
- Le 4. La duchesse dîne chez Talleyrand.
- Le 5. Dès fin mars, le prince s'est trouvé sans le sou. Il ne reçoit plus de fonds et son banquier, Gaymuller, refuse tout crédit. Wellington était intervenu auprès du Foreign office, lui-même a avancé. Stewart, l'ambassadeur (*de plus en plus intime avec Wilhelmine*) suit "l'affaire". Il est vraiment un familier de Talleyrand, et il y boit de plus en plus. Le 5 mai le prince écrivait au roi que les fonds versés par l'Angleterre se montaient à 100 000 francs, or il avait touché davantage : le restant ? des *douceurs*.³ Intense activité de Metternich tout ce mois : finir le congrès, préparer la guerre. Il est "libre" pour travailler, bien débarrassé de la Bagration (*les créanciers font la queue chez elle, ses excentricités, durant des mois, l'ont mis à mal, et calmé*) et aussi de la Sagan qui file le parfait amour avec l'ambassadeur Stewart (*ils se sont même cachés dans une auberge à Luxembourg*).
- Le 19. Me voilà ! dit Clam le brillant officier, arrivant du quartier général. A Vienne pour très peu de temps. Mais le temps de mettre sur pied, avec Dorothee, un programme pour se retrouver.

1 - de Sauvigny. *op. cit.* p 227.

2 - A. Elmer. "*Schlumeister. L'agent secret de Napoléon*". p 188-192.

3 - Noël. *op. cit.* p 107 et 109. Orieux. *op. cit.* p 623.



Pauline, Princesse de Hohenzollern-Hechingen

- Le 25. Talleyrand écrit au roi : il part pour Gand. En fait, le prince *amuse* le monarque qui a réitéré sa demande par lettre du 5 mai. Il est malade de la liaison de Dorothée avec Clam. Il ne veut pas partir à Gand et la laisser à Vienne.
- Le tsar part pour le quartier général à Heilbronn.
- Le 26. Le roi de Prusse part pour Berlin.
- Le 27. L'empereur d'Autriche part pour Heilbronn.

Juin.

- Le 3. La duchesse de Courlande part en Bohême pour sa cure annuelle à Carlsbad, et Dorothée dans ses domaines, en Silésie. Il est très pénible pour le prince de se séparer de..., mais oui, disons-le... de ses femmes. Il est terriblement inquiet pour Dorothée : La gardera-t-il ? Pas pour la mère : elle lui restera. Le prince est très occupé depuis quelques temps : il fait SES affaires. Il a sauvé l'indépendance de la Saxe, le roi lui fera remettre cinq ou six millions. Évité beaucoup au grand-duché de Bade, le grand-duc ira d'un million. Approché par Murat, il en a eu 840 000 francs. Mais il a préparé le retour de Ferdinand IV à Naples qui versera six millions. Enfin le prince de Bénévent défend SA principauté. En face de lui, le fin cardinal Caprara défend les intérêts de la Papauté. Ils se connaissent très bien depuis le Concordat. Le roi de Naples veut Bénévent. On négocie encore début juin. Le congrès a tout réglé... sauf Bénévent.
- Le 8. Dîner chez la duchesse de Sagan avec sa sœur Jeanne-Catherine et le prince.
- Le 9. Signature du Traité de Vienne. Pour la première et dernière fois, le congrès est convoqué. Le prince signe. Et signe aussi les conventions touchant Bénévent. Il cède ses droits souverains au pape (*cinq cent mille francs de Rome, pour lui*)... qui les recède à Naples (*un million et demi de Naples, pour lui*). en sortant du congrès, il n'est plus un prince souverain : Le prince Carlo-Maurizio n'est plus !
- Le 10. Départ du prince pour Gand.
- Le 12. Départ de Metternich pour Heilbronn.
- Le 18., morne plaine, Mont Saint-Jean, ...
- Le 19. Le prince à Aix-la-Chapelle... apprend
- Le 23. Le prince à Bruxelles, voit Mont Saint-Jean. Arrive à Mons où il trouve Louis XVIII qui le boude pour son retard d'un mois et demi... dû à Dorothée, et à ses affaires.

fin de cette histoire pour nos héros

La duchesse de Courlande s'était "postée" à Baden-Baden dans l'attente du dénouement.

Juillet

- Le 3, le prince écrit à la duchesse, à Baden-Baden. Lui dit qu'il est à Roye et va gagner Paris, le 4, en passant par Senlis. « Wellington a fait tout seul les affaires de tout le monde. C'est un homme admirable ». Et il va le retrouver d'abord à Neuilly où l'aide du "duc" sera du plus bénéfique effet.
- Le 7, Talleyrand, incognito dans Paris, s'installe - avec joie - dans son hôtel de la rue Saint-Florentin.
- Le 19, ou 20. Venant d'Allemagne, Dorothée va directement à l'hôtel Talleyrand et s'y installe. Elle y fait venir ses enfants. Il n'y a pas de problème avec la princesse : elle est à Londres. Dorothée retrouve Paris - où Clam se trouvait aussi - Le prince ne pose pas de question...

P

La conclusion de cette trop longue étude est à Dorothée.

Elle écrivait à son ami Bacourt, de Vienne, le 8 juin 1841 :

"Vienne. Toute ma destinée est dans ce mot. C'est ici que ma vie dévouée à M. de Talleyrand a commencé, que s'est formée cette association singulière, unique, qui n'a pu se rompre que

par la mort. C'est à Vienne que j'ai débuté dans cette célébrité fâcheuse, quoique enivrante, qui me persécute bien plus qu'elle ne me flatte. Je me suis prodigieusement amusée ici, j'ai abondamment pleuré ; ma vie s'y est compliquée, j'y suis entrée dans les orages qui ont si longtemps grondé autour de moi. De tout ce qui m'a tourné la tête, égarée, exaltée, il ne me reste plus personne ; les jeunes, les vieux, les hommes, les femmes, tout a disparu autour de moi".¹

§

1 - Cité par Palewski. *op. cit.* p 16 et 17.

DUCHESS DE DINO

I - TOURBILLONS

Soufflé par la victoire des alliés, un tourbillon s'est abattu sur Paris.

Les premiers arrivés, les militaires : Wellington, au château de Neuilly, et Blücher au palais de Saint-Cloud, dès le 6 juillet 1815. Metternich était là dès le 9, bientôt logé au premier étage du magnifique hôtel du duc Decrès,¹ au faubourg Saint-Honoré, avec vue magnifique sur les Champs-Élysées" qui sont transformés en un camp anglais", écrit-il le 13 à sa fille Marie, ajoutant : "Paris est très extraordinaire à observer". Il a été ébloui, la veille au soir, invité à dîner à Saint-Cloud par Blücher.²

Le 11, le tsar, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, ensemble, entrent dans Paris, escortés par le 2ème dragons légers du roi d'Angleterre. L'Autrichien occupa l'hôtel du prince de Neuchâtel.³

Pour l'heure le roi a nommé le prince de Talleyrand président du Conseil et ministre des Affaires Étrangères. Comme au printemps 1814 c'est chez lui, rue Saint-Florentin, que se rencontrent les grands de ce monde. On scelle la Sainte-Alliance et on parvient à un nouveau Traité de Paris.

Dès le 22 juillet, le soir de son arrivée, Dorothee est replacée dans ce tourbillon diplomatique. On annonce Wellington. Elle va à son avance, dans le salon de l'Aigle, au premier étage de l'hôtel de son oncle, et l'accueille par un cri jailli du cœur : "Mon sauveur !"... c'était en faire un peu trop pour les Français qui se trouvaient là.⁴

Dorothee n'a aucun souci d'Edmond. Elle est la maîtresse de maison rue Saint-Florentin. Personne ne lui conteste cette qualité. La princesse (*Mme Grand*) s'était réfugiée à Londres en mars 1815 et Talleyrand fait ce qu'il faut pour qu'elle y reste. On vivait là nombreux, et sans promiscuité. L'hôtel est vaste. Dans l'aile sur la rue de Rivoli : les six pièces de l'appartement du prince à l'entresol, et les salons d'honneur au premier. Dorothee habitait avec ses enfants dans l'autre aile, de l'autre côté de la cour, au premier. La fille de Talleyrand, Charlotte, et son mari Alexandre, à l'entresol. Le musicien Neukomm et le secrétaire Perrey avaient aussi pour leurs familles un appartement dans cette aile.

A Paris, Dorothee est heureuse de retrouver le grand homme de sa vie, son oncle. Mais elle veut conserver une vie sentimentale indépendante. Son cœur et son corps sont au séduisant officier de l'Autriche, Clam, qui se trouve aussi à Paris. Elle est dans le tourbillon de cet amour.

1 - Napoléon fit de cet amiral son ministre de la Marine. Allié en 1813 à Marie-Rose Antoine de Saint-Joseph, nièce de Julie et Désirée Clary, reines d'Espagne et de Suède.

2 - Metternich. « *Mémoires* ». Tome II. p 524.

3 - Berthier avait acquis en 1807 ce vaste édifice construit par Bertin, contrôleur général des Finances de Louis XVI, sis à proximité du Palais Bourbon, sur la Seine. Il devint le ministère des Affaires Étrangères.

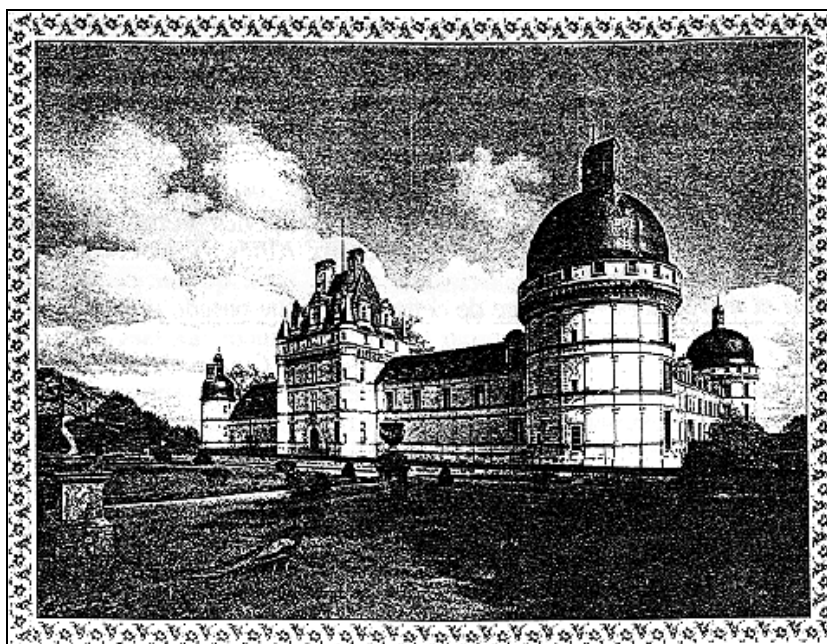
4 - Rosalynde Pflaum. "*Les Trois Grâces de Courlande*". p 293.

La duchesse de Courlande, à Vienne, a appris à vivre avec son amant... amoureux de sa fille. Elle a retrouvé Paris, l'hôtel de la rue du faubourg Poissonnière, les petits billets du prince qui lui a gardé une amitié profonde et une certaine tendresse. Mais il est moins présent, accaparé par les affaires, et surtout en proie à une jalousie douloureuse devant l'amour que reçoit Clam. La duchesse ne l'avait jamais vu si accablé. Les contemporains ont perçu le désarroi du prince.

Le chancelier Pasquier dans ses mémoires observe que le moment où il est chargé de lourdes responsabilités, à 60 ans passés, Talleyrand l'a choisi "pour se livrer à un sentiment dont l'ardeur l'a absorbé au point de ne lui laisser aucune liberté d'esprit" et "il tomba dans un abattement impossible à décrire aussi bien au physique qu'au moral".

Pour Mme de Boigne : "M. de Talleyrand en perdit la tête".

Pour Charles de Rémusat : "Les tourments du désir et de la jalousie qui étaient cause que M. de Talleyrand avait paru, dans les derniers mois, au dessous de lui-même".



le château de Valençay.

Malheureux en amour, malgré la présence de la duchesse, nonchalant dans les affaires, le prince reçut du roi quelques allusions à ce que son départ ne serait pas mal vu. Mais il restait. Le roi se fit précis et pressant : "Il y a loin de Paris à Valençay ?.- Sire, vingt lieues de plus que de Paris à Gand"¹... Et le 24 septembre, Talleyrand était renvoyé avec douceur. Le roi le 28 le nommait Grand-chambellan avec 100 000 francs de traitement.

La duchesse de Courlande peu accaparée par le prince avait du temps pour ses filles, Dorothee et Wilhelmine. En effet, la duchesse de Sagan avait quitté le 54 Schenkenstrasse à Vienne, avec une de ses filles adoptives, pour venir auprès de sa mère.

C'était lord Stewart présent à Paris pour le nouveau ballet diplomatique qui lui avait demandé de le rejoindre. Les conférences étaient suffisamment espacées pour permettre les ébats des amants. Présent aussi à Paris, le prince Windischgratz la poursuivait de ses assiduités... mais avec lui c'était fini.

¹ - Jean Orieux. "Talleyrand". p 647.

Vint à Edmond l'idée de reprendre ses droits d'époux. Un duel s'en suivit au bois de Boulogne avec le comte Clam-Martinitz. Le général de Talleyrand-Périgord en sortit avec une *estafilade* à travers la figure, Clam seulement avec une égratignure. Dorothée dîna le soir avec son oncle et *leurs* invités, puis elle se rendit à l'ambassade d'Angleterre au grand bal donné par le duc de Wellington, valsa, dansa toute la nuit comme si rien ne s'était passé au Bois le matin.

Le 14 août une note de police partait pour Vienne à destination d'Hager : "... Je sais que le Périgord a reçu un grand coup de sabre à travers la figure et que les Courlande, y compris son épouse, en sont enchantées. On sait déjà qu'elle cherchait à se séparer de lui".¹

Le faubourg Saint-Germain prit ouvertement parti pour Edmond contre Dorothée.

P

Le tsar était toujours aussi galant auprès de ces dames de Courlande, ses "sujettes" propriétaires de biens colossaux en Russie. La baronne de Krüdener, cette richissime Livonienne, mystique souvent en transe, exerçait son emprise sur Alexandre. Celui-ci l'avait logée au 35 faubourg Saint-Honoré, près de l'Élysée, et la voyait à toute heure. Du même âge que la duchesse de Courlande, elle avait fréquenté à Berlin son salon cosmopolite, et connu Dorothée enfant. Paris la regardait avec stupéfaction et curiosité.² Très introduite auprès du tsar, il est évident que la duchesse a renoué avec l'aristocrate de Livonie, que ses filles l'ont rencontrée à Paris.

7 divisions de cavalerie russe, 11 d'infanterie, 540 canons, 96 généraux russes vont être passés en revue et manœuvrent devant le tsar dans la plaine des Vertus, en Champagne. Colossale démonstration de 150 000 hommes donnée aux alliés. Y assistent : l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse, Wellington, Schwarzenberg, ainsi qu'une centaine de grands ducs, princes, ducs et maréchaux. A l'issue de cette fantastique parade présentée par le feld-maréchal Barclay de Tolly ce baron balte reçut le titre de prince.³ Le tsar avait convié, un peu à regret, pour l'accompagner à Vertus, ses "sujettes" de Courlande. La duchesse et les dames de sa génération - dont Madame Krüdener - étaient assises sous un grand vélum. Mais Dorothée et Wilhelmine suivirent à cheval. Elles figuraient dans le groupe de cavaliers qui escortaient le tsar, les souverains alliés et le grand état-major russe. Ceci démontrait bien l'éminente place que leur réservait l'autocrate de toutes les Russies. Et le lendemain 11 septembre, un dimanche, jour de la fête d'Alexandre, ces dames assistèrent à la colossale cérémonie religieuse : l'armée russe, déployée autour de sept grands autels juchés sur de vastes estrades, chantait à l'unisson les sept messes célébrées simultanément sur les sept autels.

L'empereur d'Autriche voulut regagner Vienne en visitant le Milanais et la Vénétie rendues à la souveraineté de l'Autriche. De grandes fêtes étaient organisées à Milan. Pouvait-il se dérouler une grande fête sans la présence des Courlande ?

Pauline (*la princesse de Hohenzollern-Hechingen*) arriva la première. Lord Stewart, l'ambassadeur britannique précéda de quelques jours Wilhelmine, duchesse de Sagan, toujours folle d'amour. Quand à von Clam-Martinitz, l'état-major l'avait détaché pour préparer l'arrivée de l'Empereur... et Dorothée l'y suivit.

Ainsi le prince vit-il sa nièce rejoindre son rival. Il sut lui en donner l'autorisation : Les enfants restaient à Paris, à sa garde. Elle reviendrait.

Et Dorothée se donna à son amour pour Clam au cours du tourbillon des fêtes italiennes, puis à Vienne où se réunirent les trois duchesses de Courlande cadettes.

1 - Françoise de Bernardy. *"Le dernier amour de Talleyrand. La duchesse de Dino"*. p 133.

2 - Invité à participer à une séance de la baronne, Châteaubriand en dira : "La scène m'ennuya... Je ne trouvais rien à dire à Dieu et le diable me poussait à rire".

3 - Voir chapitre VI. "Les barons baltes". "Un baron balte, prince russe". p 139.

Le prince essaya de renouer. Il chargea Gentz de négocier le retour de Dorothée. Dès son arrivée à Vienne, le 21 décembre, Gentz se présentait au palais Palm. Nous savons que le 21 janvier il donna un thé suivi d'un petit souper où l'on vit la princesse de Hohenzollern et son amant le général de Wallmodenn, la duchesse d'Acerenza, et Borel son amant, et bien sûr Dorothée avec Clam.

Mais ce fut bientôt la rupture... Clam avait quitté Vienne, le 22 janvier, pour Milan. Gentz, le 26, a noté : "Conversation de deux heures avec Madame de Périgord sur ses affaires de famille".¹ Cela se renouvela le 30...

Le 15 février la duchesse de Sagan revenait de Milan. Il semble qu'elle apprit à sa jeune sœur une infidélité de Clam. Ce qui est certain, Dorothée donna le bal qu'elle avait organisé pour le 19. Elle disait adieu à Vienne, car le 21 elle repartait pour Paris.

P

Dorothée a rayé Clam de sa vie. Elle se donne définitivement au grand homme de sa vie. C'est un choix délibéré qu'elle a fait. Elle s'y tiendra (*malgré quelques accès de retour à une sauvage liberté*). Et ce fut la surprenante entente d'un couple séparé par 39 ans d'âge ! 23 ans et 62 ans !

P

Marie-Henriette des Salles fut baptisée près de Bourbon-l'Archambault le 15 septembre 1816... née de père et mère inconnus. Devenue Mme Guérard, elle racontera : fille de la duchesse de Dino, sa mère venait la voir fréquemment à la pension Pagès où elle était élevée, 4 rue du Mont-Parnasse. Elle lui confia un jour : "On vous dira que le Prince est votre père ; n'en croyez rien ; votre père c'est...", mais l'enfant ne comprit pas un nom qu'elle ne retint pas. Son arrière petite-fille, Françoise Engel (*qui fut l'épouse du comédien Jean Piat*)² a déclaré à son ami André Castelot que son aïeule était bien la fille de la duchesse de Dino...

On peut penser que la paternité du prince doit être écartée et que celle de Clam-Martinitz est tout à fait vraisemblable. Mais il y a des secrets que l'histoire garde pour elle... Vrai ? ou faux ?



1 - Françoise. de Bernardy. *op. cit.* p 135.

2 - André Castelot. "*Talleyrand*". p 592.

II- VIE SEREINE D'UN COUPLE

Il n'est possible ici que de donner quelques éclairages sur la vie de ce couple étrange et célèbre. On ne pourrait la faire connaître en cent cinquante pages.

P

la campagne

Tout à la joie de son amour le prince voulut montrer à Dorothée Valençay qu'il n'avait pas vu depuis 1808. Fin avril 1816, ils partirent avec pour chaperon la comtesse Tyzkiewicz. Tout de suite, pour eux, ce fut le bonheur !

Talleyrand aimait Valençay, résidence royale : vingt cinq appartements de maître, une galerie de soixante dix mètres, quatre hectares de toitures. Il donnait ses ordres aux jardiniers, surveillait les semis de pins d'Ecosse, lisait les classiques avec une prédilection pour Bossuet. « Les Oraisons Funèbres » ou « Le Discours sur l'Histoire Universelle » lui tenaient lieu, parfois, de livre de messe le dimanche. Il se promenait dans le parc, à pied, et au soir de sa vie dans un fauteuil roulant.¹ Il visitait, en calèche ou en phaéton, son immense domaine (*près de 19 500 hectares*). Il embellissait son château, son parc, élevait une orangerie, des communs, le pavillon de la Garennes en forêt de Gâtines.²

Attentifs à la vie des habitants du pays, lui et sa nièces étaient le modèle des châtelains. Leur action sociale (*dirait-on aujourd'hui*), charitable (*disait-on alors*) pour bonne part était due à Dorothée. Il fonda une pharmacie gratuite, organisa des distributions de pain, de linge, d'argent. Mais l'œuvre la plus chère au prince et à sa nièce fut l'école des Filles, Maison de charité selon la terminologie de l'époque. Il la créa et la confia aux Filles de la Croix (*ou Sœurs de Saint-André*), congrégation qui venait de naître. Traversant la petite ville en voiture, le couple rendait tous les jours visite à l'école. Causer avec les Sœurs et les élèves était pour eux un plaisir. Après avoir veillé à l'achèvement de la chapelle de l'école, il l'embellit. Ce fut la chapelle Saint-Maurice, sous laquelle il aménagea une crypte pour recevoir la dépouille des siens. A Valençay, et grâce à sa nièce, le prince est d'abord un grand seigneur à l'écoute des plus humbles. Dorothée savait se dévouer aux autres, avec délicatesse et efficacité. Sa bonté naturelle était bien réelle, et elle sut aimer les habitants de Valençay.

Être maire, en 1820, procure au prince une joie d'enfant. Aussi, en 1829, et après le décès du duc de Saint-Aignan, ne put-il refuser d'être conseiller général de l'Indre. Il offrit à la commune le terrain pour édifier une nouvelle mairie, fit reconstruire le clocher de l'église paroissiale mis à bas sous la révolution, en prenant pour modèle celui de Vevey. Avec les habitants de tout Valençay, le château et l'école des filles fêtaient le 22 septembre, la Saint-Maurice et le 4 novembre, la Saint-Charles.

A Basse-Cour, dans le vallon du Nahon (*petite rivière qui passe à Valençay*), Talleyrand possédait une filature forte de 150 ouvriers. Il continua l'exploitation de la filature de bas créée en 1794 par M. de Luçay, bas qui reçurent en 1819 une médaille à l'exposition de Paris. De même il conserva les forges de Luçay situées à Luçay-le-Mâle³. Talleyrand et Dorothée

1 - R. Guyot. "La Fin de Talleyrand". Rapporté par Bernard de Lacombe "La Vie Privée de Talleyrand". p 234.

2 - R.P. Raoul. "Pages d'Histoires sur Valençay et sa Région". p 333 et 335.

3 - Le 27 octobre 1834 le Prince fit visiter ses forges au duc d'Orléans qui fut très intéressé à la vue du travail des ouvriers. R.P. Raoul. *op. cit.* p 339.

mènent ici une vie bien proche de celle des Courlande à Sagan, mais les contacts avec la population sont ici infiniment plus ouverts et chaleureux.

Valençay est un incomparable rendez-vous des beaux esprits. On n'y vient que si on a été choisi par les hôtes. Tous étaient pris ici par les charmes du superbe château.

George Sand a noté : "Ce lieu est un des plus beau de la terre et aucun ne possède un parc plus pittoresque, des arbres d'une végétation plus haute, des gazons d'un plus beau vert et ondulés sur des mouvements de terrain plus gracieux". C'était en septembre 1834.

Le 30 septembre 1826 Barante écrivait : "Me voici dans ce grand château où tout est magnifiquement hospitalier, où règne une richesse aristocratiquement dépensée, dont il n'y a plus ou il n'y a pas encore un autre exemple en France. C'est un parc de trois cents arpents avec des troupeaux de daims et de chevreuils. Ce sont de vastes forêts percées comme le bois de Boulogne. Ce sont des chasses, des chevaux, des calèches au service des hôtes. C'est ensuite une population de commensaux, médecin, aumônier, précepteur, musiciens, gens d'affaires, puis un mobilier très riche, des marbres, des tableaux, des gravures, une bibliothèque de dix mille volumes". Parlant de Talleyrand : "Ce lieu lui plaît ; il le montre avec complaisance... Quand à Mme de Dino, elle semble aussi fort contente de son séjour ici ; elle monte beaucoup à cheval, court la chasse et emploie son activité en mouvement".¹

Dans ce cadre qui les ravissaient Talleyrand et Dorothée offraient, tous deux, un festival de conversations, tour à tour intimes et brillantes. C'était à l'occasion d'une promenade en calèche. C'était surtout le soir dans le salon bleu ou le grand salon, dans le feu des lustres, que l'oncle et la nièce captivaient leurs hôtes...

Leurs hôtes ? Aristocrates ; ducs de Noailles, Choiseul-Gouffier, Decazes, d'Esclignac, prince de Laval, barons de Montmorency et Montrond, Mme de Coigny, Prosper de Barante, de Sainte-Aulaire, Mme de Saint-Aldegonde, le duc d'Orléans enfin. Étrangers : Princesse de Lieven (*Allemande mariée à un baron balte*), la fille de Canning, le secrétaire de Wellington, et un Hamilton, fils de ce ministre des U.S.A. lié avec Talleyrand en 1794, le général espagnol Alava.

Têtes pensantes de la vie politique, ce cercle brillant dont nous parlerons plus loin, notamment Thiers (et ses dames Dosne), Mignet, mais surtout Royer-Collard qui venait souvent, en voisin, de Châteauvieux. Malgré le désir qu'en avait Dorothée, seul Guizot ne vint pas. Louis-Philippe incitait ses ministres à se rendre à Valençay, un peu pour lui, pour avoir des vacances, mais surtout pour eux, car se rendre à Valençay c'était prendre à la fois une leçon d'histoire et de savoir-vivre.

Le monde de la littérature recevait aussi des invitations. George Sand vint, seule². Le peintre Gérard fut aussi invité.

De grandes chasses se déroulaient dans le vaste domaine très giboyeux. Archambaud, frère du prince, s'y distinguait. On jouait la comédie : des farces, du Molière, même des vaudevilles. On vit Dorothée et Pauline sur les planches. Talleyrand donnait le signal des rires et des bravos.³ Le théâtre avait été aménagé au temps du séjour forcé des princes espagnols.

Invitant Barante,⁴ la duchesse lui écrivait : "Vous viendrez à Valençay,... M. de Talleyrand y a tout son charme. Si je vau quelque chose, c'est là".⁵

1 - Rapporté par Lacour-Gayet. "*Talleyrand*". Tome VI. p 115/116.

2 - La duchesse de Dino raconte dans ses Souvenirs ce séjour de George Sand accompagnée de Musset. Cela se passait en septembre 1834, Musset était alors à Strasbourg et Bade. Remarque du R.P. Raoul. *op. cit.* p 337.

3 - "*Chronique de la duchesse de Dino*". Tome I; p 371.

4 - Cet aristocrate, historien, littérateur, préfet de Napoléon, faisait partie de la cour de Mme de Staël, dont il fut amoureux. Très lié avec Guizot.

Remontant la longue avenue de châtaigniers, le 4 septembre 1838, la voiture qui, de Paris, ramenait le corps du prince passa sous la voûte du donjon et s'arrêta dans la cour d'honneur du château. La population entière de Valençay, de la ville et de la campagne était là pour recevoir la garde de son maître et lui manifester son affection. Et il fut enterré dans la chapelle Saint-Maurice, celle de l'école des filles.

La duchesse revint pour la dernière fois dans ces lieux aimés, le 16 octobre 1842. Elle conserva ses impressions : "J'ai quitté Valençay avec regret, j'y ai été fort soignée ; tout le pays est resté bienveillant pour moi. Nulle part les souvenirs ne sont aussi nombreux ni aussi puissants qu'à Valençay". Pour la duchesse de Courlande elle ne retient pas Sagan, Löbikau, Rosny ou Rochecotte, le palais de Courlande d'Unter und Linden, l'hôtel de Monaco ou de Talleyrand. Pour elle, c'est Valençay.



Le salon du salon de Rochecotte. Vendu comme bien national, le château du marquis Guyon de Rochecotte (commandant de l'insurrection royaliste dans le Maine), fusillé en 1798, fut acquis par sa sœur, la marquise de Varennes. Sa fille, la marquise de Senonnes, en hérita. Celle-ci le vendit en 1824 à René de Lasselle de Ligne, qui le revendit à la duchesse de Dino.

C'est à Valençay que ce couple fameux passa ses plus heureux jours. Il faut les voir vivre ensemble à Valençay. C'est là qu'ils sont "sous leur meilleur et peut-être leur vrai jour" selon la très heureuse expression de Françoise Bernardy.¹

P

1 - Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 145.

Après le sacre de Charles X, quelques épines ayant marqué sa vie, Dorothée voulut avoir la propriété en France d'un château. Elle acheta en 1828 Rochecotte, beau château Louis XVI, à mi-côte, dominant la Loire, à quelques kilomètres en aval de Langeais. Elle écrivait à Prosper de Barante le 5 juillet 1828 : "J'ai une vraie passion pour Rochecotte ; d'abord c'est à moi, première raison ; secondement, c'est la plus belle vue et le plus beau pays du monde ; enfin, c'est un air qui me fait vivre légèrement et puis j'arrange, je retourne, j'approprie... J'ai pris la vie de campagne à la lettre... sous la décence d'un devant de cheval, je parcours ainsi le pays par quelque temps et quelque chemin qu'il fasse".¹

La maison était claire, posée au dessus de belles terrasses en gradins, avec des jardins à la française, mais aussi des pelouses, de longues charmilles et des parterres de fleurs, des allées ombragées. La duchesse de Dino pensait aménager une résidence principale. Elle voulut le confort : calorifère, croisées doubles. Des porcelaines de Chine, des commodes de Boulle venant du dernier duc de Courlande, une riche bibliothèque équilibrant les auteurs du Grand Siècle et les auteurs contemporains.

Automne 1829. Dorothée ne voulait pas passer l'hiver à Paris, avait hâte de se rendre chez elle... Talleyrand préféra passer un hiver à Rochecotte avec sa nièce, que sans elle à Paris. Et l'un des premiers hôtes de Rochecotte fut Thiers. Talleyrand revint régulièrement séjourner à Rochecotte. Il s'y plaisait : "Vous ne connaissez pas Rochecotte, sans quoi vous ne diriez pas : Pourquoi Rochecotte ? Figurez-vous qu'en ce moment j'ai sous les yeux un véritable jardin de deux lieues de large et de quatre de long, arrosé par une grande rivière et entouré de coteaux boisés, où, grâce aux abris du nord, le printemps se montre trois semaines plus tôt qu'à Paris, et où maintenant tout est verdure et fleurs. Il y a, d'ailleurs, une chose qui me fait préférer Rochecotte à tout autre lieu, c'est que j'y suis non pas seulement avec Mme de Dino, mais chez elle, ce qui est pour moi une douceur de plus". C'est ce qu'il écrivait à un Allemand, diplomate de ses amis. Le prince s'y plaisait mais sa tendresse pour Dorothée l'emportait sur tout autre sentiment.²

A Rochecotte c'est Dorothée qui invite chez elle. A Valençay, c'est le prince qui invitait chez lui. Après la mort du prince elle eut besoin de Rochecotte, y fit construire une bibliothèque et une chapelle³. Elle trouva là, à diverses reprises, des mois de calme et de sécurité. Bacourt vint la retrouver à l'automne 1842. Il partit en février 1843. Dorothée s'attarda quelques jours dans cette maison qu'elle aimait depuis dix neuf ans, puis partit pour Berlin, et de là à Sagan. Elle ne devait jamais revoir ni Rochecotte, ni la France.

A noter : à Rochecotte, comme naguère à Löbikau, le cor remplaçait la cloche pour prévenir d'une arrivée⁴. Dorothée y reçut en décembre 1836, Honoré de Balzac dont le prince fut enchanté⁵ et en 1837 sa sœur, la duchesse de Sagan.

les voyages

1816. Août. Le couple part de Valençay pour la cure du prince à Bourbon-l'Archambault, avec pour chaperon la comtesse Tyszkiewicz. Celle-ci suivra tous les déplacements de Dorothée avec son oncle jusqu'à l'ambassade de Londres (1830). Le trio était à Bourbon le 15 septembre (*date du baptême de Marie-Henriette*). Grâce à la fermeté et à l'astuce de Dorothée le couple entre temps a mis Mme Grant dans l'impossibilité d'être inopportune et le prince a réglé les affaires avec elle. On n'en parlera plus ici. Puis le trio séjourna à Château-neuf, chez la duchesse de Courlande qui, après avoir passé l'été en Allemagne y vécut pour la dernière

1 - Rapporté par Françoise. de Bernardy. *op. cit.* p 176.

2 - Baron von Gagern. "*Mein Antheil an der Politick*". Tome VI. p 275.

3 - Françoise. de Bernardy. *op. cit.* p 276 et 189.

4 - Françoise. de Bernardy. *op. cit.* p 276 et 184.

5 - Jean Orieux. *op. cit.* p 795.

fois. Au dessus de la porte cochère de l'hôtel de la rue Saint-Florentin fut inscrit en grandes lettres d'or "Hôtel Talleyrand".

1817. Mi-juin. Départ du trio pour Cauterets. Trois jours d'arrêt à Bordeaux où le préfet, M. de Tournon, reçoit avec grandes courtoisies et apparat. Le 7 juillet, Hôtel de France à Cauterets, mise à la mode dix ans plus tôt par la reine Hortense¹. Le médecin du prince, Andral, avait suivi. Son patient prenait les eaux, le matin les thermes de César, l'après midi la source de Mahourat, dans le haut de "la Raillère", où il montait en chaise à porteur. Il s'y plaisait : "Nous faisons de belles courses dans les montagnes. Je ne crois pas



Cauterets. A La Raillère, les bains du Petit Saint-Sauveur et les bains du Pré.

qu'aucun pays donne l'idée de celui-ci. Les autres pays de montagnes ne lui ressemblent point. Je crois que vous le préféreriez à votre belle Suisse".² Il vit les célèbres cascades, le lac de Gaube, le Vignemale, se déplaçant à dos de mulet, avec Dorothee, bien sûr, bonne cavalière. Le médecin traitant de Cauterets (*Camus ? ou Labat ?*) ordonna une interruption de huit jours dans la cure. Le trio avec Andral et sa suite partit visiter. Le 29 juillet on les trouve à l'hôtel Victoria (*alors maison veuve Bellegarde*) sur l'allée des Coustous à Bagnères-de-Bigorre. Ils visitèrent Pau et son château, Coarraze. Des années après, Michel Py, un chasseur de Cauterets qui les avait guidés en montagne se rappelait le "petit vieillard boiteux qui prenait

1 - "Cauterets où les montagnes se resserrant à mesure qu'elles s'élèvent rendent la nature plus sauvage et plus imposante". Reine Hortense. *Mémoires*. Tome I; p 255. Chateaubriand n'y vint qu'en 1829 : "Plus j'étais heureux à Cauterets, plus la mélancolie de ce qui était fini me plaisait" dans *Mémoires d'Outre Tombe*, tome V. p 168. Ce coureur infatigable y était venu pour connaître une admiratrice, Léontine de Villeneuve (comtesse de Castelbajac). Il lui adressa soixante dix lettres.

2 - Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome V; p 94 et 95. J. Orieux. *op. cit.* p 667, 668. "Nos visiteurs ne connurent pas le "nouvel établissement thermal" de la Raillère, commencé en 1818" écrit le docteur Labayle. *Un peu d'histoire locale. Cauterets*. p 205.

les eaux pour se raccommode la jambe. On l'appelait Prince Taille... Taille-et-Rang", ce qui était l'excellente façon de prononcer le nom de Talleyrand, prononciation normale en langue d'oc, les "deux L" donnant un "son mouillé". Py avait reçu cinq cents francs pour une peau d'ours (*et... en remerciements*). Il n'avait pas oublié le prince. Dommage qu'il n'ait rien dit sur la petite et jeune dame du prince ; nous lui aurions acheté une autre peau d'ours ! Il nous est très agréable de savoir que la duchesse de Courlande a connu les Pyrénées chères à notre cœur.

Le 26 août, départ de Cauterets après un long séjour. Montpellier, Nîmes, Marseille, Toulon, Hyères, Lyon (*le 4 septembre*), Bourges (*le 18*) et Valençay.

1818. On annonce un voyage à Naples (*les passeports sont délivrés*) après une cure à Cauterets. On n'alla pas à Naples. Et, pas de trace de passage à Cauterets. Mais le 17 août, sur le registre de Bagnères-de-Bigorre : "Les deux fils de Mme la duchesse Dinot (*sic*). M. Thierry leur gouverneur. M. Andral, docteur, médecin de Monseigneur le Prince de Teleyran (*sic*), M. Samuel, homme d'affaires de Mme la duchesse Dinot, Maison Miro". Où est le prince ? et la duchesse ? en couple à la maison veuve Bellegarde peut-être ? Ils sont à Bagnères.¹

1819. Cure du prince accompagné de son ami Montrond aux eaux de Barèges, sans la duchesse.

1820. Dorothée enceinte de Pauline (*voir : "Vie de famille", plus loin*). Pas de voyage. Il paraît exclu qu'elle ne fut pas du voyage à Bourbon en 1821 et 1822.

1823. Dorothée pour la première fois depuis 1816 voyage seule. Pour ses affaires en Saxe (*la succession de sa mère*) et à Baden-Baden pour sa santé. Elle souffrait de phtisie, avait des crachements de sang. Lettre à Prosper de Barante (*un ami sûr, et qui ne fut pas son amant*) : "ce n'est ici que je veux chercher abri et repos".² Elle se mentait. Jouer un rôle sur la scène du monde était un besoin pour elle. Elle voulait un premier rôle, bien sûr.

Mai 1824. Départ pour le Rhin. Séjour à Johannisberg, chez les Metternich, puis en Saxe. Cure à Baden-Baden avec la duchesse de Raguse.³ Elle avait avec elle son fils Louis. Ce fut ensuite un voyage en Suisse avec la maréchale et Louis. Retour à Paris fin août.⁴

1825. Le trio va à la cure de Bourbon et décide un long voyage (*but : l'Italie*). On se rendra séparément en se rejoignant aux étapes principales. Genève, temps superbe. Coppet est vide, ni le baron de Staël, ni la duchesse de Broglie. De là, alors que le prince va directement à Grenoble, sa nièce, avec la comtesse, fit le détour par le lac du Bourget. Le 28 octobre le trio était reconstitué à Marseille. Il s'installa à Sainte-Marguerite, dans une maison de campagne. Vie de province. Des relations avec les notables, le théâtre dans la loge du préfet. Le soleil était de la partie, c'était agréable et Dorothée trouvait que le prince avait rajeuni de dix ans. En janvier 1826 on partit pour Hyères, où le plus gros propriétaire du pays mit à leur disposition la majeure partie de sa maison. Pour Dorothée ce fut le ravissement : "les promenades du soir comme au mois d'août à Paris... Je ne sache pas d'endroit où il fut plus doux de se sentir vivre".⁵ Le trio se retrouva un bon mois plus tard à Nice et regagna Paris au printemps. C'est à ce voyage que Dorothée découvrit le Midi, la Méditerranée. Elle aimera y revenir.

Un maire d'Hyères a rapporté que fin janvier 1826 la duchesse avait accouché clandestinement d'une fille confiée à M. Fleury, médecin en chef de marine à Toulon "et cela sans que le prince de Talleyrand en eût le moindre soupçon". Un chercheur a attribué à Dorothée la

1 - Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome V. p 107. J. Orioux. *op. cit.* p 674.

2 - J. Orioux. *op. cit.* p 700.

3 - Hortense Perregaux plaisait, son mari, le maréchal était bien en Cour. Et elle avait une grosse fortune, associée de la Banque Laffitte, fille du premier banquier de l'Empire.

4 - Françoise. de Bernardy. *op. cit.* p 166.

5 - Lettre du 31 janvier 1827. Rapporté par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome V. p 203.

maternité de Julie-Zulmé, née de parents inconnus le 23 janvier 1826 Déclarée deux jours plus tard par le docteur Fleury... "La vie personnelle de Dorothée est alors trop obscure et trop compliquée pour qu'on puisse écarter l'hypothèse" pense la biographe de la duchesse.¹ Nouveau mystère ? ou affabulation ?

Juin 1826. Le trio se rend à Pont-de-Sains, le domaine du prince dans la région d'Avesnes. Et de là, Dorothée alla seule à Dieppe, mis à la mode par la duchesse de Berry.

Avril 1827. Séjour du couple à Petit-Andilly (*une petite maison en bordure de la forêt de Montmorency que le prince venait d'acheter à Mme de Duras*). Vitrolles s'y rend le 29 avril, et se préoccupe de la santé de Dorothée qui visiblement ne va pas bien. L'oncle s'inquiète aussi... En mai Dorothée part se soigner à Nérès² où l'on traite les affections des nerfs. L'oncle va à Bourbon amenant avec lui sa petite nièce (?) Pauline. La comtesse vient à Bourbon, le prince l'envoie à Nérès voir ce qui se passait. Il s'ennuie, écrit : "Mes projets de retour dépendent un peu de ceux que l'on forme à Nérès où j'irai passer quelques jours".³ Il écrit aussi au baron Gérard (*le peintre*) qui se trouvait à Nérès, dans l'espoir d'avoir des nouvelles ? Dorothée n'attendit pas l'arrivée de son oncle, elle avait besoin de reprendre des forces, disait-elle. A nouveau les Pyrénées. Bagnères-de-Luchon d'abord. Ça ne va pas dans le Luchon. C'est un nouveau séjour à Bagnères-de-Bigorre. Elle en partit début septembre, par petites étapes, pour regagner lentement non pas Valençay mais Rochecotte...

On pense, généralement, que lors de son retour la duchesse accoucha clandestinement. Piscatory était-il avec elle dans les Pyrénées ? C'est bien possible. C'était le père de l'enfant (*on reparlera de lui, plus loin, dans "Vie politique"*). Pierre de Gorse a révélé que le 12 septembre 1827 Théobald Piscatory (... *c'est bien celui de la duchesse*) déclara à la mairie de Bordeaux Antonine-Dorothée, père : lui-même - mère : inconnue. Charles de Rémusat⁴ a écrit dans ses Mémoires, parlant de la duchesse, "elle a eu trois enfants légitimes. Quant aux autres, je lui connais une fille, Mme Auvity, que Piscatory a élevée et dotée".⁵ C'est à Rochecotte que la duchesse rétablit sa santé. Piscatory habite tout près. A cette époque Stendhal écrivait : "Elle est plus amoureuse que jamais de Piscatory".⁶

Le prince, à Valençay, attendait le retour de l'enfant prodigue. Il avait reçu le 18 août les deux fils de Dorothée avec leur précepteur. 1827, une année difficile...

1828. On prend le chemin de Valençay au cours du printemps. En juillet celui de Bourbon. Retour en Berry le 18 août jusqu'au 4 novembre. Petit séjour à Rochecotte puis retour à Paris. Pauline ne quitta pas ses parents cette année là. On a retrouvé l'harmonie.

1829. Le prince, seul, alla aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Il écrivait à Pauline qui soignait des rougeurs à Boulogne. Mme de Dino seule tout l'été à Rochecotte. On doit penser à Piscatory... Après un long séjour à Valençay, le prince l'y rejoignit en novembre.⁷ Le couple y resta jusqu'en janvier 1830, heureux de se retrouver.

1830. Avril mi-juin, séjour à Valençay. Le prince en partit le 15 juin pour Bourbon, après avoir écrit le 11 à son amie la princesse de Vaudémont : "Le moment décisif approche, je ne vois ni boussole ni pilote". Il a une vision précise en écrivant à Barante : "Mon projet est d'aller d'ici droit à Paris et d'y arriver le 24 juillet". Et, revenu à son hôtel, dans la nuit du 25 au 26, il disait à ses amis intimes : "Jouez à la baisse, on le peut".¹ Le prince empocha un bon

1 - Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 168 et 169.

2 - A 8 km de Montluçon.

3 - Lettre du 20 juin à la comtesse Mollien, femme du ministre de Napoléon. Rapporté par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome V. p 226.

4 - Sa mère, Claire de Vergennes, depuis sa jeunesse avait été très liée avec Talleyrand. Il avait toujours connu le Prince et vivait dans sa société.

5 - Rapporté par Françoise. de Bernardy. *op. cit.* p 173.

6 - Rapporté par Jean Orieux. *op. cit.* p 722.

7 - Jean Orieux. *op. cit.* p 728-730.

1 - Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome V. p 259 à 261.

pli. Rothschild avait eu moins de flair et perdit. Avant la fin septembre le couple était à Londres pour sa plus belle page... qui appartient à la "*Vie publique*", plus loin.

Après la formidable activité diplomatique de 1831, au cours de 1832 Talleyrand alla seul à Bourbon pour un séjour désagréable. Dorothee jouissait seule de Rochecotte où le couple se retrouva fin août pour des jours heureux. Londres le 14 octobre.²

1833. Départ du couple, le 24 septembre seulement, pour Rochecotte, puis séjour à Valençay, en couple, et en décembre à Paris.

22 août 1834. Talleyrand quitte Londres pour ne plus y revenir. Dorothee l'a précédé pour mettre le somptueux Valençay en état de recevoir officiellement le duc d'Orléans. Le prince et la duchesse l'accueillirent en grande pompe du 27 au 29 septembre. En décembre, Paris. En fin d'année, Rochecotte.

1835. Après avoir passé en Touraine l'hiver et le début du printemps, le couple séjournait en juin à Pont-de-Sains. Mme de Dino trouvait absurde ces continuels changements mais s'y résignait par affection pour son oncle, disait-elle à Barante. Avec Pauline, Talleyrand se rendit ensuite à Bourbonne (*une infidélité à Bourbon*). La duchesse de Dino alla, seule, à Bade en juillet retrouver la princesse de Lieven. Et Bacourt l'y rejoignit. La liaison de Dorothee et du diplomate restait secrète, mais c'était un mariage étroit du cœur et de l'esprit depuis Londres (voir plus loin à « *Vie publique* »). En tous cas la duchesse obtint en septembre 1835 sa nomination d'ambassadeur à Carlsruhe. Il resta en poste dans le grand duché de Bade durant quatre années, parsemées de séjours rue Saint-Florentin et de cures à Bade.

Cet été là, Dorothee rencontra, sans doute à Bade, son amie Stéphanie, grande duchesse souveraine de Bade, fille adoptive de Napoléon, femme habitée par le charme des Beauharnais. Les deux femmes s'étaient rencontrées, appréciées et liées lors du séjour de Stéphanie à Paris, en mars et avril 1829. L'éducation libre des filles du Nord de l'une et la libre allure de l'autre se rencontraient avec harmonie. La grande-duchesse fut enchantée de voir Bacourt représenter la France dans sa capitale. Il était un peu un lien entre celles qui allaient devenir si amies. Le perspicace Guizot (*ami de Dorothee. Voir plus loin "Vie politique"*), ministre des Affaires Étrangères, l'estimait bien placé pour réussir la mission dont il l'avait secrètement chargé : obtenir pour le duc d'Orléans la main de la dernière fille de Stéphanie, Marie.³ De Bade, Dorothee s'en alla voyager en Suisse avec la princesse de Lieven et sa fille Pauline.

1836. Le printemps et l'été à Valençay, à l'automne à Rochecotte, de longs mois heureux pour le couple. Reçu le 11, ou le 12, décembre, Balzac avait été tellement fasciné par Talleyrand qu'il en avait négligé la brillante conversation de la duchesse.

Sauf pour les affaires, en Saxe et en Silésie, Dorothee ne séjourna pas au cœur de l'Allemagne (*les pays rhénans restaient, comme au XVIII^e, tournés vers la France*). Elle ne revit pas Berlin. Le palais de Courlande au 7 Unter den Linden restait sa propriété. Elle le loua à la France (*affaire traitée par Talleyrand, sans doute*). Ce fut l'ambassade de Berlin. Le marquis de Bonnay, vieux serviteur de Louis XVIII, fut remplacé par le vicomte René de Chateaubriand qui partit, seul, de Paris le 1er janvier 1821. La Seine était gelée. "Descendu le 11 janvier, à l'auberge, j'allai demeurer ensuite sous les Tilleuls, dans l'hôtel qu'avait quitté le marquis de Bonnay et qui appartenait à Mme la duchesse de Dino" et "L'hôtel des Tilleuls, Unter den Linden, était beaucoup trop grand pour moi, froid et délabré, je n'en occupais qu'une petite partie".¹

Dans la berline qui le conduisait de Paris à Berlin le vieux coureur avait relu les lettres de Mirabeau sur Berlin. Son talentueux biographe rapporte cette lecture mais ne fait aucune

2 - J. Orieux. *op. cit.* p 765.

3 - Marie, princesse de Bade, épousa le fils du duc Hamilton et fut duchesse de Hamilton (maria une de ses filles au prince Albert de Monaco). En 1835 elle venait d'avoir 18 ans. Françoise de Bernardy. "*Stéphanie de Beauharnais*". p 272 et 295.

1 - Chateaubriand. "*Mémoires d'Outre Tombe*". Tome IV. p 158 et 162.

allusion à la famille de Courlande en parlant du séjour de René à Berlin.² Talleyrand et Châteaubriand se détestaient et parlant de littérature contemporaine, le prince observait : "Je veux bien admirer, mais comprendre, non !".³

vie publique

Talleyrand est un homme public. Le faux couple mettait souvent dans l'embarras le protocole. Publique était leur vie de couple. Balzac, pour son roman "Les secrets de la princesse de Cadignan" s'en inspira. Peu à peu Dorothee arrivera à partager la vie publique de son oncle.

Le prince a des obligations à la cour en sa qualité de grand chambellan de Louis XVIII et de Charles X. Il eut été aussi celui de Louis-Philippe si le roi des Français n'avait aboli les charges de la cour. Membre de la Chambre des pairs il se sert d'elle comme de tribune pour s'exprimer publiquement sur la politique, la finance ou la liberté de la presse.

En 1807, à Mittau, on avait songé à marier le duc de Berry⁴ avec Dorothee, duchesse de Courlande. En juin 1816, Talleyrand est à Fontainebleau auprès du roi pour recevoir Marie-Caroline venant de Naples⁵ pour épouser le neveu de Louis XVIII.

Le roi de Naples, Ferdinand Ier, l'avait fait duc le 2 novembre 1815 avec 60 000 francs de revenus. Le 2 décembre 1817 il créa un duché attaché à... Dino ? Le dictionnaire de 1775 mentionnait : "L'île de Dino fournit une quantité prodigieuse de lapins. On pêche près de la côte de cette île beaucoup d'anchois et plusieurs espèces d'excellents poissons". 1 200 mètres sur 500, dans le golfe de Policastro, l'îlot est à 6 km du (petit) port calabrais de Scalea⁶ Le décret de création du duché spécifiait que le titre devait être perpétué dans la famille et immédiatement porté par Edmond de Périgord... Ainsi Dorothee devenait duchesse de Dino, avec tous les avantages attachés à ce titre prestigieux de duchesse, reconnu par la cour comme par la ville.

Devançant le titre, en octobre 1817 le duc et la duchesse d'Orléans reçurent Talleyrand et Dorothee comme un couple. La duchesse Amélie leur témoigna beaucoup d'amitié. Les Tuileries ne pouvaient leur ouvrir les portes... mais nul ne put ignorer l'ouverture de celles du Palais Royal.

En 1824 le couple réussit, à Paris, à recevoir en l'hôtel Talleyrand le prince héritier de Saxe.¹ Ils donnèrent en son honneur un grand dîner avec la présence du tout Paris des Sciences, des Arts et des Lettres.

A chaque crise, mais aussi à la veille du congrès d'Aix-la-Chapelle, le prince s'attendait à revenir au pouvoir. Espoir déçu pour lui et ses partisans au nombre desquels Vitrolles, le visiteur de Löbikau resté très lié avec Dorothee.

2 - André Maurois. "René, ou la vie de Châteaubriand". p 293.

3 - C'est Dorothee qui rapporte le mot de son oncle. Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome V. p 121... Mais il avait beaucoup aimé les "Méditations" de Lamartine !

4 - Charles-Ferdinand de Bourbon, duc de Berry, est le deuxième fils du comte d'Artois, le futur Charles X. frère du Roi, son aîné, duc d'Angoulême, n'ayant pas d'enfant, c'est peut-être lui, mais certainement ses enfants qui régneront. Sur ce projet de mariage de Dorothee au duc de Berry, voir plus haut, chapitre IX.

5 - Née en 1798, c'est son grand-père, Ferdinand Ier, qui règne à Naples. Petite nièce de Marie-Antoinette, nièce d'Amélie, épouse du duc d'Orléans.

6 - Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome V. p 92.

1 - La fille de l'Électeur de Saxe, Marie-Joséphé, était la mère des trois frères derniers rois des Bourbon. Le prince était le neveu à la mode de Bretagne de Louis XVIII.

Le couple avait sa part dans les préparatifs de l'explosion de Juillet 1830 (voir « *Vie politique* »). Le prince joua avec Guizot le rôle déterminant dans la prise du pouvoir par le duc d'Orléans. Une princesse de Naples (*Amélie*) en chassait une autre (*Marie-Caroline*) aux Tuileries. Les conseils et le prestige international du vieux Talleyrand (76 ans) permirent d'asseoir la Monarchie de Juillet dont l'avenir allait se jouer à Londres. Le roi le pressait



Château de Valençay

l'équipage de Talleyrand à Londres

d'accepter l'ambassade à Londres, Molé et ses amis aussi. Il résistait. C'est la duchesse de Dino qui finit par lui faire donner son accord. Elle aimait les Affaires, une grande ambition ou peut-être une lassitude de sa course dans les villes d'eaux... et les aventures. Elle avait su aider son oncle au congrès de Vienne, avait beaucoup appris depuis, fréquenté les politiques, se sentait prête à jouer un rôle de premier plan. Elle savait qu'elle serait l'âme de cette ambassade et l'agent de ce vieillard diplomate de génie.

Talleyrand quitte Paris le 22 septembre. A Douvres : Wesley (*le fils du duc de Wellington*), une garde imposante et les salves des canons des forts. Les Anglais le saluent comme un souverain. Un grand dîner donné par Wellington le soir de son arrivée à Londres. La duchesse de Dino suivit le 30. Le 5 octobre Wellington la recevait à un grand dîner diplomatique avec des égards tout particuliers, et avec le rang d'ambadrice. Elle connaissait les invités. Le prince Esterhazy (*l'Autriche*), Bülow (*la Prusse*) neveu d'Alexandre de Humbolt qu'elle avait bien connu à Berlin, le prince de Lieven (*la Russie*) et la princesse son amie. A Londres le couple fut accepté, reçu par toute la gentry en couple, Dorothée avec le rang d'ambadrice. Wellington imposa cela même au roi, lui rappelant que l'empereur et l'impératrice d'Autriche avaient traité Dorothée en ambadrice lors du congrès de Vienne.

Sur le plan mondain, sur le plan des relations, le couple réussit encore mieux qu'à Vienne à s'imposer. Plus, il fut le couple en vogue. Dorothée écrivait à Barante : "Nos dîners ont du succès ici, ils font époque dans la gastronomie de Londres, mais c'est ruineux et M. de Tal-

leyrand est effrayé de la dépense".¹ Elle avait déjà été étonnée de ce succès. Dans une lettre au même ami : "Je suis reçue avec une bonté parfaite et M. de Talleyrand l'est au gré de mes désirs. Je ne me plains que d'un peu trop d'empressement dans le public".²

L'ambassade du couple fameux à Londres fut, sur le plan diplomatique, une des plus belles réussites que l'on puisse imaginer. C'est le chef d'œuvre de la carrière de Talleyrand. Même Mme de Boigne,³ en connaisseur, constate cette réussite exceptionnelle dans ses mémoires :

"L'attitude prise par M. de Talleyrand à Londres avait tout de suite placé le nouveau trône très haut dans l'échelle diplomatique. Tous les collègues de M. de Talleyrand en Angleterre le connaissaient d'ancienne date. Il tenait une très grande maison dont la duchesse de Dino faisait parfaitement les honneurs ; ils avaient, l'un et l'autre, réussi à se mettre en tête de tout ce qui menait la mode".

L'apport de Dorothée dans cette ambassade ne fut pas que de tenir la maison de son oncle et de briller dans toutes les mondanités. Elle fut d'abord le secrétaire particulier et le confident de l'ambassadeur, qui renvoya celui qu'on lui avait donné, Besson, en le chargeant d'être son observateur à Bruxelles. Mais aussi, elle fut son agent, comme l'avait été Dalberg à Vienne. Elle joua un rôle tout à fait actif dans la marche de l'ambassade et sa réussite.

Enfin Dorothée assurait une liaison directe du prince avec les Tuileries. Elle entretenait une correspondance suivie avec le meilleur agent du roi, Mme Adelaïde (*Mademoiselle, sa sœur*). Sa première lettre est du 6 août 1830. Elle écrivit durant des années.

Talleyrand et Dorothée étaient très liés depuis plusieurs années avec Adolphe de Bacourt.⁴ Ils le firent venir à Londres et Bacourt bientôt fut le collaborateur préféré du prince qui le fit nommer premier secrétaire, puis chargé d'affaires en 1833. Une immense amitié lia Dorothée à Bacourt. Elle se mua en tendresse amoureuse. Pendant trente ans, sauf une interruption de 1844 à 1847, ils s'écrivaient presque journalièrement. On peut penser qu'il existât une liaison entre eux à certains moments. Bacourt l'appela : "Mon Ange".⁵

Mérimée résida à Londres à l'automne 1832 et l'hiver 1833. Il fréquenta assidûment l'ambassade de France. Il a dépeint la vie de ses occupants, et même le tour que voulut jouer Montrond au neveu de lord Palmerston.⁶ Il réussit à lui persuader d'agresser la duchesse pour la trousser. "Une lutte qui dura peu, l'Anglais fut vaincu".⁷ Peu glorieux pour l'anglais, et encore moins pour Montrond l'ami de longue date de Talleyrand. C'est Mérimée qui dans une lettre à Stendhal du 15 mai 1831, nous apprend que Piscatory s'en prit à un journaliste, Latouche, qui avait raconté dans *Le Figaro*, et mal, le déplorable accident dont fut victime la duchesse de "10.NO" (*sic Mérimée*). Il le provoqua en duel (*deux coups de pistolet en l'air*). Et ce duel vint rappeler au public la liaison "10.No-Piscatory". Ce fut une rupture définitive de Dorothée avec ce dernier qui disparut de sa vie.¹

Le couple avait reçu à Valençay, en 1828, Charles de Flahaut² et son épouse. Dorothée la connaissait depuis son mariage avec Edmond. En 1823 la mort de lord Keith fit de sa fille, Mme de Flahaut, une femme fort riche et pair d'Angleterre, une vraie lady. Le général Sebastiani remplaça Molé au ministère des Affaires Étrangères le 2 novembre 1830. Il pensa que Flahaut aurait une habile influence en Angleterre, le prestige de l'amiral Keith, la fortune et la qualité de lady de sa femme aidant. Il pensa aussi que Talleyrand aurait pour agréable d'avoir

1 - Lettre du 27 octobre 1830. Rapporté par Françoise. de Bernardy. *op. cit.* p 195.

2 - Lettre du 13 octobre 1830. Rapportée par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome VI. p 23.

3 - Son père, le marquis d'Osmond, fut ambassadeur à Londres sous la Restauration.

4 - Né à Nancy en 1801, d'une famille de petite mais vieille noblesse. Entré dans la carrière diplomatique en 1822. Absolument conquis par Dorothée.

5 - Françoise. de Bernardy. *op. cit.* p 209.

6 - Premier Ministre britannique après le départ de Wellington.

7 - Rapporté par Jean Orioux. *op. cit.* p 770.

1 - Françoise. de Bernardy. *op. cit.* p 204 et 205.

son fils comme second, et il le fit partir pour Londres sous prétexte de développer le plan du ministère pour résoudre la question belge. Le Prince n'avait pas besoin d'un second, en plus il était contre le plan. Début décembre, il renvoyait son fils à Paris pour motiver son refus du plan. En outre, ne dissimulant pas que sa présence à ses côtés était inopportune.² Flahaut reviendra plus tard. Son fils, le duc de Morny, lui permit d'accéder au poste que son père n'avait pas voulu pour lui... Clins d'œil de l'Histoire !

Le réveil de la Pologne, la défaite des Russes battus par une armée polonaise ressuscitée à l'issue des six jours des batailles de Waver et de Grochon (19, 20, 25 février 1831) amenèrent les Polonais à Londres. Pour trouver des secours, Alexandre Walewski, le fils de Napoléon, s'était distingué sur les champs de bataille susnommés. C'est Thiers qui l'avait poussé à partir combattre en Pologne. Le comité national était présidé par le prince Czartoryski... celui dont Dorothee avait rêvé. Le prince chargea le napoléonide de mission à Londres. Seule l'action diplomatique pouvait arracher au tsar les concessions nécessaires à la vie de la Pologne. Et le 24 mars 1831, après un entretien avec Palmerston (*qui se montra indifférent*), Walewski se présentait à Talleyrand. Il ne pouvait pas faire le poids, et on n'émouvait par le prince.³ La duchesse de Dino se montrait ardente amie de la Pologne. Nous verrons qu'elle échangeait à l'époque une abondante correspondance avec Thiers (*voir "Vie politique"*). La comtesse Tyszkiewicz et toute l'aristocratie polonaise vivant en France encourageaient Talleyrand à défendre la Pologne. Il écrira à Sébastiani : "Il n'est personne aujourd'hui qui ne comprenne que le royaume de Pologne, fortement constitué, formerait la meilleure barrière contre les envahissements menaçant de la Russie."⁴ La France aurait appuyé la médiation de l'Angleterre. Les Anglais ne bougèrent pas. Le 8 septembre, les Russes réoccupaient Varsovie. Et ce fut le prince Czartoryski qui vint lui-même à Londres plaider la cause des insurgés.⁵ Dorothee ne l'avait pas revu depuis le congrès de Vienne... une remontée de pénibles souvenirs : Batowski, Piattoli, la traque menée pour la mettre dans le lit d'Edmond de Périgord...

En tout cas une chose est certaine : il importait peu à Dorothee de ce que la mère de Walewski (*décédée en décembre 1817*) eut eu une liaison - passagère - avec le volage Edmond.⁶

A Londres, Talleyrand fit venir son âme damnée, Montrond. Il était très introduit dans les meilleurs maisons, et aussi dans les autres... Il assurait les liaisons très discrètes du prince avec les ministres anglais, servait d'informateur pour les "opérations" du prince qui, bien sûr, s'en donnait à cœur joie pour agir dans la capitale des affaires. En 1832 un mauvais tuyau, le même jour, lui fit perdre 800 000 francs (*16 millions 1992*), mais il faisait aussi des gains très importants.⁷ Le train de l'ambassade de France était d'une splendeur sans égale.

Talleyrand n'arrivait pas à se retirer des Affaires. Ce fut Dorothee qui, avec tact mais aussi une fermeté douce, obtint qu'il donna sa démission. Elle lui écrivit même, le 18 août 1834, une longue et admirable lettre : "Ce n'est donc pas légèrement que je vous engage à quitter les Affaires. Dans la jeunesse, tout moment est bon pour entrer en lice, dans la vieillesse il ne s'agit plus que de bien choisir celui pour en sortir. Ne marchandez pas avec le public. Imposez lui son jugement, ne le subissez pas. Dites noblement, simplement, avant tout le monde, l'heure a sonné !" ¹

Le 13 novembre 1834, de Valençay, le prince adressait sa démission.

Le 11 décembre, le roi et la reine des Français recevaient à dîner aux Tuileries, le prince, la duchesse de Dino, leur famille (*les Valençay, le baron de Montmorency*), des proches comme

2 - Françoise de Bernardy. "*Flahaut*". p 224-225.

3 - Françoise de Bernardy. "*Walewski*". p 33 à 36.

4 - Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome VI. p 46-47.

5 - Françoise de Bernardy. "*La duchesse de Dino*". *op. cit.* p 203.

6 - Talleyrand le 14 décembre 1817, par un billet, informait la duchesse de Courlande de la mort de Marie Walewska, et précisait : "Edmond avait été lié avec elle ; on disait même fort lié". Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome V. p 101.

7 - Jean Orieux. *op. cit.* p 746.

1 - Rapporté par Françoise de Bernardy. "*La duchesse de Dino*". p 221 et 222.

les Mollien. Le rôle de Dorothée à Londres, durant quatre ans, l'a placée à la tête de la société française. Le couple non seulement est admis à la cour, mais il y jouit d'un grand prestige.

Laissons à la duchesse de Dino de conclure :

"Ces quatre années m'ont placées dans un autre cadre, offert un nouveau point de départ, dirigée vers une nouvelle série d'idées ; elles ont modifié le jugement du monde sur moi. Ce que je dois à l'Angleterre ne me quittera plus, j'espère, et traversera, avec moi, le reste de ma vie".²

Vie familiale

La duchesse de Courlande.

En mai 1816 le prince avait écrit à la duchesse, qui se trouvait en Saxe, de venir les rejoindre à Valençay, une lettre débordante d'affection et de joie de la revoir "Je vais m'occuper de votre chambre". Il affecte dans le château la plus belle chambre (*traduire : appartement*) à la duchesse. "Je ne sais rien de comparable au bonheur de passer ses jours avec vous. Vous avez tout ce qui rend la vie douce, sûre, attachante et agréable. Je vous aime bien tendrement et c'est pour la vie".³ C'était vrai. Le 8 mai le préfet de l'Indre vint en visite à Valençay. Il trouva la duchesse, le prince, Dorothée, et bien sûr la comtesse dans la bibliothèque, classant des livres. Elle repartit pour son château de Löbikau.³ Le prince lui adresse là bas une lettre le 15 juin "on nettoie à force à Valençay. Votre chambre se rapproche ; celle de Mme de Coigny⁴ sera auprès de la vôtre".³ La duchesse avait bien sa chambre à Valençay. Quelques mois plus tard la duchesse séjourna pour la dernière fois à Château-neuf, y reçut sa fille et le prince.

Le 10 janvier 1818, Talleyrand attendait le retour de la duchesse en France pour mai. "Il y aura treize mois alors que je ne vous ai vu. Vous me permettez de croire que ce sera notre dernière séparation"⁴. Elle était présente à Valençay le 5 août lorsque Dorothée, pour fêter la Saint-Louis, alluma un grand feu devant le château en présence de tous les habitants.⁵

Le 18 septembre 1822, à Valençay, il écrivait à Löbikau : "Vous faites défaut. Venez vite. Vous pouvez être à nous le 22 pour la fête".¹ Il s'agit de la Saint-Maurice.

Tous les étés c'était pour la duchesse les grandes réceptions à Löbikau. Cinquante, cent personnes s'y rendaient. Les trois filles aînées de la duchesse se groupaient autour de leur mère. Les séjours à Löbikau devinrent célèbres et recherchés. Y être invité était un privilège convoité car la duchesse choisissait avec soins ses invités. Ce fut une reprise des représentations théâtrales suivies avec succès. La duchesse, pour accueillir tant de monde, construisit une annexe à son château.²

Au printemps 1821 la duchesse tomba malade chez elle en Saxe, et le prince en ressentit les plus cruelles inquiétudes. Lettre du 16 juin : "Je n'ai peut-être jamais senti autant combien je vous suis attaché".³ Le 10 juillet : "Tout ce qui vous connaît doit vous adorer. Adieu, ange de bonté et de douceur !"

2 - Rapporté par Françoise. de Bernardy. "La duchesse de Dino". p 223.

3 - Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome V. p 64, 65, 72, 103, 139 et 140.

4 - Aimée de Coigny, "La jeune captive" d'André Chénier, fut par son premier mariage duchesse de Fleury. Une vie très mondaine, très agitée. C'était "l'amie" de Montrond. Elle est de la société du Prince.

5 - R.P. Raoul. *op. cit.* p 329.

1 - Jean Orieux. *op. cit.* p 691.

2 - Rosalynd Pflaum. "Les Trois Grâces de Courlande". p 305.

3 - Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome V. p 64, 65, 72, 103, 139 et 140.

Le 20 août, à 60 ans et demi, la duchesse s'éteignit.

Après Dorothée sa nièce, la duchesse de Courlande, Anne-Dorothée, fut la femme que le prince aimât le plus. "Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu sur la terre une femme plus digne d'être adorée" dit, peu après, l'oncle à sa nièce.

Edmond, duc de Dino.

Après la séparation définitive du couple, en 1814, Edmond continuait à *nocer*, à se ruiner, à mordre la fortune de Dorothée. Talleyrand veillait. Le 24 mars 1818, après la vente de Rosny, il fit prononcer la séparation des biens. Il ne lui restait rien des trois millions hérités dans la succession de sa mère. Tous rapports d'intérêts avaient cessé. Les époux n'avaient plus aucun point de rencontre, s'ignoraient... sauf le compromis de 1820 (*dont on va parler aussitôt après Pauline*), qui lui valut de voir toutes ses dettes réglées par son oncle. Il habitait rue d'Aguesseau. L'hôtel de la Grange-Bâtelière a été sans doute vendu pour éponger des dettes.

Il semblait avoir l'air de continuer une carrière. Général commandant la 2ème brigade de la 1ère division de cavalerie de la Garde royale en septembre 1815. 1823 le conduisit en Espagne où il se comporta honorablement. Cela lui valut d'être nommé lieutenant-général, fait commandeur de Saint-Louis, mais rapidement mis en disponibilité pour incapacité. Vaguement inspecteur de la cavalerie en 1827 et 1828.⁴ Edmond fait des dettes malgré la pension de 40.000 francs qu'il reçoit de la duchesse. Ses créanciers parisiens le poursuivant, il passe en Angleterre... où il débute par une perte au jeu de 60.000 francs. Les créanciers anglais le mettent en prison. Le duc de Laval, ambassadeur de France, préféra payer.⁵ Edmond, qui ne peut revenir en France, va à Bruxelles. Talleyrand refuse de payer quoique ce soit, de se porter garant de son neveu. Alors en mai 1830 ce dernier alla vivre à Florence, ayant heureusement la pension servie par la duchesse, puis par ses enfants.⁶

La rupture avec sa femme et avec son oncle est définitive.

Pauline

Avec Dorothée, la personne que le prince aima le plus fut sa petite nièce (?).

La duchesse de Dino se trouva enceinte à l'arrivée du printemps 1820. Mme de Souza, à l'été, disait à son fils, Charles de Flahaut, informée par Montrond qui revenait de Valençay : "Madame Dorothée est devenue mystique. Le pauvre Edmond assiste en pitoyable spectateur à cette grossesse envoyée par la grâce de Dieu"... l'esprit caustique du prince, son ancien amant.¹

Le duc de Dino vint habiter quelques mois rue Saint-Florentin. Aucune réconciliation ne changea leurs rapports... "ou l'absence de leurs rapports", selon le mot de Jean Orioux². Talleyrand pour obtenir ce retour y mit le prix. Le 9 mai il sollicita pour son neveu la décoration de grand officier de la Légion d'honneur et en novembre 1820 il paya toutes ses dettes. Pauline naquit le 29 décembre 1820... et on peut penser que son père était le prince, son grand oncle. Après Charles de Flahaut, le peintre Eugène Delacroix³, Charlotte, et maintenant Pauline.

4 - F. de Bernardy. "La duchesse de Dino". p 183.

5 - La duchesse aurait affecté aux créanciers anglais la moitié de la pension d'Edmond pour les désintéresser. Françoise. de Bernardy. *op. cit.* p 184.

6 - Il mourut à Florence. Duc de Talleyrand en 1838, duc de Sagan en 1845. Après le décès de Dorothée, il se remaria le 12 décembre 1864, à Ida-Louise Ulrich, veuve d'un diplomate britannique, Hugh mac Donell. La pension était de 40 000 francs par an.

1 - Françoise. de Bernardy. *op. cit.* p 156.

2 - J. Orioux. *op. cit.* p 689.

3 - L'ambassadeur Léon Noël a contesté cette paternité. "Énigmatique Talleyrand". Chapitre. II. p 48 à 65.

Charles de Rémusat, par la suite, écrira qu'elle ressemblait à sa mère, "mais avec un nez en l'air qui servait à rendre vraisemblable la paternité du prince de Talleyrand". La fille de Pauline, Marie⁴, "rappellera étonnamment Charlotte, la fille de Talleyrand"⁵, mariée à son neveu Alexandre.

Pauline tient une place à part dans l'affection du prince. Il lui laissa sa propriété de Pont-de-Sains (80 000 livres de rente !). Il lui prodiguait tous ses soins avec une grande tendresse. Privé de Dorothee il partait en cure avec elle, encore jeune enfant. Séparé d'elle, il lui écrivait à peu près tous les jours. Les dernières années de sa vie se passent rythmées par les événements qui marquent la vie de Pauline :

Mars 1834, sa première communion à Londres.

Le 29 décembre 1835, il écrit à Bacourt : "Pauline a eu hier 15 ans ! Elle en est très fière ! Je ne suis plus une enfant, m'a-t-elle dit en entrant dans ma chambre, je suis une jeune personne. Puisse-t-elle être heureuse, cette jeune personne là !" ⁶

Tout aussitôt ses premiers bals. "Le Prince recommande de bien surveiller les toilettes de sa nièce ; quand ce qu'on montre est joli c'est indécent, quand ce qu'on montre est laid, c'est très laid" ⁷.

Il l'appelait "l'ange de la maison", et aussi "chère minette".

"S'il y a un bon côté dans M. de Talleyrand arrivé à l'extrême vieillesse, ça a été ce coin d'affection pure" a écrit Sainte-Beuve.⁸

Pauline fut une enfant douce, pleine de charme et d'affection. Le couple fut heureux par sa fille, et incontestablement réuni par son amour pour elle.

Les fils de Dorothee.

Louis, l'aîné, élève sérieux au lycée Henri IV, fut bachelier en l'été 1828. Il partit en Italie pour un voyage de un an. Naples, Rome, Florence où l'attendait Vitrolles, l'ami de Dorothee, alors ambassadeur de France en Toscane. Mais dès janvier 1829, une lettre de sa mère le ramenait en France... On le mariait à Alix de Montmorency.¹ Arrivé à Paris le 21 février. Devant Monseigneur de Quelle, archevêque de Paris, le 26... Affaire rondement menée par le prince !

Celui-ci sollicita de Charles X, pour Louis, le titre de marquis. Refus du roi qui en fit en duc de Valençay.

Pour compléter, le prince, dans la semaine, faisait donation à Louis de la totalité du domaine de Valençay. Louis sera riche, très riche. Le grand-oncle s'était réservé l'usufruit. A noter cependant que le titre de duc de Valençay n'était qu'un titre de courtoisie, n'étant pas attaché à un duché.²

4 - Qui épousa le prince Radziwill en 1857.

5 - F. de Bernardy. *op. cit.* p 156.

6 - Lacour-Gayet. *op. cit.* p 140.

7 - J. Orieux. *op. cit.* p 794.

8 - Sainte Beuve. "*M. de Talleyrand*". p 156. Rapporté par B. de Lacombe. *op. cit.* p 242.

1 - Louis était né le 12 mars 1811 et Alix le 13 octobre 1810.

2 - Louis pair de France en 1846, duc de Talleyrand, de Dino et de Sagan, mort à Berlin en 1898. Veuf en 1858. Remarié en 1861 à Pauline de Castellane, fille du maréchal. De son fils aîné Bosen (1832--1910) pas de descendance mâle, une petite fille, comtesse de Pourtalès en premières noces, épouse Palewski en deuxième. Du troisième fils, Adalbert duc de Montmorency, pas de descendance. Louis fut camarade, puis ami de duc de Chartres, duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe. Il voyagea avec lui en Allemagne.

Le second, Alexandre, réussit en août 1827 l'examen d'entrée à l'École Navale, alors à Angoulême, où il partit. Il y reçut la visite de sa mère qui revenait de Bagnères-de-Bigorre, après Luchon et Nérès. Et l'été suivant il était à Brest. Il fit des campagnes très formatrices sur les côtes d'Amérique du Sud, dans les mers du Sud de 1829 à 1832. Lieutenant de frégate le 1er janvier 1833, il avait vite franchi les premiers grades. Ses notes sont excellentes : "Bonne éducation, bonne tenue, du zèle, des dispositions".³ Et le 9 juin il débarque à Marseille d'un navire sarde de commerce... légitimiste. Il se serait battu en duel avec un officier supérieur orléaniste. Ce qui est certain : il démissionna.

Il s'était rendu à Florence voir son père, et il y eut des heurts entre sa mère et lui. On le retrouva à l'état-major du roi de Sardaigne.

Les Talleyrand.

Le 31 août 1817 Louis XVIII conféra à Talleyrand le titre de duc, mais tout le monde continua à l'appeler Monsieur le prince. Et le 28 suivant, une ordonnance autorisait la transmission du titre de duc-pair héréditaire à son fils aîné Archambaud.

Ce dernier n'était pas gêné, apparemment, en se rendant fréquemment rue Saint-Florentin, en séjournant à Valençay, de voir vivre maritalement, ou à peu près, son frère avec sa propre belle-fille.

Cette remarque vaut pour Boson, l'autre frère du prince. Mais Dorothée n'était que l'épouse de son neveu.

Il en était de même pour les filles et les gendres des deux frères, hôtes habituels de Valençay : Mélanie et Just de Noailles, duc de Mouchy, prince-duc de Poix, et Géorgine et Philippe de Preissac, duc d'Esclignac, grand d'Espagne, pair de France.

Le 20 octobre 1821, à l'âge de 85 ans, mourait l'oncle du prince : le cardinal Talleyrand-Périgord, archevêque de Paris, grand aumônier... serviteur fidèle et zélé de Louis XVIII. C'est Monseigneur de Quelle qui lui succéda.

3 - Alexandre, né à Paris le 15 décembre 1813, mort à Florence en 1894. Épousa en 1839 Valentine de Sainte-Aldegonde, dont la mère était en premières noces veuve du maréchal Augereau. Le comte et la comtesse de Sainte-Radegonde étaient de la société de Talleyrand et Dorothée.. Leur fille Clémentine épousa le comte Alexandre Orłowski.

<i>vie mondaine</i>

Quelques échos des mondanités de la duchesse peuvent-ils être instructifs ?

Février 1817. La duchesse de Courlande participe cet hiver là aux mondanités de Paris. Elle y joue les premiers rôles. "Le duc de Wellington donna un magnifique bal costumé ; il y avait les plus riches toilettes : la duchesse de Courlande, la princesse Bagration, Mme Crawford étaient couvertes de diamants".¹

1er janvier 1818. Les deux quadrilles qui se produisirent au bal de la comtesse Just de Noailles (*filles d'Alexandre duc de Talleyrand, frère du prince*) avaient été réglés par Gardel, célèbre danseur de l'Opéra. Ce fut, en quelque sorte, une répétition générale chez la comtesse qui était dame d'atours de la duchesse de Berry² en vue du bal donné le 3, à l'Élysée, par la belle-fille de Monsieur, frère du Roi. Les quadrilles y évoluèrent en présence du duc et de la duchesse d'Angoulême, du duc et de la duchesse et de mademoiselle d'Orléans.

Dans le premier quadrille "la vicomtesse Alfred de Noailles, jolie tournure ; la comtesse Fritz de Pourtalès, belle et agréable".

Dans le deuxième quadrille "le comte Elie de Périgord,³ la comtesse de Maillé, petite, assez gentille ; la duchesse de Dino, de beaux yeux ; la comtesse Aymeric de Narbonne, bonne danseuse, agréable, gracieuse et petite". Les annotations sont du général Boniface de Castellane.¹ La duchesse de Courlande et le prince, les si fidèles amis, regardaient toujours évoluer avec beaucoup d'émotion Dorothee quand elle dansait.

30 janvier 1820. Le salon de la duchesse de Courlande reste un lieu de rencontre privilégié, au faubourg Poissonnière. Castellane y voit le prince de Talleyrand en grande conversation avec des ambassadeurs... le roi d'Angleterre venait de mourir. Dorothee n'est pas loin.⁴

12 septembre 1824. La duchesse de Maillé⁵ s'est rendue au salon et note : "un grand nombre de tableaux", 4 000 précise-t-elle. "de Gérard, un très beau portrait de la duchesse de Dino".⁶

26 janvier 1825. La princesse Bagration est de nouveau à Paris, visiblement chargée d'une mission par le tsar. Elle donne des raouts.⁷ Inévitablement le prince et Dorothee s'y montrèrent.

29 du même mois. Il y a foule au bal chez le comte Stanislas Potocki... Il n'a pu être donné sans la duchesse de Courlande, duchesse de Dino.⁷

1er février, raout chez la comtesse Just de Noailles.⁷

1er mars 1827. Raout chez la duchesse de Dalberg.⁷

1 - Castellane. "Journal du maréchal de Castellane". Tome I p 331. Maréchal sous Napoléon III, à cette époque sa femme est très liée avec Dorothee. Son fils Henri épousa Pauline, fille chérie de la duchesse de Dino. Sa fille Pauline, veuve, se maria avec Louis duc de Valençay, veuf lui aussi, et fils aîné de la même duchesse.

2 - Castellane. *op. cit.* Tome I, p 350 et 375. Tome II, p 58 et 201.

3 - C'est le fils du prince et de la princesse de Chalais (cousins du prince de Talleyrand), mari d'une de Choiseul. Elie et sa femme sont très riches... et très pingres. Il va commander le 1er régiment des cuirassiers.

4 - Castellane. *op. cit.* p 391 et 392.

5 - Armand, duc de Maillé de la Tour-Landry avait épousé en premières noces, en 1784, une fille du duc de Fitz-James. Veuf en 1809, il se maria avec Blanche-Joséphine de Bascle d'Argenteuil, qui, en 1818 devint dame d'honneur de la duchesse de Berry.

6 - Duchesse de Maillé. "Souvenirs de deux Restaurations". p 124.

7 - Castellane. *op. cit.* Tome II, p 58, 59 et 60.

Avril 1827. La duchesse de Maillé raconte la soirée chez la duchesse de Dino. Elle est reçue par cette dernière à l'hôtel de Talleyrand. Elle n'aurait pu aller chez Talleyrand, mal en cour sous Charles X mais elle va chez la duchesse de Courlande. Elle se sent "un peu isolée dans cette société, j'y connaissais peu de personnes, exceptée la maîtresse de maison dont l'esprit supérieur et la préférence qu'elle m'a témoignée m'inspirent un véritable goût. Je me sentais un peu déplacée au milieu de ces personnages les plus connus pour être de l'opposition la plus hostile au gouvernement". C'est l'art de Dorothée. D'abord réussir à amener dans son salon une grande dame de la cour, dont les opinions ne sont pas du tout en harmonie avec les siennes, et en opposition avec celles du prince. Ensuite, lui donner l'impression qu'elle l'a remarquée et la préfère, elle, duchesse confidente de la mère du futur roi de France, à tous ses autres invités¹. C'est ainsi que doit se comporter une duchesse de Courlande !

Bien remarquer que la duchesse de Maillé va chez la duchesse de Dino et que le prince ne s'y montre pas. Elle sait qu'elle ne l'y rencontrera pas, sans quoi elle ne serait pas allée à cette réception. Dorothée, adroitement, a réussi à avoir SES réceptions, indépendantes de celles du prince, et sous son toit. La plus haute société de Paris l'a admis.

30 avril 1836. La duchesse de Dino donne un bal à l'hôtel de Talleyrand. C'est *son* bal. C'est elle qui invite,² Son amie la princesse de Lieven et Guizot s'y rendirent. C'est là qu'ils se réconcilièrent.²

P

Les salons de l'hôtel Talleyrand étaient ouverts quatre à cinq mois par an. L'hiver 1817-1818, le jour de réception était le lundi. Certains soirs, cinq cents personnes se pressaient dans la fastueuse réception du prince. Le mardi se donnaient les grands dîners, jusqu'à Pâques et donc durant le carême.³ Ce train de vie coûtait une fortune ! Le prince écrivait : "J'aurai un peu besoin d'aller faire des économies à Valençay car l'hiver a été fort cher".⁴ Qui aurait l'idée aujourd'hui de faire des économies en allant vivre dans ce château immense et royal entouré d'une domesticité considérable ?

Malgré les admirables talents de Dorothée et son rang personnel, malgré la somptuosité des réceptions du couple, le faubourg-Saint-Germain, en 1824, lui fit sentir qu'elle était indésirable à l'issue d'une procédure intentée contre Edmond. Déjà en 1818, lors de la décision de justice de séparation de biens, le noble faubourg avait pris position pour Edmond. Mais en 1824, même des portes amies lui furent fermées, telles celle de Mme de Castellane.⁵

A l'hiver 1834-1835, le duc de Noailles, esprit tolérant mais ardent légitimiste, se prit d'amitié pour Dorothée, il en devint même quelque peu amoureux. C'est lui qui réintroduisit - un peu - la duchesse de Dino dans certains salons du faubourg Saint Germain. Voici une lettre révélatrice, celle écrite le 17 janvier 1835 à Rodolphe Apponyi.⁶

"Je suis en France depuis plus de vingt ans dans une position qui devrait croire que je suis au-dessus des préventions ; et bien, je ne les ai point vaincues, je suis toujours considéré comme une étrangère et si, parfois, j'ai cru avoir pris racine, on m'a bien vite prouvé que je me trompais. Pour tout le monde,¹ et même pour les personnes de la famille dans laquelle je suis entrée, je suis une étrangère".¹

1 - Duchesse de Maillé. *op. cit.* p 206.

2 - Gabriel de Broglie. "*Guizot*". p 215.

3 - F. de Bernardy. *op. cit.* p 149. &53.

4 - J. Orioux. *op. cit.*

5 - Castellane, futur maréchal, avait épousé le 26 mai 1813 Cordélia Greffulhe. Le père du maréchal, marquis de Castellane, avait épousé en premières noces une Rohan Chabot. Veuf, il se remaria avec une autre Rohan Chabot, elle-même veuve du duc de La Rochefoucauld.

6 - Apponyi fut pendant de très longues années ambassadeur d'Autriche à Paris. Il avait la confiance de Metternich. Il devint une personnalité de premier plan dans la haute société parisienne.

1 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 125.

Cette lourde hostilité du faubourg Saint Germain, l'ostracisme dont elle était l'objet de la part du Château sous Louis XVIII et Charles X, firent que Dorothee ne se plaisait pas à Paris - pas plus que son oncle à vrai dire - Tous deux, de plus en plus, prirent goût pour Valençay, pour Rochecotte. La tristesse de Dorothee dans la lettre précitée reste cachée, mais on la sent. Cette lecture permet de comprendre que, son oncle mort, la duchesse de Courlande, d'éducation allemande, ait préféré revenir vivre en Allemagne.

vie politique

Le rôle politique que la duchesse de Dino joua en France mérite la thèse fouillée d'un universitaire de talent. Le sujet fait rêver. Il est immense.

Ici on ne pourra qu'avoir de brèves échappées ce qui exclue son rôle - remarquable - dans les "affaires". L'ambassade de Londres étant son chef-d'œuvre. On se limitera aux rapports de la duchesse de Courlande avec les hommes politiques en France.

Talleyrand avait, depuis le Consulat, particulièrement apprécié Mme de Rémusat. Elle était de la société intime du prince et le resta jusqu'à sa mort (*16 décembre 1821*). Dans le salon de Claire de Vergennes,² Talleyrand et sa nièce rencontraient le duc de Rovigo (*Savary, l'amoureux de la comtesse Kielmansegge, amie de la duchesse de Courlande*), Victor duc de Broglie (*mari d'Albertine de Staël*), Pasquier qui joue les grands rôles sous la Restauration (*fidèle amant de Mme de Boigne*), deux sœurs en vue : les vicomtesse de Vintimille et de Fezensac, Villemain, bien sûr le fils de la maison : Charles Rémusat (*"le prince de la jeunesse" pour Victor de Broglie*), et aussi François Guizot, l'homme politique qui montait depuis 1815.³

Les doctrinaires.

Ils ont pour père Royer-Collard et pour animateur Guizot. Les autres se nomment : Victor de Broglie, Prosper de Barante (*mari de Césarine d'Houdetot, fille adoptive de la belle-mère de Pasquier*), Camille Jordan (*intime, comme Barante, de la société du caravansérail de Coppet, amoureux de Juliette Récamier*), Beugnot (*besogneux serviteur de l'État, sous la Restauration comme sous l'Empire*), Charles de Rémusat, Mounier, de Serre, Villemain, Germain (*beau-frère de Barante*). Pasquier, de Serre et Molé s'en détachèrent. Thiers les fréquenta. C'est une revue de ceux qui furent sous la Restauration des têtes pensantes tournées vers l'avenir.

La revue satirique « Le Nain Jaune », en 1816, trouva ce mot pour les désigner. Il resta.⁴ Charles de Rémusat, talentueux railleur, et à l'occasion journaliste redoutable, avait fait sur les doctrinaires une chanson dont les salons s'amuserent beaucoup. Leur doctrine les mettait au dessus des partis. Ils voulaient concilier légitimité, proclamant leur attachement au roi, et liberté. Par eux tout était analysé savamment, mais vu de très haut et en faisant appel aux connaissances les plus profondes de l'histoire et de la philosophie.

Talleyrand disait d'eux qu'ils vivaient entre cour et jardin, sans jamais regarder dans la rue. "Plus tôt qu'ils ne le pensaient ces hommes furent contraints de regarder dans la rue, et le spectacle offert à leurs yeux n'eut rien de réjouissant pour leur libéralisme".¹

2 - Mme de Rémusat était la fille de Charles Gravier de Vergennes, fils du marquis de Vergennes (frère aîné du grand ministre de Louis XVI) et d'Adélaïde Françoise de Bastard, grande famille bien connue à Toulouse et Agen.

3 - Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome V. p 65 et 66. Guizot avait été secrétaire général du ministère de l'Intérieur en avril 1814, puis celui du ministère de la Justice le 14 juillet 1815. Directeur général de l'administration départementale et communale en janvier 1819.

4 - Gabriel de Broglie. "*Guizot*". Tome I. p 65 et 66.

1 - Franz Blei. "*Talleyrand*". p 267.

L'hôtel de Talleyrand

L'hôtel de Talleyrand devint, peu à peu, un lieu de rencontre privilégié pour ceux qui se mirent à regarder vers le duc d'Orléans.



*le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe.
Par Julien*

Le prince, par sa famille mais surtout par les dames du sérail, savait tout ce qui se disait au faubourg Saint-Germain, mais aussi à la cour, dans les ministères et les ambassades. Bien entendu Montrond plongeait dans tous les milieux, et se montrait un précieux informateur pour le prince. Cependant les contacts avec les doctrinaires et les libéraux se faisaient par son *agent*, la duchesse de Dino. Elle invitait les têtes pensantes de l'opposition à l'hôtel de Talleyrand, mais chez elle. Les invités ne s'arrêtaient pas à l'entresol pour voir le prince dans ses appartements. Ils montaient à l'étage. Arrivés sur le palier, ils ne se dirigeaient pas vers la somptueuse réception du prince, donnant sur les Tuileries, mais vers les appartements de la duchesse. Le prince n'invitait pas les opposants au roi...

La duchesse de Dino, elle, recevait qui elle voulait, en femme du monde.² En politique les hommes ont toujours eu le dessous en face des femmes du monde. Et les ténors de la diplomatie n'ont réussi que grâce à leurs appuis (*c'est ce que disait Napoléon*). Elle recevait Thiers, Mignet, les généraux Foy, Sébastiani, l'opposition libérale, Guizot compris.

Tous les ressorts des mondanités étaient utilisés. En 1816, le prince s'opposait avec une grande efficacité au ministre de la Police, Decazes. C'est Villèle qui raconte à sa femme, dans une lettre : "Il a pris pour son jour de réception le mercredi, parce que c'est aussi le jour du ministre de la Police, et il a fait à MM Molé et Pasquier la malice de les inviter afin de les empêcher d'aller chez M. Decazes".¹

En 1822, au Sénat, Talleyrand s'opposa au projet de loi de Villèle sur la répression des délits de presse. Il passa ce jour là dans l'opposition libérale. Villèle le tint pour adversaire déclaré. Moins d'un an plus tard (3 février 1823), au Luxembourg, il s'opposa à l'intervention en

2 - Jean Orieux. *op. cit.* p 727.

1 - Villèle. Lettre du 22 novembre 1816, rapportée par Lacour-Gayet. *op. cit.* p 74.

Espagne. A partir de cette époque "Il parut non plus seulement l'ennemi du ministère de droite, mais déjà l'adversaire de toute la politique royale".²

Vitrolles.

Nous l'avons rencontré faisant fortuitement la connaissance de Batowski. Puis faisant, en compagnie du prince de Salm, de la duchesse de Bouillon et de sa femme,³ la connaissance à Altenburg de la duchesse de Courlande. Grâce au prince de Salm (*prince du Saint Empire germanique*) Vitrolles est bien introduit dans les petites cours allemandes, reçu par l'évêque de Mayence, Dalberg, se lie avec son neveu, le futur duc Dalberg. Il reste lié à la duchesse de Courlande. Il a connu Dorothée enfant et il lui voue une très tendre amitié. Le baron est le confident de Monsieur, frère du Roi. Monsieur pensa se servir de Talleyrand pour avoir l'aide du tsar afin de se débarrasser du duc de Richelieu. Vitrolles se rendit chez la duchesse de Dino, eut un tête à tête avec elle, carrément.⁴



le baron de Vitrolles

Disons le : Vitrolles était tombé amoureux de la duchesse de Courlande (*un de plus !*). Elle avait toujours refusé d'être sa maîtresse mais sut rester l'amie. A l'automne 1829 elle l'invita à venir à Rochecotte... Afin d'attirer un légitimiste ultra dans le guêpier Orléaniste ? Tout est possible pour une femme du monde vis à vis d'un vieil ami de famille. Ce fut le baron qui refusa.

Après la mort de sa mère, Dorothée avait vu les sentiments de Vitrolles à son égard changer de nature. Elle savait être franche avec ses amis et lui écrivit :

"Il vaut mieux que je vous traite un peu durement dans le présent pour n'éprouver dans l'avenir aucune de ces secousses qui sont devenues tout à fait au-dessus de mes forces... Je n'ai rien dans le cœur ni dans la pensée qui ne soit parfaitement amical pour vous. Je vous en conjure, ne gênez pas l'amitié pour les maussades susceptibilités de l'amour".¹

Une correspondance suivie, considérable, s'échangeait entre la duchesse et le baron, à tous moments. Ainsi le 21 octobre 1818 : "Il est onze heures du soir, et je vous quitte pour aller

2 - Louis Madelin. "*Talleyrand*". p 382 et 383.

3 - Thérèse de Folleville, fille adoptive de la duchesse de Bouillon, épousa le baron de Vitrolles en 1796. Elle était bien probablement la fille du prince de Salm et de la duchesse de Bouillon qui formaient un couple uni.

4 - Jean Orioux. *op. cit.* p 675 et 730.

1 - Rapporté par F. de Bernardy. *op. cit.* p 162. 153.

faire du thé à une vingtaine de personnes qui sont encore ici". Onze heures du soir, chez un noctambule comme Talleyrand c'est de bonne heure...

La rupture entre les deux amis fut cependant totale après l'invitation de Rochecotte et la parution du premier numéro du « National ». Que s'est-il passé entre eux en janvier ou février 1830 ? C'est-à-dire avant la Révolution de Juillet. Les divergences ne manquaient pas entre eux et leur permettaient un dialogue sans nuage pour leur amitié. Ce fut certainement grave. Dorothée en conserva aigreur et rancœur. Elle parlera de Vitrolles avec mépris.

Françoise de Bernardy a constaté ceci : alors qu'elle réclama à Royer-Collard et à Monseigneur Dupanloup les lettres qu'elle leur avait envoyé, elle ne fit pas de même avec Vitrolles. Cette copieuse correspondance nous est ainsi parvenue.²

Ainsi Dorothée sut-elle conserver un lien avec le camp ultra.

Regards vers les Orléans.

Il fallait atteindre le duc d'Orléans. Talleyrand chercha la femme. "Que voulez-vous faire d'un homme qui n'a ni maîtresse, ni confesseur" dira de Louis-Philippe un de ses ministres.

La personne la plus influente auprès du duc, son agent le plus sûr vit dans son intimité. Ils n'ont aucun secret l'un pour l'autre. C'est sa sœur, Madame Adélaïde. Qui pourrait mieux réussir pour prendre contact avec elle, et nouer des relations politiques très suivies, que la duchesse de Dino ? Celle-ci sut se faire complaisante, empressée, avec l'adresse d'une duchesse de Courlande. Les deux fidèles agents, celui du duc et celui du prince, s'entendirent parfaitement bien, s'appréciant profondément. Une correspondance politique, d'homme à homme, se poursuivit des années durant entre ces deux femmes. Elle prépara le règne du roi des français, fut essentielle lors de l'ambassade à Londres. Devant l'efficacité et le savoir faire de ces deux femmes de tête on est ébloui.

Le prince, en 1829, dans le salon de son fils Flahaut, disait, parlant des Bourbons, qu'il fallait les chasser pour avoir la tranquillité. Le mot du prince circulait dans tous les milieux libéraux de Paris.³

2 - Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 183.

3 - Rapporté par Stendhal. "Correspondance". Tome VI. p 285.

Royer-Collard (1763-1845).

Royer-Collard

Le début du siècle le trouve membre très actif du petit comité royaliste qui à Paris correspond avec Louis XVIII par le canal de l'agence de Souabe, le principal réseau royaliste. Le noyau des fidèles exilés avec le monarque lui trouve intelligence et expérience politique.¹ De ce philosophe et de cet historien l'Empire fit le doyen de la faculté des Lettres de Paris, car Napoléon avait créé l'Université. « C'était un homme non de l'Ancien Régime mais de l'ancien temps. Esprit admirablement libre et élevé avec un ferme bon sens, plus original qu'inventif, plus profond qu'étendu. Il luttait avec succès dans sa chaire contre l'école matérialiste du XVIII^e ». ² Quand Guizot se vit confier - à moins de 25 ans - la chaire d'Histoire moderne, créée pour lui par Fontanes qu'il venait d'étonner,³ Royer-Collard remarqua de suite ce surdoué. Il se lièrent sur le champ.

En avril 1814 Royer-Collard se vit très introduit auprès de l'abbé de Montesquiou, ministre de l'Intérieur, qui cherchait des hommes nouveaux, et il lui recommanda ce jeune homme si prometteur : Guizot, 27 ans, fut nommé secrétaire général du ministère de l'Intérieur, tandis que Royer-Collard recevait la direction générale de la Librairie. C'était un légitimiste convaincu. Il déclarait dans un discours : "La légitimité du pouvoir, qui est la vérité dans le gouvernement, donne un plus libre essor à toutes les doctrines salutaires et généreuses",⁴ car ce royaliste légitimiste est un libéral, et un catholique libéral. Il a reçu une forte éducation classique et chrétienne, base de la communion d'esprit de Royer-Collard et de Guizot : concilier le libéralisme avec le royalisme mais aussi avec le christianisme.

Il conserva la réputation d'un homme irréprochable et reçut le respect de tous. Il était "la conscience du parti libéral, le flambeau et l'inflexible gardien de la moralité publique".⁵ Tout naturellement, c'est toute une élite qui s'est groupée autour de lui et de Guizot.

En 1824 le glissement, commencé en 1821, s'affirme. Les Ultras, fer de lance et noyau dur des Royalistes, présentent pour l'avenir un grave danger qui conduit les Royalistes libéraux peu à peu à gauche. Ils partagent beaucoup des opinions de Talleyrand qui a commencé à prendre position, au Sénat, en 1821 lors du grand débat sur la liberté de la presse, et qui a définitivement basculé dans l'opposition en intervenant avec force, au Luxembourg, en février 1823, contre l'intervention en Espagne. Lui, le champion de la légitimité (*au printemps 1814, au congrès de Vienne*) s'était, au Sénat, expliqué sur la légitimité des rois, "le pouvoir

1 - Mansel. "Louis XVIII". p 104 et 105.

2 - François Guizot. "Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps". Tome I. p 18 et 19.

3 - Fontanes : le Grand-Maître de l'Université.

4 - Guizot. *op. cit.* Tome I. p 142. Discours prononcé le 19 août 1815 lors de la distribution des prix du Grand concours de l'Université (distribution présidée par lui).

5 - Tarlé. *op. cit.* p 332.

mystérieux de la légitimité" disait-il. Elle n'était pas sacrée pour des raisons surnaturelles mais pour des raisons humaines. Ce qui est sacré c'est la Loi, dont le roi est dépositaire.

En 1824 ces députés royalistes libéraux viennent davantage de milieux sociaux élevés que ceux représentant le passé révolutionnaire. Ils forment une opposition déclarée au gouvernement du roi, à la Chambre comme à la Pairie. Mais c'est une opposition loyale. Les plus influents, comme Royer-Collard, sont attachés à la dynastie des Bourbons, nommons : Guizot, le comte de Sainte-Aulaire (*beau-père de Decazes, le favori du roi*) et aussi le général Foy.¹ Ils sont peu nombreux mais capables, dynamiques, innovateurs, et ils sont écoutés. Les plus brillants orateurs de la Chambre sont Guizot et Foy.

Voilà toute une équipe qui intéresse Talleyrand, ils sont l'avenir, car beaucoup sont très jeunes. C'est par eux et avec eux qu'il pourra revenir au pouvoir. Il faut donc qu'il se rapproche d'eux, à commencer par leur chef. Comment s'y prendre ? Royer-Collard n'aime pas Talleyrand, pas du tout. Il est abrupt, et le prince ignorait peut-être le propos sans appel du doctrinaire : "Il y a deux êtres dans ce monde que je n'ai jamais pu voir sans un soulèvement intérieur : c'est un régicide, et un prêtre marié".² Le destin servit le prince...

Le doctrinaire avait épousé une de Forges de Chateaubrun, de noblesse berrichonne, qui en 1822 recueillit dans la succession d'une tante le domaine de Châteaueux, à 16 km de Valençay. Il était certain que le nouveau châtelain ne rendrait jamais visite au prince, et refuserait ses invitations. Talleyrand se déplacerait, malgré son rang, malgré son âge. Et il écrivit à son voisin qu'il désirait, en compagnie de sa nièce, lui rendre visite. Le voisin répondit que cela n'était pas possible, sa femme étant malade... Mais la maladie n'arrête pas un prince, de surcroît accompagné d'une duchesse de Courlande. Il se rendit à Châteaueux avec Dorothee. Accueil glacial de Royer-Collard, mais un prince de Talleyrand sait rompre la glace la plus épaisse. Le doctrinaire se dérida et la conversation s'engagea. Le reste fut l'œuvre de la séduction et du charme de Dorothee. On se déclara enchanté de se connaître, d'être voisin et on ne se quitta plus. Après la comtesse, née princesse Poniatowska, le plus habitué, le plus intime de Valençay fut Royer-Collard. Une correspondance ininterrompue s'établit entre le couple fameux et le doctrinaire qui leur resta très attaché, avec une affectueuse fidélité.

C'est là, très certainement, une des grandes victoires de la duchesse de Courlande. Le pouvoir de séduction et la capacité de ce couple fameux à ouvrir d'abord, nourrir ensuite les plus agréables conversations dans n'importe quelle circonstance n'appartiennent qu'à eux.

Il faut remarquer qu'un lien très étroit va exister entre ce couple et le couple Royer-Collard. Talleyrand avait fait choix, comme médecin personnel, d'un praticien renommé dans Paris. Le docteur Andral. Il accompagna le couple aux Pyrénées en 1817 et 1818. Ce médecin épousa la fille des Royer-Collard. Le destin ? Non, plus vraisemblablement la duchesse de Courlande. Ce détail peut expliquer aussi l'attachement et le dévouement du doctrinaire pour le couple fameux (*rapprochement qui n'a pas été remarqué par les historiens du Prince et de Dorothee*).

Le prince gagnait, gagnait toujours avec Dorothee.³

1 - Mansel. *op. cit.* p 421.

2 - Rapporté par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome V. p 153 et 154.

3 - A lire : Roger Langeron. "*Un conseiller secret de Louis XVIII, Royer-Collard*".

Victor de Broglie.

Une jalousie de femme vint faire obstacle à l'établissement de rapports d'intimité et d'affection entre le prince et sa nièce, Victor duc de Broglie et Albertine, son épouse, fille de Germaine de Staël.¹ La duchesse de Broglie savait que l'ex-évêque d'Autun avait été l'amant de sa mère. Cela n'était pas une difficulté. L'héritière de Necker avait eu tant d'amants !

Le climat de la Restauration étant venu se conjuguer avec la demande présentée au gouvernement de Louis XVIII de la restitution des deux millions avancés par Necker au gouvernement de Louis XVI, Albertine après son mariage s'était convertie au catholicisme. Elle se montrait sur tout ce qui touchait à la religion plus orthodoxe que le pape... Évidemment la situation de Talleyrand, cet évêque marié, lui faisait horreur.²

Les deux couples étaient obligés de se rencontrer. En 1822, après la ferme intervention du prince sur la liberté de la presse, le duc et la duchesse d'Orléans réunirent à un même dîner, au Palais Royal, Talleyrand et sa nièce, Victor et Albertine de Broglie.³ C'est donc bien la preuve qu'on pouvait les inviter ensemble. Le 26 février 1823, après la déclaration (*écrite*) fracassante du prince contre l'intervention en Espagne, la duchesse de Broglie recevait à un dîner ce dernier et Dorothée, invités en couple, reçus en couple. A ce dîner, Mme de Sainte-Aulaire, Guizot, Molé, Benjamin Constant, La Fayette, les généraux Foy et Sebastiani. Un dîner politique. Les convives n'étaient pas d'accord. Foy défendait le Directoire. Guizot l'attaquait. Foy justifiait une intervention de Manuel à la Chambre où la droite voulut voir une apologie du régicide. Talleyrand se vit plutôt malmené par la maîtresse de maison. Il fut prudemment averse de paroles. Dorothée resta maussade. Le prince, pensait-elle, ne serait-il pas compromis par ce dîner avec La Fayette ? Ce dîner ne fut pas une occasion de rapprocher les deux couples.⁴ La maîtresse de maison nota, les bougies de sa réception éteintes : "Elle (*la duchesse de Courlande*) voudrait faire des révolutions populaires avec des robes de crêpe et des turbans d'argent, bouleverser la société sans déranger ses soirées. C'est une singulière personne, elle est toujours sur la défensive. Son esprit est tranchant et formel, mais elle en a beaucoup".⁵ Les rapports entre les deux duchesses manquaient de chaleur. Certes, dans la position qu'occupait chacun de ces couples, ils ne pouvaient s'ignorer. A une réception de cinq cents personnes chez l'une des duchesses, on pouvait voir l'autre accompagnée de son prince

1 - Né en 1785, petit-fils du maréchal de Broglie ministre le Louis XVI. Son père avait été un membre marquant du Club des Feillants en 1790, avec Talleyrand, Jaucourt, Castellane (père), Montesquiou, Montmorency. Victor épousa Albertine en février 1816. Mariage civil à Livourne. Double mariage religieux à Pise.

2 - Jean Orieux. *op. cit.* p 698.

3 - Françoise de Bernardy. *op. cit.* p 161.

4 - Lacour-Gayet. Tome V. p 170 et 171.

5 - Rapporté dans les "*Souvenirs du duc de Broglie*". Cité par J. Orieux. *op. cit.* p 694.

ou de son duc. Pas à une réception se restreignant à quarante personnes. Point du duc et de la duchesse à Valençay. Point du prince et de la princesse de Courlande à Broglie.

Et c'est dommage car Victor est un des ténors des libéraux prisés par Talleyrand. Et Dorothée aurait fort apprécié Victor... Mais « cherchez la femme », aurait dit Talleyrand.

A la fréquentation de ce couple princier, le duc et la duchesse de Broglie préféraient l'intimité d'un bourgeois, celle du couple Guizot. On aurait pu craindre quelque rivalité entre Guizot et Broglie, les heurts d'un certain climat de compétition au moins. Ils s'estimaient, s'aidaient mutuellement. C'étaient de vrais amis. L'intimité qui ira grandissante entre le couple ducal et le couple bourgeois fut une entrave réelle à une entente entre les châtelains de Broglie et ceux de Valençay.

Guizot pour Dorothée c'est l'homme brillant, porteur d'avenir, le fin politique. La considération toute exceptionnelle de Royer-Collard pour Guizot ne peut que lui rendre plus difficile d'admettre qu'il ne soit pas de sa société alors que les Broglie sont si intimes avec lui. Plus cette intimité grandissait, plus Dorothée se sentait privée et plus sa jalousie grandissait.

Parlant du duc de Broglie, Mme de Boigne affirme : "Celui-ci acquit de nouveaux droits à l'intimité de la duchesse de Dino en refusant de faire avancer M. de Bacourt avec une faveur trop criante". Information exacte ? ou ragot ? Ces lignes se trouvent au milieu des pages où Mme de Boigne n'est pas tendre pour le Prince avec sa nièce. Evidemment, Dorothée continuait à échanger avec Bacourt des lettres débordantes de tendresse.¹

Nous pensons qu'il n'y eut donc pas de correspondance entre Dorothée duchesse de Courlande et Victor duc de Broglie.

Le duc fut souvent ministre, dans des ministères où siégeait ou que présidait Guizot, et la réciproque fut vraie sous la Monarchie de Juillet.

Adolphe Thiers.



Adolphe Thiers

Pas meilleur que Guizot, mais plus brillant. Il pétille. Il peut être une bombe. Il a le même sang que les frères Chénier, du sang grec ! Mais était-il grec ?¹ Ami de jeunesse de Mignet,

1 - Mme de Boigne. "Mémoires". Tome II. p 362 et 363.

Bacourt fut ambassadeur à Karlsruhe jusqu'en 1840 où il fut nommé au poste de Washington, pour aller en 1842 à Turin.

1 - Né à Marseille le 18 avril 1797 d'un père quelque peu aventurier, toujours absent, et d'une demoiselle Amic, fille d'un négociant. La grand-mère maternelle d'Adolphe était grecque, une Santi-Lhomaka. La cousine germaine de cette dernière, Elisabeth Santi-Lhomaka, épousa le 25 octobre 1754, Louis Chénier, diplomate, père du poète, André, et du dramaturge Marie-Joseph. Cette Elisabeth était née à Raguse, et

étudiant en droit à Aix en 1816, il rêvait de politique : "Un jour, si je vais à Paris, j'enfoncerai Royer-Collard", c'est la traduction. L'original (*en note*) est plus savoureux.² Quelle supériorité à notre langue d'oc ! sans aucun parti pris, bien entendu.

Il est venu à Paris, a vu Manuel qui l'a placé secrétaire chez le duc de La Rochefoucauld-Liancourt. Il visite le salon de 1822, contemple « Dante et Virgile aux Enfers » d'Eugène Delacroix, que beaucoup classent dans les barbouillages. Adolphe dit : "Je ne crois pas me tromper, M. Delacroix a du génie".² Il entendit les rumeurs sur la filiation de Delacroix et il n'hésita pas. Il écrivit un article dans le « Constitutionnel » pour saluer le génie du peintre, dont le tableau était éreinté par la critique.³ Ce fut ainsi que Talleyrand, début 1823, rencontra le marseillais dans le salon de Laffitte.³ Dès lors les deux hommes eurent de nombreux entretiens en tête à tête. Talleyrand forma Thiers à l'histoire et à la politique. Il assura le départ de sa carrière.

Il fut rapidement remarqué. "Monsieur Thiers qui est le plus petit orateur de la Chambre montre un grand talent".⁴ Thiers pouvait s'allier occasionnellement aux doctrinaires et aux amis du "Globe"... mais non en être. Il ne peut être, partout, que le premier. Ce fut une rivalité ouverte entre lui et Guizot : "M. Thiers s'étonne que la France ne se nomme pas la Thiéride, et M. Guizot qu'elle ne porte pas le nom de Guizotide".⁵ Assidu de l'hôtel Talleyrand, il est aussi invité à Valençay avec sa maîtresse Mme Dosne, sa fille, qu'il a épousé, et Melle Dosne, sa belle-sœur. Seuls les grands pouvaient se permettre de tels écarts. Le prince de Monaco avait ouvert la série en épousant la fille de sa maîtresse, la belle et génoise marquise de Brignolles, dont la belle-fille fut amie de Talleyrand, elle-même belle-mère de Dalberg.

Thiers est des petits dîners politiques réunis par Dorothee dans ses appartements privés de l'hôtel Talleyrand. Et rapidement s'installe une abondante correspondance entre ces deux têtes politiques, la fille de Courlande et le fils de la Provence. Alors que dans la volumineuse correspondance, sous la Restauration, avec Vitrolles, les vues politiques laissent la plus grande place aux confidences personnelles, ici il n'y a de place que pour les confidences politiques, même si le ton est intime.⁶

Lors d'un séjour à Paris, le Prince et sa nièce, le 10 décembre 1833 (*pendant l'ambassade à Londres*) furent reçus à l'hôtel Thiers, place Saint Georges, par M et Mme Thiers. Adolphe avait épousé Melle Dosne un mois plus tôt. Ce fut lors de ce dîner que le couple sulfureux du prince fit connaissance des trois dames Dosne. Au dîner : Mignet, Bertin de Vaux.⁷ Un dîner politique d'abord.

Thiers en 1830 avait pris son vol. En novembre le président du Conseil, le banquier Laffitte, ministre des Finances, le choisit comme secrétaire d'État aux Finances. En 1833 il était ministre du Commerce et des Travaux Publics. Il prenait de plus en plus de hauteur... et ne craignit plus rien de Talleyrand mort. Il qualifia le départ du prince de capucinade, ne présenta même pas ses condoléances à la famille, à la duchesse de Dino, et ne reparut pas devant elle.¹

La duchesse de Courlande était de famille souveraine, vraiment d'un autre monde. Elle ignora l'existence de ce petit marseillais de 1m 55 qui mêlait la grossièreté à l'ingratitude.

Louis-Mathieu comte Molé.

catholique, pas grecque et orthodoxe. La mère d'Elisabeth, d'une famille de Raguse, s'appelait Elisabeth Petri de Miconos. La belle Mme Chénier se fit passer en France pour grecque. Deux cents ans après, tout le monde le croit encore... Pas l'auteur.

2 - "Ebé, oun djour, si voon à Paris, faraï péta Rouyé-Collard", "*Aspects de Monsieur Thiers*". Jean Lucas-Dubreton. p 28 et 30.

3 - Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome V. p 161 et 162.

4 - Castellane. *op. cit.* Tome II. p 455.

5 - "*Mémoires du comte Horace de Viel-Castel*". Tome II. p 16.

6 - Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 198.

7 - Lacour-Gayet. *op. cit.* p 85. Les Bertin de Vaux possèdent et dirigent Le Journal des Débats.

1 - J. Orioux. *op. cit.* p 817.



C'est un doctrinaire, de la société du prince et de sa nièce, ami de Guizot et de Broglie, ministre des Affaires Étrangères à l'été 1830, souvent ministre et même président du Conseil de Louis Philippe. Il avait été ministre de Louis XVIII.

Né en 1781, ce fut un jeune homme doué, remarqué par Napoléon qui en fit en 1806 un auditeur au Conseil d'État et le 20 novembre le ministre de la Justice. Pair de France le 2 juin 1814. C'est un ténor des milieux politiques.²

D'après la biographe de la duchesse de Dino, les rapports de celle-ci et de Molé furent orageux. Parfois très bons mais parfois électriques. Molé passait pour avoir un caractère difficile, sa brouille avec le faubourg Saint Germain, quand il glissa à gauche avec les doctrinaires, l'avait aigri et sa santé était déficiente.

Il a noté un entretien avec Dorothée en décembre 1822 : "Mémorable entrevue de trois heures en tête à tête avec Mme de Dino. Femme étonnante et point de ce temps. Demi confiance. Ses rapports avec Talleyrand, son dévouement pour lui, les devoirs et la conscience qu'elle s'est faits. Le jugement qu'elle porte de Talleyrand dans ses mémoires. Elle a fait ce qu'elle a pu pour qu'il n'y mentit pas et au contraire confessât tout très haut. Elle a écrit un récit de sa propre vie où elle avait fort à rougir".³ Ce n'est pas très gentil, il est vrai que dans ses mémoires Molé n'est pas tendre, de façon générale.

On doit remarquer que la période, disons, de froid, et non de brouille, entre Molé et Dorothée correspond à celle où Mme de Castellane ferma sa porte à cette dernière. Bien sûr ! Une tendre et longue liaison existait entre Molé et Mme de Castellane. Les contemporains parlaient d'eux comme de nouveaux Philémon et Baucis, ou comme du chancelier Pasquier et de Mme de Boigne.⁴

Par la suite ces dames se réconcilièrent et Molé reprit des relations amicales avec la duchesse de Dino, conservées jusqu'à sa propre mort en 1855.

Piscatory

Né en avril 1800 à Paris, Théobald Piscatory fut adopté par Antoine Piscatory, d'origine hellénique. Il n'avait donc pas plus de sang grec que Thiers, et même moins. Quelles étaient ses attaches en Touraine ?

2 - Un peu oublié : il n'existe aucune biographie de Molé.

3 - Molé. « *Souvenirs d'un témoin de la Révolution et de l'Empire (1791-1803)* », « *Le comte Molé (1781-1855)* » par le marquis de Noailles. Le texte rapporté est cité par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 163.

4 - Signalé par Gabriel de Broglie. *op. cit.* p 299.

On sait qu'en 1824 il alla combattre avec les Grecs dans leur lutte pour l'indépendance. Mais qui amena Piscatory à Valençay, en 1826 ? Il troubla beaucoup la duchesse de Dino. Nous le savons par ses confidences à Vitrolles dans une lettre du 21 septembre :

"Les consolations de l'amitié me deviennent chaque jour plus nécessaires ; je leur demande de me tenir une grande place et surtout de m'empêcher de sentir un vide que je ne voudrais plus voir remplir par ce qui a tant agité et gâté ma vie ; je ne jure de rien cependant ; mais je n'ai rien dans mon passé pour me bien disposer en faveur de ce sentiment qui vous a été à vous si doux, si secourable".¹

On tient pour certain que Dorothée se donna à Piscatory. C'est lui qui lui fit acheter le château de Rochecotte. Il possédait un domaine non loin de Chinon.

Mais Piscatory écrit, fait de la politique et il est de l'opposition, écoute et lit attentivement les doctrinaires. Journaliste, il prend part à ce grand débat qui secoue l'opinion. C'est lui qui amena à Rochecotte les deux compères de Marseille, Thiers et Mignet, fin septembre 1829. La duchesse de Dino revenait de Brest où elle avait été embrasser son fils Alexandre. Et on parla politique. C'était le but de cette rencontre très amicale. Le Prince était rentré à Paris.² A ce colloque participait aussi Armand Carrel, Rouennais, ex-carbonaro. Le rôle de Piscatory fut très certainement important dans la détermination de la duchesse de Dino à jouer aux conspirateurs pour préparer le départ des Bourbon.

Nous savons que le lien entre la duchesse et Piscatory se rompit durant l'ambassade à Londres.

Piscatory fut élu député de Chinon en 1832 et rejoignit à la Chambre les doctrinaires. Royer-Collard ne l'aimait pas, disant : "Ce n'est pas un fat, c'est le fat".³ Le grand homme de Piscatory fut Guizot. Il l'admirait et plus il le connut plus il l'admira. Devenu président du Conseil en 1840, Guizot le fait nommer ambassadeur à Athènes puis à Madrid. Il fut réélu député en 1849. A cette époque il est dévoué corps et âme à Guizot, véritablement attaché à ses pas, à son service durant son adversité (*exil en Angleterre après la révolution de 1848*).

Avant qu'il ne fut tombé sous le charme de la duchesse de Courlande il avait été question d'un mariage pour lui avec Eliza Dillon, la nièce de Pauline de Meulan. Pauline, la première épouse bien aimée de François Guizot (*la deuxième fut précisément Eliza Dillon*). Piscatory, en tous cas, est marié en 1834. La reine Marie Amélie, à la date du 1er avril 1834, a noté dans son journal :

"Nous avons eu à dîner lord et lady Granville, lord Lewson, lord Durham et M. Ellice arrivés de Londres pour passer les vacances de Pâques, M. et Mme de Flahaut, le maréchal Soult, le duc de Broglie, le maréchal Mortier. Le soir, nous avons eu une société nombreuse, entre autres la jeune Mme Piscatory (*Melle Foy*) qui a été présentée par Mme de Boigne".⁴ Jusque dans son mariage Piscatory est resté attaché à ses convictions politiques. Au prestige du général Foy, peut-être ne fut-il pas insensible au charme de sa fille, pour peu qu'elle en ait reçu de sa mère...¹

François Guizot

1 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 171.

2 - Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 181.

3 - Gabriel de Broglie. *op. cit.* p 320, 260.

4 - "*Journal de Marie Amélie, reine des Français*". p 458.

1 - "Jeune et bien faite, non belle mais jolie et encore plus gentille que jolie, plus spirituelle que sensée, agaçante à l'excès, on ne peut mieux placée dans un salon, charmante dans un boudoir, incroyable à cheval" : « *Mémoires du général baron Thiébauld* » Tome IV. p 63). La générale Foy fut "la sultane" de Junot à Lisbonne, en 1807.

Nous l'avons gardé pour la fin. Certainement le premier homme politique de cette époque, et l'un des derniers restés dans la tendre affection de la duchesse de Courlande.

"Né bourgeois et protestant, je suis profondément dévoué à la liberté de conscience, à l'égalité devant la loi, à toutes les grandes conquêtes de notre ordre social".² Il a tout dit. On complète : Né le 4 octobre 1787 à Nîmes, fils de guillotiné, petit-fils de pasteur, il aura une vocation puisée dans ses racines.³ Étudiant à Paris, il écrit dans « Le Publiciste ». 1809, Chateaubriand publie « Les Martyrs ». Il attaque vigoureusement la critique généralement mauvaise. René le reçoit. Ses premières études historiques sont publiées. Mme de Rémusat lui porte intérêt, le recommande à son cousin Pasquier qui lui fait rencontrer le duc de Bassano (*Maret*) et d'Hauterive, le premier fonctionnaire des Affaires Étrangères. Ces derniers, séduits lui confient la rédaction d'un mémoire réclamé par l'Empereur. C'est de Fontanes, Grand-Maître de l'Université qui le convoque. Séduit, il l'invite à dîner à la campagne (*Courbevoie*). Au cours d'une conversation étincelante Guizot défendit avec tant de talent et un tel art de convaincre la littérature allemande attaquée par un des convives, que Fontanes, étonné, en souriant, glissa à son voisin : "Ces protestants, on ne les fait jamais céder !".⁴ Guizot se vit offrir une chaire d'Histoire créée pour lui. Il n'a pas 25 ans. C'était le départ d'une prestigieuse carrière.



François Guizot

Guizot, c'est d'abord une force morale. Il est "le contraire d'un mondain" selon le mot de son grand biographe.¹ Ce convaincu à l'art d'exposer des idées profondes, innovatrices, dérangeantes, de les défendre, de les imposer. Pour les servir il n'a jamais recours à l'intrigue, aux combinaisons politiques ou mondaines. Son action est menée sans compromission. Et cela ne plaît pas à tous. Apponyi, l'ambassadeur d'Autriche, a noté : "La reine trouvait

2 - François Guizot. "Mémoires pour servir à l'Histoire de mon temps". Tome I. p 27.

3 - Issu d'une famille de manufacturiers (bas, châles, étoffes de soie) des Cévennes, Jean Guizot (1729-1765) naît à Saint-Geniès de Malgoires (Gard), consacré pasteur en 1756 par Paul Rabaut, époux en 1761 d'Henriette de Gignoux (+1781) fut un des plus vénérés des admirables pasteurs du Désert, mort à 36 ans d'un apostolat dangereux et épuisant. Il eut deux fils :

- Pierre Guillaume (1763, St Geniès/1825, Carpentras) qui continue la manufacture familiales. Sa fille Zélia Victoire (1796-1862), dont François Guizot était le parrain, épousa en 1821 César Bonifas pasteur connu par son dynamisme qui créa la paroisse de Grenoble. Sa science (Hébraïste et théologien) et sa Foi en font le doyen de la faculté protestante de Montauban. Ses fils seront pasteurs. Deux d'entre eux professeurs à Montauban, dont François Bonifas, un des plus grands théologiens protestants, vénéré de ses étudiants. Le fils de François cousinait avec le grand père maternel de l'auteur, Paul Bonifas. Le berceau des Bonifas est à Anduze.

- André François, avocat de renom à Nîmes, épousa Sophie Bonicel, l'aînée des onze enfants d'un avoué de Nîmes. Ce sont les père et mère de l'homme d'État.

4 - Guizot. *op. cit.* Tome I; p 16.

1 - "Guizot", un ouvrage magistral de Gabriel de Broglie. Outre la biographie de Guizot, l'auteur donne un merveilleux éclairage sur la vie politique de 1814 à 1849.

déplaisant que cet ancien professeur ait l'air de mépriser la grandeur de ce monde" et encore "qui voudra d'un doctrinaire pour président du Conseil avec toute sa pédanterie".²

Guizot, souvent, avait des rapports difficiles avec la classe littéraire, célèbre par ses incompréhensions et jalousies. Stendhal, qui lui devait sa Légion d'honneur à titre d'homme de Lettres, l'appelle Zotgui. Lettre du 26 février 1831². Pour Chateaubriand : "Ces petits messieurs, c'est le nom qu'il donne spécialement à M. de Broglie et à M. Guizot, objets de sa détestation particulière".³

Ceux qui sont trop supérieurs suscitent des jalousies, surtout quand ils deviennent trop influents. Guizot dès 1832 portait ombrage à Madame Adélaïde, très jalouse de son influence auprès du roi.⁴

La plénitude de sa pensée lui faisait rendre hommage par ses adversaires. Le 24 janvier 1861 il recevait Lacordaire à l'Académie Française en présence de l'impératrice Eugénie qui ne voyait en Guizot que l'adversaire du régime du 2 décembre, une des bêtes noires des Tuileries impériales. Le discours du dominicain âgé et souffrant déçut. Guizot atteignit le sommet de son art en prononçant le sien (*d'après Sainte-Beuve*). Étonnée, Eugénie déclara : "J'ai perdu une illusion, Lacordaire, et un préjugé, Guizot".

Guizot a autour de lui un réseau dense, solide, d'amis dévoués souvent de grand talent. Il sait susciter des liens profonds et durables. Ainsi a-t-il le moyen de diffuser ses opinions :

- Par l'église protestante, les sociétés protestantes ou charitables qu'il anime.⁵
- Par ses amis universitaires : Royer-Collard, Villemain, Cousin, Maine de Biran, Gallois, Cuvier, Silvestre de Saçy, Rendu.
- Par les doctrinaires, à commencer par Victor de Broglie, Prosper de Barante, les Bertin de Vaux.
- Enfin par la presse. Il aura même un journal à sa main, c'est à dire plié à sa pensée, « Le Globe », et le soutien constant du « Journal des Débats ». ⁶ « La Revue Française » est un grand périodique français de philosophie, et nous regrettons « La Revue des Deux Mondes » de notre jeunesse. Il a les moyens de toucher l'opinion, le monde qui lit et a reçu de l'instruction, parmi lesquels les plus aisés sont électeurs.

Animé par un esprit œcuménique et apostolique, il attire la pensée chrétienne, à commencer par les chefs de file de ce catholicisme libéral, heureusement en pleine expansion, tel que Montalivet qu'il reçoit à l'Académie Française. Saluant la parution de ses Méditations, un journal affirme : "C'est l'esprit catholique de notre temps". Albert de Broglie écrit : "L'esprit de M. Guizot est trop franc pour être complètement protestant".¹ Louis Veuillot s'était contenté de l'admirer tant qu'il était au pouvoir. A partir de 1849 il entre dans les relations habituelles de Guizot, recherche sa compagnie. Les deux penseurs vont devenir de grands amis.² Lacordaire lui écrit : "... sous le coup du plaisir que m'a causé votre livre. C'est une grande lumière dans une grande autorité" (de Sorrèze, le 2 novembre 1861).²

2 - G. de Broglie. *op. cit.* p 257, 186 à 189.

3 - Mme de Boigne. "Mémoires". Tome II. p 242.

4 - G. de Broglie. *op. cit.* p 146.

5 - Consistoire Protestant de Paris, Société Biblique Protestante, Société de Prévoyance et de Secours, Société de la Morale Chrétienne (le 1er président fut le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, le 2ème Victor de Broglie, Guizot en était vice-président).

6 - 1807-1810 "Archives Littéraires de l'Europe" et "Le Publiciste". 1817-1818 "Archives Philosophiques, Politiques et Littéraires". 1819-1820 "Le Courrier". 1820-1824 "Les Tablettes Universelles". 1824-1830 "La Revue Française". 1852-1855 "La Revue Contemporaine". A partir de 1855 : "La Revue des Deux Mondes".

1 - Dans "La Revue des Deux Mondes" du 1er février 1869. Albert et le fils de Victor de Broglie. Guizot l'aimait comme un fils.

2 - G. de Broglie. *op. cit.* p 456 et 457.

P

Au service de cette force morale Guizot apporte une immense somme de travail. Son œuvre littéraire est considérable : cinquante ouvrages (*80 volumes*), mais aussi la publication d'une centaine d'autres (*souvent annotés par lui*). On y trouve tous les sujets :

Dictionnaire des synonymes, l'Angleterre et l'histoire de France ont de nombreux ouvrages (*beaucoup en plusieurs volumes*). Washington, le duc de Broglie, le prince Albert. Des ouvrages religieux dont trois livres de méditations. L'actualité politique.³ Les cours d'Histoire en nombreux volumes. Multiples articles et discours à la Chambre, aux Académies.

Sa correspondance est immense,⁴ notamment avec le duc de Broglie et la duchesse, avec la duchesse de Dino, Barante, Rémusat, Louis-Philippe, Montalembert, Tocqueville, Taine, Augustin Thierry, Piscatory.

N'oublions pas les huit volumes de mémoires "qui se comparent à ceux de De Gaulle" écrit Gabriel de Broglie.⁵ Ce sont des mémoires politiques, jamais de souvenirs personnels, d'anecdotes, de référence à des petits faits de la vie quotidienne.

A tout cela s'ajoute le fantastique travail accompli dans les ministères, à l'Intérieur, à l'Instruction Publique, aux Affaires Étrangères, à la Présidence du Conseil.

Il commence ses audiences à quatre heures du matin. Esprit innovateur, son inspiration est réformatrice. Refonte de l'administration communale quand il est à l'Intérieur. Une œuvre en profondeur lors de ses longs passages à l'Instruction. Création de la direction des Sciences, Belles-Lettres et Beaux-Arts, de l'inspection des Monuments Historiques, de l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Esquisse d'un département des Affaires Culturelles (*avec un siècle d'avance !*).

Il entreprend de rénover l'Instruction Publique dans un vaste dessein : obligation scolaire dans le cadre de la liberté de l'enseignement, gratuité de l'enseignement public, avec l'extension de l'école communale aux filles (*ce qui était d'une effroyable audace*).

Il récuse l'esprit voltairien de ses prédécesseurs avec la fermeté de son caractère, la formation de son protestantisme, et le verbe des doctrinaires. Pour lui, il est nécessaire de réconcilier l'Église et l'État pour les associer à la grande tâche commune de l'éducation populaire. "L'action de l'État et de l'Église est indispensable pour que l'instruction populaire se répande et s'établisse solidement, il faut aussi qu'elle soit profondément religieuse".⁶ Audace d'un protestant face à l'Église et à l'État persécuteurs de son grand-père ? Non, analyse rationnelle de la situation des années 1830 et des forces en présence : l'Église et l'État.

Les contemporains ont rendu hommage au Professeur :

- Goethe : "Je continue à lire les leçons de Guizot... Guizot, plus de profondeur, plus de pénétration que je n'ai rencontré chez aucun historien".

3 - Les ouvrages d'actualité politique : "*Le Gouvernement de la France depuis la Restauration et du Ministère actuel. 1820*", "*Liberté de la Presse*", "*Gouvernement Représentatif*", "*Conspirations et Justice Politique*", "*Peine de Mort en Matière Politique*", "*Moyens de Gouvernement et d'Opposition*", "*Instruction Publique*", "*Démocratie*".

4 - Correspondance avec : Princesse de Lieven (trois volumes), un volume pour chacune de Mme Laure de Gasparin (amie d'enfance), la famille et les amis, Fauriel (un ami), Léonce de Lavergne (fidèle collaborateur), duchesse Decazes, Thiers. Celle avec Barante dans les sept volumes de ses souvenirs. Un volume pour celle entre lui et Pauline de Meulan sa première épouse.

5 - « Dans les deux cas un bloc d'histoire fait de principes et de corrections s'ordonne autour d'une évolution historique et d'une morale. De Gaulle inscrit ses Mémoires au service de la France, Guizot construit les siens au service de l'État ». G. de Broglie. *op. cit.* p 443.

6 - Guizot. *op. cit.* Tome III. p 69.

- Tocqueville, assidu à ses leçons : "C'est prodigieux comme décomposition des idées et propriété des mots".¹
- Taine : "Je me souviens encore du transport extraordinaire où je fus lorsque je lus les leçons de Guizot sur la civilisation européenne".¹

Et à l'ensemble de l'œuvre de Guizot :

- Taine : "Cinq écrivains et penseurs, Balzac, Stendhal, Sainte-Beuve, Guizot et Renan sont, à mon avis, les hommes qui, depuis Montesquieu, ont le plus ajouté à la connaissance de la nature humaine".¹
- Sainte-Beuve : "Les écrits de M. Guizot forment tout un enchaînement, on ne peut toucher à un anneau sans ébranler tout le reste. Il s'agit bien ici d'un écrivain vraiment ! M. Guizot n'est pas de ces hommes qui se scindent. Non, il faut le reconnaître à son honneur. Il est un ; la littérature, l'histoire elle-même n'ont jamais été pour lui qu'un moyen, un instrument d'action, d'enseignement, d'influence".²

Guizot a exercé son immense influence, gouverné sans dévier de sa morale héritée des pasteurs du Désert. Il se respecte : "Je suis de ceux que l'élan de 1789 a élevés et qui ne consentiront point à descendre. Mais si je ne tiens à l'ancien régime par aucun intérêt, je n'ai jamais ressenti contre l'ancienne France aucune amertume".³ Mais par dessus tout il a consacré sa vie au service public et respecte les autres. Il attend d'un gouvernement qu'il soit "dans les mains d'hommes qui veulent sérieusement le bien du peuple sans lui faire la cour".⁴

P

Les premiers contacts de la duchesse de Courlande avec Guizot remontent à l'époque où il était, en 1814, secrétaire général de l'Intérieur. Elle avait eu besoin de lui pour solliciter quelques services ou faveurs. Bien sûr elle le rencontrait, avec le prince, chez des amis, tels Mme de Rémusat, mais elle aurait aimé le compter dans son cercle d'admirateurs.

Évidemment cet homme intéresse Talleyrand. Thiers avait besoin du prince pour le propulser dans les sphères supérieures de la haute politique et aussi pour sa grande œuvre ("*L'Histoire du Consulat et de l'Empire*" et "*La Révolution Française*"). Rien de cela chez Guizot arrivé tant en politique qu'en histoire. Talleyrand ne rêve que de revenir au pouvoir, et cela de 1817 à 1830 ! Il sait que ce ne sera possible qu'avec le soutien total des doctrinaires, à commencer par Guizot, et Broglie par conséquent. Le demandeur, c'est lui. Malgré tout, sans être dans les proches du prince qu'il n'aime pas, Guizot apprécie son esprit. Il a raconté à Piscatory cet échange de propos avec Talleyrand : "Je lui dis : C'est un grand plaisir que la conversation. - Oui, il y en a un plus grand, l'action. - Oui, mon Prince, et encore plus grand, l'affection. Il me regarda et ne répondit pas".⁴

La duchesse de Dino ne pouvait qu'admirer ce grand homme et espérer le voir un jour dans ce cercle de privilégiés : le sien. Elle n'était pas duchesse de Courlande pour rien... Mais incontestablement Guizot n'était pas attiré par elle, ce qu'elle acceptait mal. L'histoire, les plus hautes tâches de la politique et de l'administration l'absorbaient. Ses amis, il les avait rencontrés au cours de ses travaux, pas de ses mondanités. Tout les séparait. Enfin, il était préservé de tomber dans les filets des charmes de Dorothée par la réussite de sa vie conjugale. Sa première épouse, Pauline de Meulan, il l'a connue au « Publiciste ». Elle a un joli coup de plume, en quête intellectuelle perpétuelle cette jeune femme est devenue une collaboratrice, et ce fut un grand amour. Peu à peu, une jalousie grandissante va habiter les regards de Dorothée sur Guizot.

1 - G. de Broglie. *op. cit.* p 102 et 425.

2 - Sainte-Beuve. Causerie du Lundi, 4 février 1850.

3 - Guizot. *op. cit.* Tome I p 27. Tome III p 57.

4 - Cité par G. de Broglie. *op. cit.* p 444.

Il y a aussi le ménage de Victor de Broglie et d'Albertine de Staël capable de vivre dans son intimité. Le duc et Guizot ont eu, en premier lieu, une sympathie dans le travail, resserrée par une lutte politique menée ensemble. Les deux hommes sont devenus amis vers 1817. La mère de Guizot vivait, à Nîmes, avec son père devenu veuf. En 1823, à son décès, elle vint habiter chez son fils. La duchesse fut très attirée par la vieille cévenole, femme de grand caractère et de fortes convictions qui ralluma en elle la foi protestante. Elle "se trouva à l'unisson de Mme Guizot mère et se lia d'amitié avec elle".¹ Elle dira d'elle, à Victor, en 1847 : "Je n'ai point rencontré de cœur plus inépuisable et plus fidèle".¹ C'est un lien solide qui s'établit entre le ménage de ces grands aristocrates et ce ménage bourgeois. En 1824 les Guizot viennent en séjour au château de Broglie qui devint "l'un des points fixes de la vie de Guizot et de la réflexion politique en France pour une longue période", juge le descendant de Victor Broglie, héritier du château. La duchesse écrivait : "Je l'ai trouvé, lui, tel que je l'ai toujours vu et tel que je le voyais, mais qui a gagné du tout au tout dans mon esprit, c'est elle".² Maintenant une grande intimité lie les deux ménages.

Quand Pauline meurt (*1er août 1827*), Dorothée pense avoir ses chances. Guizot, tombé dans une grande douleur a couru à Broglie trouver la chaleur du réconfort de ses amis. Revenu à Paris, il est la cible des coquetteries de la duchesse de Dino. Une certaine intimité s'établit entre eux. En vain depuis des années, Dorothée a multiplié les invitations à Valençay. Elle l'avait invité avec le même insuccès à Rochecotte. Elle obtient enfin, en septembre 1828, son accord pour un séjour de trois jours à Valençay.

Pauline avait une jeune nièce, Eliza Dillon, qui vivait surtout avec son couple. Un jour Guizot la vit : "Eliza, c'est Pauline jeune". Elle a aimé Charles de Rémusat. Elle vit Guizot. Ils furent très amoureux. Ils partirent en voyage. Où ? à Broglie, pour goûter à son tour les pleins délices, un peu avant le mariage. Le couple ducal se montrait indulgent, et la duchesse écrivait : "Nous vivons ici avec les Guizot. Ils ont l'air fort heureux. Elle me paraît gagner tous les jours en douceur et en simplicité".³ Une femme aimante ne pouvait que redouter un séjour de l'être aimé chez la duchesse de Dino. Eliza le savait bien. Elle s'opposa à ce séjour. Guizot se décommanda. Il n'alla pas à Valençay. Il n'y vint jamais, pas plus qu'à Rochecotte.

Ainsi les Guizot ne viennent pas chez elle. Ils lui ont préféré les Broglie, aimé mieux aller à Broglie qu'à Valençay. Et maintenant c'est un affront fait à elle, la maîtresse de maison enviée de tous. Ce fut plus qu'une blessure. Le dépit mondain de la fille d'un souverain, la jalousie de la duchesse de Courlande, prit le dessus. La duchesse de Dino écrivit à Guizot :

"L'autre, et les deux seules manières de terminer la guerre est d'être audacieuse dans la lutte ou de se faire oublier. Je trouve ce second parti plus commode, plus facile et plus d'accord avec mes goûts, enfin je m'y livre toute entière".⁴

Dorothée renonçait-elle à Guizot ? Pas tout à fait, enfin pas du tout. Elle s'intéressait beaucoup à tout ce qu'il entreprenait. Ses amis cherchaient une élection partielle pour le faire entrer député à la Chambre, belle occasion, trois semaines plus tard, de lui écrire : "Vous serez député le jour ou vous le voudrez".¹

Le nouveau bonheur conjugal de Guizot dura peu.² Eliza mourut le 12 mars 1833. Il s'enferma dans son souvenir, en face de son buste de marbre blanc.³ La duchesse de Dino sut dans sa lettre de condoléances exprimer autre chose que des mondanités. Guizot répondit :

1 - G. de Broglie. *op. cit.* p 86, 88.

2 - Lettre à Barante du 25 septembre 1825. "*Souvenirs de Barante*". Tome III. p 159.

3 - Lettre à Barante du 25 août 1828. Barante. *op. cit.* Tome III. p 462.

4 - Lettre du 3 octobre 1828, citée par G. de Broglie. *op. cit.* p 99.

1 - Lettre du 24 octobre 1828, citée par G. de Broglie. *op. cit.* p 104.

2 - Mariés le 8 novembre 1828 à l'église de l'Oratoire et à la Madeleine, Guizot avait exigé que les enfants soient élevés dans la religion protestante.

3 - Le lendemain de la mort d'Eliza, il fit mouler sa figure par le sculpteur Foyalier qui en tira un beau buste de marbre blanc.

"J'ai besoin de faire ce qu'il vous fera plaisir. Un mot, un regard de vraie sympathie est si rare. Je compte sur la vôtre, Madame. Le bonheur perdu vaut mille fois mieux que le bonheur inconnu. Adieu Madame. Gardez moi ce que je vous ai donné".⁴ A cette époque Dorothée est pleine d'amour pour Bacourt. Elle a du goût pour les aventures vigoureuses avec des hommes jeunes. Mais elle sait le charme des hommes d'âge, par le prince maintenant trop âgé, même plus "suaviter". Son admiration pour Guizot a grandi avec les années. Il est maintenant illustre.⁵ Son ambition, ses goûts portent la duchesse de Courlande vers les hommes de premier plan. Mais elle ne veut pas gâcher ses chances de voir Guizot dans son cercle.

1835. Revenue de l'ambassade de Londres, Dorothée reprend ses relations avec Guizot. Elle y met beaucoup de soins pour ne pas l'effaroucher. Elle espère. Le 4 mai 1836 eut lieu une longue conversation, attendue depuis longtemps, entre eux. Guizot l'apprend à son amie Laure de Gasparin, laissant le récit à la prochaine lettre : "Je vous la raconterai une autre fois".⁶

En septembre est arrivée à Paris la princesse de Lieven.⁷ De son salon, on dit qu'il est l'observatoire de l'Europe. Dorothée a beaucoup fréquenté à Londres cette princesse, 50 ans en 1835. Elle est passionnée de politique, attachée au protestantisme, désintéressée. Le Tout Paris se l'arrache. Elle remarque Thiers, se laisse courtiser par Molé, goûte la voix d'or de Berryer, mais Guizot l'impressionnait par sa présence".⁸

Guizot va-t-il devenir mondain ? Se rapprocher de la duchesse de Courlande ? Le 30 avril 1836 il se rend à un bal chez la duchesse de Dino. La princesse de Lieven s'y trouvait. Ils s'accordent. A une fête donnée chez lady Granville, en mai, un long tête à tête les réunit dans un salon fermé à clé. A un dîner chez la duchesse de Broglie, le 15 juin 1837, on les a placés à côté. "Désormais, vous n'êtes plus seule" glisse Guizot à sa voisine. Ils dateront leur liaison du 15 juin 1837. La rumeur s'en répandit. Mme de Castellane, raccommoquée avec Dorothée, et Mme la duchesse de Dino divulguaient insidieusement les détails. Le 18 septembre « Le Temps » publia une chronique : "Un doctrinaire amoureux".

Mme de Dino a réussi à s'approcher de Guizot. A pu espérer. Mais le grand homme lui fut ravi par la princesse de Lieven. Guizot en perdit un peu la tête.

La princesse de Lieven proposa à Guizot de l'épouser, en 1840, lors de son ambassade à Londres... où elle jouait, un peu trop, à l'ambassadrice.

La duchesse de Dino observait toujours, et notait : "Les cris contre elle (*la princesse de Lieven*) dans le corps diplomatique français sont violents".¹

Il ne restait plus à Dorothée qu'à attendre.

vers la monarchie de juillet

La duchesse de Dino prend une bonne part dans la préparation de la chute des Bourbon. En 1829, il fallait chasser les Bourbons pour avoir la tranquillité, disait Talleyrand.² Stendhal

4 - Lettre du 10 novembre 1833. Citée par G. de Broglie. *op. cit.* p 177.

5 - 1832, élu à l'Académie des Sciences Morales et Politiques. 1833, élu à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Il ne sera élu à l'Académie Française qu'en 1836.

6 - Cité par G. de Broglie. *op. cit.* p 211.

7 - Cette allemande a beaucoup d'envergure. Le prince (d'origine livonienne), un peu insignifiant, venait de longues années durant d'être ambassadeur de Russie à Londres. Le tsar correspondait directement avec elle. Elle s'est séparée de son mari à la suite du décès de deux de ses fils.

8 - G. de Broglie. *op. cit.* p 212.

1 - Duchesse de Dino. "*Chroniques*". 5 mai 1841. Tome III. p 64.

2 - Stendhal. "*Correspondance*". Tome IV. p 285.

juge alors que le prince "est encore la meilleur tête de France" et que les gouvernants ne peuvent s'en tirer "s'ils ne se laissent pas conduire par Talleyrand"... malgré ses 76 ans.³

Amené par Piscatory, le Trio Mignet, Thiers, Armand Carrel se trouve à l'automne 1829 à Rochecotte pour préparer la chute. Ce ne peut être qu'avec la bénédiction du prince venu les retrouver.⁴ A Rochecotte on avait tout loisir de faire du bon travail et décider. Les premiers contacts avaient eu lieu à Paris par Dorothée, chez elle dans ses appartements sur la cour. Talleyrand, homme sage, ne se compromettait pas, mais veillait à la préparation de l'événement.

C'est là qu'on décide la création d'un journal qui sera l'organe de l'opposition. « Le Globe » de Guizot était trop académique, mais les journalistes du Globe pourront écrire dans le nouveau journal. Ce qu'ils firent. Le premier objectif de ce journal sera de mener une lutte systématique, impitoyable contre les Polignac pour les chasser du pouvoir. Au besoin on prendra position contre la dynastie des Bourbons.⁵

On trouve le nom : « Le National ». Les directeurs seront, tour à tour, Thiers, Mignet et Carrel. Le chef, bien entendu, est Thiers "qu'inspirent les beaux yeux de la duchesse de Dino". Pour Stendhal, Thiers et ses amis apporteront dans la caisse du journal "tout leur petit avoir, et Monsieur de Talleyrand... le reste".⁶ Madelin pense que le prince donna bien sûr les directives et apporta les fonds.⁷

Après Rochecotte, les réunions de mise au point eurent lieu à Paris, dans le salon de la duchesse de Dino. Mais pour Tarlé les décisions étaient prises en présence du prince. Madame de Boigne s'est fait l'écho de cela : "Le salon de Mme de Dino devint à Paris, comme il avait été à Rochecotte, le centre de l'opposition libérale... et même antidynastique. M. de Talleyrand fit les frais de l'établissement du National".⁸

Les immortels.

L'Institut, réunion des plus illustres Hommes de Lettres, souvent ténors de la politique, dressé face au Palais des Rois, c'était un peu la société que recevait la duchesse de Dino dans son salon.

9 mars 1836. Philippe de Ségur reçoit à l'Académie Française François Guizot. Siègent déjà : Villemain, Royer-Collard, Prosper de Barante, Cousin, Dupin, Thiers et Cuvier.

3 mars 1838. Talleyrand prononce l'éloge funèbre du diplomate Reinhard à l'Académie des Sciences Morales et Politiques où siègent : Bignon, Cousin, Tocqueville, Guizot, Dupin, Mignet, Portalis, le duc de Bassano. Assistent à cette séance : Villemain, Royer-Collard, Barante, de Sainte-Aulaire, Thiers, Molé, Montalivet, Jaucourt, les ducs de Noailles et de Poix... et même le prince Czartoryski !

Dans les années 1850, sous la coupole de l'Académie Française, on trouve, dans l'ordre de leur élection : Villemain, Royer-Collard, Barante, Cousin, Dupin, Thiers, Guizot, Molé, de Sainte-Aulaire, Pasquier, Vitet, Charles de Rémusat, le duc de Noailles et de nombreux nouveaux : Lamartine, Tocqueville, Mérimée, Montalembert.

Qui, s'il n'a été un assidu de la duchesse de Dino, n'a pas un jour subi son influence ? ou reconnu au moins sa présence dans la vie politique au temps de "*la fin des Rois*" ?

3 - Stendhal. "*Courrier Anglais*". Tome IV. p 99 et 101.

4 - Jean Orieux. *op. cit.* p 730.

5 - Tarlé. *op. cit.* p 294, 295.

6 - Lucas-Dubreton. "*Thiers*". p 43.

7 - Louis Madelin. *op. cit.* p 393.

8 - Mme de Boigne. *op. cit.* Tome II. p 358.

vie religieuse

Peut-il être un sujet plus délicat que parler de la vie religieuse de ce couple célèbre et sulfureux ?

Pendant les laborieuses négociations du Concordat de 1817 le cardinal archevêque de Paris, Mgr Alexandre-Angélique de Talleyrand-Périgord, grand aumônier, envoyait son coadjuteur, Mgr de Quelen, rue Saint Florentin, prendre l'avis de son neveu négociateur du Concordat de 1801. Le cardinal conviait le prince à l'archevêché pour des dîners de prélats, avec pour convives habituels, les cardinaux de Bausset et de La Luzerne, les évêques de Beauvais (*Feutrier*), de Versailles (*Borderies*), l'abbé Frayssinous, fondateur des Conférences de Saint Sulpice.¹

Talleyrand et la duchesse recevaient cardinaux, évêques et curés de campagne avec les plus grands égards. Mgr Mannay, évêque de Rennes faisait de nombreux et longs séjours à Valençay. Mgr Bourlier, évêque d'Evreux, descendait habituellement à l'hôtel de Talleyrand, il était devenu ami du prince.² A Mgr de Villèle, archevêque de Bourges en tournée de confirmation, fut offert l'hospitalité de Valençay. Il l'accepta et revint ensuite chaque année. Le vieux diplomate, traité de mécréant par un monde "dont il redoutait le jugement s'entourait, pour en voiler les côtés faibles, de robes de violettes".¹



coll. M. & Mme Palewski

1836. Dernier séjour de Talleyrand à Valençay. Il est assis dans l'ancien fauteuil de Louis XVIII que lui a donné Louis Philippe. Près de lui la duchesse de Dino et son chien Carlos. Il assiste à l'arrivée de ses invités.

Chaque été, à Valençay, et plusieurs fois, se donnaient des dîners de curés berrichons présidés par le Prince seul. Il y prenait le plus grand plaisir, les convives aussi. "(Il) était plein d'attentions pour moi. Il m'interrogeait sur les besoins de ma paroisse et il me donna souvent

1 - Bernard de Lacombe. "La vie privée de Talleyrand". p 259-285.

2 - Lettre du 10 mai 1839 de la duchesse de Dino à l'abbé Dupanloup.

des conseils utiles pour mes œuvres. L'éducation des enfants l'intéressait beaucoup" et "Au salon, il me demandait si les enfants apprenaient bien le catéchisme, et surtout il me questionnait sur des points de théologie" écrivait le curé de Valençay.¹

Après l'ambassade de Londres, retiré (*relativement*) de la scène du monde, le prince revoyait son parcours. Il avait écrit des pensées, à Valençay, dignes des « Maximes » de La Rochefoucauld.² Cet esprit est profond : "Avec du temps et de la patience la feuille de mûrier devient satin". Le prince, justifiant sa maxime, se satinait de plus en plus. Dans la semie re-traitée qu'était devenue sa vie quotidienne les livres étaient les compagnons de sa demie solitude. Aux documents conservés par Mgr Dupanloup nous devons d'avoir une liste écrite au crayon, d'une main tremblante, des livres qu'à la fin du printemps 1837, de Valençay, il commanda à son libraire : de Bossuet, les « Oraisons Funèbres » et les « Méditations » sur l'Évangile ; « Les Pensées de Pascal » ; "La religion chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes". Il annote un discours de Fénelon, la phrase : "Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur", amène en marge ces mots : "Que cela est vrai et profond !".³

P

Dorothee, duchesse de Courlande, luthérienne, s'était vraiment convertie au catholicisme par une démarche tout à fait personnelle, suivant sa plus intime conviction. Elle ne s'est pas fait baptiser catholique, elle s'est convertie à la foi romaine, sa réflexion ayant été puisée dans la lecture de Bossuet. C'était en août 1811.¹ Certes Dorothee ne respecte pas tous les préceptes de l'Église. Bonne châtelaine, elle ne fait pas la charité, elle la pratique vraiment. Son âme reste religieuse malgré les écarts de son corps.

C'est naturellement que l'oncle et la nièce parlent de religion.

Sur les derniers jours, le prince avait des insomnies. "Durant ces longues insomnies, je repasse dans mon souvenir bien des événements de ma vie - Vous les expliquez-vous tous ? demanda ma nièce. Non, en vérité, il y en a que je ne comprends plus du tout ; d'autres que j'explique, que j'excuse ; mais d'autres aussi que je blâme d'autant plus sévèrement que c'est avec une extrême légèreté que j'ai fait les choses qui, depuis, m'ont été reprochées. Tout s'est fait sans y regarder avec l'insouciance de ce temps là, comme nous faisons à peu près toute chose dans notre jeunesse".²

Le couple était très exacte à la messe du dimanche. A Valençay, sortant de la chapelle, Dorothee demanda au prince qu'elles étaient ses pensées en se souvenant qu'il avait été, comme l'officiant, un prêtre. "Mais pourquoi voulez-vous donc que ce soit une chose étrange que de me voir à la messe ? J'y vais comme vous, comme tout le monde ; vous oubliez toujours ma sécularisation, qui rend ma position fort simple".³ En toute circonstance le prince se reconnaissait à son aisance sans pareille chez quiconque.

Monseigneur Dupanloup a consigné ce récit de la duchesse de Dino :

"Un dimanche que j'assistais à la messe avec mon oncle dans la chapelle de Valençay, je demeurais, après que tout le monde fut sorti, à prier quelques temps. Il m'attendit à la porte de la chapelle. Quand je parus :

1 - Lettres de 1839 et 1840 à l'abbé Dupanloup.

2 - Quelques unes sont rapportées en Annexe.

3 - B. de Lacombe. *op. cit.* p 287-288.

1 - Voir Chapitre X "Ces dames de Courlande", II^e partie.

2 - Rapporté par Lacour-Gayet. (op. VI). p 154 et 155.



la montre que portait Talleyrand et sa miniature : Portrait de la duchesse de Dino

- Quelle prière disiez-vous donc là ? - Je récitais un Pater ; c'est la prière que je dis le plus habituellement. - Vous avez raison, c'est une prière admirable, mais moi, continua-t-il après quelques moments d'hésitation, il y en a une qui me touche encore plus, qui me va mieux, c'est le Salve Regina. - Comment ! Une prière à la Sainte Vierge ? - Oui, reprit-il, est-ce que vous ne priez pas la Sainte Vierge ? - Si fait, mais plus rarement.

- Vous avez tort ! Dites surtout le Salve Regina ; vous vous en trouverez bien. Venez vous asseoir, je vais vous l'apprendre, car je le sais par cœur. Je vous l'apprendrai en latin et je vous le ferai comprendre.

Il se mit à dire le Salve Regina avec une accentuation particulière et très solennelle, expliquant chaque parole. Après quoi, il les redisait en latin et, à tout instant, il s'interrompait : "Connaissez-vous rien de si doux, de si consolant ? Salve Regina, mater misericordia : ce sont des paroles ravissantes. Vita, dulcedo et spes nostra, salve : notre vie, notre douceur, notre espérance ! Apprenez-les et dites-les souvent, elles vous feront du bien" Il continua ainsi à réciter et à commenter les invocations jusqu'à la dernière : "O clemens, ô pia, ô dulcis Virgo Maria !"

Alors, il me les fit répéter plusieurs fois devant lui, pour les graver dans ma mémoire. Je le sais aujourd'hui par cœur, je ne les ai jamais lues dans un livre, c'est lui seul qui me les a apprises.

Monseigneur Dupanloup remarquait : "Qu'il y a de choses cachées dans le cœur de l'homme et qui pourra se vanter d'en comprendre les mystères".¹

Il est nécessaire de relire attentivement ce récit.

De tout ce que nous connaissons de Talleyrand et Dorothée c'est - de beaucoup - ce qui nous touche le plus intimement. L'un et l'autre ont la Foi.

Réflexion très personnelle : Dorothée à besoin de prier, de prier seule après la prière communautaire de la messe. Alors, fille de Luther, elle dit la prière de son enfance : La Pater, celui qu'enseignait en l'église d'Hasenpoth notre ancêtre, le pasteur courlandais Friedrich Ulrich David Auschitzky. La Foi catholique, pensée et transmise par une civilisation méditerranéenne apporte, et surtout dans le Salve, une chaleur... et un charme (*mais oui, disons le mot*) qui réjouissent le cœur de l'homme, avec en plus le rythme et la beauté du latin. Pour avoir su transmettre à sa nièce cette admirable prière, et l'en avoir si profondément marquée, à cet homme il pourra être beaucoup pardonné.

Cet homme qui charme cette femme de charme aime le charme. Un curé berrichon se voit faire, par le prince, le reproche qu'on chante mal dans son église. Il raconte : "Il me fit toute

1 - Récit rapporté par B. de Lacombe. *op. cit.* p 289 et 290.

une conférence sur la musique religieuse. Je n'aime, me disait-il, que le plain-chant ; rien n'est beau comme un psaume latin chanté par des voix d'hommes".² Peut-on reprocher d'aimer le charme ?

Cet esthète de l'époque des lumières trouve laide l'incrédulité. A sa nièce, le soir de mars 1834 où leur fille Pauline fit sa première communion à Londres, le prince dit : "Que c'est joli la piété d'une jeune fille, et que l'incrédulité, chez les femmes surtout, est une chose contre nature".³

Et malheureusement, il pouvait tomber dans le travers de sa naissance quand il disait : "En effet, il n'y a rien de moins aristocratique que l'incrédulité"². Cette réflexion est désagréable... mais peut-être bien pertinente.

P

La joie du prince dans sa vieillesse fut sa fille Pauline, ange de douceur et de charme il est vrai. Il aimait se promener dans Paris seul avec elle. Un soir ils pénétrèrent dans Saint-Sulpice, ce grand vaisseau qui jetait son ombre sur le séminaire dont Maurice de Périgord sortit si mauvais prêtre. Dans l'église, il restait immobile, si longuement que Pauline eut froid, ou peur, ou les deux (*elle avait 15-16 ans*). Elle se serra contre lui. "C'est ici que j'ai reçu le baptême" dit-il.⁴

Le prince, nous a-t-on rapporté, édifiait les prêtres du Berry par sa tenue aux offices à Valençay. Il n'aurait manqué à la messe dominicale qu'il suivait "avec dévotion et recueillement, lisant L'Imitation de Jésus Christ",¹ ce livre prodigieux que nous lisions dans notre jeunesse, à notre génération. Le sceptique Fontenelle trouvait cet ouvrage "le plus beau qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en vient pas".² Et Dorothee découvrit à son tour ce livre de piété, par hasard en 1836, chez sa fille.

Monseigneur de Quelen, archevêque de Paris, avait reçu de son prédécesseur, le cardinal de Talleyrand, la mission de veiller sur le prince son neveu... et de le convertir. Il multipliait les amabilités, et le prince expliquait à Pauline que l'archevêque les aimait beaucoup. Le zèle apostolique de ce prélat était incontestable, c'était manifesté de façon inattendue.³

Lors de la confirmation de Pauline le prélat, à l'improviste, se trouva en face de la duchesse de Dino. Il lui demanda son aide pour accomplir sa mission.

Pauline avait appris le catéchisme à la Madeleine, enseigné par un vicaire inconnu, l'abbé Dupanloup. L'abbé était resté le directeur de conscience de la jeune fille, âgée de 18 ans, alors que son archevêque, en septembre 1837, lui avait confié la direction du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, car, rapidement, il était apparu que c'était un des meilleurs prêtres du diocèse. Pauline et sa mère ne tarissaient pas d'éloges sur lui. La duchesse disait : "Avec lui on ne s'embarrasse, on ne s'embourbe, on ne se ralentit jamais dans les idées intermédiaires".⁴

On parlait de l'abbé, un jour dans un salon ami, devant Talleyrand venu en compagnie de Pauline. Quelqu'un demanda négligemment : "Vous voyez donc quelquefois l'abbé Dupanloup ? - Je ne serais pas fâché de le connaître. C'est notre confesseur",⁵ dit le prince négligemment.

2 - Lettre du curé de Valençay à l'abbé Dupanloup.

3 - Cité par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 259.

4 - Jean Orieux. *op. cit.* p 794.

1 - Lettre du curé de Valençay à l'abbé Dupanloup.

2 - C'est l'abbé de Lamennais qui le cite dans la préface d'une édition de décembre 1824 annotée par lui. Était-ce l'édition que lisait le Prince ?

3 - Royaliste ardent, il s'offrit pour rejoindre Napoléon à Sainte Hélène quand celui-ci exprima le désir d'avoir auprès de lui un prêtre français. L'ambassadeur Léon Noël, dans "*Talleyrand*", p 187, note, le rappelle.

4 - Lacour Gayet. *op. cit.* Tome VI. p 163.

6 février 1838. La duchesse de Dino, pour la Sainte-Dorothée, pria quelques personnes à dîner, dont l'abbé Dupanloup. L'ange de la maison, 18 ans, et sa vénération pour le vieux prince, l'affectueux dévouement de sa mère... et Dieu firent le reste.

De la sortie de sa première visite, l'abbé a donné son impression : "J'étais sorti de l'hôtel Talleyrand frappé de la grandeur en quelque sorte solennelle du maître. Ce respect, ces soins, cette tendresse, je dirais presque ce culte de sa famille et de ses amis, derrière lequel l'homme privé semblait se reposer des agitations du monde. Car une chose que j'ignorais, c'est que M. le prince de Talleyrand était vénéré et chéri de tout ce qui l'approchait. Dès ce jour, je pensais qu'il n'y avait pas à désespérer de M. de Talleyrand, que la fin de sa vie pouvait être chrétienne". Nul n'était aussi bien placé que l'abbé Dupanloup pour le penser et le dire.

P

Et le prince mourut...

Jeudi 17 mai 1838. 4 heures 15 du matin. L'abbé Dupanloup entre dans la chambre. Dorothée et Pauline s'y trouvent. Une heure plus tard, les témoins désignés par l'archevêque sont là : le duc de Poix (*un Noailles*), le comte de Sainte-Aulaire, le baron de Barante, Royer-Collard, le comte Molé.

Il va être 6 heures. Entrent la jeune Marie-Thérèse de Talleyrand Périgord (*elle a 12 ans. C'est la fille du baron Alexandre et de Charlotte. C'est la petite-fille du prince. Elle est en robe et voile blancs car elle va faire dans la matinée sa première communion*), mais aussi Bacourt, le duc de Valençay, le docteur Cruveilhier, et le plus ancien valet de chambre, Hélié.

6 heures. Silence religieux, impressionnant. Une voix lente, bien timbrée, celle de Dorothée lit l'acte de réconciliation du prince avec l'église, et sa lettre au Très Saint Père Grégoire XVI. Le prince signe.

8 heures. Le roi et Madame Adelaïde viennent saluer le mourant. Hommage exceptionnel.

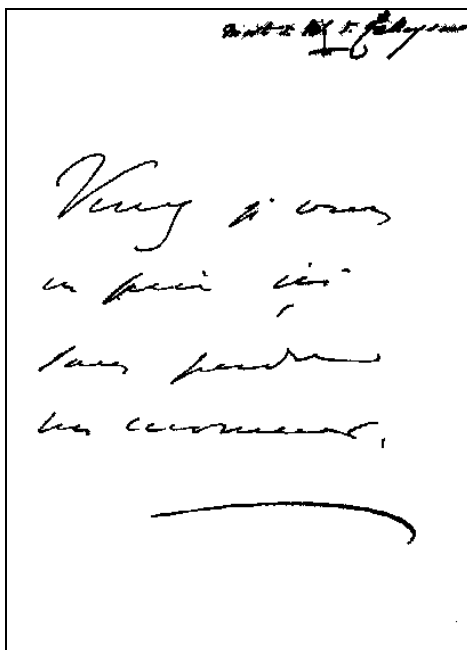
Dans la matinée, l'abbé Dupanloup reçoit la confession puis administre l'extrême-onction. Au moment de l'onction des mains il s'apprêtait à tracer la croix, avec l'huile consacrée, dans la paume des mains. Le mourant les retourna : "Vous oubliez que je suis évêque".¹

Avec le prêtre, quarante personnes récitent la prière des agonisants.

Le 17 mai 1838, à 3 heures 35 de l'après midi, le prince de Talleyrand mourut,

Il mourut comme un roi. Il mourut en public.

1- Précision donnée par Barante à son petit-fils, le baron de Nervo, et recueillie par B. de Lacombe. *op. cit.* p 339. Les prêtres reçoivent l'onction sur les paumes des mains au moment de l'ordination, et sur l'extérieur des mains au moment de la mort.



*billet adressé par la duchesse de Dino au comte de Sainte-Aulaire le 17 mai 1838
pour être témoin à la rétractation du Prince de Talleyrand*

S'il est un domaine où l'on n'a pas le droit de vouloir pénétrer c'est celui du dernier échange de Dieu avec sa créature au terme de son existence charnelle. Il faut s'abstenir de tout jugement sur cette lutte ultime du prince pour se réconcilier avec Dieu. Cela ne concerne que sa conscience, et la Miséricorde divine est infinie. La part que prit Dorothée fut déterminante et le clergé lui manifesta une profonde reconnaissance.

La rigidité et la véracité de Royer-Collard s'imposent à tous. Lui qui a suivi ces quatre jours de lutte, lui qui, plein d'affection et de vénération, a écrit à un ami :

"J'ai vu M. de Talleyrand malade, je l'ai vu mourir, je l'ai vu mort ; ce grand spectacle sera longtemps devant mes yeux. Mme de Dino a été admirable. M. de Talleyrand est mort chrétiennement, ayant satisfait à l'Eglise et reçu les sacrements. C'est le dernier cèdre du Liban, et c'est aussi le dernier type de ce savoir vivre qui était propre aux grands seigneurs gens d'esprit".¹

On reconnaissait le prince à l'aisance qu'il apportait en toute circonstances, écrivions-nous quelques lignes au dessus. Il marqua sa dernière lutte et sa mort de cette aisance inégalable... fidèle à sa maxime :

"L'élégance et la simplicité réunies sont, pour toute chose et pour toute personne, le caractère distinctif de la noblesse".

1 - Lettre au comte de Lezay Marnèsia rapportée dans les "Souvenirs du comte de Lezay Marnèsia", ouvrage non mis dans le commerce mais communiqué à B. de Lacombe. *op. cit.* p 339. Le comte était préfet à Blois sous Charles X. Un Beauharnais (Claude) avait épousé une Lezay Marnèsia. Ce sont les père et mère de Stéphanie, grande duchesse de Bade. Cette noble famille du blésois s'est trouvée apparentée à l'impératrice Joséphine.



REGARDS

Quelques réflexions vont permettre d'observer ce couple extraordinaire, mais sans pénétrer le mystère de son intimité.

<i>débordements</i>

Jusqu'en 1814 Dorothee, très jeune femme, s'était fait remarquer par une particulière sagesse dans sa conduite. Souvenez-vous de Napoléon la montrant en exemple aux dames de la cour attachées à Marie-Louise. Et ensuite, c'est vrai que...

Il ne faut pas croire ce qu'en disent les mauvaises langues. Mérimée persiflait dans une lettre : "Puisque j'ai entamé l'article putain : Lorsque Madame de Dino est venue à Londres elle avait été précédée par une réputation de se plaire dans les exercices gymnastiques qui avaient fort choqué toutes les dames et elles avaient annoncé leur intention de ne pas la voir, de la "couper" (*to cut her*) comme l'on dit".¹

On a été jusqu'à rapporter que le valet de chambres, Jean, à Londres, surprit Dorothee dans le dernier abandon et le plus grand plaisir avec... (*Bacourt?*). Elle lui parla avec autant de calme que si elle avait été occupée à prendre le thé.

Lady Grey passait à Londres pour l'arbitre de la vertu. Elle haussa le ton : "J'aime beaucoup Madame de Dino, elle est toujours de bonne humeur et de la plus agréable compagnie. Comme elle ne dit jamais rien qui me froisse, pourquoi me soucierais-je des amants qu'on lui prête ? Je ne me fais pas gloire d'être différente d'elle. J'ai eu de la chance, voilà tout".²

Cette jeune femme a des allures très libres qui lui viennent d'une éducation aussi très libre. Elle a grandi dans des milieux dont les comportements étaient fort différents des nôtres et qui ressentaient la pudeur d'une autre façon que nous, et pas dans les mêmes moments. Le secrétaire du prince Daure, en 1830, fit inviter par son maître, à l'hôtel de Talleyrand, un jeune montalbanais, Mary-Lafon³. Ce jeune homme, beau et romantique, était fils d'aubergiste mais poète occitan. Il disait à la duchesse des vers occitans et la ravissait. Bref, il en devint amoureux fou. Le poète sous le charme, a raconté : "Il n'y avait devant la cheminée que deux personnes : Le prince d'un côté, couché à demi dans son fauteuil, et une dame belle encore bien que touchant à l'âge mûr...". Dorothee, 36 ans, jeta sur lui : "ce coup d'œil fin et assuré des femmes du grand monde". Le prince le fit asseoir dans un fauteuil et un grand feu brûlait dans la cheminée. La conversation est engagée par le prince qui parle avec une grande simplicité. Madame de Dino fait réciter au jeune homme des vers occitans. Le ton de la conversation était si naturel que le poète le trouvait même surnaturel. Et, Madame de Dino, debout "adossée à la cheminée, releva tout à coup robe et jupons jusqu'au plus haut des reins et se mit à chauffer tranquillement devant nous ce qui fit nommer Vénus callipyge".⁴

Le poète était émerveillé par ce qui se trouvait exposé au feu et à son regard, déconcerté par la parfaite décontraction et l'aisance de la duchesse, la placide indifférence du prince. Tant qu'il en fut troublé. Le prince, avec la finesse d'observation acquise lors de sa période ecclésiastique, le vit. Il mit à son aise le poète. "Mode russe" lui dit-il. Et à Madame de

¹ - J. Orieux. *op. cit.* p 769. Lettre de Londres 1832.

² - Rapporté par J. Orieux. *op. cit.* p 745.

³ - Daure, ex-séminariste, était de Montauban. Mary-Lafon (1810-1884) était né à La Française, sur le Tarn en aval de Montauban. Poète, journaliste, auteur d'une Histoire littéraire du Midi. Jasmin, né à Agen (1798-1864), célébré par Lamartine, par Mistral, était le grand rival en poésie occitane de Mary-Lafon qui ne l'aimait pas.

⁴ - CALLIPIGE : kallos = beau, Pugé = fesse. Vénus callipyge : Vénus aux belles fesses. Statue célèbre du musée de Naples.

Dino : "Vous oubliez toujours, ma chère, que Daure, le maître de mes secrets, est un ancien séminariste".

Par de pareils objets les âmes sont blessées
Et cela fait venir de coupables pensées

A ce jeune homme qui rougissait tout à l'heure en vous récitant des vers de Despourrins".¹

Daure, aussi présent à cette scène admirable, sortit avec son ami. Il était hors de lui "prétendant, non sans raison, qu'en ayant l'air de ne pas s'apercevoir qu'il fut un homme, elle le traitait comme les dames de Saint-Pétersbourg traitent leurs moujiks".²

Ce côté d'absence de retenue de femme du Nord n'est pas pour Dorothée absence de tenue. Mary-Lafon invité par un baron finlandais aurait passé, à poil, un moment à transpirer dans un sauna, aux côtés de son hôte et de son admirable jeune femme, nus comme au jour de leur naissance. Dorothée Callipyge ne traite pas les montalbanais en moujiks comme l'incomparable Pauline princesse Borghèse traitait en nègre le splendide serviteur noir chargé de la prendre nue, dans ses bras, pour la déposer dans son bain, puis de venir l'en retirer. Peut-on attenter à la pudeur si on ne la ressent pas ?

Mais c'est certain, Dorothée aime séduire. Et elle essaye son pouvoir de séduction sur tous ceux qui l'approchent. Nul n'y échappe, même pas Monseigneur de Quelen, s'il fallait en croire Mme de Boigne, mais justement, il ne faut pas la croire.³

Nous retiendrons le propos de lady Grey et tiendrons pour très véridique le récit de Mary-Lafon... dont il ne faut pas s'offusquer.⁴

Attrait mutuel

Talleyrand et Dorothée de Courlande ont été attirés l'un vers l'autre et cet attrait s'est affermi avec les années.

Le prince est attiré par sa nièce : une duchesse, fille de souverain, riche, intelligente, cultivée, belle, gracieuse. Son charme naturel, sa conversation brillante, ses qualités de maîtresse de maison incomparable, son éducation et ses relations cosmopolites servent magnifiquement ses goûts d'esthète... mais aussi sa vanité, car il veut être le premier partout.

Elle a le don de tout calmer, d'apaiser les conflits. Elle seule pouvait le réconcilier avec l'Eglise (*difficile question parce que questions d'hommes*) et même avec Dieu !... Avec l'aide et la piété de Pauline, et la miséricorde divine.

C'est une tendresse profonde qu'il a pour elle, et très constante. Il avait vécu très près des femmes, mais sans jamais s'abandonner, sauf le temps de sa seule bêtise, Mme Grant, ce qui faisait dire à une amie, Mme de Sainte-Aulaire : "Il fut dans leurs bras et à leurs pieds, jamais

¹ - Despourrins. Un des quatre grands poètes occitans, en dehors de Jasmin et Mary-Lafon. Béarnais, du XVIII^e siècle, chanté par Jasmin, car ces poètes occitans font des vers qui se chantent plutôt qu'ils se disent.

² - Rapporté par Jean Orioux. (op. cit.). p 732 et 733.

³ - Mgr de Quelen, vendéen, avait débuté dans la grande aumônerie impériale. Protégé du cardinal Fesch qui le fit choisir comme aumônier de Madame Mère. Sous la Restauration, bras droit du cardinal de Talleyrand. Mme de Boigne : "... Madame de Dino s'était amusée à tourner la tête de l'archevêque ; il en était devenu passionnément amoureux"... C'est absurde !

⁴ - On n'oubliera pas, cependant, qu'à cette époque les dames de portaient pas encore cette ultime lingerie que nous appelons aujourd'hui culotte.

dans leurs mains".⁵ A l'âge où la passion est détendue il se fond dans la vie commune avec sa nièce.

Rapidement il a besoin d'elle dans sa vie publique et sa vie politique. Je pense que cela résulte bien de ce qui a été lu plus haut. Dorothée est connue comme son agent, cela par toute l'Europe. Si l'amiral de Rigny, ministre de la Marine, attend une réponse, il précise : "Si cet arrangement paraissait sortable, veuillez m'en faire dire un mot par Madame de Dino".¹

Et quand l'Europe entière salue sa compagne il en ressent une joie très orgueilleuse. Il rend compte au duc de Broglie, ministre des Affaires Étrangères, de l'accueil des Anglais au duc d'Orléans : « La duchesse de Cumberland !!! vient de charger Madame de Dino d'engager M. le duc d'Orléans à diriger sa promenade de dimanche vers Kew, où elle veut lui offrir à déjeuner ».²

La duchesse était la première dame d'Angleterre car Victoria, future reine, avait alors 13 ans. Elle qui touche à la fois aux trônes d'Angleterre et de Prusse,³ pour un déjeuner de caractère privé qu'elle veut offrir au fils du roi des Français, s'adresse à la fille du duc de Courlande pour l'inviter. C'est cela qui plaît au prince.

Le roi Léopold Ier (*qui lui doit et son trône, et un peu sa reine*) écrit au prince : "Veuillez me rappeler au souvenir de Madame de Dino" ou "Offrez mes hommages à Madame de Dino".⁴

Louis Philippe remercie pour le séjour si réussi à Londres, du duc d'Orléans qui "me demande de vous bien témoigner, et particulièrement à Madame de Dino, combien il est sensible à tout ce que vous avez fait pour lui dans cette circonstance".⁵

Certainement peu de femmes, et cela dans toute l'Europe, pouvaient tenir leur place aux côtés de Talleyrand aussi bien que Dorothée de Courlande.

Abordons l'aspect délicat... Les écarts, les voyages, les séjours où les soins de Dorothée sont pour des compagnons moins prestigieux que le prince, mais... Mais oui, il faut le dire, plus jeunes. Jamais il n'en parla. Cependant, incontestablement, déjà à Vienne, surtout pendant les voyages de sa nièce en 1815, en Allemagne au printemps, à l'automne en Italie, le prince se montra préoccupé, absent, malgré la délicate et douce affection de la duchesse de Courlande. C'était la période Clam de Dorothée. Mais lorsque Dorothée revint - sans rien dire - comme si elle venait de prendre le thé chez une amie de Paris, et sans qu'il eut l'air de pouvoir penser autrement, le prince sut que lui et Dorothée seraient un couple jusqu'à la mort. Et quand de temps à autres Dorothée était reprise de besoins *voyageurs*, il savait qu'elle allait changer d'air et qu'elle reviendrait. Une pièce continue à être jouée et n'est pas terminée avant la scène finale, même s'il y a quelques entractes...

Le prince est un homme fascinant. Regardez la jeune génération, ces hommes qui ont l'âge de Dorothée, ils ne peuvent s'empêcher d'avoir pour lui une profonde sympathie : les Guizot ou Thiers si dissemblables, les Balzac ou Lamartine. Cet homme attirait ou éloignait, mais toujours stupéfiait. Il provoquait ou de l'admiration ou de la répulsion, toujours de l'étonnement. Mais, on le sait, haïr n'est possible que si on aime. Les femmes étaient encore

⁵ - Cité par Madelin. *op. cit.* p 444.

¹ - Lettre du 28 décembre 1831. Annexe au Tome V des « Mémoires » de Talleyrand (p 494-495).

² - Lettre du 17 mai 1833. Talleyrand. *op. cit.* Tome V. p 166.

³ - Frédérique de Mecklembourg-Strelitz était la sœur de la belle reine Louise de Prusse, née en 1788. A la cour de Berlin elle a connu la duchesse de Courlande, et sa fille Dorothée liée aux enfants royaux de Prusse. C'est donc tout naturellement qu'elle s'adresse à cette dernière. Cette princesse épousa en 1815 le duc de Cumberland, le plus jeune fils de George III, roi d'Angleterre. Le duc de Cumberland était le frère de George IV (qui venait de mourir en juin 1830), le frère du roi alors régnant Guillaume IV. En 1842, ce dernier laissa le Trône à sa nièce Victoria, fille du duc de Kent prédécédé. Le duc de Cumberland devint alors roi de Hanovre, mais la duchesse était morte en 1841.

⁴ - Lettres de ce roi du 5 juin 1832, du 4 octobre 1831. Talleyrand. *op. cit.* Tome IV. p 467 et 329.

⁵ - Lettre du 25 mai 1833. Talleyrand. *op. cit.* Tome V. p 174.

plus fascinées que les hommes. Il était l'élégance raffinée, le tact personnifié, et connaissait mieux que quiconque le langage qui gagnait le cœur d'une femme bien qu'il n'eut jamais été confesseur durant sa "période" ecclésiastique. Il faut lire son portrait par la charmante Mme de Rémusat, séduite mais sans jamais sortir du cadre d'une amitié de bon aloi. Relisons une seule phrase : "Il imposait par le dédain de son silence, par sa politesse protectrice dont personne ne pouvait se défendre".¹

Talleyrand pour une femme, à l'âge où il est arrivé, c'est la sécurité. Ni sautes d'humeur, ni imprévus ne sont à craindre de lui. Il est toujours égal. "Jamais visage ne fut moins baromètre" a dit Stendhal.² Talleyrand s'amusait à dire qu'on ne pouvait se fâcher avec lui. Se brouiller, "à quoi c'est-il bon ? A gâter les affaires... Je suis trop paresseux pour cela, et peut-être trop habile : il ne faut pas faire aux autres le plaisir de les mettre à l'aise en se brouillant avec eux, et ne se brouille pas avec moi qui veut".³

Tout se passe bien avec le prince. Rien n'est à redouter. A l'heure où on savait sa fin proche, Dorothee s'inquiétait : comment le réconcilier avec l'Eglise ? Et comment le remettre dans la main de Dieu ? Royer-Collard rassura la duchesse de Dino : "Ne craignez rien, Madame, lui qui a toujours été l'homme de la pacification ne refusera pas de faire sa paix avec Dieu avant de mourir".⁴ Quelque soit la circonstance, il n'y a point de crainte à avoir. Le prince assurera une bonne solution.

P

La différence d'âge atténue certaines difficultés. Plus jeune, Talleyrand aurait-il supporté aussi bien les écarts de Dorothee ? Il les aurait supportés, mais d'une autre manière, celle de ces nombreux ménages des hautes classes de la Société où chacun vivait de son côté, avec un autre partenaire. Mais le couple n'aurait plus existé. Alors que celui du prince et de sa nièce subsistait, et même beaucoup mieux que mal. Il est possible que Dorothee ait eu besoin de s'aérer de temps en temps. C'était peut-être sa nature. Aurait-elle pu trouver quelqu'un qui aurait pu la comprendre aussi bien que son oncle ? Ce n'est pas certain, et elle le savait.

On a retrouvé dans les papiers du prince ces mots destinés à Dorothee : "Ce qu'on appelle des amis me paraît bien insuffisant. C'est vous qui resterez l'intérêt dominant de ma vie, d'abord parce que vous avez de tout ce qui attache, et puis parce que je ne crains rien de votre pensée. Vous connaissez mes avantages et mes inconvénients ; vous avez tout mis en balance ; le solde, le reliquat est en ma faveur.

Le 2 février 1837. On cherche sur quoi s'appuyer ; les appuis qu'on cherche hors de sa disposition sont de faibles étais. Il me reste vous ; restez-moi bien".⁵

Et la duchesse de Dino a rapporté : "Il disait sans cesse : Je ne sais rien faire vite. Ma promptitude le troublait. Il y voyait avec raison de l'inconvénient ; j'en trouvais parfois à sa lenteur. Il disait alors : Convenez que nous aurions grand tort de nous passer l'un de l'autre, car je perdrais mon mouvement et vous votre repos".⁶

Dorothee écrivait à Barante, son ami : "Je veux rester auprès de M. de Talleyrand... il n'est et ne peut être en ouverture de cœur qu'avec moi, et c'est ce qui me fixe ici".⁷

Et s'observant avec lucidité, un peu de résignation aussi, elle confiait à Vitrolles : "Il me fallait un chez moi, je l'ai trouvé, et un calme singulier, une grande absence d'hostilité, une

¹ - Mme de Rémusat. *op. cit.* Tome I. p 195.

² - Rapporté par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome VI. p 245.

³ - Cité par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome VI. p 247.

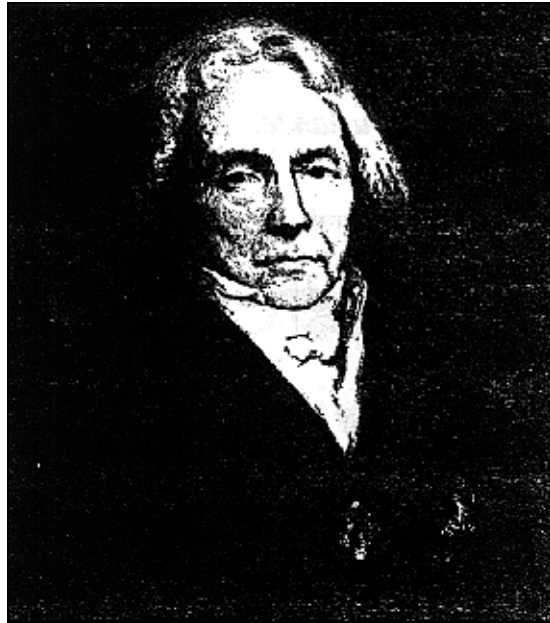
⁴ - Rapporté par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome VI. p 197.

⁵ - Rapporté par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome VI. p 197.

⁶ - Cité par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome VI. p 263.

⁷ - Rapporté par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome VI. p 57, lettre du 31 mars 1831.

indifférence complète sur tout ce qui n'est pas sincèrement près de mon cœur, est entré dans mon âme ; les séjours que je fais chez M. de Talleyrand me sont plus faciles, je trouve mes relations - par cela seul que j'ai un asile propre - changées en bien avec tout le monde".¹



Talleyrand par Ary Scheffer

On peut être sans inquiétude sur la solidité de ce couple. De temps en temps il se met en vacances - au gré de Dorothee - mais la vie commune est toujours pour chacun d'eux merveilleuse, riche, sereine.

P

On ne peut communiquer, au sens fort du terme, que si on peut transmettre à un autre. Se précipiter pour *piapiater* au téléphone, ce n'est pas communiquer, c'est faire entendre sa voix et entendre la voix de l'autre. Il y a évidemment le préfixe "cum" dans le latin "cummunicare", mais il y a aussi la racine du verbe "unire", unir. Pour communiquer il faut quelque chose en soi, ce qui suppose une vie intérieure. Et il faut prendre le temps de réfléchir à ce qu'on va communiquer. Et puis assurer la transmission d'une partie de soi-même à l'autre qui va l'accueillir. Tous les personnages entrevus dans ce chapitre communiquent. Ils sont issus du siècle de la communication, je veux dire le XVIII^e. Ce sont des épistoliers extraordinaires. Ils passent plusieurs heures chaque jour dans la pensée de leurs correspondants.

La correspondance du prince de Talleyrand et de la duchesse Dorothee de Courlande a été merveilleuse, immense. On a parlé de trois mille lettres et billets échangés que la duchesse avait pieusement archivées au château de Sagan... car elle ne laissa traîner aucun papier compromettant pour son oncle, ou pour elle. Hélas, Lacour-Gayet ne put prendre connaissance de cette fabuleuse correspondance quand il écrivit son monumental "Talleyrand" en 1934. Tout était alors intact. On ne peut que rêver à cet ensemble de documents, vingt cinq ans d'Histoire ! et toute la vie du couple fameux.

En 1945, les archives de Sagan disparurent. Il n'en resta que quatre cartons relatifs au domaine de Sagan.

¹ - Lettre du 26 août 1828, de Valençay. Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 177.

Qui a été coupable de ce vol ? De cette destruction ? De ce crime enfin ? C'est là encore, peut-être, un secret de l'Histoire¹ car dans sa correspondance intime Le Sphinx, comme on surnommait Talleyrand, disait tout, incroyablement tout, contrairement à ce qu'avait pu penser Sainte-Beuve.²

portrait de Dorothée, duchesse de Courlande

Charles de Rémusat nous a laissé ce portrait de Dorothée à Londres, en mai 1832. Il est admirable.



Charles de Rémusat

"Dorothée de Courlande avait alors 39 ans et était encore dans presque tout l'éclat de sa beauté qui n'avait jamais eu celui de la jeunesse. Elle était d'une taille moyenne, mais élégante, et son port et sa démarche avaient une dignité gracieuse qui la faisait paraître plus grande qu'elle n'était en effet. Ce qui illuminait son visage un peu petit et terminé en pointe, c'étaient, au dessous d'un large front cerné de cheveux d'un noir de jais, d'incomparables yeux d'un gris bleu, armés de longs cils entourés d'une teinte bistrée et dont le regard enflammé et caressant avait toutes les expressions. Elle les clignait un peu, sa vue étant assez basse, et elle en augmentait ainsi la douceur, et cependant la vivacité en était telle que, lorsqu'on l'avait perdue de vue, on aurait juré qu'elle avait de grands yeux noirs comme du charbon. La séduction de sa bouche et de ses yeux était extrême, sans autre défaut que de trop ressembler à une séduction.

Elle était belle, toujours assez parée ; le fard relevait ses regards, et sa coiffure ouvragée avec un art visible dont elle n'avait pas d'assez beaux cheveux pour se passer".³

¹ - Françoise de Bernardy dans "*Le dernier amour de Talleyrand. La duchesse de Dino*", publié en 1965, a écrit que ces archives "furent alors emportées par deux hommes en uniforme d'officier français et d'officier américain". *op. cit.* p 146 note, cela ne nous paraît pas crédible : aucun soldat américain ne dépassa l'Elbe. Des français en Wurtemberg, en Souabe, en Bavière, oui. En Silésie, non. C'est l'armée russe de Koniev qui traversa la Silésie pour prendre Berlin à revers. Jean Orioux, dans son "*Talleyrand*", remarqué, paru en 1970, affirme que Sagan fut incendié et pillé par les Russes. *op. cit.* p 665.

² - Le grand critique comprit, le premier, que - Napoléon excepté - nul personnage n'avait aussi bien su que lui créer et répandre de son vivant, sa propre légende. Mais il n'avait pas connu les nombreuses correspondances de Talleyrand ou de sa nièce publiées après lui. A un critique (Jules Claretie), il écrivait le 7 avril 1869 : "Je suis à l'avance persuadé que tout ce qu'on trouvera de lettres et d'écrits de Talleyrand donnera de lui une favorable idée. Des gens d'esprit comme lui ne mettent jamais le pire de leur pensée ou de leur vie dans des papiers écrits". Sainte-Beuve. "*Les Nouveaux Lundis*". Tome XII. p 130.

³ - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 213.

points communs

Un parallèle entre la vie de chacun d'eux permet d'en dégager quelques uns.

Tous deux ont eu une enfance difficile qui les a marqués.

Talleyrand "a eu une enfance triste - celle d'un infirme - que son infirmité, loin de le re-commander aux douceurs des siens, a, tout au contraire, voué à une carrière que, d'avance, il abhorrait". Sa vie, ensuite "n'a été qu'une continuelle et cruelle revanche de l'affreux délit dont sa jeunesse a été victime".¹

Claire Vergennes, l'épouse exquise de Laurent de Rémusat,² la mère de Charles, très éprouvée par la mort de sa propre mère (*en 1808*), devint alors confidente du prince, qui la respectait, appréciait, recherchait même sa conversation, et l'écoutait même quand elle le reprenait et lui tenait tête. Il l'appelait familièrement Clary. Il fut touché par la vue de l'affection que son mari lui prodiguait pour soulager sa peine. Laissons parler cette merveilleuse observatrice.

"Sa vie tout entière l'avait tenu loin des affections naturelles ; nous lui donnions un spectacle nouveau, qui le remuait un peu. Il semblait apprendre, pour la première fois, ce qu'une tendresse mutuelle, fondée sur des sentiments les plus moraux, trouve de douceur et de courage contre les traverses de la vie...

Une fois, emportée par les disparates qui échappaient à son caractère, je me laissai aller à lui dire : - Bon Dieu ! Quel dommage que vous soyez gâté à plaisir ! Car, enfin, il me semble que vous valez mieux que vous !

Il se mit à sourire : - La manière dont se passent nos premières années influe sur toute la vie, et si je vous disais de quelle façon j'ai passé ma jeunesse, vous arriveriez à vous étonner de beaucoup de choses.³ Et il lui raconta son enfance, sa jeunesse.

Il n'est pas besoin d'insister sur la tristesse de l'enfance de Dorothée de Courlande, ballottée entre son père présumé, souverain détrôné, peu abordable, et son géniteur quelque peu léger, par une mère pas du tout maternelle et qui resta longuement dévorée par ses passions. Dernière fille, c'est la petite. Elle est élevée seule, et ce qu'elle voit de ses sœurs assez folles de leur corps, ce n'est pas très formateur pour une enfant qui rêve, abordant l'adolescence confiée à une fausse vieille fille - très dure - un peu folle, et un faux ecclésiastique trop influençable. Livrée par sa mère au neveu de Talleyrand de façon ignoble pour nos consciences de la fin du XX^e siècle.

P

Le ciment, entre eux, c'est la passion de la politique, leur volonté d'y jouer le premier rôle.

"Âme de feu, qu'avaient traversé, pour l'élever, le trouble et la passion, noble et généreuse, toute en élans, la duchesse de Dino joignait à une grâce un peu sauvage une rare distinction d'esprit. Dans son salon, charmant et brillant, les hommes d'Etat de tous pays passaient. Elle excitait des enthousiasmes qui devenaient vite des attachements".⁴

¹ - Madelin. *op. cit.* p 434.

² - Magistrat à la Cour des Aides de Provence. Un des premiers nobles ralliés au Premier Consul. Préfet du Palais. Chambellan de l'Empereur. Maître de sa garde-robe. Surintendant des Théâtres de Paris.

³ - Mme de Rémusat. "*Mémoires*". Tome III. p 324 & 325 à 399.

⁴ - Pour nos consciences de la fin du XX^e siècle, Balzac a évoqué la situation de Dorothée :

"Le duc de Maufrigneuse avait eu des liaisons avec la duchesse d'Uxelles. Vers 1814... la duchesse le voyant pauvre, mais très bien cour, lui donna sa fille qui possédait environ 50.000 ou 60.000 livres de rente... Melle d'Uxelles devenait ainsi la duchesse, et sa mère savait qu'elle aurait vraisemblablement la plus grande liberté. Après avoir eu le bonheur inespéré de se donner un héritier, le duc laissa sa femme

Ce charme, cette séduction reposent avec calme chez Maurice de Talleyrand. C'est le cadeau de la bonne fée. Orfèvre en matière d'échange de vue, Germaine de Staël laisse échapper un mot admiratif : "Si sa conversation pouvait s'acheter, je m'y ruinerais".¹ A l'écouter, Lamartine se délectait :

"Cette conversation était très littéraire. Je m'y plaisais comme à la lecture d'une page de Pascal...

... L'axiome spirituel et imprévu était la forme de son esprit ; c'est la forme de la vérité, quand elle veut se faire remarquer par la surprise et se faire accepter par la grâce.

... Il était lent, abandonné, naturel, un peu paresseux d'expression, mais toujours infaillible de justesse".²

Sainte-Beuve, très intrigué par le personnage, écrivant sur les Mémoires de Philippe de Commines, lance : "Homère nous vante les paroles du miel à Ulysse. On a également vanté la douceur séduisante de M. de La Rochefoucauld et de M. de Talleyrand... Louis XI était de cette race et avait reçu en partage le même don, celui de manier les esprits par son accent et par les caresses de sa parole".³ Le Prince est, ici, l'égal du plus habile et du plus grand roi de France !

Tous deux, bien armés pour réussir en politique, sont habités par une très forte ambition, et comme on ne réussit bien que ce que l'on aime, ils réussissent, l'un et l'autre, admirablement. Au départ, à Vienne, Dorothée a servi de faire valoir, elle a rapidement appris et s'est imposée à Vienne comme partenaire à part entière. Dès lors, ils ne peuvent opérer l'un sans l'autre.

La princesse de Lieven appelait son amie "Mon cher Ministre des Affaires Étrangères". Et c'est le portefeuille qu'on lui attribuait dans ce ministère des femmes fortes imaginé par un vieux routier de la politique, Sémonville. "Cette bêtise faisait la joie de Paris hier", écrivait la duchesse de Dino.⁴

L'un comme l'autre sont passionnés mais ne le laissent pas voir. Exaltés ? Pas du tout. Ce serait contraire à leur goût de l'élégance, et de la mesure par conséquent. Ni exaltation ni précipitation chez le prince de Talleyrand ou la duchesse de Courlande. Le prince est un homme d'Etat dans la tradition de la monarchie séculaire. Cet homme se contrôle parfaitement, donc il prend son temps, cela quoi qu'il arrive, et il saura même le faire jusque dans la mort. Jamais il ne hâte ni n'allonge un seul de ses pas. Madelin pense que ministre, quelques siècles plus tôt, il eut inscrit au fronton de son ministère la devise "Festina lente" ("*Hâte-toi lentement*"), celle de la politique française sous tant de rois¹. Talleyrand disait : "il ne faut jamais se presser ; moi je ne me suis jamais pressé et je suis toujours arrivé".

entièrement libre de ses actions, et alla s'amuser de garnison en garnison, passant les hivers à Paris, faisant des dettes que son père payait toujours...". La duchesse de Maufrigneuse se confie à d'Arthez : "Ma mère m'avait très peu vue ; elle m'avait oubliée ; mais elle s'est mal conduite envers moi, de femme à femme, en sorte que ce qui est mal de femme à femme devient horrible de mère à fille...". Balzac. "*Les secrets de la Princesse de Cadignan*" (dans l'édition 1856 de la Librairie Nouvelle à Paris, Tome XXIII, 6^e tome des "*Scènes de la Vie Parisienne*"). p 127 et 137.

Cette édition de l'œuvre complète provient à l'auteur de la Bibliothèque de Paul Bonifas, son grand-père.

¹ - B. de Lacombe. *op. cit.* p 279.

² - Rapporté par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome VI p 237, 239.

³ - Sainte-Beuve. "*Causeries du Lundi*". 7 janvier 1850.

⁴ - Lettre à Barante du 11 février 1836 : "Voici ce Ministère féminin : Président du Conseil : Mme Adelaïde. Intérieur : Mme de Boigne. Cultes et Justice : duchesse de Broglie. Affaires Etrangères : duchesse de Dino. Guerre : Mme de Flahaut. Marine : duchesse de Massa. Finances : duchesse de Montmorency. Commerce : marquise de Caraman". Rapporté par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome VI. p 262.

Sémonville (1759-1839) est à peine plus jeune que Talleyrand. Magistrat sous Louis XVI. Lié à Mirabeau après 1789. Ambassadeur sous la République, le Consulat. Sénateur sous l'Empire. Louis XVIII le fit marquis. Pair de France sous les Bourbon. Et sous Louis-Philippe, Grand Référendaire de la Haute Chambre jusqu'en 1834.

¹ - Madelin. *op. cit.* p 446 et 436.

Le troisième point de rencontre, c'est leur goût commun de l'opulence. Chez eux c'est un besoin, mais aussi un moyen : "L'opulence pour Monsieur de Talleyrand était une politique autant qu'une élégance de sa vie", a écrit Lamartine.²

Dorothee, toute jeune enfant a connu le faste du duc de Courlande à Sagan ; a fréquenté la famille royale de Prusse. Elle a été sensible au faste de son oncle en arrivant à l'hôtel de Monaco. Agée seulement de 20 ans, en 1814, elle reçoit le tsar à l'hôtel de la rue Saint-Florentin. Ce sera encore plus fabuleux peu après à Vienne où empereurs, rois, princes souverains la traitent presque comme une reine, en tous cas comme fille d'un duc souverain. Ce sera encore plus éclatant à Londres. Il y aura, enfin, ce royal Valençay dont elle est la souriante reine, et même un peu... la fée. Ce sont des cadres dignes d'elle, faits pour une duchesse de Courlande, répondant à ses goûts. Partout, le prince et elle ont autour d'eux une petite cour, ou presque. On les entoure, on les sert et on les aime.

Il convenait à Talleyrand d'avoir une compagne de qualité (après la faute de Mme Grant. Pardon ! Plus qu'un faute, son mariage : un crime.) Dorothee est née sur les marches d'un trône, le duché de Courlande. En août 1793, il existe encore. Cette grande dame, convenait par sa naissance.

Mais, en plus, Dorothee ne coûte rien. Elle a une immense fortune. Un jour, son ami Vitrolles lui avait déclaré : "Voyez-vous, il ne faut jamais être pauvre diable. Moi, j'ai toujours été riche". C'était faux, il avait, dans sa jeunesse, presque vécu dans la pauvreté, mais il avait un don : savoir faire de l'argent.³ Perdre en 1828, dans la faillite d'un banquier, quatre millions ne troublait pas son esprit. Son ami, le baron de Gagern⁴ disait qu'il considérait sa haute situation comme une mine d'or". Deux prélats, avant lui, avaient encore plus aimé que lui les *douceurs*, les deux cardinaux qui ont fait la France moderne.

P

Ce troisième point commun débouche sur le quatrième. Lui veut assurer la fortune de sa race, les Talleyrand-Périgord. Il en est le chef incontesté ; dirige tout, décide pour tous. Elle n'est pas particulièrement intéressée, mais, évidemment, a quelques ambitions pour ses enfants, petits enfants de Courlande, tous membres du "clan" des Périgord.

C'est un aspect qui ne laisse pas indifférent le seigneur de Valençay. Il a fait de son neveu un duc de Valençay et le veut riche immensément. Alors il s'empresse de lui donner l'impressionnant domaine de Valençay. On a dit qu'il avait recommencé cinq ou six fois sa fortune... mieux valait ne plus avoir à la refaire une sixième ou septième fois, et en cas de coups durs assurer à son neveu la propriété de Valençay. Enfin, la nue-propriété pour commencer.

Bien sûr, le prince n'oublie pas ses deux "nièces" chéries, qui sont ses filles.

L'opulence de ce couple sulfureux débouche sur leur volonté commune d'assurer un riche avenir à leurs neveux, à leurs enfants.

Ils vont, avec les années, se rejoindre pour un cinquième point commun.

A ses trois enfants, la duchesse de Courlande veut laisser l'image d'un prince patriarche de la famille. Elle va, avec les années, cultiver cette image avec le plus grand bonheur. A l'issue de sa première rencontre avec le prince, la vénération dont il était entouré fut ce qui frappa le plus l'abbé Dupanloup.

² - Rapporté par Lacour-Gayet. *op. cit.* Tome VI. p 254.

³ - Barras a donné une liste, en sept pages in-octavo d'un texte serré, des "douceurs" reçues, et des "affaires réussies" par Talleyrand. Il arrive à un total de 117.690.000 francs. Pour trouver les francs 1993 : multiplier par 20.

Barras n'est pas toujours crédible mais généralement bien informé.

⁴ - Gagern : Diplomate allemand. Chargé des Affaires du prince de Nassau, c'est à ce titre qu'il connut Talleyrand.

Pas de mauvais bon mot ici ; le prince aimait se prélasser ! Et cependant, sa vie durant, il avait conservé quelque chose de l'onction d'un prélat. Ce matin 1834, à Londres, où sa petite Minette (*ainsi, nous le rappelons, appelait-il sa chère Pauline*), avant d'aller recevoir sa première communion, vint demander la bénédiction de *Bon Oncle*, ce fut avec un profond attendrissement qu'il la lui donna en présence de sa mère. Il était déjà entré dans la peau de sa dernière charge : celle du patriarche. Minette ne l'appelait que Bon Oncle.

Dans la chambre du prince s'avance Marie de Talleyrand, sa petite fille (*issue du mariage de sa fille Charlotte et de son neveu Alexandre*). A genoux au chevet de l'agonisant elle dit : "Mon oncle, je vais bien prier Dieu pour vous ; je vous demande votre bénédiction". Se soulevant avec peine, le prince répondit : "Mon enfant, je te souhaite beaucoup de bonheur pendant ta vie et, si j'y puis contribuer par quelque chose, je le ferai de tout mon cœur. - Vous le pouvez en la bénissant", murmura Mme de Dino. Alors l'ancien évêque, quelques instants avant de se réconcilier avec l'Eglise, et quelques heures avant de mourir, bénit l'enfant. Marie, Marie de Talleyrand, aux pieds du patriarche gisant, pleurait. Le prince, ensuite, suivit des yeux l'enfant qui se retirait, et dans la chambre, tous ceux qui l'entouraient pleuraient. A Bacourt, penché à la droite de son lit, le patriarche dit : "Voilà bien les deux extrémités de la vie : elle va faire sa première communion... et moi !..."¹



Adolphe Bacourt. Dessin de C. Wagner

Et l'abbé Dupanloup de poursuivre son récit :

"Baissant les yeux, il sembla vouloir se reposer et se recueillir un moment. Nous le laissâmes à dessein quelque temps dans ce recueillement et dans ce repos"

Et peu après : "En ce moment, Mademoiselle Pauline, s'approchant lui dit : - Bon Oncle, il est six heures ; veux-tu que je te présente ces papiers que tu as promis de signer à cette heure-ci".¹

Le patriarche, réconcilié, pouvait ensuite s'en aller...

Ainsi fut transformé en patriarche le prince de Talleyrand ! Aspect le plus inattendu de ce personnage et sans doute le plus attachant. Ainsi fut la dernière image qu'il a laissée.

Pourquoi ne serait-elle pas celle qu'il faudrait conserver ? D'autant que c'est en patriarche que le prince s'est senti vivre avec bonheur, et enfin satisfait. Il a voulu, ses dernières années, vivre en patriarche. Il l'a voulu.

Mais personne ne l'a autant voulu que la duchesse de Courlande.

¹ - Récit de l'abbé Dupanloup, rapporté par B. Lacombe. *op. cit.* p 407 et 408.

Elle l'a voulu pour le prince, d'abord, parce qu'elle l'aimait. Elle l'a voulu pour elle-même, parce que c'est en patriarche qu'elle l'aimait le plus.

Elle l'a voulu pour la famille, pour la postérité, mais aussi pour ses fils, et surtout pour Pauline, leur fille.

P

Nous ne regrettons que ce titre : duchesse de Dino ! Un titre d'opérette, dirait-on. Le prince, son oncle, aurait voulu qu'à Edmond Louis XVIII conférât celui de duc de Talleyrand. C'est Hélas le titre que Dorothée n'a pu porter, celui de duchesse de Talleyrand qui seul, pour l'Histoire, lui convenait.

Et ce sera notre regret, notre grand regret que d'avoir vu passer à la postérité, en France, sous ce nom d'opérette de duchesse de Dino, Dorothée. Dorothée duchesse de Courlande.



DUCHESSE DE SAGAN

I - L'APRES TALLEYRAND

La disparition du prince de Talleyrand fut le grand tournant de la vie de Dorothée, duchesse de Courlande. Il lui avait souvent murmuré :

« Quand je ne serai plus là, Madame de Dino, je vous manquerai terriblement ». ¹

Quelques jours avant la mort du prince, le 28 avril 1838, son frère aîné était mort, Archambaud de Périgord, duc de Talleyrand. Edmond devenu duc de Talleyrand, Dorothée était bien duchesse de Talleyrand. Mais le monde et la postérité la connaissent toujours sous le nom de duchesse de Dino, qu'elle devait au prince.

« Les querelles de famille suscitées par le testament de M. de Talleyrand, et où Mme de Dino joua le beau rôle, ne font pas partie de mon sujet », a écrit Mme de Boigne. ² Ici, nous dirons seulement que le prince avait fait de sa compagne adorée sa légataire universelle. Après la donation de l'immense Valençay à Louis, duc de Valençay, le fils aîné de Dorothée et le legs de Pont-de-Sains à Pauline, l'essentiel de ce qui revint à Dorothée fût l'hôtel de la rue Saint-Florentin et son contenu, mais aussi des souvenirs, des archives.

Dès 1836, Dorothée avait envisagé l'après Talleyrand. Alors elle eut envie d'acheter l'hôtel Carnavalet, aujourd'hui si chargé de souvenirs. ³ Il semble qu'il lui ait été impossible de vivre rue Saint-Florentin sans Talleyrand. Les obsèques très solennelles du prince furent célébrées dans la chapelle de l'Assomption sans la présence de Dorothée, car la coutume voulait que les duchesses n'assistassent pas à ces cérémonies. Elle décida de partir aussitôt et s'empressa de louer rue de Grenelle un vaste appartement dans l'hôtel de Gallifet. Le 21 juin elle s'y installait. Curieusement, elle louait à son amie la princesse de Lieven le fameux entresol occupé par son oncle. Sans doute pour ne plus avoir la tentation de revenir habiter l'hôtel Talleyrand. Ce départ est un déchirement pour elle. Elle s'épanche sur le fidèle confident Barante :

« J'ai quitté, pour n'y peut-être jamais rentrer, notre maison dans laquelle vingt trois années de ma vie se sont écoulées, et quelles années ! celles de ma vie proprement dite. Je sens bien qu'il me faudra un longtemps pour reprendre mon niveau ». (*Lettre du 22 juin*).

« Depuis que j'ai quitté la rue Saint-Florentin, je me sens tout particulièrement abattue ; le regret est plus vif et les forces moindres pour les supporter ». (*Lettre du 23 juin*). ⁴

L'air de Paris est irrespirable pour Dorothée qui ne le supportait que par amour de son oncle. L'attitude du faubourg Saint-Germain à son égard en est la cause principale. Elle n'a qu'une hâte : quitter Paris. Ce qu'elle fait dès le 27 juin, montée avec Pauline dans une voiture qui les amène à Bade. Elle n'a même pas attendu le résultat de la vente aux enchères de l'hôtel

1 - Rapporté par Françoise de Bernardy. « *La duchesse de Dino* », p 272.

2 - Ctesse de Boigne. « *Mémoires* ». Tome II p 371

3 - Mis en vente sur la mise à prix de 140 000 francs. Dorothée, prodigieuse épistolière, était bien digne de la marquise de Sévigné qui l'habita vingt ans, à la fin du XVIII^e.

4 - Barante, présent à la mort du prince et à ses obsèques, était ambassadeur en poste à Saint-Petersbourg. Le 22 juin, il était sur la route de la capitale russe qu'il regagnait.

Talleyrand. Vente qui eut lieu le 3 juillet. Les notaires étaient alors plus diligents qu'aujourd'hui (*même en tenant compte de certaines formalités de l'époque contemporaine*). Le prince était mort le 17 mai. C'est le baron James de Rothschild qui fut adjudicataire sur l'enchère de 1 181 000 francs.¹

A Bade, Dorothee reçoit le secours d'une affection profonde, d'une tendresse fidèle, celle de Bacourt, toujours ambassadeur à Carlsruhe. Mais à Bade, c'est aussi le charme et la sympathie de la grande-duchesse Stéphanie qui y demeura tout l'été 1838.² On se souvient que la plus délicate mission de Bacourt avait été, en partant pour le grand duché, de parvenir au mariage du duc d'Orléans avec Marie Bade, la dernière fille de Stéphanie.

La reine Amélie a écrit : « Il ne voulait pas de Marie de Bade », et fait dire à son fils : « J'ai en horreur toute la beauharnaiserie », qu'il qualifiait de « princes de demi-sang ».³ Il semble que pendant près de deux années Stéphanie ait caressé l'idée de cette union imaginée par Guizot.

Quoiqu'il en soit, Dorothee ne peut plus rien, le duc étant marié depuis le 30 mai 1837 à une princesse allemande. C'est lors de l'été 1838 que se nouent des liens de grande intimité entre Dorothee et Stéphanie.

Après Bade, Dorothee et Pauline vont à Heidelberg où séjourne Wilhelmine, duchesse de Sagan. Dorothee a besoin de reprendre contact avec sa famille, de sentir l'air de l'Allemagne où elle a grandi. Ce lui fut très salutaire.

Le 4 septembre, la mère et la fille se trouvaient à Paris. Le convoi funèbre qui amenait les deux frères Talleyrand (*Archambaud et Maurice*) roulait ce jour là en Touraine. Leur inhumation à Valençay eut lieu le lendemain.

Elles quittèrent rapidement Paris pour un séjour chez la duchesse Mathieu de Montmorency (*belle-fille de Madame de Laval, une des grandes amies du prince*), puis elles se réconfortèrent à Rochecotte. Dorothee éprouve de la joie dans son château. Elle s'y sent chez elle. Elle a l'impression que c'est là qu'elle va se fixer et commande la construction d'une bibliothèque et d'une chapelle.

Et c'est le retour sur Paris, mais en faisant un détour à Valençay. Une halte douloureuse. Le 25 septembre, avant de quitter Rochecotte, elle écrit à Barante : « Il y a en moi quelque chose qui me pousse vers ce dernier asile de celui qui a tenu tant de place dans ma vie. Je ne ferai qu'y entendre une messe et achever une prière, et puis je remonterai en voiture ».⁴

Elle n'a pas la force de s'attarder chez Talleyrand.

Mariages

Dorothee retrouve Paris avec le même malaise. Ses amies le voient. Le 27 octobre, la princesse de Lieven écrit de son entresol de la rue Saint-Florentin, à lord Grey : « La duchesse de Talleyrand ne me paraît pas encore installée dans sa nouvelle position ».

Mais toutes les grandes familles qui ont un fils à marier et beaucoup d'ambition pour lui s'intéressent, en octobre 1838, à Dorothee. Pauline, évidemment, est le plus beau parti de Paris. En possession d'une belle fortune et de revenus importants (*Pont-de-Sains*), ses espérances sont immenses. Et des candidatures spontanées se manifestent pour sa main : Jules de

1 - Les Rothschild amplifièrent cette résidence princière. Les trois fenêtres en façade, à droite (en regardant la façade) éclairaient l'agrandissement de leur oeuvre.

2 - Françoise de Bernardy. « *Stéphanie de Beauharnais* », p 281 et 273.

3 - « *Journal de Marie-Amélie* », p 477

4 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* P 276 et 277

Clermont-Tonnerre, le duc de Saulx-Tavannes, et aussi le duc de Guiche, le marquis de Biron, Henri de Castellane.¹

La dernière candidature était défendue ardemment par sa mère et recevait aussi le soutien de Madame Adélaïde. Enfin, très lié avec l'honnête Falloux, il passait pour le modèle de la jeunesse du Faubourg Saint-Germain.

Tout cela troublait Dorothée, soucieuse de l'avenir de sa fille. Le 30 octobre elle alla consulter Mgr Quelen et l'abbé Dupanloup. Ces derniers pensaient qu'Henri était le meilleur candidat mais que c'était Pauline qui devait choisir et décider. Sa mère devait donc lui en parler. C'est ce qu'elle fit le soir même. Pauline retint Henri, qu'elle connaissait peu et rejeta les autres. Dorothée se souvenait, avec beaucoup de trouble, des manoeuvres qui aboutirent à son mariage. Elle expliqua donc à sa fille qu'elle ne devait surtout pas se presser pour prendre sa décision.

C'est Pauline qui ressentit une forte inclination pour l'héritier des Castellane. Elle devait après son mariage connaître une passion aveugle pour lui. Elle pressait le mariage. Dorothée aurait voulu qu'on attendit l'expiration de l'année de deuil du prince (*17 mai 1839*) mais Pauline précipita. Le contrat était signé le 8. Le mariage célébré à la mairie le 9. Et béni à Saint-Thomas d'Aquin le 10 avril.

P

La duchesse de Dino s'était liée avec la comtesse de Sainte-Aldegonde, qui possédait aux environs de Blois le château de Beauregard. Née Valentine Bourlon de Chavanges, la comtesse avait d'abord épousé, en 1809, le maréchal Augereau. Elle fut duchesse de Castiglione. Veuve en 1816, elle s'était remariée au comte de Sainte-Aldegonde, aide de camp du duc d'Orléans. Le couple se sépara et le comte servit en Russie, devint général et aide de camp du tsar. La comtesse, intime avec les Montmorency, était dame d'honneur de la reine Marie-Amélie.

Alexandre, deuxième fils de Dorothée, était devenu duc de Dino à la mort de son grand-père (*son père était duc de Talleyrand et son frère aîné duc de Valençay*). C'était le type du grand aristocrate oisif. Sport favori ? Echapper aux tracasseries de ses créanciers, et les semer, comme il semait ses dettes. Il répétait la conduite d'Edmond, son père.

Valentine de Sainte-Aldegonde, née en 1820, avait la beauté et l'intelligence de sa mère, mais aussi son ambition et son avidité. Elle avait fait l'objet d'une cour - non repoussée - de l'étrange Anatole Demidoff, *l'opulentissime* Russe qui étonnait l'Europe.²

Peut-être Dorothée espéra-t-elle que la belle Valentine au caractère si affirmé, dominerait la mollesse de son mari et l'assagirait.

Le 8 octobre 1839, le mariage fut célébré, marqué par les extravagantes libéralités de Demidoff.

1 - Au XI^e siècle, cette famille possédait la souveraineté de Castellane en Haute Provence. Le marquis Boniface Louis André siégea aux Etats-Généraux. Préfet de Paul de 1802 à 1810, il épousa une Rohan Chabot. Leur fils, Esprit Victor Boniface, entra dans l'armée en 1804, colonel en 1814. La Restauration fit du père un pair de France et de son fils un général. Son fils aîné était né à Paris en 1814. Alors auditeur au Conseil d'Etat. Ces Castellane étaient fort riches : le général avait épousé la fille du banquier Greffulhe, pourvue d'une dot d'un million et demi.

2 - Son aïeul, pauvre paysan, plut à Pierre le Grand en 1694, en fabricant sur son enclume une arme admirable. Le tsar lui donna une terre dans l'Oural et il y découvrit une riche mine de fer. Ce fut le départ d'une immense fortune. Son père, après avoir vécu en France, s'installa à Rome puis à Florence où il mourut en 1828. Le comte Anatole est un excentrique, ivre du pouvoir qu'il tire de son inépuisable fortune. Le roi Jérôme (*ce Bonaparte devenu roi de Westphalie*) lui vendit sa fille, l'intelligente Mathilde, au port de reine, en 1840, ce qui lui valut du duc de Toscane le titre de Prince de San Donato. A Florence, il est lié à Edmond.

Au mariage d'Alexandre, il envoya deux fourgons de bonbons, remit à l'église un vase en or, dota six jeunes filles, fit distribuer 6.000 francs aux pauvres, châles et dentelles aux paysannes. A la mariée, il offrit une parure en diamants de 30.000 francs. Trop... C'est beaucoup trop !

le tournant

La fin de l'année 1839 vit se précipiter les événements :

On apprit qu'Edmond s'ennuyait à Florence et parlait de retour sur Paris. Dorothee vivait mal à Paris sans Talleyrand. Edmond présent à Paris, la vie y serait insupportable pour elle.

En novembre 1839, Bacourt, l'ami cher à son coeur, fut nommé ambassadeur à Washington. Il quitterait le pays de Bade en février.

Et le 29 du même mois mourait à Vienne Wilhelmine, la duchesse de Sagan. Elle laissait la plus grosse part de sa fortune à sa deuxième soeur, Pauline princesse de Hohenzollern-Hechingen. Le fief de Sagan passerait à Louis et Alexandre, les deux fils de Dorothee, pour le cas où Frédéric-Guillaume, le prince héritier, fils de Pauline, resterait sans enfant. Pauline, puis son fils, sauf survenance d'un enfant du prince, n'avaient donc que l'usufruit de Sagan.¹

En décembre mourut Mgr de Quelen. Dorothee était très attachée au prélat.

Dès janvier 1840, ont sut dans Paris que Dorothee n'y resterait pas. Lady Holland écrivait : « Les mauvaises langues murmurent que la duchesse de Dino va faire un long séjour en Allemagne ». ² Ceci, en passant, montre bien que même le grand monde continue à nommer Dorothee duchesse de Dino, et non duchesse de Talleyrand.

Pour rejoindre l'Allemagne Dorothee attendit d'être grand-mère. C'est le 19 février 1840 que Pauline de Castellane mettait au monde Marie-Dorothee, qui deviendra princesse allemande. Et c'est alors que Bacourt s'appretait à gagner Londres et de là Washington...

C'est le moment de partir. Le 14 ou le 15 mai 1840, elle quitte Paris avec son fils aîné, Louis, duc de Valençay : Lille, Liège, Cologne. Le 25 mai 1840, Dorothee retrouve sa ville natale : Berlin. Son premier sentiment fut qu'elle était dans une ville étrangère. Le roi Frédéric-Guillaume III était mourant. Le prince royal, son ami d'enfance, qu'elle avait revu à Vienne, l'accueillit aussitôt avec beaucoup d'affection, ainsi que Guillaume, son frère. Elle fut présentée à Elisabeth, l'épouse du prince royal, et à l'épouse du prince Guillaume, Augusta princesse de Saxe-Cobourg.

Le 7 juin le roi de Prusse mourait. L'ami d'enfance de Dorothee devenait le roi Frédéric-Guillaume IV. Dorothee assista à l'enterrement du défunt roi le 10 juin. Le 12, elle partit pour la Silésie.

Le 13, elle s'installait à Günthersdorf, un fief qui lui appartenait, situé à quelques lieues de Sagan. Il y avait une grosse maison, sans charme, peinte en jaune et orange, écrasée par un toit disproportionné. Il se trouvait que la population était protestante. Le lendemain, 14, était un dimanche. La mère et le fils allèrent à quatre lieues de là, à Wartemberg, pour assister à la messe. Cette petite ville possédait une église et un prêtre catholiques. Ce dernier les accueillit avec de l'eau bénite et leur fit prendre place dans une tribune jonchée de fleurs. Toutes les maisons de la ville appartenaient à Dorothee et lui payaient une redevance.

Car ici on est toujours à l'heure féodale. D'abord surprise, Dorothee retrouva avec joie ces façons de vivre, celles de son enfance. Louis de Valençay eut un choc : la vie féodale pour lui c'était une découverte.

1 - En 1826, le prince héritier, fils de Pauline, épousa Eugénie, princesse de Leuchtenberg, fille du prince Eugène de Beauharnais et de la charmante princesse Augusta de Bavière. La princesse Eugénie mourut en 1847. Ce couple n'eut jamais d'enfant.

2 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* P 284.

Un ancien officier prussien, Wurmb, était régisseur du fief. Il avait épousé la fille du conseiller Goeckingk,¹ la seule fille de son âge que put fréquenter Dorothée à Berlin, en dehors des enfants de la famille royale. Wurmb présenta à la duchesse et à son fils tous ceux qui assuraient la marche de son administration : un architecte, un médecin, deux baillis, deux fermiers généraux, un régisseur en chef, un garde général, quatre prêtres catholiques, trois pasteurs protestants, le maire de la ville. Il leur fit visiter les domaines, les fermes, les églises, les temples, les villages. Tout et tous dépendaient du seigneur.

La princesse de Hohenzollern et son fils ne se comportaient pas correctement. Leur représentant avait commencé à vendre et faire enlever des biens mobiliers dépendant du fief. L'homme d'affaires de la duchesse, Wolff, alerta de suite sa mandante. C'est ainsi que le 21 juin Dorothée et son fils arrivèrent à Sagan. « Je suis descendue à l'auberge, dans l'état actuel des choses, je n'aurais pas jugé convenable de descendre au château. Mais quelle impression singulière cela me cause ! Ici où sont demeurés mon père et ma soeur ; où j'ai tant été dans mon enfance, être à l'auberge ! », écrit-elle aussitôt à Bacourt.²

Les hommes d'affaires de la duchesse, Wolff et Wurmb, déjà envisageaient une cession à leur mandante des bois allodiaux de Sagan contre sa part dans le domaine du château de Nachod, en Bohême. Sagan, entrevu comme un rêve, pouvait devenir aujourd'hui une réalité pour Dorothée qui sentait pour elle, dans cette Silésie profonde et féodale, la possibilité d'une vie nouvelle. « La situation de grand seigneur est, ici, bien différente de ce qu'elle est en France. Mon fils en a la tête tournée ».³

Depuis 1824, à Dresde, Dorothée n'avait pas revu ses deux soeurs, Pauline et Jeanne-Catherine, duchesse d'Acerenza. Ce furent des retrouvailles à Günthersdorf et Sagan. Il fallut aussi se rendre aux invitations de tous les châteaux des environs. Une existence nouvelle s'ouvrait...

P

L'automne était avancé quand la duchesse et son fils entrèrent dans l'hôtel que Dorothée venait d'acquérir 73 rue de Lille à Paris, pour y avoir un pied à terre. Ils ne firent qu'y passer pour se retrouver à Rochecotte. Ce furent six mois de paix et de bonheur pour la duchesse entourée de ses enfants, car le ménage Castellane et Alexandre étaient venus les rejoindre. L'automne, l'hiver, le début du printemps en Touraine.

Le nouveau roi de Prusse l'invitait à venir à Sans-Souci, le petit château cher à Frédéric II. Une invitation à laquelle elle ne pouvait se dérober. Ses hommes d'affaires l'attendaient en Silésie. Ses soeurs l'appelaient à Vienne. De tous côtés on la veut en Allemagne.

16 mai 1841 : arrivée à Berlin. Réceptions ininterrompues du couple royal, des princes de la famille royale. On lui fait une cour empressée qui la change de la froideur qui l'entourait à Paris.

8 juin 1841 : Vienne. Elle en était partie en février 1816 et ressent un grand trouble :

« C'est ici que ma vie dévouée à M. De Talleyrand a commencé, que s'est formé cette association singulière, unique, qui n'a pu se rompre que par la mort, et quand je dis se rompre, j'ai tort ; je devrais dire se suspendre ».⁴

Metternich et les salons de la haute société viennoise rendirent les plus grands honneurs à celle qui était pour eux, la duchesse de Talleyrand.

1 - Ce conseiller fut le tuteur de Dorothée. Il en a été parlé plus haut. Dorothée est restée fidèle à son ami d'enfance.

2 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* P 286 et 287.

3 - Lettre de Dorothée à Bacourt, rapportée par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 287.

4 - Lettre à Bacourt, rapportée par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 288.

Aussi, après les tourbillons du Danube, Dorothée retrouva en juillet, avec délice, sa grosse maison de Günthersdorf. Elle y coula des jours de joie heureuse et calmes. Le 31 août elle y reçut la visite du couple royal de Prusse. Une consécration éclatante de la place de choix que lui réservait le royaume de Prusse. Elle donna des ordres pour agrandir les jardins et doter la maison d'un toit nouveau, puis regagna la France le 2 septembre.

P

Pauline de Castellane souffrait de la gorge. Sa santé inquiétait. Elle restait languissante. Les Castellane envisageaient un hiver à Rome si la duchesse ne venait pas à Nice avec eux. Dorothée partit pour Nice. Elle n'avait pas revu sa fille depuis sept mois.

Elle loua un vaste appartement à un deuxième étage. Elle revoyait avec plaisir la côte d'Azur qu'elle avait connue avec Talleyrand. Mais elle regrettait Rochecotte qu'elle avait aménagé avec le confort le plus douillet. Trois mois se passèrent ainsi avec les Castellane. Ses deux fils séjournèrent avec eux plusieurs semaines, et de belles journées familiales, réconfortantes pour elle, s'écoulèrent à Nice. Ce séjour fut d'autant plus réussi que Dorothée et ses enfants y retrouvèrent Stéphanie de Bade accompagnée de sa dernière fille Marie.

En avril, la duchesse était de retour à Rochecotte. Le 7 juin 1842, une lettre de Pauline faisait part de la maladie de son mari, dans le Cantal. Des nouvelles vinrent de Berlin. De bonnes : la princesse de Hohenzollern, sa soeur, lui avait vendu les biens allodiaux de Sagan. De mauvaises : mais le prince héritier refusait de lui céder ses droits sur le fief. Il faudrait se rendre en Prusse et Silésie. Mais le plus pressé était de rejoindre sa fille. Elle s'en alla dans le Cantal, et de là à Nérès où son gendre allait suivre une cure. Son état ne s'améliorait pas. Pauline décida de l'emmener en Italie. Alors la duchesse rejoignit Rochecotte. Elle ne savait pas que ce serait son dernier long séjour dans son château.

De juillet 1842 à mars 1843, elle resta en Touraine. Le 13 juillet se situe la mort accidentelle du duc d'Orléans, brillant, capable et populaire. Louis de Valençay était vraiment l'ami intime de ce prince. Dorothée avait placé dans cette amitié royale de solides espérances pour l'avenir de son fils. Des liens de réelle amitié existaient entre le prince et la duchesse depuis le séjour à Valençay. Par un codicille à son testament, le prince avait légué des souvenirs aux duchesses de Talleyrand et de Massa.¹ La disparition du duc d'Orléans ne pouvait qu'aider Dorothée à prendre sa décision d'aller vivre en Silésie.

Bacourt, revenu d'Amérique, vint la retrouver, mais en décembre seulement. Elle avait pris sa décision et se sentait apaisée. « Ma santé est assez bonne, ma vie paisible et occupée, le temps doux et mon âme est reposée », écrit-elle à Barante le 17 janvier.²

Elle triait des liasses, des caisses de papiers de Talleyrand, avec l'aide précieuse de son fidèle Bacourt. Le travail terminé, ce dernier quitta Rochecotte. Il devait vivre le plus souvent à Bade dans les années à venir.

Dorothée resta peu à Rochecotte après le départ de son ami, et, en mars retrouva son hôtel de la rue de Lille où elle n'avait vécu, jusque là, que quelques jours. Sa beauté étonna Paris. « La duchesse de Talleyrand est ici tellement belle et jeune que c'est fabuleux ». ¹ C'est ce qu'écrivit la princesse de Lieven en mars 1843, et elle est connue pour son peu d'indulgence sur la beauté de ses consoeurs.

Ses affaires réglées, Dorothée franchit le portail de la rue de Lille. Elle part vivre en Silésie sous la protection de l'affectueuse amitié du roi de Prusse. Cette femme de cinquante ans,

1 - Anne, dite Nancy, Macdonald de Tarente, née en 1792, était la fille du maréchal Macdonald de Tarente. Elle remplissait les fonctions de dame des princesses royales, filles du roi Louis Philippe. Elle avait épousé en 1810 Sylvestre Régner, fils du duc de Massa et Carrara, alors grand juge, qui décédera en 1814. Sylvestre, deuxième duc de Massa, fut nommé par Louis XVIII pair héréditaire en 1816, duc-pair en 1817.

2 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 296.

1 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 301.

d'une beauté sans âge, rencontrera-t-elle là bas un dernier amour ? Et sera-t-elle appelée à jouer les premiers rôles des périodes exaltantes de sa vie en France au côté du prince de Talleyrand ?

... Le 23 mai 1843, la duchesse franchit la frontière, entre en Sarre, une province prussienne.



II - SAGAN

les débuts en Allemagne

De Sarrebruck, Dorothée se rendit d'abord à l'invitation de son amie la grande-duchesse Stéphanie qui l'attendait à Mannheim. Joie de se retrouver, promenades au soleil. Puis elle s'embarqua sur le Rhin jusqu'à Cologne pour aller à Magdebourg. Là, elle monta dans un train et débarqua à Berlin le 2 juin 1843.

Elle revit les Radziwill (*sa marraine était une princesse Radziwill, née princesse de Prusse*), raffermis son intimité avec eux et aussi avec Alexandre Humblot. Ses relations avec la princesse de Prusse, belle-soeur du roi, prirent un attrait nouveau. Berlin serait pour elle un havre chaleureux.

La voici enfin le 17 à Sagan. Elle y resta trois jours pour visiter partie de ses acquisitions. Les forêts allodiales cédées par sa soeur à Pauline étaient dignes d'un roi. Et ce fut un séjour à Muskau, le château du prince Pückler qui passait pour le premier architecte-paysagiste de son époque. Elle avait besoin de lui pour le parc de Sagan.

Un mois s'écoula en déplacements à Berlin et séjours à Carlsbad, où sa mère et ses soeurs avaient si souvent aimé se montrer. Dorothée y parut. Fin juillet 1843, elle se retrouva chez elle à Günthersdorf pour recevoir les siens. Ce furent Louis son fils, ses deux soeurs et aussi ses nièces Biron.¹ On ne parle jamais de la famille Biron; Dorothée est restée très fidèle à la famille de son père putatif. Elle recevait aussi la visite de ses voisins aristocrates, dont le prince Félix Lichnowsky. Celui-ci plût à la maîtresse de maison, se plut à Günthersdorf, revint séjourner, passa une bonne part du mois d'août...

A la fin de l'été, il faut se rendre à Berlin. On règle les affaires de Sagan. On signe le 16 octobre. L'hiver se partage entre Berlin et la Silésie.

Au printemps 1844, retour à l'hôtel de la rue de Lille. Elle veut l'érection du fief de Sagan pour Louis et doit avoir l'accord de ses deux enfants plus jeunes. Pauline doit accoucher d'un deuxième enfant. Après la naissance d'Antoine de Castellane, à Paris le 12 mai 1844, la duchesse s'en fut à Rochecotte. Un rapide séjour : le charme est rompu. Elle en arrache tableaux, meubles et objets qu'elle aime. Ce seront ses souvenirs à Sagan.

Les discussions à propos de Sagan sont difficiles avec Alexandre et Pauline. Bacourt est venu à Paris y prendre part. Il adore Pauline et défend ses intérêts. Il pressent l'attachement contracté par Dorothée en Silésie. Il est malheureux de voir la duchesse prendre racine dans ce pays lointain, revenir à la *germanité*, se détacher de la France. Ce qui en résulta ? Une rupture totale d'Alexandre duc de Dino, avec sa mère. Il partit pour Florence auprès de son père. Les heurts avec Pauline marquent une séparation qui s'étendit sur plusieurs années. Enfin, avec le dévoué Bacourt s'installent trois années de silence, faisant suite à une correspondance quasi journalière de plus de dix ans.

En juillet 1844, la duchesse Dorothée de Courlande, duchesse de Talleyrand, après avoir franchi les douves sur le beau pont de pierre pénétrait sous l'entrée voûtée de Sagan, le fastueux château de Walenstein, le château de Pierre II, duc de Courlande et de Sémigalie, comte de Wartemberg, Bralin et Goschütz en Silésie. C'est son château au milieu de domaines immenses.

¹ - Le dernier duc de Courlande avait un frère cadet, Charles-Ernest (1728-1801) qui, lui aussi, s'établit en Allemagne où l'on retrouve aujourd'hui ses descendants. Quand on parle ici de ses nièces, il s'agit des filles de ses cousins germains.

L'amitié affectueuse d'un roi

Frédéric II avait su attirer le dernier duc de Courlande dans ses Etats. Sous le règne du neveu, Frédéric-Guillaume II, le duc s'y fixa définitivement, investissant en Brandebourg et en Silésie des fortunes immenses. En contrepartie de quoi, le fief royal de Sagan fut déclaré par le roi transmissible à la descendance féminine. Son fils, Frédéric-Guillaume III, si heureux de trouver le secours de la bourse du duc de Courlande pour couvrir les frais des obsèques de son père, favorisa des rapports privilégiés avec les Courlande. Sa soeur n'était-elle pas la marraine de Dorothee, future duchesse de Dino ? Son fils fut donc l'ami d'enfance de la dernière des Courlande.

Le prince royal manifesta toujours un grand penchant pour Dorothee. A Vienne, en 1814, il l'avait revue avec émotion. Ils correspondaient à l'occasion. La duchesse lui écrivit pour annoncer le mariage de sa fille et évoquer une possibilité de voyage en Silésie pour ses affaires. Il lui répondit pour la féliciter : « Je vous avouerai que la perspective de vous voir, vous et les vôtres, est ce qui m'a enchanté le plus dans votre lettre. De grâce ! ne nous frustrez pas de cet espoir ».¹ Depuis la mort de Talleyrand, il caressait l'espoir d'avoir la présence fréquente de son amie dans les Etats prussiens.

Aussi réserva-t-il un accueil privilégié à la duchesse à Berlin et Postdam en 1840 et 1841. Sa visite avec la reine à Günthersdorf, en 1841, consacrait sa volonté d'instaurer des relations d'intimité. Il revint en août 1844, à Sagan.



le roi et la reine de Prusse

Vernhagen écrivait : « Le roi est tout à fait engoué de la duchesse de Sagan, de son train princier, de son faste et de son élégance. Il s'est de nouveau invité chez elle pour chasser ».¹

¹ - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 283. Lettre du 3 mai 1839.

¹ - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 322. Lettre du 22 novembre.

Ce fut une première journée de chasse royale. A son retour la route ramenant au château les équipages magnifiques était éclairée sur une lieue et demie de lampions et feux de Bengale. Une abondante chute de neige bloqua les trains. Le roi contraint de demeurer au château quelques jours, les nombreux invités attendus de loin restèrent chez eux : « Sa Majesté a passé la plus grande partie de son temps seule avec la spirituelle duchesse et son spirituel et jeune protégé, le prince Lichnowsky ». ² Le même correspondant ajoutait : « Elle a toujours le même charme aux yeux du roi, elle a tant vécu et tant aimé. La reine la juge avec moins d'indulgence et elle n'est pas allée à Sagan ».

La reine Elisabeth trouvait Dorothée trop *quintessenciée*, un peu jalouse peut-être, enfin, elle ne voulait pas s'exposer à se voir imposer dans un cercle intime en présence de Lichnowsky.

La certitude pour la duchesse de recevoir dans les Etats prussiens la plus chaleureuse protection de son roi fut décisive. On peut penser que le roi influença le prince de Hohenzollern, son lointain parent, pour abandonner à son amie son usufruit sur Sagan. Bien sûr il fut heureux de reconnaître Dorothée comme duchesse de Sagan, de la mettre en possession du fief royal, puis d'accorder à Louis, son fils aîné, le titre de Prinz de Sagan.

D'un esprit inquiet, Frédéric-Guillaume IV était romantique, passionné de Moyen Age (*c'est l'époque*), sensible aux réminiscences féodales. Enclin à une surexcitation permanente « ses accès de nervosité n'étaient sans doute que les premiers symptômes de la maladie où quelques années plus tard son intelligence sombra ». ³

Sagan

Si sa soeur Pauline lui avait vendu les biens allodiaux de Sagan, Dorothée avait encore à faire céder par son neveu le prince héritier de Hohenzollern ses droits d'usufruit sur le fief de Sagan. Elle écrivait : « J'ai enfin reçu hier la conclusion du traité avec mon neveu, le prince de Hohenzollern, pour la possession de Sagan, le tout signé, parafé et ratifié ». ⁴

Le 28 avril 1844 le fondé de pouvoir du prince remit solennellement Sagan au représentant de Dorothée. Après un séjour assez long en France, en juillet 1844, elle s'installa à Sagan, chez elle, dans son château. De suite elle donna des ordres pour faire des aménagements dans le château et rénover le parc. Meubles, tableaux, objets étaient arrivés de France.

Nous avons situé le fief de Sagan dans le premier volume : 1 200 km², une ville de 7 000 habitants. Un impôt seigneurial versé par chaque maison. La duchesse possédait la juridiction, la police, la distribution des bénéfices ecclésiastiques. La duchesse avait ses couleurs : bleu et blanc. La duchesse était presque souveraine... rattachée au roi de Prusse par le lien féodal : les devoirs du vassal envers son suzerain.

Le roi de Prusse était représenté à Sagan par le Major von Brünneck et par une garnison militaire. La duchesse choisit comme intendant général, administrateur de ses domaines, son beau-frère, le comte de Schulenburg, veuf de Wilhelmine dont il fut le troisième mari.

Dorothée avait mis son château sur un pied fastueux, digne des plus grandes demeures aristocratiques des plus riches lords anglais. Ce luxe, la richesse de ses équipages, le nombre et la qualité de sa domesticité étonnaient l'aristocratie prussienne qui menait - par comparaison - une existence spartiate. Lorsqu'elle se rendait à la gare du chemin de fer la plus proche, Hensdorf, pour accueillir ou raccompagner un invité cher à son coeur, elle n'utilisait qu'une somptueuse voiture attelée à six chevaux. ¹ Les invités rapportaient de leurs visites ou

2 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 323. Lettre du 16 décembre 1846 de Meyendorff, ministre de Russie à Berlin.

3 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 309. Lettre à Bacourt du 16 octobre 1843.

4 - E. Denis. « *La Confédération germanique* ». 1^{er} du chapitre XVII. Tome X p 638 et « *L'Histoire Générale* » de Lavisse.

1 - Fr. de Bernardy. *op. cit.* P 317.

séjours à Sagan des souvenirs féeriques. Dorothee restait la première maîtresse de maison de l'Europe.

Le printemps et l'été 1845 se passèrent pour elle à Sagan afin d'assister aux travaux dans le parc, menés sur les conseils du prince Pückler-Muskau. Jusqu'à cent cinquante jardiniers y travaillèrent. La dépense s'éleva à 180 000 marks.

Le 6 janvier 1845, le roi de Prusse renouvelait le contrat féodal et accordait l'investiture à Dorothee, duchesse de Courlande, duchesse de Dino, duchesse de Talleyrand. Désormais, elle sera en Allemagne la duchesse de Sagan. « La duchesse vit à Sagan comme une souveraine elle tient un cercle, accorde des audiences ».²

A Valençay, à Rochecotte, Dorothee s'était intéressée aux écoles, aux hospices, aux dés-hérités. A Sagan elle exerça aussi une action bienfaisante. Le terrible hiver de 1847-1848, suivi du typhus, avait répandu misère et faim dans ses Etats. Elle multiplia les secours. Donna du travail aux chômeurs. Elle provoqua en février 1848 la réunion à Sagan des principaux seigneurs catholiques de la Silésie, sous la présidence du cardinal évêque de Breslau. Un refuge pour 4 000 orphelins fut créé. Aussi était-elle aimée dans les classes pauvres de son duché. Lorsque, la même année, le peuple se rua sur l'hôtel de Ville de Sagan et la caserne prussienne, c'est elle que le maire et les officiers prussiens appelèrent à l'aide. Sa seule présence sur les lieux des émeutes rétablit l'ordre. Son autorité morale et son ascendant sur ses sujets étaient incontestables.

Lichnowsky



Félix Lichnowsky

2 - Lettre déjà citée, de Meyendorff, ambassadeur de Russie à Berlin, du 16 décembre 1846.

Félix Lichnowsky, fils d'un prince issu d'une illustre famille de Silésie, né le 15 avril 1814, avait vingt ans de moins que la duchesse. Il fut élevé à Vienne. Sa mère était une Zichy, famille princière hongroise apparentée à Mélanie (*autre Zichy*), épouse du prince Metternich. De tempérament, il était beaucoup plus Hongrois que Prussien.

C'est un aventurier. Il s'ennuie dans la garnison de hussards prussiens. A 23 ans, il part vivre l'aventure carliste en Espagne (1837). Sa bravoure en fait un brigadier-général. Gravement blessé, il se retrouve dans un hôpital à Bordeaux en 1839. Février 1840 à Paris. Il s'apprête à partir pour la Perse ; survient la mort du roi de Prusse. Le nouveau roi l'attire. Tous deux sont fantasques, romantiques, pas bien équilibrés. Il part auprès de lui à Berlin. Des duels, dont un avec le duc de Nassau, abrègent son séjour. Le voilà à Bruxelles où la cour le remarque : « Une espèce de fou qui fait ici les cent coups », écrit la reine des Belges¹. Il fait la cour à une princesse de Ligne, et déclare vouloir épouser une princesse Arenberg qu'il courtise aussi. Cela déplait aux deux et à tous. Il va visiter le Portugal.

Lié à Litz (*qui conservera un portrait de Félix dans sa chambre jusqu'à sa mort*), il séjourne avec lui sur le Rhin, puis à Freuzenort, le château familial de Silésie.

En août 1843, la duchesse et le prince se découvrent. Catholiques intransigeants, esprits cosmopolites, infatigables voyageurs, ambitieux, intelligents, doués pour la politique, féodaux avides de pouvoir, ils se considèrent au dessus des conventions. Dorothee, 50 ans, est sous le charme : « la beauté d'un archange, la race d'un magnat, un air hardi et entreprenant ». ² Très spirituel, Félix a l'art de la conversation, la chaleur de la conviction et le sens artistique de la Hongrie, la bonne éducation et l'élégance de Vienne. Tout dans la duchesse éblouit Félix, 30 ans, qui a trois ans de moins que Louis, son fils aîné.

Certes, le prince vit en Silésie, mais avec des séjours prolongés à Vienne où il est si bien introduit et apparenté. On le remarque. Son manque de mesure ne pouvait plaire dans les milieux berlinois empesés et sérieux. La duchesse s'employa pour pousser la carrière de son jeune amant, même en utilisant l'amitié du roi. Son allure d'étranger (*de Hongrois*), son élégance, ses succès féminins et ses duels le signalaient à la curiosité mais aussi à la vindicte publique. Le prince déplaisait à Berlin. Les ambitions de la duchesse pour son avenir politique ne pouvaient qu'être déçues. Plus slave que german³ en sus, Lichnowsky a le désavantage, à Berlin, d'être catholique. Pour parvenir au pouvoir en Prusse, il fallait être protestant et de la race des rudes Junkers, pas grand aristocrate et catholique. En vain Dorothee lui apprit-elle les ressorts de la haute politique qu'elle tenait de son oncle. Le duc-souverain de Saxe-Cobourg, Ernest II, traça en 1852 le portrait de Bismarck. Il lui rappelait alors... Lichnowsky. Dorothee avait en politique un élève un peu fantasque mais très dévoué.

Après la révolution de 1848 à Paris, ce fut l'Europe qui fut profondément soumise à des convulsions. Lichnowsky s'appuya alors un court moment sur les extrémistes. Il était exalté par les idées de liberté. Puis il se rejeta sur les conservateurs. Est lancée l'idée de l'unité allemande sous l'autorité du roi de Prusse. Une diète provisoire se réunit à Francfort. Il y siège. Le 18 septembre, les extrémistes veulent s'emparer de l'église Saint-Paul où se tient l'Assemblée, gardée par des unités prussiennes et autrichiennes. Les émeutiers repoussent cette force militaire. Lichnowsky et un général vétéran de 1813 partent à cheval pour aller à la rencontre d'une colonne de l'armée wurtembergeoise appuyée par de l'artillerie. Reconnus à une porte de la ville, ils sont arrêtés et abattus. Félix Lichnowsky va mourir au milieu de longues heures d'insupportables souffrances.

Dorothee - légataire universelle du prince Félix - ressentit une douleur complète, violente. Le roi lui exprima sa compassion. Le prince Pückler-Muskau lui écrivit : « Je n'avais jamais

1 - Lettre du 31 janvier 1841 de la reine Louise à sa mère, la reine Amélie. Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* P. 305.

2 - Fr. de Bernardy. *op. cit.* P. 307.

3 - La Silésie a été, des siècles durant, polonaise. Devenue autrichienne, mais bientôt annexée à la Prusse par Frédéric II.

envié notre malheureux ami, sauf lorsqu'il eut trouvé en vous, presque miraculeusement le complément et l'équilibre de ses dons ».¹

Dorothee souffrait. Le 9 octobre, elle écrivait à Bacourt : « Chaque jour amène une nouvelle horreur ».¹

Le 21 du même mois, à Barante : « Je ne manque ni de calme, ni de courage, ni surtout d'indifférence personnelle ».¹

A Rochecotte, la duchesse avait transformé la chambre de Talleyrand en chapelle. A Sagan elle fit de même de celle de Lichnowsky (*située au rez-de-chaussée et qui communiquait avec ses appartements personnels par un escalier dérobé*) un oratoire consacré à Sainte-Dorothee. Dans sa vieillesse, elle y venait souvent prier ses morts. Dans le boudoir de la duchesse, après sa mort, on pouvait voir un livre de prières usé par ses doigts. Sur l'image mortuaire de Félix, Dorothee avait écrit en allemand : « Que Dieu l'ait en sa sainte garde et me le rende bientôt dans l'éternité qui approche ».²

la famille

C'est en 1845 que la princesse Hohenzollern-Hechingen, Pauline, mourut.

Louis, le fils aîné de la duchesse avait été fait prinz de Sagan par le roi de Prusse. En avril 1845, le roi des Français le crée pair de France. On continuait, en France, à l'appeler duc de Valençay, qui n'était qu'un titre de courtoisie, en attendant de prendre à la mort d'Edmond, son père, le titre de duc de Talleyrand. En mars et avril 1846³ moururent ses beaux-parents, le duc et la duchesse de Montmorency. Le ménage vivait le plus souvent séparé. Sa femme demanda la séparation de biens après le décès de ses parents. Elle fut prononcée par jugement du 28 août 1846. Louis alla vivre à l'hôtel de sa mère, rue de Lille.

La grande affaire de la duchesse était d'obtenir l'investiture du fief de Sagan pour son fils aîné et la transmission à son profit de tous ses droits sur ses Etats de Sagan. Il lui fallait l'accord d'Alexandre et de Pauline pour avantager ainsi Louis déjà si bien pourvu par Valençay. Nous avons vu que ce fut d'abord l'échec entraînant la rupture avec Alexandre. Un grand froid avec les Castellane et aussi avec Bacourt (*mais la liaison avec Lichnowsky n'arrangea rien*). Ce dernier vivait mélancoliquement à Bade en pensant à Dorothee.

Les Castellane se ruinaient⁴ sans que Pauline, excessivement amoureuse de son mari, ne s'aperçoive de quoi que ce soit.⁵ Henri avait été élu député du Cantal en 1844, il semblait promis à une belle carrière, mais il était mal remis de la mauvaise chute de cheval qui, en 1843, avait altéré sa santé. Au printemps de 1847, Pauline se réconcilia avec sa mère et vint séjourner à Sagan. A l'été, son mari fut à nouveau saisi de troubles. Devint sombre, triste. Pauline l'emmena encore à Nérès. Le ramena à Rochecotte et il y mourut le 16 octobre 1847. Elle se jeta dans la dévotion.

A Florence, Alexandre duc de Dino défrayait la chronique. Son ménage faisait jaser. Valentine, son épouse, étalait sa liaison avec l'*opulentissime* Anatole Demidoff (*qui ne se maria*

1 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* P 335.

2 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* P 317 et 336.

3 - Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 321. On ne voit pas sur quel fondement le tribunal put s'appuyer. Seule la mise en péril de la fortune de l'épouse pouvait permettre d'obtenir la séparation de biens.

4 - Henri avait fait construire dans le Cantal, pour y être député, un gros château loin de toute route, perdu au milieu des terres, sans culture et sans arbre. En peu de temps il se ruina et ruina Pauline.

5 - Henri de Castellane eut des « amis », ce que Pauline n'apprit qu'après sa mort par la lecture de lettres passionnées. Mérimée a raconté dans une lettre du 25 décembre 1847 une anecdote à ce sujet, et il y est précisé, parlant de la fille de Mme de Talleyrand : « Suivant toute apparence, fille de M. De Talleyrand, son oncle ». Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 293.

qu'en 1848 avec la princesse Mathilde Bonaparte). Le ménage avait eu trois enfants : deux garçons et une fille, en 1843, 1844 et 1845.

Le grand bonheur de la duchesse fut que le 14 septembre 1847 un pacte de famille régla définitivement la succession du duché de Sagan, et le rattachement au fief des biens allodiaux. En contrepartie, Dorothée avait donné Rochecotte à Pauline de Castellane et Günthersdorf à Alexandre de Dino.

On notera que le ménage d'Alexandre et Valentine de Dino continua de boiter bas. Leur cinquième enfant (*l'aîné n'avait pas survécu à sa naissance en 1840*), Archambaud, né à Florence en 1845. Pauline l'éleva comme son propre enfant, après le décès de son mari.

Alexandre, toujours instable, s'engagea dans le 1er régiment de la Légion étrangère. Il avait servi comme capitaine dans l'état-major du roi de Sardaigne. Il reçut le grade de capitaine au titre d'étranger, le 17 janvier 1855, et participa à la campagne de Crimée. La duchesse continuait à recevoir sa famille à Sagan « ma soeur (*Jeanne, duchesse d'Acerenza*), mes nièces et neveux (*les Biron, descendants du frère cadet du duc de Courlande*), mon beau-frère (*Schulemburg*), des voisins (*dont Lichnowski*)... m'apportent assez de mouvement et de diversité pour que ma vie retirée ne soit pas solitaire. », écrit-elle à Barante à l'entrée de l'été 1846.¹

Mariages

Lors de son séjour en France, en 1854, la duchesse décida d'assurer l'avenir de sa petite fille Marie (*née à Paris le 19 novembre 1840*). Dès février 1855, à Berlin, elle s'entretenait avec ses amis, le prince Guillaume Radziwill et son épouse, née Mathilde Clary. Le prince, son ami d'enfance, était le fils de la princesse Radziwill, née princesse Louise de Prusse, sa marraine, amie de sa mère. Depuis son retour dans les Etats du monarque prussien, Dorothée était accueillie par eux comme une parente. Au palais Radziwill, vivaient la famille du prince Guillaume (*quatre enfants*), mais aussi celle de son frère Boguslave marié à Léontine Clary, la soeur de Mathilde (*sept enfants*). Tout ce monde restait en famille, prenant ensemble ses repas : une table de vingt couverts.

Marie de Castellane, belle jeune fille blonde aux yeux clairs, la finesse physique des Talleyrand, l'intelligence de Dorothée et la foi sereine de Pauline, selon la belle expression de la biographe de Dorothée.²

Antoine Radziwill, 22 ans, très catholique, très cultivé, très musicien, grand seigneur.²

Dorothée voyait avec plaisir la perspective d'une vie de sa petite fille dans cette famille qu'elle aimait et qui partageait son existence entre Berlin, ses domaines en Posnanie ; son château d'Antonin était très près de Güntersdorff. Elle se montrerait généreuse pour ce mariage.

L'Exposition Universelle, à Paris en 1855, était un excellent prétexte pour faire voyager le prince Antoine de France. Il alla passer trois jours à Rochecotte. Pauline fut conquise par la piété du prince. Marie, par les manières simples et nobles de ce dernier. Les Radziwill, par le caractère équilibré de Pauline.

Alors, oui, le mariage fut envisagé.

Revenue de Nice à Berlin, début mai 1856, la duchesse y reçut bientôt Pauline et Marie. Présentations à la famille Radziwill. Puis Sagan où toutes trois arrivèrent le 15 mai. La si

1 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 321.

2 - Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 348.

jeune Marie ressentait une violente émotion en mesurant ce que représentait pour elle d'abandonner la France. Le prince Antoine vint huit jours à Sagan. Il fut charmant, mais Marie ne se prononçait pas. En août, le trio séjourna à Töplitz bientôt entouré des Radziwill et de leur gentillesse profonde. Marie fut mise en confiance, et c'est là qu'elle dit oui.

Et le 3 octobre, à Sagan, la duchesse avait la très grande joie de marier sa petite fille Marie de Castellane (*petite-fille du prince de Talleyrand...*) à Antoine, prince de Radziwill, ordonat de Nieswicz, de Kleck et de Dawidgrodek, né à Töplitz (*Bohême*) le 31 juillet 1833. Il sera, après son père, chef du rameau aîné de la lignée de sa maison, c'est-à-dire de tous les Radziwill. Il devait servir dans l'armée prussienne, être général d'artillerie, aide de camp de l'empereur d'Allemagne, Guillaume Ier.

Marie n'eut pas à regretter ce mariage célébré en présence du roi de Prusse, son union fut heureuse. Sa descendance s'est alliée avec les premières maisons de Pologne : princes Czetwertynski, Czartoryski, Lubomirski, comtes Palffy et Tyskiewicz, princes et princesses d'autres branches des Radziwill.¹

L'heureuse grand-mère s'épanche le 24 septembre sur Barante : « J'ai beau être occupée ici de tous les arrangements matériels d'une noce, ayant ma grosse maison à diriger, ma fortune à gouverner, celle des autres à sauvegarder ; du monde à recevoir, à amuser, le roi à attendre... ».²

Le 20 janvier 1860, la duchesse put marier une autre de ses petites filles à Sagan : Clémentine, l'aînée des enfants (*après la mort d'un fils en 1840*) d'Alexandre de Dino, née le 8 novembre 1841. L'époux appartenait à une grande famille polonaise, les comtes Orłowski, propriétaires d'un somptueux château à Jarmolince, en Ukraine polonaise, et d'immenses domaines. Alexandre Orłowski (*né à Jarmolince en 1816*) avait donc 25 ans de plus que la mariée. Il était officier dans la garde impériale du tsar, cela ne l'empêcha pas de mourir à Nice.

Le troisième fils du couple (*Jarmolince 1865-Vienne 1929*) eut quatre enfants. L'aîné, Stanislas, né à Deauville en 1905, de son premier mariage avec Hélène Gajewska, eut deux fils, l'aîné Miecislav, né à Varsovie le 9 mars 1930, épousa à Paris en 1955, Corinne Brusaut. Il est le beau-frère d'Hubert Auschitzky... Le monde est décidément bien petit !

D'autres petits-enfants se marièrent de son vivant :

- A Londres, le 10 novembre 1858, la fille aînée de Louis, Valentine, avec un d'Etchegoyen, député du Loir et Cher en 1850-51.
- A Paris, le 2 septembre 1858, le fils aîné de Louis, Boson, avec Jeanne Seillière. Par décret de 1859, Napoléon III fit à la duchesse de Sagan la gracieuseté d'autoriser Boson à porter en France le titre de prince de Sagan.
- Enfin, encore à Paris, le 4 avril 1861, Louis (*le fils aîné de la duchesse*), veuf d'Alix de Montmorency (*décédée en septembre 1858*) épousa en deuxièmes nocces la soeur de son beau-frère Henri de Castellane. Pauline de Castellane était veuve, en premières nocces, d'un diplomate prussien, ambassadeur à Paris. C'est elle que Louis épousa en 1861. Le nouveau couple se rendit à Berlin où séjournaient la duchesse. Il paraissait heureux et se fut très doux au coeur de la mère du duc de Valençay de constater que ce dernier allait enfin connaître la douceur d'un vrai foyer. Ce fut la dernière joie de la duchesse de Sagan.

1 - Le prince Antoine Radziwill fut un ami personnel de l'empereur Guillaume Ier, et Marie de Castellane tint à Berlin le premier salon de Prusse. Elle fut la confidente de l'impératrice Augusta, mais son coeur resta français. Le ménage prit ses distances avec Guillaume II dès son avènement. Marie a laissé ses souvenirs dans : « Une Française à la cour de Prusse », publiés par les comtesses Elisabeth et Hélène Potocka, ses filles. Le général italien, de Robilant, a publié partie de sa correspondance de 1889 à 1914. Marie, princesse Radziwill est morte en 1915 au château de Kleinitz (en Silésie) qui lui venait de sa grand-mère, Dorothée, duchesse de Courlande.

2 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 350

La duchesse connut plusieurs de ses arrières petits-enfants :

- Petits-enfants de l'aîné, Louis de Valençay, duc de Talleyrand, de Dino et de Sagan, prince de Sagan.

Nés de Valentine et Vincent-Charles d'Etchegoyen : Valentin (1854), Jean (1856) et Paul (1859).

Né de Boson et Jeanne Sellière : Hélié (1859), qui sera duc de Talleyrand, de Dino et de Sagan. Il épousera en 1908 Anna Gould, divorcée de Boniface, marquis de Castellane, la richissime héritière...

- Petite-fille de Pauline Talleyrand-Périgord, veuve d'Henri de Castellane :

Né de Marie et du prince de Antoine de Radziwill : Georges prince Radziwill, né à Berlin le 11 janvier 1860 et mort à Vienne le 21 janvier 1914.

voyages

Bien entendu la duchesse voyage. Nous ne parlerons que de ses voyages à l'étranger. Ses séjours à Berlin sont fréquents. Pour ses affaires, pour ses ambitions politiques (*jusqu'à la mort de Lichnowsky*), pour ses relations privilégiées avec la famille royale et le roi lui-même, pour son plaisir, ses relations et ses amis.

Elle est surtout attirée en France : « Je ne renonce pas à la France, ce ne serait ni convenable ni selon mon coeur ; je voudrais partager ma vie entre mes deux patries. Mes affaires et mon repos se trouvent bien de l'Allemagne ; mes souvenirs, un long passé, ma fille, Rochecotte, le caveau de Valençay, voila ce qui me reporte vers la France ».¹

Après quelques semaines à Berlin, à l'automne 1843, elle partit pour Vienne, y resta tout l'hiver et le printemps 1844. Etait-ce inattendu ? Félix Lichnowsky est très attaché à Vienne dont il préfère le séjour à celui de Berlin ou de la Silésie... Alors, on comprend.

Elle y revint l'hiver 1845-46. Et début janvier annonçait à Barante son départ prochain pour Venise. Elle raconte l'Italie à ce confident attentif, le seul à cette époque (*les années de silence entre elle et Bacourt*) : « Je n'ai pas résisté à Rome, maintenant je vais à Naples... cette haute société romaine, toujours grave, jamais triste, va si bien à la mélancolie de ces lieux pleins de lumière et de tradition. J'ai trouvé Venise fort curieux mais je n'aimerais pas y vivre ». Elle y avait vu la duchesse de Berry et le comte de Lucchesi.² « Je les ai vu voguer paresseusement l'un à côté de l'autre ».³

Le premier avril, elle était rentré à Berlin. « Je retourne, en personne raisonnable, à mes affaires ».

Claquemurée dans Sagan après la mort de Lichnowsky, elle y passa l'hiver 1848-49 et le printemps 1849. Le 1er juin elle était en Autriche, à Grätz, et pria sur la dépouille du prince Félix, inhumé dans le caveau familial des Lichnowsky.

1 - Lettre de Barante d'août 1844. Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 314.

2 - Celui qui avait endossé la paternité de l'enfant né dans la citadelle de Blaye.

3 - Lettres rapportées par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 314.

En novembre 1849, on notera un voyage dans le duché de Saxe-Weimar, à Eisenach où séjournait la duchesse d'Orléans, liée, comme Dorothée, à la famille royale de Prusse. La question brûlante était la réconciliation des Bourbons et des Orléans pour le trône de France. Les fils de Louis-Philippe y étaient favorables. Mais la duchesse d'Orléans s'y refusait. Habile politique, Dorothée essaya de la convaincre de reconnaître la légitimité du comte de Chambord, mais échoua. Toujours clairvoyante, Dorothée lui dit alors : « Madame, vous jouez le jeu du Prince » (*Le prince-président Napoléon*).¹

En juin 1850 ce fut un séjour de deux mois à Bade dont les eaux lui étaient recommandées. Elle en avait besoin : elle ressentait un isolement pesant, la douleur apaisée. Son choix de vivre dans les états du roi de Prusse, et sa liaison avec Lichnowsky l'avaient mise à l'écart. A Bade vivait Bacourt, bien introduit auprès de la grande-duchesse qui appréciait ses usages d'homme de cour et sa culture. Il était aussi lié, par une amitié flatteuse pour lui, avec la princesse de Prusse. Augusta (*la future reine de Prusse*) qui éprouvait pour la duchesse de Sagan une véritable admiration. Il n'était pas possible que les anciens amants ne se retrouvent pas avec émotion à Bade. Il en fut donc ainsi. Leur correspondance reprit, comme autrefois.

Stéphanie passa quinze jours à Bade, en juin, et après le 19 gagna sa maison de campagne à Umkirch. Nous n'avons pas de lettres de la duchesse pendant son séjour à Bade (*elle était avec Bacourt*), mais il est certain qu'elle et Stéphanie se virent souvent, et de longues heures.

P

Bacourt avait redonné à Dorothée les forces morales qui lui manquaient pour revoir la France. Bacourt la poussait à ce voyage et à renouer les liens distendus ou cassés avec ses enfants.

Venant de Hanovre, Dorothée s'arrêta d'abord à Bruxelles. La reine Marie-Amélie et son dernier fils, le prince de Joinville, la reçurent à dîner à Laeken. Et en mai 1851 elle était à Paris, rue de Lille, chez elle. Quelle joie de retrouver l'affection de sa chère Pauline. Celle-ci partageait sa vie entre le couvent du Sacré Coeur à Orléans - où elle pouvait rencontrer à loisir le nouvel évêque, Monseigneur Dupanloup (*sacré en 1849*) - et Rochecotte où elle vivait en moniale.

Dorothée reçut les bienfaits des secours spirituels du prélat auquel elle restait exceptionnellement attachée. Avec ce dernier, la mère et la fille se rendirent, début juin, au séminaire de la chapelle Saint-Mesmin pour voir Antoine (*le fils de Pauline*) et Archambault (*le dernier fils d'Alexandre*), élevés ensemble comme deux frères.

Puis la duchesse s'en vint à Valençay. C'était pour elle un pèlerinage. Enfin, elle retrouva Rochecotte. Très émue de revoir son cher château, elle fut aussi surprise de constater combien la vie quotidienne y était transformée par les règles strictes d'une vie monacale instaurée par sa fille : « ... cette vie rétrospective que je mène depuis plus d'un mois. Je veux espérer qu'elle est salutaire à l'âme ». ² En juillet ce fut, au couvent des Dames du Sacré Coeur de Marmoutier, la première communion de Marie de Castellane, sa petite fille. Elle se sentit pour cette enfant une profonde affection et s'attacha alors à elle.

Ce séjour en France fut sans gaieté mais il était réussi. Elle avait renoué avec la France, avec ses enfants, avec Bacourt qui désormais lui apportera un soutien constant. Fin août, elle repartait pour Sagan.

En 1854, Dorothée séjourna plus longuement à Rochecotte. Elle s'inquiéta pour sa fille, pour ses deux petits fils (*Antoine et Archambault*) du confinement de leur vie conventuelle, des repas observant le maigre strict, pris en silence. Que donnerait pour ces jeunes garçons une éducation d'une telle rigueur ? Pour Marie, sa petite fille, elle suggéra un voyage à Rome. La marquise de Castellane (*grand-mère maternelle*) devait y faire un long séjour.

1 - Rapporté par Fr. de Bernardy *op. cit.* p 339.

2 - Lettre à Bacourt du 14 juin 1851. Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 342.

Monseigneur Dupanloup s'y rendrait aussi pour la proclamation du dogme de l'Immaculé Conception. Elle espérait pour Marie un dépaysement favorable à son épanouissement et à la préparation d'un avenir qu'elle voudrait brillant.

Ensuite Dorothee vint à Valençay pour séjourner, et non passer en pèlerinage. Elle revécut les mondanités du Berry, qu'elles n'avaient pas connues depuis 1837. Fin septembre elle s'arrêta à Orléans. Un entretien avec Mgr Dupanloup, bien sûr, mais aussi elle passa deux jours avec Prosper de Barante, deux jours d'émotions !

Le 5 octobre, elle se retrouvait dans son hôtel de la rue de Lille où elle resta plus d'un mois. Depuis qu'elle avait quitté la France elle n'avait jamais fait un séjour aussi long à Paris. Elle sortit, vit du monde. Elle découvrit Paris. Le Paris du Second Empire lui présentait une société pleine de transformation. Vit-elle le petit fils de Talleyrand ? Ce Morny qui avait fait de son demi-frère un empereur ?

En 1855, la duchesse revit la France, Valençay et en septembre Rochecotte. Elle est là lors du séjour de trois jours de son ami le prince de Radziwill et de son fils Antoine, venus pour Marie.

Puis ce fut de longs mois à Nice. La joie d'y passer l'hiver avec la grande-duchesse Stéphanie. C'est aussi la présence, pendant plusieurs semaines, de cet autre cher habitant de Bade, Bacourt. Il manqua cependant à sa joie la présence de Pauline restée littéralement en prières à Rochecotte.

Le congrès de Paris (*après la campagne de Crimée*) ne passionna ni Dorothee ni Stéphanie. Elles étaient bien à Nice. Début mai, l'une rentrait à Bade et l'autre à Berlin.

L'hiver 1857-1858, les deux amies ont décidé de le passer à Nice. L'automne 1857 les revoit sur la Méditerranée. Mais en janvier Pauline tombe malade gravement à Paris. Sa mère aussitôt quitte Nice. Une longue convalescence de Pauline va entraîner un grand séjour de la duchesse à Paris. Elle renoue véritablement avec Paris. C'est alors qu'elle retrouva celui qu'elle avait tant apprécié jadis : Guizot... et ce fut le départ d'une amitié profonde, affectueuse.

Dès lors Dorothee devait revenir chaque année à Paris, et chaque année retrouver Guizot, c'est-à-dire en 1859 et 1860.

Mais la santé de la duchesse déclinait. Son médecin, en 1860, lui interdit d'aller prendre les eaux à Bade.

vie religieuse

La duchesse proclame bien haut son catholicisme. Avant d'aller vivre à Günthersdorf elle s'arrêta à Breslau pour recevoir la bénédiction du prince-évêque, Monseigneur de Sedlnitzky, car elle estimait que son rang la plaçait à la tête des catholiques de Silésie.

La population de cette province est mélangée. Paysans et ouvriers sont d'origine polonaise et catholique dans leur grande masse. Commerçants et bourgeois sont en général allemands et le plus souvent protestants. L'aristocratie se partage entre les deux peuples et les deux religions, mais le plus grand nombre de cette classe est allemand et protestant.

Dorothee conserve la foi profonde trouvée en 1836, reste attachée à la Foi catholique quelle que soit son existence. Elle s'affiche telle qu'elle est, sans pudeur, car elle n'a pas le courage de renoncer à la vie. Dans la mort affreuse de Lichnowsky, frappée cruellement, profondément, elle vit le doigt de Dieu. Quand elle retrouva Bacourt à Bade les croyances très

sincères de ce dernier furent pour elle un exemple, un réconfort, un secours. La foi de Pauline, Monseigneur Dupanloup aussi, l'aiderent. Elle réussit à trouver peu à peu la sérénité.

En 1852, elle réfléchissait : « ... j'ai fait, en grand, en petit, en autrui et surtout en moi-même, les plus tristes expériences. Voilà de quoi justifier toutes les tristesses. Les miennes sont fréquentes, je dirai même constantes au fond de l'âme, point apparentes dans le monde, moins comprimées dans la solitude ; et voilà pourquoi je leur appartiens sans partage à Sagan... ».¹

Elle est peut-être plus littéraire, et certainement moins spontanée en 1857, en confiant : « ... au milieu de tous ces attachements, je sens un vide, une soif qui ne s'éteint pas ailleurs que dans les courts moments que je soustraits aux intérêts humains pour me retrancher dans cette solitude impénétrable dans laquelle je n'admets guère que l'Aigle de Meaux... ».²

vie politique

Sa qualité de catholique l'aidera très certainement à prendre de l'ascendant sur les milieux populaires de Sagan, de souches polonaises et pauvres, et à s'en faire aimer. Ce qui l'intéresse c'est de jouer le premier rôle politique en Silésie. Elle estime - et c'est vrai - occuper la première place dans l'aristocratie de cette province. Donc elle doit, par son influence, conduire le débat au sein de l'Assemblée de Silésie. Elle ne peut y siéger en sa qualité de femme et doit s'y faire représenter. Mais rien ne devrait pouvoir s'y faire avant de prendre son avis. Avec Lichnowsky elle est véritablement reprise par l'ambition politique, veut jouer les premiers rôles en Prusse. Berlin ne lui reconnut pas le droit de s'immiscer dans ce domaine, ni par elle-même, ni par son amant. La classe dirigeante à Berlin la considère ce qu'elle était : une étrangère. Sa liaison avec Lichnowsky choque. Et à Berlin, ce n'est pas une catholique qui peut parler plus haut et avoir le dernier mot.



1 - Confiance dans une lettre à Bacourt, en février 1852. Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 344.

2 - Lettre du 24 septembre 1857 à Barante, rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 350.

LES AMIS

Stéphanie

B.N. Charmet

Avec les années, Dorothee voit s'amenuiser le nombre de ses amis. Il ne va bientôt plus rester que... ceux qui sont morts, et les plus fidèles.

Sur l'amitié des Radziwill, nous passerons. Dorothee a uni sa lignée à cette grande famille de princes polonais.

En Berry, à Châteauneuf, le 4 septembre 1845 était mort Royer-Collard, ami sûr, discret, attentif. Il avait exercé sur elle une influence profonde, durable.

Stéphanie, par son charme, celui des Beauharnais, et par sa tenue, est l'amie des dernières années.

Dorothee a, dans ses souvenirs, raconté longuement la visite qu'elle rendit à la grande-duchesse en 1840. C'est à Umkirch¹ qu'elle arriva le 25 août. Cette maison de campagne, modeste pour son rang, Stéphanie l'avait achetée en 1826 de ses deniers personnels. Elle y tenait beaucoup, même si elle n'y pouvait recevoir que des intimes. Dorothee s'était déjà rendue à Umkirch, elle le déclare : « Je connaissais Umkirch ». ² Les deux amies sont liées depuis de nombreuses années.

Nous avons noté leur rencontre à Mannheim le 9 mai 1841.

1 - Umkirch est situé près de Fribourg-en-Brigau.

2 - Récit rapporté par Fr. de Bernardy. « *Stéphanie de Beauharnais* », p 283-284.

L'hiver 1841-1842, les deux amies vont passer ensemble de longs mois à Nice. La duchesse raconte cela dans sa correspondance à Bacourt. Ainsi, le 27 décembre on fête à Stéphanie la Saint-Etienne. Une belle messe chantée. Une réception organisée par Marie, la dernière des filles de Stéphanie. Celle-ci a trois ans de plus que Pauline de Castellane qui se plaît avec elle. C'est l'hiver passé par Dorothée à Nice avec les Castellane.

La rencontre à Nice est renouvelée l'hiver 1855-1856. Dorothée écrit : « Peu d'amis, c'est une denrée bien rare partout. La grande-duchesse Stéphanie est ma relation la moins vide de souvenirs et de bienveillants reflets ».¹

Cet hiver là, les deux amies n'allèrent pas prendre part, sur le corso, à la bataille de confettis, comme elles l'avaient fait le Mardi Gras 1842. Mais cet hiver là, Stéphanie avait avec elle sa fille.

Marie avait épousé un bel anglais, fils de lord Douglas, duc de Hamilton, en 1843. La jeune fille n'était plus là pour égayer les deux amies.

Le goût des princesses de Bade pour la côte d'Azur est grand. Le troisième enfant de cette fille de Bade, entrée dans la haute aristocratie anglaise, prénommée Marie comme sa mère, devait épouser le prince Albert de Monaco, et avoir pour fils le prince Louis II de Monaco, oncle et prédécesseur du prince Rainier.

A l'automne 1857, les deux duchesses se réinstallent à Nice pour y passer l'hiver. Mais si Stéphanie put rester, comme prévu, jusqu'en mai, Dorothée, en janvier, partit pour Paris soigner sa fille Pauline, malade. Au retour, Stéphanie s'arrêta à Paris. Nouvelles rencontres des deux amies.

La santé de Stéphanie déclinait. Elle écrivait : « Si le climat de Nice ne me remet pas, je crois que le moment du dernier et grand voyage n'est pas bien éloigné, mais je veux espérer que votre douce atmosphère fera ce que les médecins et les drogues ne font pas ».²

Un regret : que Stéphanie n'ait pu séjourner auprès de son amie à Valençay, ni à Rochecotte, ni à Sagan. Mais Stéphanie vivait dans une atmosphère d'hostilité à la cour de Bade envers elle, boudée par toutes les cours d'Europe jusqu'à l'avènement de son petit cousin Napoléon III.

La santé de Dorothée déclinait. Seule Stéphanie partit pour Nice le 22 octobre 1859 bien que dans un état de santé alarmant. Dans la nuit du 24 au 25 janvier 1860 c'était l'apoplexie pulmonaire que redoutait pour elle ses médecins. Le 29 elle s'éteignait, lucide, sereine, doucement. Dorothée la pleura : « Elle était bonne, aimable. Elle était restée pure dans les circonstances difficiles de sa jeunesse ; elle était restée fidèle, elle avait goût et confiance en moi, elle m'avait souvent défendue, c'était une contemporaine, bien des souvenirs agréables ou intéressants se rattachaient à elle ; ses défauts qui n'étaient que des faiblesses ne m'ont jamais fait souffrir. Enfin, j'ai des larmes dans les yeux et dans le cœur ».³

1 - Rapporté par Fr. De Bernardy. « *Stéphanie de Beauharnais* », *op. cit.* p 235.

2 - Lettre de la grande-duchesse de Bade du 17 septembre 1857. Rapporté par Fr. De Bernardy. « *Stéphanie de Beauharnais* », *op. cit.* p 343.

3 - Lettre rapportée par Fr. de Bernardy. « *Stéphanie de Beauharnais* », p 352.

Barante



Le baron Prosper de Barante, c'est l'intime de la duchesse depuis 1817. Ils entretiennent la plus longue correspondance qui ne connut pas l'interruption de celle échangée avec Bacourt. Aucun risque de sentiments de coquetterie ou rivalité entre eux. Ils ne furent jamais amoureux. C'est une amitié franche, sans détour.

La duchesse, peu après la mort de Talleyrand, lui écrivait : « Personne dans ce qu'on est convenu d'appeler mes amis ne m'inspire confiance suffisante pour que j'accepte absolument leur avis. Vous seul m'auriez trouvé docile car vous seul m'auriez trouvée confiante sans réserve ».¹

Alors qu'elle file un amour bien fou avec Lichnowsky en Autriche, elle sait que Barante l'attend en France : « Je n'ai pas pensé, lorsque je suis partie de Paris, il y a déjà dix huit mois, que ce serait pour si longtemps, mais je ne serai pas, croyez-le bien, assez ennemie de l'agrément de la vie pour ne pas revoir cette France bien belle après tout, où tant de souvenirs se personnifient encore pour moi dans trois ou quatre amis excellents, et où se trouve un tombeau sur lequel je veux encore prier avant de rejoindre là-haut celui qui a été le lien dominant de mon existence ».²

Sa correspondance à Barante est un soutien efficace pour retrouver sa route.

La visite de deux jours que Barante rendit à la duchesse d'Orléans, début octobre 1854, fut un grand moment pour elle. Barante fut sous le charme, et rendit compte aussitôt à Guizot : « Je vous écrit d'Orléans où je suis venu passer deux jours avec Mme de Talleyrand. Elle se conserve merveilleusement et ne vieillit pas. Elle aime mieux sa vie princière et féodale de Sagan que le séjour en France, et en vérité cela se conçoit ».³

Lorsque la duchesse de Courlande, Dorothée, écrit à Barante, elle voit un peu ce qu'une femme regarde dans la glace avant de se maquiller : son vrai visage. Elle confiait à son miroir : « Lorsqu'on n'a plus ce qui remplit la vie, il est bon que le temps soit plein quand l'âme ne l'est pas ».⁴

On remarquera que Barante, dans sa lettre à Guizot, écrivit : « Mme de Talleyrand », pas « Madame la duchesse de Sagan ». Dorothée, pour lui, appartient à la France.⁴

1 - Lettre du 25 juin 1838. Rapporté par Fr. de Bernardy. « *La duchesse de Dino* », p 275.

2 - Lettre à Barante du début janvier 1846. Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 318.

3 - Lettre de Barante à Guizot du 4 octobre 1854. Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 346. Note 1.

4 - Lettre à Barante de 1860. Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 338.



la duchesse de Sagan en 1850

<i>François Guizot</i>



Il n'occupa jamais auprès de la duchesse de Dino la place qu'elle lui avait réservée. Il était trop amoureux de ses deux femmes successives, et ensuite il lui fut enlevé par la princesse de Lieven. Celle-ci mourut le 24 janvier 1857 dans la chambre de l'hôtel de la rue Saint-Florentin où Talleyrand s'était éteint, car elle était restée locataire de l'appartement de l'entresol que lui avait loué alors Dorothée.¹ Le salon de Talleyrand, encore haut lieu d'une société qui réunissait autour de la princesse de Lieven et de Guizot, ferma ses volets. Guizot se rendit à la gare de l'Est, et confia le cercueil de la duchesse à un train. Elle fut inhumée en Courlande, dans la chapelle du château des Lieven, à Mesothern, près de Mittau ».²

... Aussitôt, de Sagan, partit une lettre émue pour l'ami qu'elle aurait aimé : « C'est à vous, surtout que je songe. Il y a dans le coeur des coins cachés et oubliés qui se retrouvent quand on vient frapper ».³ Formule ciselée par une pensée délicate.

Dorothée, à chaque circonstance, s'était manifestée à Guizot.

Au premier ministre que le pouvoir usait déjà : « J'ai une joie extrême de ce qui vous place au dessus de toutes les difficultés qu'un grand talent et une rare distinction inspirent malheureusement toujours. Voilà ce que je sens un grand besoin de vous dire ».⁴

Le 10 mars 1848 elle lui exprime son soulagement de le savoir en lieu sûr, à Londres, après la révolte de février. Peu après, elle lui adresse ses condoléances pour la mort de sa mère, ce noble caractère cévenole huguenote. En 1850 elle félicite pour chaque mariage ses deux filles.

Février 1857 : Guizot est - si l'on peut dire - veuf de la princesse de Lieven. Elle remarqua en effet que pour annoncer le deuil à ses amis, il avait écrit ses lettres sur un papier de veuf, à larges bords noirs. Elle pouvait songer à Guizot, ce petit bourgeois, dont un roi Bourbon aurait fait un duc (... *mais justement, il avait chassé le Bourbon !*).

Aussi lui écrivait-elle quelques mois plus tard : « Bien des heures se sont passées pour moi sous le charme de votre conversation. Votre souvenir se trouve mêlé, pour moi, à la partie da plus remplie, la plus importante de mon passé ».⁵

Janvier 1858. Dorothée est à Paris pour soigner Pauline. Les deux amis qui s'attendaient se retrouvent le 2 février. Guizot reviendra treize fois rue de Lille pour la voir, et une qua-

1 - Précision apportée par Gabriel de Broglie. « *Guizot* ». Note 42 du chapitre XII. p 505.

2 - G. de Broglie. *op. cit.* p 429.

3 - Lettre du 11 février 1857. Rapporté par G. de Broglie. *op. cit.* p 431.

4 - De Sagan, du 29 septembre 1844. Rapporté par G. de Broglie. *op. cit.* p 315.

5 - De Sagan, du 27 septembre 1857. Rapporté par G. de Broglie. *op. cit.* p 315.

torzième, le 14 avril. Il est ébloui, conquis. Il a ouvert un carnet sur lequel il consigne tout ce qui concerne sa vie mondaine et relationnelle. Sont notées les lettres écrites et reçues (*jour par jour, avec une comptabilisation mois par mois*), les visites reçues et faites, le nombre de ses invités à « ses » jeudis, avec souvent leur liste (*il reçoit le jeudi de trente à cinquante personnes*). Du 15 mai à la fin de l'année 1858, il écrit à Dorothée cinquante deux lettres.

A une amie, parlant de la duchesse : « Je l'ai beaucoup vue. Elle s'est prise ou reprise de goût pour moi. Encore belle à 65 ans, les mêmes yeux, la même taille. Toujours Circée. Et le même esprit : toujours grand, libre, ferme, simple, sympathique... C'est dommage qu'elle soit devenue une grande dame allemande et qu'elle vive presque toujours en Silésie ».¹

Et Guizot rêvait de Dorothée en contemplant les aquarelles représentant le château de Sagan qu'elle s'était empressée de lui faire parvenir à son retour (*mi-mai*). De sa main elle les avait annotées pour indiquer à son ami où, dans le château, se trouvait sa chambre. Et Guizot contemplait les fenêtres, guettant le moment où Dorothée apparaîtrait. Comportement d'enfant ? Pas sûr.

Gabriel de Broglie note qu'en janvier 1859 la duchesse de Dino (*sic*)² ne séjourna à Paris que quinze jours pour retrouver Pauline à Rochecotte. Mais en avril elle séjourna à Paris jusque courant mai. Puis elle gagna Bade pour y rejoindre Bacourt et Stéphanie et, de là, revint en Silésie.

Grâce au petit carnet de Guizot nous savons que les deux amis se virent abondamment à Paris. Dans l'année, il lui écrivit soixante dix lettres et elle lui en adressa cinquante sept.

L'absence manque beaucoup à Guizot. Il s'épanche surtout sur madame Mollien³ avec laquelle il est intime. En tout bien, tout honneur :

« C'est étrange que le coeur puisse ainsi résister quand la vie s'écoule ! » (*du 22 mai 1859*).

« Ce seront bientôt des lettres de Töplitz.⁴ C'est trop loin. Nous sommes de grands enfants » (*du 6 juin 1859*).

« Je jouis en ce moment du soleil du midi sur la verdure de Normandie. C'est charmant, je voudrais envoyer du soleil à Töplitz » (*du 2 juillet 1859*).

Apprend-il que la santé de Dorothée donne des inquiétudes, qu'elle souffre des yeux, craint la perte de la vue, qu'il est en émoi :

« Et maintenant la voilà inquiète de ses yeux, je ne me figure pas ses yeux éteints. Je ne veux pas y croire » (*du 12 août 1859*).

« La retraite de Sagan avec des yeux, c'est déjà beaucoup, mais sans yeux ! » (*du 20 août 1859*).⁵

François Guizot est amoureux dans sa vieillesse. Et Dorothée de Courlande est heureuse de la cour dont elle est l'objet de sa part. Quand ils se seront retrouvés, « il » avait dépassé les 70 ans, et « elle » avait 64 ans.

Nouveau séjour de la duchesse à Paris, de fin février 1860 à début mai, suivi d'un mois à Rochecotte. Revenant de Touraine, le 24 mai, elle s'arrêtait à Jeurs, chez Mme de Mollien, et

1 - Lettre du 12 mai 1858 à son amie d'enfance et confidente, Laure de Gasparin. Rapporté par G. de Broglie. *op. cit.* p 432.

2 - Nouvelle preuve que pour la postérité, en France Dorothée reste duchesse de Dino. Jamais de Talleyrand ou de Sagan.

3 - La comtesse Mollien était veuve du (grand) ministre du Trésor de Napoléon. Dame de la reine Marie-Amélie. Elle habitait le château de Jeurs près d'Etampes. Guizot la connut en 1845, elle avait alors 65 ans.

4 - Par la duchesse, il sait qu'elle va se rendre à Töplitz chez les princes Radziwill, avec Marie de Castellane sa fille.

5 - Lettres de Guizot à Mme Mollien des 22 mai, 6 juin, 2 juillet, 12 et 20 août 1859. G. de Broglie. *op. cit.* p 433.

Guizot vint l'y retrouver. Ils allaient connaître à Paris leur dernières rencontres. Le 15 juin Dorothee quittait Paris pour Berlin et de là, Sagan. Elle ne devait revoir ni la France, ni Guizot.

Le duc de Valençay lui annonçait la mort de sa mère survenue le 19 septembre 1862. Un grand choc. Guizot s'épanchait sur Mme de Mollien :



Bibliothèque nationale. Paris

Guizot au soir de sa vie. Photographié par Nadar

« C'était un esprit supérieur, une grande âme à travers tous ses emportements, et d'une société charmante. Après nous être beaucoup rencontrés, elle et moi, dans le cours de notre vie, et avec goût l'un près de l'autre, vie bien incomplète et bien courte » (*du 24 septembre*).

« J'ai une peine infinie à me persuader que je ne verrai plus ces yeux tour à tour si brillants et si profonds, que je ne jouirai plus de cette conversation, riche, simple, ferme, qui avait la grâce dans la forme et laissait toujours entrevoir plus qu'elle ne disait. Le coeur est comme les yeux. Il ne croit pas tout de suite, ou vide qui l'attend » (*du 30 septembre*).

Et « Toute incomplète qu'a été ma relation avec elle, la trace est profonde ».¹

Guizot est : « plus que le chevalier servant, le compagnon attitré des trois derniers séjours parisiens de la duchesse de Dino. Bien entendu, la liaison reste toute platonique ».¹

Dans les chroniques de la duchesse de Dino publiées par Bacourt, ce dernier n'a conservé que quelques passages des lettres de Guizot présentant un intérêt littéraire ou politique. Or les archives de Sagan comportaient deux cents lettres de lui, environ. Henriette, sa fille,² de l'immense correspondance conservée par son père, n'a détruit que les lettres reçues de la duchesse, et encore seulement celles à partir de janvier 1857.

Dans sa belle demeure du Val-Richer,³ si la bibliothèque riche de vingt mille volumes était magnifique au rez-de-chaussée, Guizot occupait surtout, dans sa retraite, au premier étage, une chambre monacale et un cabinet de travail. Le mur de ce dernier était garni de portraits : sa famille, le roi Louis-Philippe et la reine, Casimir-Perrier, Royer-Colard, Bertin, Victor de Broglie, la princesse de Lieven et la duchesse de Dino.

1 - Lettres rapportées par G. de Broglie. *op. cit.* p 434

2 - Henriette Guizot, née en 1829, épousa en 1850 Conrad de Witt, grand-mère de Jean Schlumberger. Sa soeur épousa Cornélis, frère de Conrad.

3 - Ancienne abbaye sise en vallée d'Auge, à deux lieues de Lisieux dont Guizot fut député de longues années.

Dorothee se sachant perdue, le 13 août 1862 remit à sa fidèle dame de compagnie, une courlandaise,¹ une petite page destinée à Guizot, très péniblement écrite par elle au crayon. Dernier message à son ami.

P

Une interrogation : Piscatory s'est voué à Guizot qui l'apprécie et continue à travailler avec lui (*en 1865, et encore en 1867*) les questions de politique étrangère, pour préparer notamment ses articles dans « le Journal des Débats ». La duchesse morte, Guizot s'entretenait-il d'elle avec Guizot ?

Parlaient-ils ensemble de la fille que ce dernier avait eu de la duchesse ?² Guizot savait... et Piscatory savait qu'il savait, pensons-nous.

<i>Bacourt</i>

C'est avec Barante le miroir de la duchesse, mais à partir de 1831 seulement. Le lien entre elle et lui fut sans doute aussi physique. La duchesse n'est peut-être pas toujours parfaitement naturelle quand elle parle d'elle-même. Elle se place parfois un peu de fard devant le miroir Bacourt, miroir toujours très fidèle qui renvoie l'image de la duchesse. Il est touchant de fidélité dans une admiration et un dévouement sans bornes pour celle dont il a fait son idole.

Nous l'avons vu renouer dans la joie avec la duchesse, à Bade en 1850. Il lui redonne le goût de vivre. Leur immense correspondance reprend. Et c'est ainsi qu'en 1852 il fait la connaissance de Sagan, si peu fréquenté par des Français.

L'hiver 1855-56, il passe plusieurs semaines à Nice avec Dorothee qui a la compagnie de Stéphanie en très bons termes avec lui.

On sait qu'il la retrouva à Berlin. La duchesse s'arrêta à Bade pour le voir, à l'occasion de ses déplacements entre Berlin et Paris.

Voyant la santé de Dorothee décliner en 1861, surtout après son accident, il décide de passer l'hiver à Sagan. Au printemps 1862, les médecins envoyèrent la duchesse à Ems, puis à Schlangenbad. Bacourt y vint-il ? On peut le penser.

Elle savait qu'elle allait mourir quand elle retrouva Sagan. Alors elle appela Bacourt qui accourut aussitôt. Il aida la duchesse à mettre de l'ordre dans ses affaires. Elle en fit son exécuteur testamentaire. Le 9 septembre elle lui remit la garde des papiers de Talleyrand et en particulier de ses Mémoires. Le prince avait prescrit d'attendre trente ans après sa mort pour les publier.³

Celui qui avait assisté filialement le prince de Talleyrand dans ses derniers jours, et le 17 mai 1838, recueillit de la nièce, son idole, le dernier soupir, le 19 septembre 1862.

Selon les ordres de la duchesse, il réunit ses textes et correspondance à publier. Il n'attendit pas de mourir (*en avril 1865*) pour les remettre à Marie, princesse Radziwill, la petite-fille chérie de la duchesse, qui les publia à Paris en 1909, en quatre volumes.

1 - Fr. De Bernardy nous apprend que depuis 1850 la duchesse avait auprès d'elle Melle de Bodelschwing. C'est la preuve des liens entretenus par elle avec la Courlande, par ses neveux courlandais ?

2 - Horace de Viel-Castel est affirmatif dans ses mémoires. A la date du 10 février 1851, il parle de Piscatory et précise : « ancien amant de la duchesse de Dino, dont il a eu une fille. Tome I. p 40.

3 - Etant décédé en avril 1865, Bacourt ne put publier « *Les Mémoires du Prince* ». C'est le fils du duc de Broglie, l'ami de Guizot, qui le fit en 1891 et 1892 chez Calman-Lévy, en cinq volumes.

« Les Chroniques de 1831 à 1862 » contiennent surtout des centaines de lettres de la duchesse à Bacourt.

Durant trente ans, la duchesse Dorothee de Courlande édifia un monument. Ce sont les dessous de la politique européenne, le commérages mais aussi les secrets des cours et des salons. Elle commente tout : lectures et voyages, visites et réceptions, hommes et monuments. Ses croquis très vifs relèvent d'une plume littéraire de talent, en sus. C'est un témoignage monumental de trente ans d'Histoire, de la vie de la France, sous la Restauration en particulier, mais aussi de la vie en Europe.

Elle a réussi à égaler le talent de celui qu'elle vénéra tant, du prince de Talleyrand, grâce un peu au fidèle Bacourt, ses chroniques constituent véritablement :

« *Le Miroir de la duchesse de Sagan* »



LA FIN

La santé de Dorothee a déperî, plusieurs années durant, comme celle de son amie Stéphanie de Bade.



la duchesse de Dino à la fin de sa vie

Déjà, en 1857 : « Ma santé me laisse dans une continuité de souffrances qui, jusqu'à présent, ne vont pas à l'état d'infirme proprement dit ; il faut en être reconnaissant, même alors qu'on est sans cesse aux prises avec une douleur ou une autre ». ¹

Elle sentait ses forces déclinant, qu'elle arrivait à la dernière page de sa vie et la haute spiritualité de Pauline la soutenait. Parlant de sa fille : « Il est difficile de rencontrer une piété plus efficace », et elle ajoutait : « Quand le présent ne la satisfait pas ou l'attriste, elle entre dans l'Eternité, comme une autre entre dans sa chambre pour se reposer. Elle voit plus clair au-delà de ce monde que dans ce monde. Ma vie est bien moins sérieuse, plus exigeante, l'avenir est, pour moi, à la fois certain et obscur. J'y crois, mais je n'y vois pas ». ²

La fille de Talleyrand, âme très pieuse, par la prière préparait sa mère à entrer dans l'Eternité. Dorothee ne *voyait pas*, mais elle *croyait*. La miséricorde de Dieu ferait le reste.

La nécessité de se préparer à la mort - accident naturel de la vie - lui était apparue après la mort très brusque de la duchesse d'Orléans. « Je ne sais rien de plus triste que de mourir ainsi, sans avoir pu se recueillir en face de l'Eternité ». ³

1 - Lettre à Barante du 24 septembre 1857. Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 350-351.

2 - Lettre du 6 mars 1861. Rapportée par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 352.

3 - Lettre à Bacourt du 25 avril 1858. Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 353.

Sans hâte, au début de l'année 1862 elle commença à prendre congé de ses amis. Grande est sa reconnaissance pour Barante : « Cher, et bien cher ami, vous resterez jusqu'à la fin de mon pèlerinage l'être auquel je pense avec le plus de douceur, presque le seul qui ne m'ait jamais offert de mécompte ».¹

Combien d'hommes ont-ils pu recevoir un tel hommage d'une duchesse qui, à la fin de son parcours, a compris qu'elle achevait seulement un pèlerinage.

P

Comme elle revenait de Günthersdorf à Sagan, fin juin 1861, un violent orage accompagné de grêle éclata. Les quatre chevaux de l'attelage pris de frayeur, la voiture versa. Un long moment la duchesse resta sous les coups de forts grêlons la frappant comme des pierres. Une double sciatique s'en suivit, et, aux dires des médecins une névralgie, en fait un cancer du foie ou une maladie de vésicule biliaire. Dorothee souffrait maintenant.

Le duc de Valençay, Louis (*son fils aîné*), se trouvait à Sagan. Il prolongea son séjour. Son second fils, le fantasque Alexandre, duc de Dino, ne vint pas mais envoya auprès de leur grand-mère deux de ses enfants, Elisabeth et Archambaud, les deux derniers (*16 et 17 ans*). Ce séjour à Sagan les marqua sans doute, car ils se marièrent, vécurent ou firent carrière dans les Etats du roi de Prusse.

Après un début de cure malheureux à Ems,² la duchesse essaya les eaux à Schlangenbad. Elle sentait sa fin : « Ems m'a fait grand mal. Je ne pense pas que Schlangenbad fasse merveille. Je ne vois aucune issue ; mais il y a une fin et peut-être est-elle proche. J'ai encore quinze jours à passer ici, puis je rentrerai dans mes foyers plus malade que je n'en suis sortie. Il ne me reste plus qu'à me cacher, à souffrir, à me souvenir, et à attendre en me préparant le mieux que faire se peut. J'y mets beaucoup de bonne volonté. Cela suffit-il ? ».³

C'est sa dernière lettre à Barante. Cette grande dame qui au cours de sa vie ignora souvent la pudeur, à la veille de sa mort exprima à son ami, avec une admirable décence des mots, un dernier au revoir.

Rentrée à Sagan pour mourir, elle n'appela auprès d'elle ni ses fils, ni même Pauline qui resta à Rochecotte. Elle souhaitait s'éteindre seule. Le contraire de ce qu'elle avait voulu pour le prince de Talleyrand. Etait-ce de la pudeur ? La compagnie de Melle de Bodelschwing suffirait pour mourir.

Les journaux allemands annoncèrent son état désespéré. Alors la famille alertée, massivement se dirigea vers Sagan. Dorothee sentit la nécessité de se protéger : elle appela Bacourt. C'est lui qui l'aida à mourir, ce qui eut lieu le 19 septembre 1862.

Le prince de Hohenlohe représenta le roi Guillaume de Prusse à ses obsèques.

Dorothee à Sagan

Alors qu'elle pleurait Lichnowsky, l'ambassadeur de Russie à Berlin, Meyendorff, passa à Sagan l'été 1849. Les impressions d'un contemporain, les voici :

1 - Du 6 janvier 1852. Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 355.

2 - Le roi Guillaume Ier et la reine Augusta de Prusse, amis bienveillants de la duchesse de Sagan, prennent les eaux à Ems. Neuf ans plus tard, aux côtés du roi, son ami et aide de camp le prince Antoine de Radziwill, marie de la petite-fille de la duchesse. Le 1^{er} juillet 1870 le roi adressa d'Ems à Bismarck une dépêche acceptant une conciliation, dont la fin rédigée par le prince : ils ne voulurent pas la guerre. « La Dépêche » d'Ems est un faux de Bismarck.

3 - Du 13 juillet 1861. Rapporté par Fr. De Bernardy. *op. cit.* p 355.

« Sa douleur passe à la mélancolie et peut-être à la dévotion. En expiant par ses malheurs les écarts de sa vie passée, elle désarme la malignité et n'est plus qu'une femme très supérieure et très aimable.

« Elle a conservé le culte de son oncle et Sagan est rempli des belles choses qu'il a aimées, tableaux, chinoiseries, porcelaines, bronzes et livres.

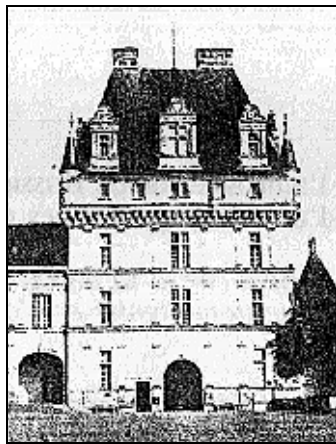
« La duchesse vit dans ce château bâti par Wallenstein, comme un philosophe retiré du monde, adorée de ce qui l'entoure, faisant beaucoup de bien, et donnant à gagner à tous les ouvriers de la contrée. Elle tâche là d'ensevelir ses chagrins. Et puis elle vit seule ou à peu près. J'aime à croire qu'elle est en paix avec sa conscience... ».¹

Et les propos, toujours en demi-teintes, dans ses confidences à Bacourt :

« J'aime Sagan. J'y ai traversé toute une vie de l'âme, orages, luttes, secousses ; j'y ai ensuite trouvé calme, méditation, recueillement. La Providence, en m'y conduisant par mille voies bien détournées, a fait encore preuve là de son admirable habileté, patience et miséricorde.

« Il n'y a pas d'amertume dans mes paroles ; pour de la tristesse, c'est autre chose ! J'ai eu mari sans vie domestique ; j'ai eu des enfants sans vie matérielle ; j'ai quelques rares amis dont je suis séparée ; j'ai eu des guides et des protecteurs, ils ne sont plus sur terre ; ma santé n'est plus ce qu'elle a été ; mes souvenirs sont souvent amers ».

Et nous répétons la fin donnée dans *vie religieuse* : « Voila de quoi justifier toutes les tristesses. Les miennes sont fréquentes, je dirai même constantes au fond de l'âme, (...) ; et voila pourquoi je leur appartiens sans partage à Sagan ».²



le donjon de Valençay

Et comme elle a bien su le dire à Barante, son souvenir est vers la France, son coeur à Valençay. « ... cette France, bien belle après tout, où tant de souvenirs se personnifient, encore pour moi dans trois ou quatre amis excellents et où se trouve un tombeau sur lequel je veux encore prier, avant de rejoindre là-haut celui qui a été le lien dominant de mon existence ».³

P

1 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 338 ; baron Peter von Meyendorff. « *Ein Russischer Diplomat an der Höfen ???* ». Publié en 3 volumes à Berlin en 1923.

2 - Lettre à Bacourt de février 1852. Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 344.

3 - Lettre à Barante de janvier 1846. Déjà rapportée au paragraphe consacré ci-dessus à Barante.

Les Lettons n'aiment pas les Biron et ne portent pas aujourd'hui d'intérêt aux duchesses de Courlande.

Personne ne peut contester que la duchesse Dorothée ait été pendant cinquante ans une des plus grandes dames de l'Europe, et que son rôle politique de 1815 à 1838 fut considérable. Son intelligence, la richesse de son cœur mais aussi de son âme, ont profondément touché tous ceux qui l'ont approché. La liste des grands hommes qui se sont honorés d'être ses amis est impressionnante : Royer-Collard, Guizot, Mgr de Quelen et Mgr Dupanloup, ne sont pas des hommes légers... Le jeune duc d'Orléans et sa veuve, le roi Frédéric-Guillaume IV, le roi Guillaume Ier et la reine Augusta de Prusse, et les princes et princesses Radziwill, non plus.

La duchesse lisant Bossuet et Fénelon en disait : « Impossible de n'y pas puiser le goût du bien, du beau, et le désir de mieux vivre pour mieux mourir ».¹

Si les Lettons, c'est vrai, ne lui doivent rien, nous, Français, devons beaucoup à la duchesse Dorothée de Courlande. Notre grand regret, c'est quelle ne repose pas à Valençay dans la chapelle Saint-Maurice.

En tous cas, toute la population de Sagan, de ses Etats, assista à ses obsèques. Elle fut pleurée très sincèrement par tout le petit peuple qui la vénérât parce qu'elle avait su réellement l'aimer.

1 - Rapporté par Fr. de Bernardy. *op. cit.* p 360.

§

Appendices

75

LES MEDEM¹

On doit rétablir la vérité sur l'origine de la famille des von Medem dont est issue Anne-Dorothee duchesse de Courlande, mère de la duchesse de Dino, et autres princesses de Courlande.



musée nationale de Finlande

*Anne-Dorothee (au milieu) et ses filles : Wilhelmine et Pauline (en haut), Dorothee et Jeanne (en bas).
Miniatures de Cécile Duchêne.*

Cette famille s'enorgueillissait de sept siècles de sang bleu et descendait de façon certaine des Chevaliers teutoniques. C'est une authentique famille de barons baltes vivant en Courlande. Au XVIII^e siècle, elle partage sa vie entre son hôtel à Mittau, voisin du palais ducal,² et un château perdu dans les bois, Alt Aultz, tous deux construits en pierre, cas pratiquement uniques dans un pays où ce matériau est très rare. Les édifices étaient habituellement en bois, les plus solides en brique. Nous avons vu plus haut (*chapitre 71, page 628*) la duchesse Anne-Dorothee de Courlande et sa fille Dorothee passer quelques jours à Alt Aultz et vivre à l'hôtel Medem, à Mittau, réfugiées en Courlande après avoir fui d'abord Berlin, devant Napoléon, et ensuite Königsberg.

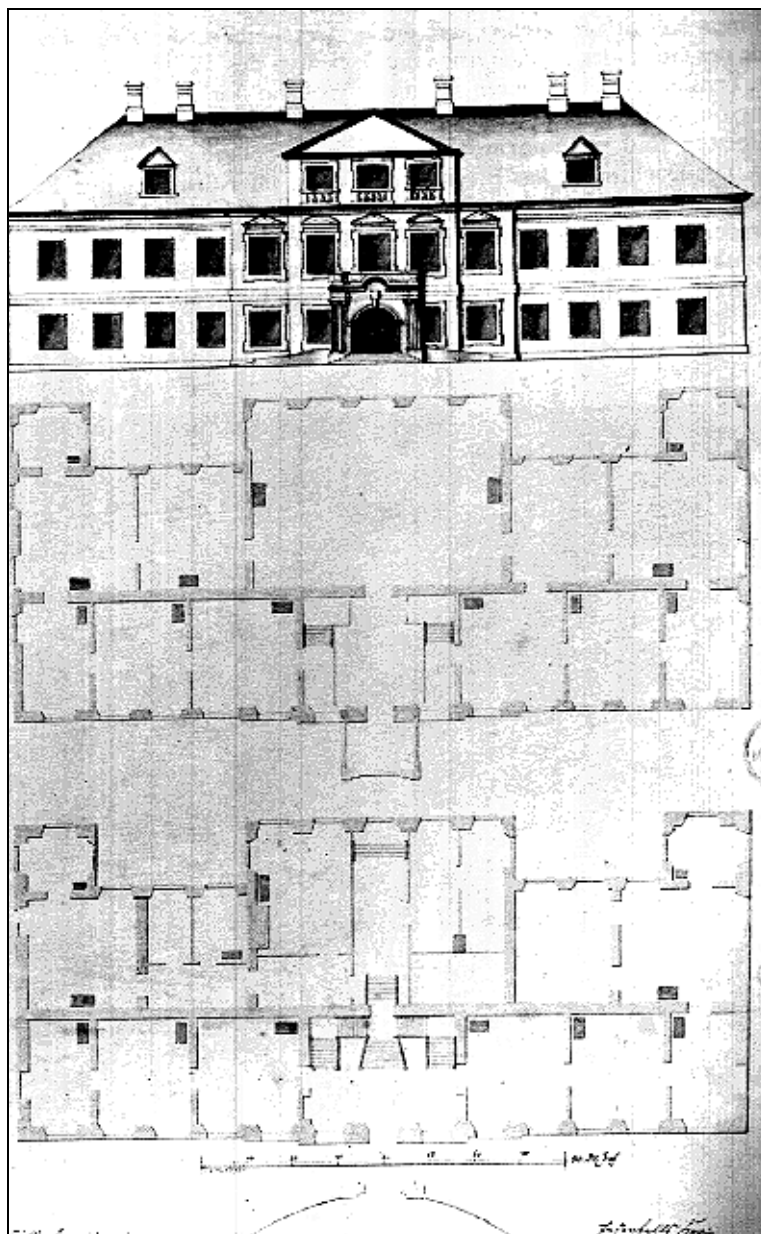
Anne-Dorothee avait trois ou quatre ans quand elle parut pour la première fois à la cour ducale pour participer à une réunion d'enfants de l'aristocratie. Sa mère mourut alors qu'elle n'avait qu'un an. Sa soeur Elisa avait cinq ans de plus qu'elle. Son père remarié, c'est leur

1- Sources : *"The True Story of Three Extraordinary Women. The Grand Duchess of Courland and Her Daughters"*, de Rosalynd Pflaum. New York. 1984.

Traduction française : Éditions Albin Michel. Paris. 1986).

2 - Le palais ducal de Mittau fut commandé par le duc Pierre Ier de Courlande à l'architecte en vogue de la cour de Saint-Pétersbourg, Francesco Bartolomeo Rastrelli. Le chantier s'ouvrit en 1738 mais fut interrompu en 1742 par l'exil du duc (et de son fils) en Sibérie. En 1762 le duc retrouva son duché et l'immense palais de Mittau qu'il fit achever et qu'il habita. Mais il lui préféra le château de Rundale (près de Bauske). C'est dans le palais de Mittau qu'il mourut en 1772. Son fils, le duc Pierre II, après son mariage avec Anne-Dorothee von Medem, installa sa famille dans le château de Würzau, à 12 km de Mittau. Le palais de Mittau fut construit à l'emplacement d'un château édifié par les Chevaliers teutoniques au XIII^e siècle, et rasé par le duc Pierre Ier.

belle-mère qui les éleva. Et elles reçurent une éducation très occidentale. La nouvelle baronne von Medem avait vécu assez longuement à Paris, lisait avec ferveur Jean-Jacques Rousseau. Les deux soeurs écrivaient et parlaient un excellent français, avaient maîtres de musique et de danse. Leur belle-mère avait deux fils d'un premier mariage qui partirent étudier à Königsberg, mais aussi à Strasbourg. On est donc tout à fait ouvert sur la brillante civilisation des Lumières du XVIII^e siècle chez les Midem.



extrait de « Ernst Johann Biron » d'Imants Lancmanis

Herzogliches Stadtpalais in Mittau

Elisa épousa un baron balte grincheux et d'âge à être son grand-père, ou presque, le baron von der Recke. Quant à Anne-Dorothee, elle fut remarquée par la duchesse douairière Bénigne, veuve du duc Pierre Ier de Courlande, qui cherchait à marier son fils, le duc Pierre II, car ses premiers mariages avec des princesses allemandes avaient été deux échecs et il en restait sans descendant.

Anne-Dorothee avait alors huit ans : « De proportions parfaites pour sa petite taille. Elle ne dépassait pas 1m 50. Elle avait la peau délicate et le teint ivoire si prisé chez les femmes du Nord, une jolie bouche, une dentition sans défaut, de doux yeux verts et un nez aquilin, légèrement trop long, comme celui de tous les Medem. Son ovale pur s'encadrait dans une abondante chevelure auburn ». Tel est le portrait tracé par Rosalynd Pflaum.¹

La duchesse douairière fit confier à sa belle jeune fille des rôles dans des comédies ou des opéras représentés à la cour par des proches de la famille ducale, car à Mittau il en était comme au Petit Trianon de Marie-Antoinette, le plus grand divertissement était de jouer entre soi comédies et petits opéras. Anne-Dorothee se produisit ainsi sur la scène ducale. Elle en garda le goût. Nous l'avons vu organiser de pareilles représentations au théâtre de Löbikau, son château de Saxe-Anhart, et sa fille Dorothee, vedette à Löbikau, à Vienne, montait sur les planches au théâtre de Valençay et y produisait sa fille Pauline. Anne-Dorothee eut du succès sur les planches de Mittau. Le duc en tomba amoureux. C'est ce qu'avait prévu sa mère, la duchesse douairière. Et ce fut le mariage.

Le père de la nouvelle duchesse, le baron Johann von Medem devint alors le lien entre le gouvernement ducale et l'opposition des aristocrates courlandais, car le plus grand nombre restait opposé à ces Biron imposés par les Russes. Il fut un soutien du trône ducale, menacé de l'extérieur comme de l'intérieur. Pour le remercier de ses bons services le duc voulut honorer le baron père de son épouse. Par l'entremise de la cour de Vienne il acheta pour le baron un titre de comte du Saint Empire Romain Germanique. Comte de Medem, c'était un titre plus marquant vis à vis des cours étrangères pour le père de la duchesse. Ce titre de comte le distinguait de tous les autres aristocrates de Courlande où il n'existait que des barons. Il n'y a pas de comtes baltes, rien que des barons. Johann Medem mourut après l'achat par le duc du nouveau palais de Friedrichsfeld, construit par le grand Frédéric, à Berlin le "Unter den Linden" ("*Sous les Tilleuls*"). Sa petite fille, Dorothee, venait de naître.

Pour mieux asseoir la notoriété de leur famille, les Medem firent remonter leur généalogie à des aristocrates allemands aïeux du Chevalier teutonique dont ils descendaient. Lorsqu'on lit que la famille de la duchesse de Courlande était Allemande et que son père était comte du Saint-Empire, on pense à l'Allemagne et à un aristocrate allemand... et pas à la Courlande et à un baron courlandais. C'est pourquoi nous avons pensé que la duchesse de Courlande était une Allemande, d'une famille aristocratique allemande.

Il fallait rétablir la vérité : Anne-Dorothee, duchesse de Courlande, est d'une très authentique famille d'aristocrates courlandais. C'est ce que nous avons découvert en lisant Rosalynd Pflaum.



1- Rosalynd Pflaum. "*Les Trois Grâces de Courlande*". p 23.

LES BIRON

Très couramment on a écrit - même Jean Orioux - que le favori de la duchesse Anne-Dorothée de Courlande avait débuté à sa cour comme palefrenier ou valet. nous avons écarté cette origine comme invraisemblable en retenant l'apparence allemande du nom de Bühren.¹

En marge des articles d'Imants Lancmanis, auteur de « *Ernst Johann Biron* » édité à Riga en 1993, à qui nous devons d'avoir retrouvé nos origines en Courlande, nous trouvons une courte précision :²

"Le bâtisseur de Rundāle, le duc Ernst Johann de Courlande, était le fils d'un pauvre gentilhomme courlandais, von Bühren ; il vécut une jeunesse difficile avant d'entrer comme modeste employé dans le secrétariat de la duchesse Anna Ivanovna. Elle remarqua ce jeune homme et fit sa fortune. En 1730, devenant impératrice de Russie, elle nomma comte et grand chambellan de la cour russe son fidèle Ernst Johann, qui avait transformé son nom de Bühren en Biron. En 1737, il monta sur le trône après l'extinction de la famille régnante précédente".



Les Bühren sont d'origine allemande et noble, mais sans fortune. Ernst Johann fut bien employé de chancellerie de la duchesse comme avait su le dire Françoise de Bernardy.



Rosalynde Pflaum, dans son ouvrage paru en français sous le titre : « *Les trois Grâces de Courlande* », apporte nombre de précisions que nous donnons maintenant.

Le jeune duc de Courlande, Frédéric-Guillaume, de la famille des Kettler issue des Teutooniques (17 ans) se rendit à Saint-Pétersbourg et épousa la nièce du tsar Pierre le Grand, Anna Ivanovna (18 ans). Les fêtes, les banquets se succédèrent pendant une semaine. Le marié, insatiable buveur, dépassa toutes les limites de la goinfrerie. Il était si mal en point sur la route du retour vers Mittau qu'il mourut à deux étapes de sa capitale, au village de Doderhof. Anna continua son chemin et assura sa destinée avec résolution, prenant seule possession du duché. Elle n'était que duchesse douairière, l'oncle de son mari, Ferdinand, fut élu duc, mais c'est elle qui gouverna par l'intermédiaire du ministre résidant russe à Mittau, le comte Alexis Petrovitch Bestoujev. Elle s'ennuyait et en fit son amant.

Le Russe jouait aussi avec une maîtresse courlandaise d'origine allemande et de petite noblesse : une Bühren.

"Les historiens de la Courlande font généralement des Bühren une famille de petite noblesse wesphalienne venue se fixer en Courlande, sous les Teutooniques, où elle possédait une terre, mais non reçue dans la noblesse du pays, sans d'ailleurs donner grandes preuves de cette opinion".³

1- Voir le premier volume. Chapitre IV.

2- n° 33 de la revue "Ulysse", consacrée aux Pays Baltes : "Rundāle, fastueux palais de Courlande" et "Les charmes discrets des manoirs de Lettonie". Décembre 1993. p 24 à 28.

3- C'est ce qu'écrivit, dans ce texte littéralement rapporté (sauf les trois mots entre parenthèse) le phénoménal spécialiste des généalogies des grandes familles, Joseph Valynseele, in : "Les Princes et Ducs du Premier Empire". p 303.

Cette Bühren manoeuvra pour faire entrer son frère au service du ministre russe. Ernest Johann Bühren était un homme superbe, un colosse ; sa séduction était aussi exceptionnelle que son ambition. Quand Anna le vit, elle fut éblouie et en fit son secrétaire personnel. Elle ne résista pas et le mit dans son lit. Aussitôt il révéla des capacités remarquables d'administrateur. Bestoujev fut rappelé, et c'est Bühren qui le remplaça comme ministre résidant de la Russie. Anna était toujours subjuguée par lui. Et il gouverna, de fait, la Courlande.

Cette situation devenait embarrassante. Il fallait la régulariser. Anna ne pouvait l'épouser. Elle le maria avec une de ses dames d'honneur, la choisie très laide et sans fortune, Benigna Gottlieb von Trotta-Tredeau. Benigna fut complètement folle de son mari. Pourvu qu'elle puisse le voir, la vie pour elle était fabuleuse. Ils vécurent donc à trois, un ménage à trois (*où Anna ne faisait pas que regarder*) dans le palais d'Anna aux portes de Mittau, Annenhof. Devenue impératrice, Anna fit continuer ce ménage à trois dans les résidences impériales.



extrait de « Ernst Johann Biron » d'Imants Lancmanis

Portraits d'Ernst Johann de Courlande et de la duchesse Benigne Gottlieb de Courlande par L. Caravaque

Anna se prit d'une très vive affection pour le fils aîné de son amant, Pierre (*né le 15 février 1724*). Elle l'aima comme son propre fils. A tel point qu'on se demanda si ce n'était pas elle la vraie mère de Pierre, et non pas Benigna. Un doute certain plane sur l'origine de Pierre. La filiation des Romanov n'est pas écartée. Anna fut tendre pour les deux autres enfants d'Ernst Johann : Charles-Ernest (*né en 1728*) et Hedwige. Pierre fut l'enfant gâté de la tsarine quand Anna devint impératrice de Russie. Il se permettait tout.

Lorsqu'il gouverna le duché de Courlande, Ernst Johann prit le nom de Biron pour suggérer une parenté avec la famille française des Gontaut de Biron, une illustre famille de ducs et maréchaux de France connue dans toutes les cours de l'Europe. Ceci grâce à l'autorisation de reprendre le nom d'une branche éteinte (... *Pourtant des Biron français vécurent jusqu'à la Révolution française*). L'époque de la francomanie s'installait et mieux valait faire oublier une humble origine, fut-elle même Teutonique. Nous avons donc adopté le nom de Biron, conseillé par son biographe Imants Lancmanis et par nos amis lettons.

La faveur de ce dernier en Russie dépasse l'imagination. On peut se demander si Potemkine eut autant de crédit que lui. Les Russes désignent les dix ans de règne d'Anna (1730-1740)

sous le nom d'ère Biron. Il régnait littéralement sur la Russie, ce qui ne fut pas le cas de Potemkine. Son ambition était sans borne. Il amassa des fortunes invraisemblables. Les diamants de la duchesse Bénigna étaient enviés de toute la famille impériale, de même son argenterie, ses livrées et les carrosses. Les domaines du duc en Russie étaient aussi nombreux qu'immenses. Une réussite démesurée qui accumulait beaucoup de haines contre lui, d'autant plus qu'il était sans pitié, ne reculant même pas devant des procédés sanglants pour parvenir à ses fins personnelles.

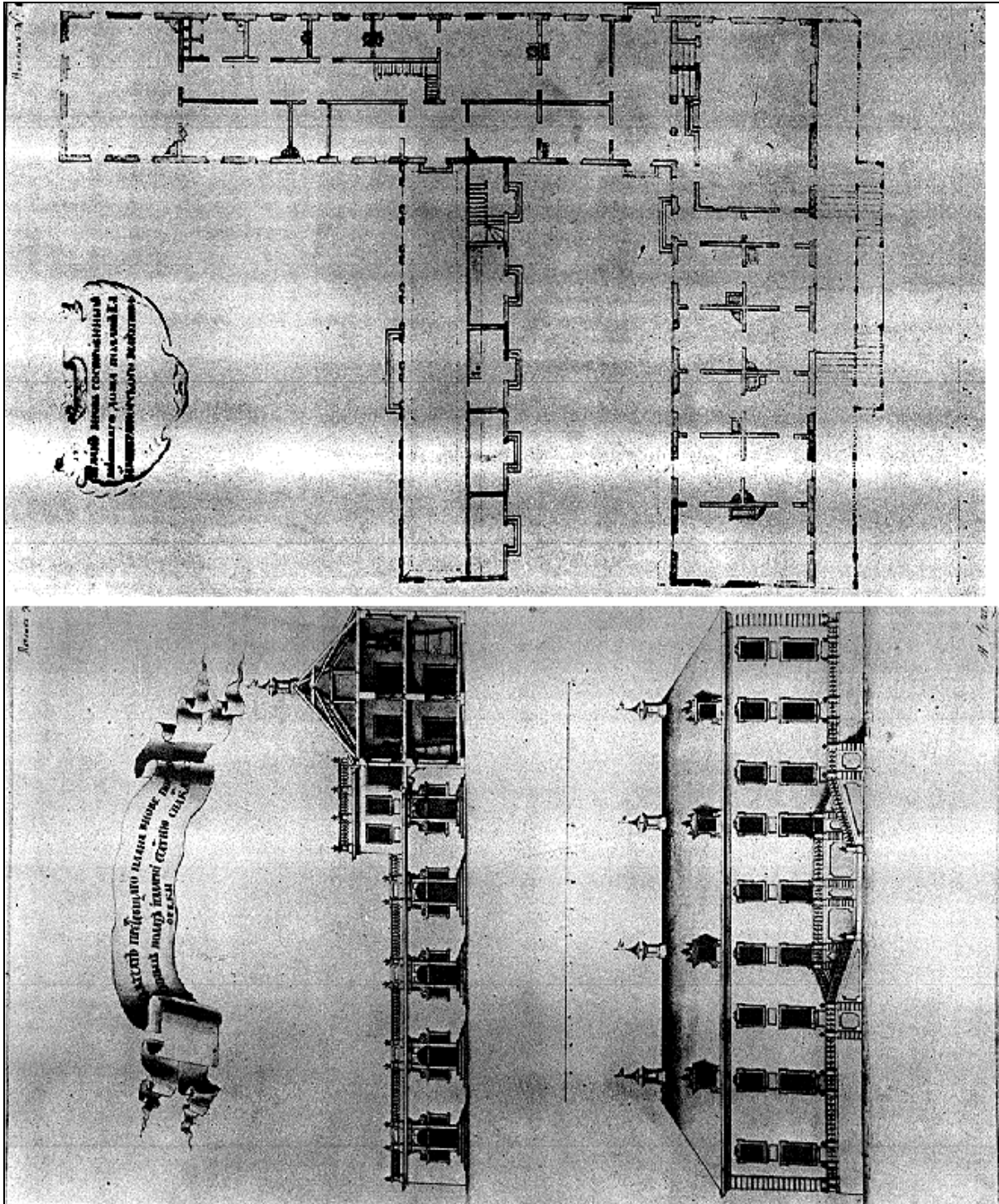


extrait de « Ernst Johann Biron » d'Imants Lancmanis

portrait du prince Pierre de Courlande par L. Caravage

Anna désigna comme successeur le fils nouveau-né de sa nièce Anna Leopoldovna ; nomma son tout puissant ministre régent, et mourut. Voici Ernst Johann régent de Russie.

Il connut un triomphe : les fiançailles d'Hedwige avec le duc de Holstein-Gottorp, petit-fils de Pierre le Grand. Le soir même, une révolution de palais le sortait de son lit, nu, couvert de blessures et de sang, il se retrouva - par chance - dans la terrifiante forteresse de Schüselburg. La mère du tsar-bébé, Ivan IV, Anna Leopoldovna, proclamée régente, expédia tous



extrait de « Ernst Johann Biron » d'Imants Lancmanis

le nouveau château des Biron à Saint Pétersbourg

les Biron en Sibérie, à Pelim. Ils y restèrent vingt deux ans, sauf Edwige. Ernst Johann avait été régent de Russie vingt deux jours...

Au décès du dernier prince Kettler, du souverain très nominal de Courlande, en 1737 Ernst Johann avait été élu duc de Courlande, mais continua à vivre à Saint-Pétersbourg et à gouverner cet immense empire. Pour la Courlande il délégua ses pouvoirs.

Edwige sauva cette famille. Aidé par l'épouse d'un fonctionnaire de Pelim. Elle obtint sa grâce et revint à Saint-Pétersbourg. Elle se souvint qu'elle avait été fiancée quelques heures au duc de Holstein-Gottorp que la nouvelle impératrice chérissait en ayant fait son successeur. La cour s'était mise à la francomanie selon la volonté de la tsarine Elisabeth. On y parlait peu Allemand, aussi le duc fut-il très heureux de pouvoir s'entretenir dans cette langue avec son ancienne fiancée, car Edwige réussit rapidement à le retrouver...

Elisabeth morte, en 1762, le duc son neveu devenu le tsar Pierre III fut rapidement détrôné par son épouse Catherine, heureusement pour les Biron, une Allemande. Elle s'empressa de les faire revenir de Sibérie, de leur rendre leurs biens, tous leurs biens (*leurs richesses infinies* !), et de les renvoyer en Courlande.



extrait de « Ernst Johann Biron » d'Imants Lancmanis

le grand escalier du château de Rundāle

Les Courlandais furent très mécontents de voir Ernst Johann s'installer à Mittau et faire terminer les palais de Mittau et de Rundāle.¹ La noblesse courlandaise, la classe dirigeante,

1- La première pierre du château de Rundāle (près Bauske, au sud-est de Mittau) fut posée le 24 mai 1736. A l'automne 1737 on couvrait le bâtiment. Le duc Pierre Ier de Courlande avait confié ce chantier à Rastrelli l'architecte renommé de Saint Pétersbourg qui fit venir des milliers d'ouvriers, d'artisans, d'artistes de la capitale russe et d'ailleurs, fait sans précédent dans l'histoire de la Courlande. la mise en chantier de l'immense château de Mittau en 1738 ralentit l'achèvement des travaux de Rundale. Et tout fut arrêté de 1740 à 1762, pendant l'exil du duc en Sibérie. La construction reprit à son retour sous la direction de Rastrelli, vieilli. Tout fut repensé concernant les aménagements intérieurs. Le style monumental des années 1730 céda la place au "rococo tardif", en particulier par les apports du sculpteur berlinois Graff et des peintres italiens Martini et Zucchi. Les travaux furent achevés en 1768. (source : Imants Lancmanis).

constituée entièrement de descendants d'allemands, était carrément hostile à son duc qui abdiqua en faveur de son fils, Pierre, en 1769.

La réputation de celui-ci était affreuse tellement dans sa jeunesse il s'était permis à la cour de la tsarine Anna des jeux insupportables dont avaient eu à souffrir parfois de grands personnages.



musée Talleyrand. St-Chéron

Pierre Biron, duc de Courlande

Pierre II, duc souverain de Courlande, n'avait rien de sa mère, il était très grand et beau, comme son père... comme le tsar Pierre Ier. Un Romanov ? Peut-être. On le disait aussi riche que le tsar ! mais l'aristocratie courlandaise ne l'admit pas plus que son père. Tel était l'homme qui épousa Anna-Dorothee von Medem.

80

LES DESCENDANTS DE LA DUCHESSE DE SAGAN

ducs et princes de Sagan

I - Pierre Bühren, duc Souverain de Courlande acheta en 1786 au prince Lobkowitz les possessions constituant le duché de Sagan, fief de la couronne de Prusse. Frédéric II accepta de lui transmettre le fief avec le titre de duc de Sagan. Et comme le nouveau duc n'avait que des filles (*quatre*), par la suite il rendit le fief transmissible par les femmes à défaut de mâle.

II - A la mort du duc de Courlande, en 1800, sa fille aînée Wilhelmine (*née en 1781*) devint duchesse de Sagan.

III - En 1839, à la mort de Wilhelmine - qui n'avait pas d'enfant (*légitime au moins*) - sa sœur Pauline, princesse souveraine de Hohenzollern-Hechingen, recueillit le fief et devint duchesse de Sagan. Mais Wilhelmine avait stipulé que le fief reviendrait à leur plus jeune sœur, Dorothee, au cas où le prince héritier de Hohenzollern n'aurait pas d'enfant. Comme c'était le cas, Pauline n'eut qu'un droit précaire.

IV - Pauline de Hohenzollern décéda en 1845. La troisième duchesse de Courlande, Jeanne-Catherine, duchesse d'Acerenza (*1783-1876*) n'avait pas d'enfant (*légitime au moins*). Une convention de famille attribua le fief en pleine propriété à Dorothee, comtesse de Talleyrand-Périgord, duchesse de Dino, duchesse de Talleyrand. Le roi de Prusse lui reconnut la possession du fief et le titre de duchesse de Sagan. Par courtoisie, ce titre de duc de Sagan fut aussi reconnu au mari de Dorothee, Edmond de Talleyrand-Périgord, resté à Florence.

Dorothee duchesse en titre de Sagan,
Edmond, co-duc, en quelque sorte, de Sagan,

Edmond, comte de Talleyrand-Périgord, sous l'Empire, duc de Dino (*1817*), duc de Talleyrand (*1838*) ; par décret impérial du 16 octobre 1863 fut autorisé à porter en France le titre de duc de Sagan, cette autorisation n'étant valable que pour lui, non transmissible.

Sauf cette exception, le titre de duc de Sagan est un titre prussien.

V - En 1846, par une insigne faveur, le roi de Prusse accorda aux fils aînés des ducs de Sagan le titre de Prinz de Sagan, ce qui donnait le droit à être appelé Altesse Sérénissime, et à faire usage de cette qualification.

Le premier Prinz de Sagan fut donc en 1846 le fils aîné de la duchesse, Louis, né en 1811, pair de France en 1846, qui portait le titre de duc de Valençay. Titre de courtoisie que tout le monde lui donnait dans la vie quotidienne.

A la mort de son père (*à Florence en 1872*) il devint duc de Dino et de Sagan, et son fils aîné, Boson, Prinz de Sagan. Les possessions constituant le duché lui avaient été données par sa mère qui mourut en 1862.

VI - Louis de Valençay, premier Prinz de Sagan, eut de son premier mariage avec Alix de Montmorency, trois enfants :

- Valentine (1830-1913), mariée à Vincent-Charles d'Etchegoyen.
- Boson (*né et mort à Paris 1832-1910*), époux de Jeanne Seillière. Qui, à la mort de son père, en 1898, devint duc de Dino, duc de Talleyrand et duc de Sagan. Tandis que son propre fils, Hélié, devenait Prinz de Sagan.
- Adalbert (*né et mort à Paris, 1837-1915*), créé duc de Montmorency par décret impérial du 14 mai 1864.

De son deuxième mariage avec Pauline de Castellane, veuve du comte de Hatzfeldt, Louis de Valençay eut une fille Dorothée, dite Dolly, que nous retrouverons plus loin.

VII - Le fils aîné de Boson, Hélié (*né à Mello, dans l'Oise, en 1859, mort à Paris en 1937*) était le troisième Prinz de Sagan, depuis 1898. En 1910, à la mort de Boson, son père, il devint duc de Dino, de Talleyrand et de Sagan. Il s'était marié en 1908 à Anne Gould, divorcée en 1906 de Boniface marquis de Castellane. Cette américaine dont la colossale fortune fait encore parler.

Ils eurent deux enfants :

- Howard (1909-1929), mort sans descendance.
- Violette (*née en 1915*), épouse en 1937 du comte James de Pourtalès.

VIII - Le couple Boson-Jeanne Seillière avait eu un deuxième fils, prénommé Boson (*né à Paris en 1867 et mort à Valençay en 1952*). A la mort de son frère Hélié, en 1937, devint duc de Dino, duc de Talleyrand et duc de Sagan. N'étant pas fils aîné d'Hélié, il n'avait pu être Prinz de Sagan.

Boson, marié à Londres avec Helen Morton, une américaine, épousa ensuite, en 1938, Silvia Rodriguez de Rivas, veuve du comte Henry de Castellane, et enfin, en 1950, Antoinette Morel. Il mourut en 1952 sans postérité.

En 1947, par acte notarié, il avait reconnu Jean-Gustave, né à Nice en 1929, reconnu par sa mère Antoinette Morel. Cette reconnaissance fut annulée par la cour de Paris, en janvier 1955. Jean-Gustave Morel était le légataire universel du duc et sa fortune lui revint à ce titre.

IX - A défaut de descendant mâle de l'aîné des enfants d'Edmond et de Dorothée, au décès de Boson susnommé, les titres revinrent au fils aîné d'Archambaud, le dernier fils d'Alexandre, deuxième fils de Dorothée (*troisième enfant*) :

- Hélié, né à Florence le 20 janvier 1882, duc de Dino, de Talleyrand et de Sagan, marié à Paris, en 1933, à une américaine, et sans postérité.
- Hélié avait un frère plus jeune, né en Allemagne en 1883, mort à Paris en 1923, lieutenant dans l'armée prussienne, marié à Londres en février 1914 à une Allemande. Lui aussi sans postérité.

à Sagan en Silésie

Deux petites filles de Dorothée duchesse de Sagan se sont mariées à Sagan :

1- D'abord Marie de Castellane, le 3 octobre 1857, fille de Pauline, elle-même fille de Dorothée et de Talleyrand. Nous l'avons raconté.

Son mari : Antoine, prince Radziwill, ami et conseiller écouté du roi Guillaume Ier de Prusse, co-auteur de la vraie dépêche d'Ems, le 13 juillet 1870.

Elle mourut en Silésie, au château de Kleinitz, qui lui venait de sa grand-mère, le 1er août 1915.

2- Ensuite Dorothée, dite Dolly, le 6 juillet 1881.

C'est la fille et seul enfant du deuxième mariage de Louis duc de Valençay, duc de Dino, duc de Talleyrand, Prinz puis duc de Sagan.

Son mari : Karl-Egon, septième prince de Fürstenberg. Né en Bohême en 1852 et mort à Nice en 1896.

Dorothée se remaria en 1898 à Jean marquis de Castellane, son neveu à la mode de Bretagne (*les liens d'alliances et cousinages entre les Talleyrand-Périgord et les Castellane sont très compliqués*). Elle n'eut pas de descendance.

P

Deux autres petits enfants se sont mariés à Günthersdorf :

1- Le 1er août 1863, Elisabeth de Talleyrand-Périgord (*née à Florence le 4 février 1844*), deuxième fille (*et quatrième enfant*) d'Alexandre, le deuxième fils d'Edmond et de Dorothée.

Son mari : Le comte Jean von Oppersdorff, baron von Aich et Friedstein (*né en 1832, mort en 1877 à Geppersdorf*).

Elisabeth mourut à Geppersdorf en 1880.

Leur fils, Jean-Georges, épousa à Rome en 1895, la princesse Dorothée Radziwill, de la ligne cadette de cette maison, décédée à Lourdes en 1947.

Guillaume-Jean, le fils aîné de ce couple, épousa en 1918 la princesse von Isenburg. De ce dernier couple, un fils marié à Ratisbonne, en 1955, à une princesse de Thurn-et-Taxis, et un autre en 1950 à une princesse Zu Solms-Braunfels.

On notera aussi dans les autres enfants du couple Oppersdorff-Radziwill, une fille mariée à Cracovie, en 1922, au prince Paul Sapieha-Kodenski.

2- Le 3 mai 1876, Archambaud de Talleyrand-Périgord, cinquième enfant d'Alexandre, le deuxième fils de Dorothée, née à Florence le 25 mars 1845.

Son épouse : Marie de Gontaut-Biron (*née en 1847, morte à Paris en 1922*).

Archambaud s'établit en Prusse, devint lieutenant-colonel dans l'armée prussienne, mourut à Lausanne en 1918.

La fille aînée de ce couple, Anne, naquit à Günthersdorff en 1877 (*morte à Paris en 1945*), épousa en 1907 le comte de Premio Real.

Hélie, le frère plus jeune d'Anne, devint en 1952 duc de Dino, de Talleyrand et duc de Sagan.

On se souviendra que Dorothée avait donné à son deuxième fils Alexandre (*dont le titre de duc de Dino était seulement un titre de courtoisie*) le fief de Günthersdorf. On y retrouvera ses enfants et petits enfants.¹



1- Toutes les précisions de cette Annexe III proviennent de l'ouvrage de Joseph Valynseele : "*Les Princes et Ducs du Premier Empire non maréchaux*", publié en 1959.

Chapitre XVI - Sur le Prince de Bénévent.

Depuis la parution de cet ouvrage, Hélié, duc de Talleyrand, Dino et Sagan, né à Florence en 1882, fils d'Archambaud de Talleyrand-Périgord, cinquième enfant d'Alexandre, dit duc de Dino, est évidemment décédé.

Il n'avait pas de postérité, et son frère plus jeune, Alexandre (pré-décédé en 1923) non plus.

Il n'y a plus personne qui porte le nom de Talleyrand-Périgord.

Le Prince avait un frère qui s'appelait Boson (1760-1830). Il n'eut qu'une fille : Georgine, mariée au duc Preissac d'Esclignac, et dont la descendance est représentée par les Doublet de Persan seulement, ses deux fils étant morts sans postérité.

Talleyrand s'est allié²² à Paris le 19-ix-1802 à Catherine-Noël Verlée (Tranquebar, Indes, 21-xi-1761 - Paris 10-xii-1835), épouse divorcée (Paris 7-iv-1798)²³ de Georges-François Grand, de nat. britannique, sous-lieut. dans l'armée anglaise, employé de la C^{ie} anglaise des Indes, puis assistant en chef et contrôleur au départ. du sel à Calcutta²⁴, qu'elle avait épousé à Chandernagor le 10-vii-1777²⁵, fille de Jean-Pierre Verlée, capit. de port à Pondichéry, né à Port-Louis (Morbihan) — veuf de Marguerite de Silva — et de Laurence Alleigne, elle-même fille de Jean-Baptiste, maître bombardier de la C^{ie} des Indes²⁶. Il n'y a pas eu de postérité de cette alliance.

Talleyrand fut autorisé successivement par ordonnances des 25-xii-1815 et 28-x-1817 à transmettre à son frère puîné, Archambaud (voir rubrique Frères et sœurs), sa pairie hér., puis son titre de duc-pair hér., l'une et l'autre devant ensuite passer à son neveu Edmond, seul fils vivant d'Archambaud, et à sa postérité. Archambaud étant décédé avant son aîné, la succession se fit directement en faveur d'Edmond²⁷. Une autre ordonnance, du 2-xii-1817, avait transféré à Edmond le titre de duc de Dino dès le vivant de son oncle.

Edmond de Talleyrand-Périgord (Paris 2-viii-1787 - Florence 14-v-1872), neveu et héritier de Talleyrand, colonel de chasseurs (1812), maréchal de camp (1814), lieut. gén. (1823), comte de Périgord et de l'emp. (1810), duc de Dino (1817), duc de Talleyrand (1838), duc de Sagan conjointement avec sa 1^{re} femme (diplômes du roi de Prusse de 1845 et 1846)²⁸, s'est allié 1^o Francfort-sur-le-Main 22-iv-1809 à Dorothee de Biron princesse de Courlande (Berlin-Friedrichsfelde 21-viii-1793 - Paris 19-ix-1862)²⁹, fille de Pierre duc de Courlande³⁰ et de Dorothee de Medem³¹, 2^o Florence 12-xii-1864 à Ida-Louise Ulrich (Copenhague 14-i-1800 - Florence 2-x-1880), veuve de Hugh Mac Donell († 1835), consul gén. de G.-B. à Alger, fille de Georg-Frederik (Copenhague 23-iii-1762 - Frederiksstad, Norvège, 25-vi-1830), successivement off. de marine, consul à Alger et fonctionnaire des douanes. Il n'y a pas eu de postérité de la 2^{de} alliance. De la 1^{re}, est issue la descendance ci-après :

A - Louis duc de Talleyrand, de Dino et de Sagan (Paris 12-iii-1811 - Berlin 21-iii-1898)³², pair de France (1846), cons. gén. de l'Indre, allié 1^o Paris 26-ii-1829 à Alix de Montmorency (Paris 13-x-1810 - ib. 13-ix-1858)³³, 2^o Paris 4-iv-1861 à Pauline de Castellane (6-vii-1823 - Paris 9-iii-1895), fille du Mar de Castellane, veuve du comte Maximilien de Hatzfeldt (Berlin 7-vi-1813 - ib. 19-i-1859), amb. de Prusse à Paris sous le 2^d Emp., sœur d'Henri marquis de Castellane (voir infra), dont

du 1^{er} mariage

1 - Valentine de Talleyrand-Périgord (Auteuil, Seine, 12-IX-1830 - St-Denis-de-Gastines, Mayenne, 20-II-1913) alliée Londres 10-II-1852 à Vincent-Charles d'Etchegoyen (Paris 3-II-1818 - Richmond, Surrey, Angleterre, 5-II-1885)³⁴, député du L.-et-C. (1850-51), dont

a - Valentin d'Etchegoyen (St-Denis-de-Gastines 19-III-1854 - Le Mans 23-III-1923) allié 1^o 10-IX-1878 à Sarah, dite Sady, Bryant-Doak, de nat. canadienne, 2^o à Angèle-Maximilienne Auvray, veuve de N. Landais, agent d'assurances, apparemment s. p. du 2^e mariage, dont du 1^{er}

— Vincent d'Etchegoyen (4-X-1879),

— Louise d'Etchegoyen alliée à N. Leroux³⁵,

b - Jean d'Etchegoyen (St-Denis-de-Gastines 2-V-1856 - Ville-neuve-sur-Yonne, Yonne, 26-III-1943) allié 1^o Paris 29-VI-1886 à Anna Le Monnier de Lorieère (Laval 9-VII-1863 - Chéméré-le-Roi, Mayenne, 23-XI-1940), divorcés 4-XI-1901, 2^o Paris 9^e 12-IX-1925 à Marie-Louise-Fernande Corteggiani (Bourges 30-V-1896), remariée Genève 4-VII-1946 à Georges-Spiridon Nutriziano (Bucarest 13-XII-1868 - Villeneuve-sur-Yonne, Yonne, 1953), s. p. du 2^e mariage, dont du 1^{er}

— Louis d'Etchegoyen (25-IV-1887 - Chartres 12-VII-1917) ✕, s. a.,

— Alix d'Etchegoyen (Paris 4-III-1888 - Neuilly-sur-Seine 12-VIII-1930) alliée Angers 23-VII-1918 à Jean Macé comte de Gastines-Dommaigné (Ardenay-sur-Méize, Saône 5-VII-1892), archiviste-paléographe, son cousin issu de germains, remarié Paris 7-XII-1937 à la princesse Xénia Schakhovskoi (St-Pétersbourg 21-I-1902), épouse divorcée de Michel Tolstoï-Miloslavsky (4-III-1884 - Tornes, Devonshire, Angleterre, 28-XII-1947)³⁶, s. p.,

— Maurice d'Etchegoyen Chéméré-le-Roi 24-VIII-1892) allié Paris 16^e 27-VIII-1929 à Laure Lottin, s. p.,

c - Paul d'Etchegoyen (Cour-Cheverny, L.-et-C., 15-X-1859 - Dinard, I.-et-V., 28-X-1935) allié 1^o Paris 8^e 30-VII-1910 à Elena Lopez de Morla (Madrid 1872 - Paris 13-X-1934), divorcés tribunal civil de Mayenne, Mayenne, 13-III-1919, 2^o Paris 16^e 10-IV-1924 à Andrée Courcille (La-Guerche-de-Bretagne, I.-et-V., 24-VIII-1898), s. p. du 1^{er} mariage, dont du 2^e, uniquement

- Paul d'Etchegoyen (Reunes 20-vii-1923 - Paris 26-vii-1944),
 ✕, s. a.,
- 2 - Bosen duc de Talleyrand, de Dino et de Sagan (Paris 16-v-1832 -
 ib. 21-ii-1910)³⁷, licut. aux guides de la garde impériale, allié ib.
 2-ix-1838 à Jeanne Seillière (Paris 20-iv-1839 - Loches, I.-et-L.,
 12-x-1905) dont
- a - Hélié duc de Talleyrand, de Dino³⁸ et de Sagan (Mello,
 Oise, 23-viii-1839 - Paris 25-x-1937), off. d'art., allié Londres
 7-vii-1908 à Anna Gould (New-York 5-vi-1878), épouse
 divorcée (14-xi-1906) de Boniface marquis de Castellane, cou-
 sin issu de germains de son 2^d mari (voir infra), fille de Jay
 Gould, financier américain dit *le roi des chemins de fer*, dont
- Howard de Talleyrand-Périgord (16-vii-1909 - Paris 27-v-
 1929)³⁹, s. a.,
- Violette de Talleyrand-Périgord (Paris 18-ii-1915) allié
 Rochefort-en-Yvelines, S.-et-O., 29-v-1937 au comte
 James de Pourtalès (Houlgate, Calvados, 19-vii-1911)⁴⁰
 dont
- * Hélié de Pourtalès (Neuilly-sur-Seine 21-xi-1938), s. a. a.,
 - * Anna de Pourtalès (St-Cyr-sous-Ourdan, S.-et-O., 17-
 vii-1944),
 - * Charles-Maurice de Pourtalès (Neuilly-sur-Seine 3-xi-
 1951).
- b - Bosen duc de Talleyrand, de Dino et de Sagan (Paris 7^e 20-
 vii-1867 - Valençay, Indre, 9-v-1932) allié 1^o Londres 4-x-
 1901 à Helen Morton (Newport, Rhode-Island, E.-U., août
 1876), divorcés 1904, 2^o Paris 7^e 26-xi-1938 à Silvia Rodriguez
 de Rivas (Paris 16^e 3-vii-1909), veuve du comte Henry de
 Castellane, cousin de son 2^d mari (voir infra), divorcés
 tribunal civil de la Seine 1-vii-1943 (épouse remariée Ecneillé,
 Indre, 10-iii-1945 au baron Eric-Antoine-Louis-Vincent
 Posch-Pastor (Innsbruck, Autriche, 25-viii-1913), dont elle
 a divorcé également tribunal civil de la Seine 7-xii-1955),
 3^o Paris 7^e 16-i-1950 à Antoinette Morel (Grenoble 27-v-
 1909), s. p. 41,
- 3 - Adalbert de Talleyrand-Périgord (Paris 20-iii-1837 - ib. 25-iii-
 1915), créé duc de Montmorency par décret impérial du 14-v-
 1864 en reversion du titre éteint avec son oncle maternel⁴²,
 allié Paris 14-vi-1866 à Carmen Aguado y Mac Donell, des mar-
 quis de Las Marismas del Guadalquivir (Paris 28-vi-1847 - Arca-
 chon 24-xi-1880) dont uniquement

Louis de Talleyrand-Périgord, duc de Montmorency (Paris 22-III-1867 - ib. 27-IX-1951), lieut. de cav., allié 1° ib. 31-I-1891 à Anne de Rohan-Chabot (ib. 10-IV-1873 - ib. 10-IV-1903), 2° ib. 14-XI-1917 à Cecilia Ulman (New-York 6-VII-1863 - Paris 9-IV-1927), veuve de Ferdinand Blumenthal († en mer 20-X-1914), 3° Paris 8^e 21-II-1950 à Ida Lefavre, veuve de Georges Grandjean, fille de Jules, min. plénip., s. p.

du 2^e mariage

4 - Dorothee, dite Dolly, de Talleyrand-Périgord (Valençay 17-XI-1862 - Paris 17-VI-1948) ⁴³ allié 1° Sagan, Allemagne, 6-VII-1881 à Karl-Egon 7^e prince de Fürstenberg (Kruchchowitz, Bohême, 25-VIII-1852 - Nice 27-XI-1896), 2° Paris 2-VI-1898 à Jean marquis de Castellane (Paris 24-IV-1868), son neveu à la mode de Bretagne (voir infra) ⁴⁴, s. p.

B - Charlotte-Amélie-Dorothee de Talleyrand-Périgord (1812-Paris 11-V-1814), *épousée à V. de Saxe le 10 avril 1812. Finalement Paris ce 7 novembre = la duchesse de Courlande.*

C - Alexandre de Talleyrand-Périgord (Paris 15-XII-1813 - Florence 9-IV-1894) ⁴⁵, capit. d'E.-M. dans l'armée du roi de Sardaigne, allié Paris 8-X-1839 à Valentine de Sainte-Aldegonde (Paris 29-V-1820 - ib. 23-IX-1891) ⁴⁶ dont

1 - Alexandre de Talleyrand-Périgord (né et † Paris 5-X-1840).

2 - Clémentine de Talleyrand-Périgord (8-XI-1841 - Nervi, Italie, 6-V-1881) allié Sagan 20-I-1860 à Alexandre comte Orłowski (Jarmolince, Ukraine, 6-X-1816 - Nice 1-I-1893), off. dans la garde impériale russe, dont

a - Xavier comte Orłowski (Jarmolince, 1-XII-1862 - Versailles 27-X-1926), membre du Cons. d'emp. de Russie ⁴⁷, min. plénip. de Pologne, allié Paris à Ignacia del Carril (1878 - Madrid 1930), petite-fille de Salvador-M. del Carril, vice-P^e de la République argentine (1852), P^e de la Cour suprême, dont

— Marie Orłowska (12-II-1913) allié Buenos-Ayres à Jean Okecki (1909 - Buenos-Ayres 1953), postérité?

— Charles comte Orłowski (1-V-1914), capit. de cav., allié Lisbonne 11-III-1943 à Rose Sobanska (Guzow, Pologne, 20-VI-1917), veuve de Roman Chlapowski († Varsovie 25-IX-1939) ⁴⁸, dont

* Clémentine-Consuelo Orłowska (Londres 7-XII-1943).

- * Delphine Orłowska (Buenos-Aires 2-x-1944),
- * Alexandre-Edmond Orłowski (ib. 10-x-1945),
- * Xavier Orłowski (ib. 5-xi-1948),
- * Béatrice Orłowska (ib. 24-xii-1951),
- * N. Orłowska,

b - Jean Orłowski (Jarmolince 11-xii-1863 - Vienne, Autriche, 1939), s. a.,

c - Miccislas Orłowski (Jarmolince 14-viii-1865 - Samoreau, S.-ct-M., 19-v-1929), capit. d'E.-M., attaché hon. à l'amb. de Pologne à Paris, allié Paris 17-xii-1891 à Mabel Stevens (New-York 6-xi-1872)⁴⁹ dont

— Alexandre Orłowski (19-x-1892), cdt de cav., allié, 1^o Londres 25-xi-1931 à Muriel Mullins, divorcés, 2^o Montréal, Canada, 14-xi-1945 à Gladys Coudie, divorcés, s. p. du 2^d mariage, dont du 1^{er}, uniquement

* Diane Orłowska (24-xii-1933), s. a. a.,

— Dorothée Orłowska (Trouville 2-ix-1894) alliée Paris 18-xii-1923 à Alexandre Ledochowski (Burany, Volhynie, 9-x-1880), s. p.,

— Rose Orłowska (Malejoure, Ukraine, 28-v-1900) alliée Samoreau 7-x-1924 au comte Christian d'Andlau-Hombourg (St-Pierre, Bas-Rhin, 25-v-1893), P^e de la Chambre d'agriculture du Bas-Rhin et de Confédération européenne de l'agriculture, membre du Cons. économique, dont

* comte Jacques d'Andlau-Hombourg (Mulhouse 27-vii-1925 - en Pologne 6-x-1944) \times ⁵⁰, s. a.,

* comte Hubert d'Andlau-Hombourg (Mulhouse 17-x-1926) allié Lindzolo, A. E. F., 11-viii-1956 à Jacqueline Duchemin, dont

** Jacques d'Andlau-Hombourg (1957),

* comte Roland d'Andlau-Hombourg (Mulhouse 18-xi-1927) allié Monaco 15-xi-1952 à Gabrielle Coupey (New-York 10-ix-1933) dont

** Christian d'Andlau-Hombourg (Strasbourg 3-ii-1954),

** Jocelyne d'Andlau-Hombourg (ib. 21-xi-1955),

* comte François d'Andlau-Hombourg (Sarrebriick 16-iii-1931), s. a. a.,

- Eveline Orłowska (Paris 9-xii-1901) alliée 1° Paris 7-vii-1930 à Matern baron Zorn de Bulach (Osthausen, Bas-Rhin, 3-iii-1889 - Hipsheim, Bas-Rhin, 9-x-1931)⁵¹, 2° Paris 2-iii-1934 au baron Louis de Sonnenberg (Lucerne, Suisse, 6-xii-1887), s. p. du 2^d mariage, dont du 1^{er}, uniquement
- * Stanislas baron Zorn de Bulach (Paris 18-vii-1931), agriculteur, s. a. a.
- Stanislas Orłowski (Deauville, Calvados, 26-viii-1905), capit., attaché militaire adjoint près l'amb. de Pologne à Paris (1944-45), allié 1° Varsovie 7-ii-1929 à Hélène Gajewska (Odessa 23-xii-1907), divorcés (épouse remariée à N. Lipkowski), 2° Greenwich, Connecticut, E.-U., 10-ii-1949 à Jacquelyn Bergen (Orange, New-Jersey, E.-U., 4-i-1924), divorcés, dont
- du 1^{er} mariage*
- * Miecslas Orłowski (Varsovie 9-iii-1930) allié Paris 10-xii-1955 à Corinne Brusaut (Boulogne-sur-Seine 13-ix-1930) dont
 - ** Nathalie Orłowska (Strasbourg 1956).
 - ** Anne Orłowska (ib. 10-v-1957).
 - * André Orłowski (Paris 6-viii-1934), s. a. a.
- du 2^e mariage*
- * Jacqueline Orłowska (New-York 23-ix-1953).
- Elisabeth Orłowska (Paris 11-x-1911) alliée Samoreau 12-vi-1940 à Henri Stebelski (Kutno, Pologne, 13-i-1904), cons. d'amb., dont
- * Albert Stebelski (Mexico-City 28-vi-1944).
 - * Peter Stebelski (ib. 20-ix-1945 - Samoreau 19-vii-1955).
 - * Eveline Stebelska (Mexico-City 15-i-1947).
- 3 - Maurice de Talleyrand-Périgord (Paris 25-i-1843 - Monte-Carlo 5-i-1917)⁵², allié 1° Nice 18-iii-1867 à Elisabeth Curtis (Paris 12-xi-1847 - Rome 30-iii-1933), de nat. américaine divorcés 11-viii-1886, 2° Paris 25-i-1887 à Adèle Livingston-Sampson (New-York 23-viii-1841 - Paris 18-viii-1912), épouse divorcée (16-iii-1886) de Frédéric-William Stevens⁵³, divorcés Paris 3-iv-1903, s. p. du 2^d mariage, dont du 1^{er}, uniquement
- Palma de Talleyrand-Périgord (Venise 2-iv-1871 - Florence 21-xi-1952) alliée Paris 25-ix-1890 à Mario Ruspoli 2^e prince

de Poggio-Suasa (Figanesti, Italie, 16-x-1867), *amb. d'Italie*, dont

— Constantino Ruspoli (New-York 8-vii-1891 - front d'El Alamein, Egypte, 26-x-1942) ∞ , capit. de cav. parachutiste, allié Bruxelles 19-xii-1923 à la comtesse Elisabeth van der Noot, des marquis d'Assche (Bruxelles 22-vii-1899) dont

* Marcantonio Ruspoli (Bruxelles 28-xi-1926), s. a. a.,

* Eduardo Ruspoli (ib. 17-ii-1928), s. a. a.,

— Marescotti Ruspoli (New-York 17-x-1892 - front d'El Alamein 24-x-1942) ∞ , lieut.-colonel de cav. parachutiste, allié Rome 20-vi-1935 à Virginia des marquis Patrizi (Rome 22-ii-1903) dont

* Eugenio Ruspoli (Rome 12-vi-1938), s. a. a.,

* Francesca Ruspoli (ib. 17-vii-1940).

— Alexandro-Edmondo Ruspoli (New-York 14-v-1895) allié Paris 28-viii-1924 à Marthe-Marie Pineton de Chambrun (Paris 7-i-1899) dont

* Mario-Giovanni Ruspoli (Rome 17-vi-1925) allié Paris 2-v-1947 à Claude Delmas, dont

** Stefano Ruspoli (5-iii-1948),

** Fabrizio Ruspoli (4-iv-1951),

* Giacinta Ruspoli (Rome 3-iii-1927 - 27-iii-1953), s. a. a.,

* Palma Ruspoli (Lausanne 19-viii-1931), s. a. a.,

— Emmanuele Ruspoli (Florence 5-vi-1900), capit. aviateur, s. a. a.,

— Charles-Maurice Ruspoli (Oberhofen, Suisse, 25-viii-1906 - Buenos-Aires mai 1947), cdt aviateur, allié 1° Venise 12-ix-1927 à Marina Volpi des comtes di Misurata (Venise 19-ii-1908), divorcés (épouse remariée au comte Enrico Luling Buschetti), 2° Rome 1946 à Maria-Luisa Camperio († 30-v-1948), dont

du 1^{er} mariage

* Esmeralda Ruspoli (Rome 24-vi-1931), s. a. a.,

du 2^e mariage

* Constantino Ruspoli (New-York avril 1947),

4 - Elisabeth de Talleyrand-Périgord (Florence 4-ii-1844 - Geppersdorf, Allemagne, 11-iv-1880) alliée Günthersdorf, Allemagne 1-viii-1863 au comte Jean von Oppersdorff, baron von Aich et Frieds-

tein⁵⁴ (Oberglögau, Allemagne, 25-III-1832 - Geppersdorf 12-X-1877)⁵⁵ dont

a - comtesse Jeanne von Oppersdorff (Berlin 15-V-1864 - Locarno Suisse, 8-XI-1947) alliée Oberglögau 4-VI-1892 à Hugo comte von Radolin (Poznan, Pologne, 1-IV-1841 - Jarotschin, Pologne, 20-VII-1917), prince hér. (L. P. du roi de Prusse de 1888), membre hér. de la chambre des seigns de Prusse, grand maréchal de la cour de Frédéric III empereur d'Allemagne, amb. d'Allemagne à St-Petersbourg et à Paris, veuf de Lucy-Catherine Wakefield (Baroley, Indes, 1841 - Funchal, Madère, 18-III-1880), dont⁵⁶

— comte Guillaume von Radolin (Constantinople 1-II-1894 - Brousse, Turquie, 8-IV-1894),

— comtesse Elisabeth von Radolin (St-Petersbourg 17-XI-1895 - ib. 2-III-1897),

— comte Pierre von Radolin (St-Petersbourg 2-II-1898) allié Cormons, Italie, 5-II-1934 à la comtesse Elisabeth Coronini von Cronberg (Rome 11-IV-1900), de nat. autrichienne, sa cousine germaine (voir infra), s. p.,

b - comtesse Elisabeth von Oppersdorff (Geppersdorf 23-VII-1865 - Scheibe-bei-Glatz, Allemagne, 27-IX-1932), s. a.,

c - Jean-Georges comte von Oppersdorff (Oberglögau 8-X-1866 - Lourdes, H^{es}-P., 21-III-1948), membre hér. de la chambre des seigns de Prusse, membre du Reichstag allemand (1907-1918), allié Rome 27-IV-1895 à la princesse Dorothee Radziwill (Zegze, Pologne, 31-VII-1871 - Lourdes 2-XI-1947), de la ligne cadette de sa maison⁵⁷, dont

— Guillaume-Jean comte von Oppersdorff (Oberglögau 22-I-1896) allié Birstein, Allemagne, 14-VIII-1918 à la princesse Marie-Louise von Isenburg (Birstein 22-III-1897) dont

* comte François-Edouard von Oppersdorff (Oberglögau 19-VI-1919) allié Ratisbonne, Allemagne, 19-VI-1955 à la princesse Marie-Thérèse de Thurn-et-Taxis (Dischingen, Allemagne, 10-IX-1925) dont

** comtesse Fernande-Françoise von Oppersdorff (Ratisbonne 23-III-1956),

** comtesse Maria-Gabrielle von Oppersdorff (ib. 25-III-1957),

** comte François-Joseph von Oppersdorff (ib. 24-V-1958)

- * comte Jean-Georges von Oppersdorff (Ober-Altwaltersdorf, Allemagne, 27-xi-1920) allié Braunfels, Allemagne, 15-viii-1950 à la princesse Marie-Gabrielle zu Solms-Braunfels (Braunfels 23-viii-1918) dont
 - ** comtesse Marie-Victoire von Oppersdorff (Francfort-sur-le-Main 3-ii-1954),
 - ** comte Jean-Georges von Oppersdorff (ib. 11-i-1957).
- * comte Joseph-Ferdinand von Oppersdorff (Ober-Altwaltersdorf 26-iii-1922) allié Birnau-am-Bodensee, Allemagne, 10-ix-1958 à la comtesse Maria-Assunta-Adélaïde von Schonburg-Glauchau (Wechselburg, Allemagne, 19-v-1935),
- * comte Frédéric-Charles von Oppersdorff (Oberglöckau 30-i-1925), s. a. a.,
- comte Edouard von Oppersdorff (Oberglöckau 8-xi-1896) allié Capri, Italie, 24-viii-1931 à Rosamonde Thomas (Nahant, Mass., E.-U., 23-vii-1904), sœur de Catherine (voir infra), dont uniquement
 - * comte Antoine-Thomas von Oppersdorff (Beaconfield, G.-B., 13-vi-1945),
- comtesse Dorothee von Oppersdorff (Oberglöckau 3-x-1897) allié Poznan 19-x-1927 à Stanislas Sczaniecki (Michorzewo, Pologne, 17-ix-1888 - 1945)⁵⁸ dont
 - * Marie-Dorothee Sczaniecka (Paris 17-vi-1929), s. a. a.,
 - * Constantin Sczaniecki (Michorzewo 17-x-1932), s. a. a.,
- N. (M) von Oppersdorff (né et † Oberglöckau 3-x-1897),
- comtesse Marie von Oppersdorff (Oberglöckau 20-v-1899) allié Cracovic 14-ix-1922 au prince Paul Sapicha-Kodenski (Gumniska près Tarnow, Pologne, 4-v-1888), s. p.,
- comte Mathias von Oppersdorff (Oberglöckau 21-v-1899) allié Paris 18-vii-1932 à Catherine Thomas (Baltimore, E.-U., 12-xi-1901), sœur de Rosamonde (voir supra), dont
 - * comte Jean-Rolle von Oppersdorff (Boston, E.-U., 2-viii-1934), s. a. a.,
 - * comte Mathias-Thomas von Oppersdorff (ib. 11-ix-1935), s. a. a.,
- comtesse Elisabeth von Oppersdorff (Oberglöckau 24-vi-1900), s. a. a.,

- comte François von Oppersdorff-Radziwill⁵⁹ (Oberlogau 24-vi-1900) allié Bartenstein, Allemagne, 29-v-1946 à Amalie Vohmann (Saarbrücken 18-x-1921), divorcés, s. p.
- comte Antoine-Célestin von Oppersdorff-Radziwill⁵⁹ (Oberlogau 1-1-1902) allié Londres 5-ii-1949 à Hedwige Dembinska (Szyrzycc, Pologne, 31-vii-1908), sœur de Rose (voir infra), veuve d'Ignace comte Potocki († Rudka, Pologne, 11-xi-1937), cousin éloigné de Roman et de Joseph (voir infra), s. p.
- comte Joseph von Oppersdorff (Oberlogau 13-iii-1903 - Glogau, Allemagne, 30-xi-1945), s. a.
- comtesse Hedwige von Oppersdorff (Oberlogau 19-x-1904) allié Poznan 16-ii-1928 au prince Xavier Drucki-Lubecki (Baltow, Pologne, 26-iii-1897) dont
 - * princesse Dorothee Drucka-Lubecka (Breslau 11-ii-1930), s. a. a.
 - * princesse Rosario Drucka-Lubecka (Poznan 23-vii-1931) allié Paris 15-xii-1956 à Robert Girard (Marseille 24-xi-1924), ing., dont
 - ** Luc Girard (Boulogne-sur-Seine 12-v-1957).
 - ** Marc Girard (ib. 12-v-1957).
 - * princesse Hedwige-Maria Drucka-Lubecka (Poznan 21-iv-1935), s. a. a.
 - * princesse Elisabeth Drucka-Lubecka (Varsovie 23-i-1943).
 - * princesse Theresia Drucka-Lubecka (Paris 1-iii-1950).
- comtesse Candida von Oppersdorff (Oberlogau 4-iv-1907), s. a. a.
- comte Ignace von Oppersdorff (Berlin 5-ii-1910) allié Zurich 25-viii-1951 à Noëmi Nubar⁶⁰ (Paris 20-vii-1924) dont
 - * comte Théodore von Oppersdorff (Zurich 4-vii-1952).
 - * comte Emmanuel von Oppersdorff (ib. 7-viii-1953).
- d* - comte Charles-Anne von Oppersdorff (Geppersdorf 16-vi-1868 - Spiess, Suisse, 20-ix-1916), s. a.
- e* - comtesse Maria-Anna von Oppersdorff (Florence 11-iv-1871) allié Oberlogau 30-iv-1898 à Rodolphe comte Coronini von Cronberg (Hietzing près Vienne 24-vi-1866 - Munich 21-iv-1918), min. plénip. d'Autriche, dont

- Alexis comte Coronini von Cronberg (Rome 15-II-1899) allié Valpovo, Yougoslavie, 14-IV-1931 à la comtesse Marie-Thérèse von Normann-Ehrenfels (Rothenthurm, Autriche, 19-VI-1895) dont
 - * comtesse Juliana Coronini von Cronberg (Trieste 10-III-1932), s. a. a.,
 - * comte Jean-Baptiste Coronini von Cronberg (Trieste 20-VII-1936), s. a. a.,
- comtesse Elisabeth Coronini von Cronberg (Rome 2-VI-1900) allié Cormons 5-II-1934 au comte Pierre von Radolin (St-Pétersbourg 2-II-1898), son cousin germain (voir supra), s. p.
- comte Jean-François Coronini von Cronberg (Vallombrosa, Italie, 3-VIII-1905 - Gyömrő, Hongrie, avril 1945) ⁶¹ allié Maria-Zell, Autriche, 27-VI-1933 à la comtesse Alexandrine Kinsky von Wchinitz et Tettau (Matzen, Autriche, 21-VI-1902) dont
 - * comtesse Elisabeth Coronini von Cronberg (Trieste 1-IV-1934), s. a. a.,
 - * comtesse Alexandra Coronini von Cronberg (ib. 1-IV-1934), s. a. a.,
 - * comte Nicolas Coronini von Cronberg (Budapest 15-XII-1937), s. a. a.,
 - * comtesse Barbara Coronini von Cronberg (ib. 26-III-1943),
- f - comtesse Esther von Oppersdorff (Interlaken, Suisse, 11-VII-1872 - Geppersdorf 11-V-1873),
- g - comtesse Éléonore von Oppersdorff (Geppersdorf 4-VI-1875), s. a. a.,
- 5 - Archambaud de Talleyrand-Périgord (Florence 25-III-1845 - Lausanne 8-IV-1918), lieutenant-colonel dans l'armée prussienne, allié Günthersdorf, Allemagne, 3-V-1876 à Marie de Gontaut-Biron (Baron, Oisc, 5-VII-1847 - Paris 17-IV-1922) dont
 - a - Anne de Talleyrand-Périgord (Günthersdorff 14-VI-1877 - Paris 2-I-1943) allié 16-III-1907 à Edouard Dreyfus-Gonzalez ⁶² (Paris 3-III-1876 - Versailles 12-VII-1942), comte de Premio Real (L. P. du roi Alphonse XIII d'Espagne de 1907), frère de Louis marquis de Villahermosa (voir infra) ⁶³, dont

- Louis comte de Premio Real (Paris 16^e 9-1-1908 - Paris 19-IX-1949) allié Cannes 31-III-1941 à Jeanne-Alice Chobert (Jette, Belgique, 15-IX-1901), s. p.,
 - Jean comte de Premio Real (Paris 28-III-1910) allié Mexico 7-VI-1946 à Lascie Mac Clure-Gudewill (Montréal, Canada, 10-X-1915), s. p. a.,
 - Henriette-Anne-Marie del Pilar Dreyfus-Gonzalez (Paris 14-VI-1911 - ib. 8-III-1926),
 - Alexandrine Dreyfus-Gonzalez (Paris 5-IV-1913) allié Mexico 4-II-1954 à Andrei Popovici (Roit, Roumanie, 1-VII-1900), de nat. roumaine, puis américaine, ancien cons. de légation roumain, s. p. a.,
- b* - Félicie de Talleyrand-Périgord (Berlin 21-XII-1878) allié Lausanne 11-V-1907 à Louis Gonzalez de Andia (Paris 21-V-1874), marquis de Villahermosa (L. P. du roi Alphonse XIII d'Espagne de 1907), frère d'Edouard comte de Premio Real (voir supra) ⁶⁴, dont
- Manuel Gonzalez de Andia (Lausanne 1-I-1909), attaché juridique à l'amb. d'Espagne, allié Madrid 12-XI-1931 à Maria-de-las-Mercedes Elio (Madrid 23-X-1909) dont
 - * Marie-Louise Gonzalez de Andia (St-Sébastien, Espagne, 5-IX-1932) allié à N. de Villégas,
 - * Béatrix Gonzalez de Andia (Madrid 17-IX-1933), s. a. a.,
 - * Inès Gonzalez de Andia (Paris 21-XII-1935) allié ib. 6-X-1956 à Aymon vicomte de Saint-Priest d'Urgel (14-VIII-1932) dont
 - ** Anne-Dauphine de Saint-Priest d'Urgel (Périgueux 9-VII-1957),
 - * Isabelle Gonzalez de Andia (Neuilly-sur-Seine 17-VII-1937), s. a. a.,
 - Marie-Louise Gonzalez de Andia (Paris 29-VI-1910) allié Trouillas, P.-O., 21-II-1930 au comte Pierre de Faydit de Terssac (Montjoie-en-Couserans, Ariège, 5-XI-1892), camérier secret de S.S. Pie XII, ing. agricole, correspondant de l'Académie d'agriculture de France, dont
 - * Eliane de Terssac (Toulouse 17-IX-1931) allié Montjoie-en-Couserans 9-VIII-1955 à Charles de Boissieu, ing. de l'Institut électro-technique de Toulouse, dont
 - ** Marc de Boissieu (Alger 24-VII-1956)

- * Alain-Roger de Terssac (Toulouse 24-x-1932 - Castelbiague, H^{te}-G., 27-vii-1933),
 - * Alain de Terssac (Toulouse 26-vi-1934), s. a. a.,
 - * Bertrand-Valier de Terssac (Toulouse 15-vi-1937 - Castelbiague 22-vii-1937),
 - * Bertraud de Terssac (Toulouse 6-x-1938), s. a. a.,
 - * Paule de Terssac (ib. 20-vi-1940),
 - * Raymond de Terssac (St-Girons, Ariège, 11-vi-1942),
 - * Dominique (M^{lle}) de Terssac (ib. 25-vi-1946),
 - * Bénédicte de Terssac (Montjoie-en-Couserans 27-ii-1948),
 - * Gilbert de Terssac (St-Girons 24-viii-1949),
- Charles Gonzalez de Andia (Paris 7^e 11-iv-1912), licut. de cav., allié 1^o Paris 16^e 20-ii-1942 à Henriette Heugel (Paris 16^e 19-ix-1919), de la famille des éditeurs de musique parisiens, divorcés tribunal civil de la Seine 27-ii-1953 (épouse remariée Paris 16^e 30-vii-1953 à Hubert Roussellier, né Paris 8^e 6-i-1912), 2^o Paris 16^e 1-vii-1953 à Claire-Jeanne Guillemet (Casablanca 4-ix-1916), épouse divorcée de Jacques-Maurice-Amélie Tardy de Montravel, s. p. a. du 2^d mariage, dont du 1^{er}
- * Florence Gonzalez de Andia (Paris 11-ii-1943),
 - * Douce Gonzalez de Andia (ib. 25-vii-1945),
 - * Olivier Gonzalez de Andia (ib. 18-vi-1947),
- c - Hélié duc de Talleyrand, de Dino et de Sagan (Florence 20-i-1882) allié Paris 2^e 30-viii-1938 à Lela Emery (Bar-Harbor, E.-U., 1-vii-1902), mariée en 1^{res} noces (déclaration de nullité par les tribunaux ecclésiastiques) à Alastair Mackintosh, de nat. américain, s. p. ⁶⁵
- d - Alexandre de Talleyrand-Périgord (Sternbach, Allemagne, 8-viii-1883 - Paris 18-x-1923), licut. dans l'armée prussienne, allié Londres 5-ii-1914 à Anne-Marie Rohr (Berlin 13-xii-1887), divorcés Berlin 14-vii-1914 (épouse remariée à Egon-Korb Müller, major dans l'armée bavaroise), s. p.,
- D - Pauline de Talleyrand-Périgord (29-xii-1820 - St-Patrice, L.-et-L., 12-x-1890) ⁶⁶ allié Paris 10-iv-1839 à Henri marquis de Castellane (14-ix-1814 - St-Patrice 16-x-1847), auditeur au Cons. d'Etat, député, cons. gén. du Cantal, fils du Mar de Castellane, frère de Pauline (voir supra), dont

- 1 - Marie de Castellanc (Paris 19-II-1840 - Kleinitz, Allemagne, 1-VIII-1915) ⁶⁷ alliée Sagan 3-X-1857 à Antoine prince Radziwill, ordonat de Nieswicz, de Kleck et de Dawidgrodek ⁶⁸ (Teplice, Tchécoslovaquie, 31-VII-1833 - Berlin 16-XII-1904), chef du rameau aîné de la ligne aînée de sa maison, soit de toute celle-ci ⁶⁹, Gal d'art. dans l'armée prussienne, aide de camp gén. de l'empereur d'Allemagne, dont
- a - Georges prince Radziwill, ordonat de Nieswicz et de Kleck (Berlin 11-I-1860 - Vienne 21-I-1914) allié Paris 6-X-1883 à Marie-Rose Branicka (Paris 8-X-1863 - Rome 1-VIII-1941) dont
- princesse Rose Radziwill (Berlin 26-XI-1884 - St-Fontaine, Belgique, 1-XII-1949) allée Rome 27-I-1906 au prince Louis Swiatopolk-Czetwertynski (Milanow, Pologne, 12-I-1877 - camp d'Auschwitz, Allemagne, 3-V-1941), oncle de la princesse Anne (voir infra), dont
 - * prince Georges Swiatopolk - Czetwertynski (Varsovie 19-II-1907) allié Czacz, Pologne, 27-VI-1936 à Rose Zoltowska (Czacz 11-X-1909) dont ⁷⁰
 - ** prince Michel Swiatopolk-Czetwertynski (Varsovie 20-XI-1938), s. a. a.,
 - ** princesse Anne Swiatopolk-Czetwertynska (Bruxelles 17-II-1947),
 - ** prince Stanislas Swiatopolk-Czetwertynski (St-Fontaine 17-XI-1949),
 - ** princesse Marie Swiatopolk-Czetwertynska (Bruxelles 3-III-1954),
 - * prince Stanislas Swiatopolk-Czetwertynski (Varsovie 7-III-1910) allié Varsovie 24-X-1933 à la baronne Eva von Buxhoeveden (Skokow, Pologne, 27-VI-1910) dont ⁷¹
 - ** princesse Isabelle Swiatopolk-Czetwertynska (Varsovie 14-VII-1934) allée civilement Bruxelles 23-II-1958 et religieusement Varsovie 30-VIII-1958 à Philippe du Bois d'Aische (Uccle, Belgique, 7-IX-1930),
 - ** prince Louis Swiatopolk-Czetwertynski (Lipiczna, Pologne, 14-IX-1935), s. a. a.,
 - ** princesse Marie Swiatopolk-Czetwertynska (Varsovie 9-XI-1937), s. a. a.,
 - ** prince Albert Swiatopolk-Czetwertynski (ib. 3-II-1940),
 - ** prince Séverin Swiatopolk-Czetwertynski (ib. 14-XII-1941),

- ** prince André Swiatopolk-Czetwertynski (Konstancin, Pologne, 13-II-1944).
- ** prince Jean Swiatopolk-Czetwertynski (Gdynia, Pologne, 7-I-1948).
- ** princesse Angèle Swiatopolk-Czetwertynska (Anin près Varsovie 1950).
- ** princesse Dorothée Swiatopolk-Czetwertynska (ib. 13-III-1952).
- * prince André Swiatopolk-Czetwertynski (Zoloudek, Pologne, 16-IX-1911 - Skidel, Pologne, 25-IX-1939) allié Varsovie 30-IV-1939 à Rose Dembinska (Borkowice, Pologne, 1916 - Skidel 25-IX-1939), sœur d'Hedwige (voir supra), s. p. 72.
- * princesse Rose Swiatopolk-Czetwertynska (Zoloudek 1-IV-1914) allié Varsovie 15-X-1935 au comte Jean Plater-Zyberk (Zakopane, Pologne, 2-II-1908) dont 70,
 - ** comte Victor Plater-Zyberk (Horvdziec, Pologne, 27-VI-1936), s. a. a.,
 - ** comte Christophe Plater-Zyberk (Zoloudek 29-III-1938), s. a. a.,
 - ** comte Louis Plater-Zyberk (Thonon-les-Bains, H^{te}-Savoie, 5-X-1942).
 - ** comtesse Christine Plater-Zyberk (Lausanne 11-IV-1947).
- * princesse Marie Swiatopolk-Czetwertynska (Zakopane 21-III-1920) allié 1^o Grenoble 3-IX-1943 à Etienne Zantara (1913), sentence de nullité des tribunaux ecclésiastiques (Grenoble 23-II-1950 et Lyon 23-X-1950), 2^o Pailhe, Belgique, 30-XII-1950 à Etienne Rostworowski (Cracovie 3-V-1907), s. p. a. du 2^d mariage, dont du 1^{er} 73,
 - ** Thérèse Zantara (Newbury, Berkshire, Angleterre, 5-X-1945).
 - ** André Zantara (ib. 29-XII-1946).
- Albert prince Radziwil, ordnat de Nieswiez et de Kleck (Berlin 30-X-1883 - Varsovie 18-XII-1935) allié Londres 5-VII-1910 à Dorothy Parker-Deacon (Paris 12-IV-1892), de nat. américaine, sentence de nullité des tribunaux ecclésiastiques 13-V-1921 (épouse remariée Rome 15-I-1922 à Paul comte Palfy d'Erdöd (Vienne 12-II-1890), duquel elle a divorcé 13-VI-1928) 74, dont uniquement

- * princesse Elisabeth Radziwill (Londres 21-XI-1917) alliée 1^o Varsovie 9-I-1937 au prince Witold-Thaddée Czartoryski (Pelkinie, Pologne, 8-II-1908 - St-Gall, Suisse, 17-V-1945)⁷⁵, 2^o Lisbonne 15-II-1947 à Jean Tomaszewski (Brême, Allemagne, 27-I-1903) dont⁷⁶,

du 1^{er} mariage

- ** princesse Christine Czartoryska (Varsovie 2-II-1938), s. a. a.,
- ** prince Albert Czartoryski (Vienne 23-XI-1939),

du 2^e mariage

- ** Georges-Charles Tomaszewski (Funchal, île de Madère, 16-XII-1947),
- ** Nicolas-Christophe Tomaszewski (Lisbonne 16-XII-1952),
- ** Alexandre Tomaszewski (ib. 9-XI-1957 - ib. 12-XI-1957),

— Charles prince Radziwill, ordonat de Dawidgrodek (Berlin 5-XII-1886) allié Cracovie 9-VI-1910 à la princesse Isabelle Radziwill⁷⁷ (Balice, Pologne, 30-VIII-1888), de la ligne cadette de sa maison⁶⁹, sœur de Dolorès (voir infra), dont uniquement

- * princesse Isabelle Radziwill (Nieswicz, Pologne, 4-I-1915) alliée Varsovie 2-VI-1934 au prince Edmond Radziwill (Berlin 24-IX-1906), du rameau cadet de la ligne aînée de sa maison⁶⁹, frère de la princesse Christine (voir infra), dont⁷⁸,
- ** prince Ferdinand Radziwill (Olyka, Pologne, 17-IV-1935), s. a. a.,
- ** princesse Christine Radziwill (Olyka 12-VI-1937), s. a. a.,

— prince Léon Radziwill, ordonat de Nieswicz et de Kleck (Berlin 22-XII-1888)⁷⁹ allié St-Petersbourg 16-XII-1911 à la baronne Olga de Simolin (St-Petersbourg 6-VII-1886 - Monte-Carlo 1948) dont

- * prince Antoine Radziwill (St-Petersbourg 8-X-1914)⁸⁰, s. a. a.,
- * prince Georges Radziwill (Paris 20-VI-1921) allié Rome 10-VI-1952 à Eliane Chalandon (Paris 1-XII-1919) dont
- ** princesse Diane Radziwill (Lausanne 30-V-1953)⁸¹,

- princesse Thérèse Radziwill (Berlin 29-xii-1889) alliée Nieswiez 5-x-1911 au prince Hubert Lubomirski (Rowno, Wolhynie, 15-xi-1875 - Alexandria près de Rowno 21-ix-1939)⁸², dont
 - * prince Jean Lubomirski (Varsovie 29-iv-1913) allié ib. 28-x-1942 à la comtesse Gabrielle Przedziecka (1918), s. p. a.⁸³,
 - * prince Hubert Lubomirski (Wolodarka, Ukraine, 10-vii-1914) alliée Varsovie 12-vii-1947 à Anna Krzyzanoska, s. p. a.⁸⁴,
 - * prince Stanislas Lubomirski (Wolodarka 10-vii-1914) allié Czarsk, Pologne, janv. 1949 à Hélène Krajewska, dont⁸⁵,
 - ** prince Thadée Lubomirski (Buczyna près de Dretyn, Pologne, 2-x-1950),
 - ** princesse Thérèse Lubomirska (Dretyn 10-ii-1953),
- * princesse Anne Lubomirska (Wolodarka 6-v-1916) alliée Repki, Pologne, 4-xi-1943 à Thadée Doria-Dernalowicz (Repki 29-i-1916) dont
 - ** Yolande Doria-Dernalowicz (Repki 1-vi-1944)⁸⁶,
- * prince Zdzislas Lubomirski (Kiev, Ukraine, 30-x-1917), s. a. a.⁸⁶,
- * prince Henri Lubomirski (Viareggio, Italie, 2-ix-1919) allié Londres 1946 à Anne Malachowska, fille d'Antoine, G^{al}, s. p. a.⁸⁷,
- * princesse Wanda Lubomirska (Nice 13-vi-1923) allié 1^o Varsovie sept. 1944 à Alexandre Pawlikowski, divorcés, 2^o au comte Jean Krasinski (1920), s. p. du 1^{er} mariage, dont du 2^d
 - ** Christophe Krasinski (Londres 14-vi-1948),
 - ** Dominique (M) Krasinski (ib. 1949),
- * prince Héraclius Lubomirski (Paris 1-xi-1926), s. a. a.⁸⁸,
- princesse Elisabeth Radziwill (Nieswiez 6-iii-1894) alliée 1^o Bialocerkiew, Ukraine, 21-v-1916 à Alfred comte Tyszkiewicz, ordinar⁸⁹ de Birze (oct. 1882 - Paris 16-v-1930), 2^o Varsovie 5-ix-1933 à Wladimir Zeromski (16-ii-1877 - Verneuil, Indre, nov. 1956), avocat, dont

du 1^{er} mariage

- * Jean comte Tyszkiewicz (Bialocerkiew 24-ii-1917), relig. chez les trappistes ⁹⁰.

du 2^e mariage

- * Edwige Zeromska (Varsovie 17-xii-1934), s. a. a. ⁹¹.

b . princesse Elisabeth Radziwill (Berlin 1-xi-1861 - Lausanne 11-v-1950) alliée Berlin 6-vi-1885 à Roman Potocki, ordi-
nat ⁹² de Lancut (Lancut, Pologne, 16-xii-1851 - ib. 24-ix-1915),
chef de toute sa maison, chevalier de la Toison d'or, cham-
bellan de l'empereur d'Autriche, frère de Joseph (voir infra),
cousin éloigné d'Ignace (voir supra), dont

— Alfred Potocki, ordi-
nat de Lancut (Lancut 15-vi-1886 -
Genève 30-iii-1958) allié Monte-Carlo 25-iv-1956 à Isa-
belle Narkiewicz-Jodko, veuve d'Albert Sidney, de nat.
américaine, s. p.,

— Georges Potocki (Vienne 29-i-1889), ancien amb. de
Pologne en Turquie et aux E.-U., aujourd'hui min.
plénip. de l'Ordre de Malte au Pérou, allié Paris 25-iv-
1930 à Suzana de Yurregui y Orbegoso (1900), de nat.
péruvienne, dont uniquement

- * Stanislas Potocki (Paris 28-iv-1932), s. a. a.,

c . princesse Hélène Radziwill (Berlin 14-ii-1874) ⁹³ alliée ib.
28-iv-1892 à Joseph Potocki (Lwow 9-ix-1862 - Montrésor,
L.-et-L., 25-viii-1922), comte hér. (L. P. de l'empereur
Alexandre III de Russie de 1893), veneur et chambellan à
la cour de Russie, frère de Roman (voir supra), dont

— Roman comte Potocki (Varsovie 3-vi-1893) allié ib. 29-i-
1929 à la princesse Anne Swiatopolk-Czetwertynska (ib.
6-xii-1903), nièce du prince Louis (voir supra), dont ⁹⁴.

* comtesse Marie Potocka (Varsovie 24-x-1929) alliée
Montmélian, Savoie, 25-viii-1950 au comte Stanislas
Rey (Przeclaw, Pologne, 15-vi-1923) dont ⁹⁵,

** comte Stanislas Rey (Tours 5-vii-1951),

** comte Constantin Rey (ib. 11-iii-1953),

** comtesse Hélène Rey (ib. 9-xi-1954),

* comte Roman Potocki (Derazne, Pologne, 7-ix-1930),
s. a. a.,

* comtesse Elisabeth Potocka (ib. 9-ii-1932), s. a. a.,

- * comtesse Hélène Potocka (Varsovie 18-v-1933), s. a. a.,
- * comte Marc Potocki (ib. 21-viii-1938), s. a. a.,
- comte Joseph Potocki (Szepetowska, Pologne, 8-iv-1895)⁹⁶ allié Varsovie 8-x-1930 à la princesse Christine Radziwill (Varsovie 15-xi-1908), du rameau cadet de la ligne aînée de sa maison⁶⁹, sœur du prince Edmond (voir supra), dont
 - * comtesse Anna Potocka (Varsovie 19-viii-1931), s. a. a.,
 - * comtesse Dorothée Potocka (ib. 13-iv-1934), s. a. a.,
 - * comtesse Isabelle Potocka (ib. 6-vii-1937), s. a. a.,
 - * comte Pierre Potocki (Lisbonne 13-x-1940).
- † - prince Stanislas Radziwill, ordonat de Dawidgrodek (Berlin 6-ii-1880 - Malin, Ukraine, 28-iv-1920) ✕, capit. de cav. dans l'armée polonaise, aide de camp du Maréchal Pilsudski, allié Paris 28-iv-1906 à la princesse Dolorès Radziwill (Paris 8^e 26-vi-1886), de la ligne cadette de sa maison⁶⁹, sœur d'Isabelle (voir supra), remariée 1^o Cannes 5-iv-1921 au prince Léon Radziwill (Ermenonville, Oise, 6-ix-1880 - Monte-Carlo 2-iii-1927), son cousin issu de germains, allié en 1^{re} noces (divorce Paris 17-v-1905 et déclaration de nullité par les tribunaux ecclésiastiques 24-vi-1906) à Claude de Gramont (Malzéville, M.-et-M., 22-viii-1885 - Ustaritz, B.-P., 25-ii-1942), remariée Paris 1-vi-1918 à Marc-Augustin prince Galitzine (Paris 3-iii-1880), 2^o Paris 7^e 27-ix-1932 à Mogens Tvede (Copenhague 12-xi-1897), architecte, dont uniquement
 - princesse Anne-Marie Radziwill (Balice près Zabierzow, Pologne, 2-x-1907) allié Paris 13-vi-1928 à Gilles de Maillé de La Tour-Landry, duc de Maillé (Nouzilly, I.-et-L., 2-ix-1893)⁹⁷, capit. de chasseurs alpins, P^e du Nouveau Cercle, admin. de sociétés, dont
 - * Jeanne-Marie de Maillé (Paris 28-iii-1929) allié Château-neuf-sur-Cher, Cher, 24-ix-1949 au prince Guy de Broglie (Paris 11-iii-1924) dont
 - ** prince Antoine de Broglie (1931),
 - ** princesse Laure de Broglie (Paris 7-ii-1952).
 - * Jacquelin marquis de Maillé (Paris 9-vii-1931 - Château-Bernard, Charente, 21-iii-1955)⁹⁸, s. a. a.,
 - * Stanislas marquis de Maillé (Paris 3-iv-1946).

2 - Antoine marquis de Castellane (Paris 12-v-1844 - ib. 10-xii-1917), chef de bataillon de mobiles (1870-71), député du Cantal⁹⁹, allié ib. 4-iv-1866 à Madeleine Le Clerc de Juigné (8-v-1847 - Paris 14-I-1934) dont

a - Boniface, dit Boni, marquis de Castellane (Paris 14-vi-1867 - ib. 20-x-1932), député et cons. gén. des B.-A.¹⁰⁰, allié New-York 4-iii-1895 à Anna Gould (New-York 5-vi-1878), fille de Jay Gould, financier américain dit *le roi des chemins de fer*, divorcés 14-xi-1906 (épouse remariée Londres 7-vii-1908 à Hélié duc de Talleyrand, de Dino et de Sagan, cousin issu de germains son 1^{er} mari, voir supra), dont

— Boniface marquis de Castellane (Paris 17-I-1897 - ib. 5-II-1946), lieut. d'art., min. plénip., allié ib. 6-I-1921 à Yvonne Patenôtre (Cape-May, New-York, E.-U., 8-vi-1896), fille de Jules (1845-1925), amb. de France, dont

* Raymonde de Castellane (Paris 2-xi-1921 alliée ib. 12-xi-1952 à Robert Bertin (ib. 9-II-1901), éditeur, dont

** Philippe Bertin (1957).

* Pauline de Castellane (Paris 27-xi-1923) alliée ib. 12-xii-1949 au comte Charles de Jehannot de Bartillat (ib. 7-iii-1910), cons. d'amb., dont

** Charles-Henri de Bartillat (Boulogne-sur-Seine 8-iii-1951),

** Caroline de Bartillat (ib. 21-ii-1952),

** François de Bartillat (1955).

* Elisabeth de Castellane (Paris 9-vii-1928) alliée ib. 7-xii-1948 à Jean comte de Caumont La Force (Paris 4-II-1920), descendant du duc de Plaisance, dont postérité (voir chap. X),

— comte Georges de Castellane (Paris 27-xii-1899 - Rio de Janeiro 21-ix-1944)¹⁰¹, lieut. de dragons, allié Paris 12-v-1923 à Florinda Fernandez y Anchorena, née à Buenos-Aires, dont uniquement

Diane de Castellane (Paris 19-II-1927) alliée ib. 20-iv-1948 à Philippe de Noailles, duc de Mouchy, prince-duc de Poix (ib. 17-iv-1922)¹⁰², dont

** Nathalie de Noailles (Paris 11-II-1949),

** Antoine de Noailles (ib. 7-ix-1950),

** Alexis de Noailles (ib. sept. 1952).

- Jay marquis de Castellane (Paris 1-iv-1902 - Salernes, Var, 25-viii-1956), off. d'art., attaché d'amb., s. a.,
- b - Jean marquis de Castellane (Paris 24-iv-1868) ⁴⁴, capit. de cav., P^s du cons. municipal de Paris ¹⁰³, allié Paris 2-vi-1898 à Dorothee, dite Dolly, de Talleyrand-Périgord (Valençay 17-xi-1862 - Paris 17-vii-1948) ⁴⁵, veuve de Karl-Egon 7^e prince de Fürstenberg (Kruchchowitz, Bohême, 25-viii-1852 - Nice 27-xi-1896), sa tante à la mode de Bretagne (voir supra), s. p.,
- c - Jacques de Castellane (Paris 15-x-1871 - Tours 19-iii-1876),
- d - comte Stanislas de Castellane (Juigné-sur-Sarthe, Sarthe, 15-x-1876), licut. d'art., député et sénateur du Cantal, allié Paris 8-vii-1901 à Nathalie Terry (Cienfuegos, Cuba, 1878), dont
- N (M) de Castellane, né Paris avril 1902, † jeune,
- comte Henry de Castellane (Paris 21-viii-1903 - ib. 7-iii-1937) allié ib. 18-vi-1931 à Sylvia Rodriguez de Rivas (Paris 16^e 9-vii-1909), remariée 1^o Paris 7^e 26-ii-1938 à Boson duc de Talleyrand, etc... (Paris 7^e 20-vii-1867 - Valençay 9-v-1952), cousin de son 1^{er} mari (voir supra), époux divorcé (1904) d'Helen Morton (Newport août 1876), duquel elle divorça elle-même (Tribunal civil de la Seine 1-vii-1943), 2^o Ecueillé 10-iii-1945 au baron Eric-Antoine-Louis-Vincent Posch-Pastor (Innsbruck, Autriche, 25-viii-1915) duquel elle a divorcé également (Tribunal civil de la Seine 7-xii-1955), dont
- * Cordélia de Castellane (Paris 24-iv-1932) alliée Madrid 1954 à N. Simprun, de nat. espagnole, dont
- ** N. (F) Simprun,
- ** N. (M) Simprun,
- ** N. Simprun,
- * comte Antoine de Castellane (Paris 8-x-1934), s. a. a.,
- * comte Henri-Jean de Castellane (Paris 1937), s. a. a.,
- comte François de Castellane (Paris 31-iii-1908), fondé de pouvoir d'agent de change, allié 1939 à Georgette Arnott (1908), de nat. britannique, s. p.

Lointaine et mystérieuse Courlande

Sources

On trouvera ci-après une liste des plus importants ouvrages consultés.

Il n'existe pas en France d'étude sur l'histoire de la Courlande ou même de la Lettonie, mais plusieurs ouvrages ont été consacrés à quelques uns de leurs faits les plus marquants.

A

Duchesse d'Abrantès. "*Mémoires*".
Argenson. "*Adrienne Lecouvreur et Maurice de Saxe. Leurs lettres d'amour*".
Octave Aubry. "*Le Roi de Rome*".

B

Jacques Bainville. "*Napoléon*".
Balzac. "*Les secrets de la Princesse de Cadignan*".
Barante. "*Souvenirs de Barante*".
Sir Dunbar Plunket Barton. "*Bernadotte*".
Françoise de Bernardy. "*Eugène de Beauharnais*".
Françoise de Bernardy. "*Le Dernier Amour de Talleyrand*".
Françoise de Bernardy. "*La Duchesse de Dino*".
Françoise de Bernardy. "*Le Miroir de Talleyrand. Lettres inédites à la duchesse de Courlande*".
Françoise de Bernardy. "*Stéphanie de Beauharnais*".
Françoise de Bernardy. "*Walewski*".
Guillaume de Berthier Sauvigny. "*Metternich*".
Antoine Bethouart. "*Metternich et l'Europe*".
Comte Beugnot. "*Mémoires du Comte Beugnot*".
René Bittard des Portes. "*Histoire de l'Armée de Condé*".
Franz Blei. "*Talleyrand*".
Arthur Boehlingk. "*Frédéric-César Laharpe. 1754-1838*". Neufchâtel 1969.
Comtesse de Boigne. "*Mémoires de la Comtesse de Boigne*".
André Bonifas. "*Histoire de ma famille*".
Serge de Bordelius. « *Le Cancer de sable...* ».
Henri Bouchot. "*La Toilette à la Cour de Napoléon*".
Philip Bouhler. "*Napoléon*".
Colonel Boutourlin. "*Histoire de la Campagne de Russie*".
Gabriel de Broglie. "*Guizot*".
Jean Brunhes. "*L'Europe*".
Maria von Bunsen. "*Talleyrand Nichte*".

C

Joseph Calmette. "*L'Elaboration du Monde Moderne*". Coll. Clio.
Hélène Carrère d'Encausse. "*L'Empire Eclaté*".
Hélène Carrère d'Encausse. "*La Gloire des Nations*".
Casimir Carrère. "*Talleyrand amoureux*".
Castellane. "*Journal du Maréchal de Castellane*".

André Castellot. "*Talleyrand*"
 André Castelot. "*Joséphine*".
 André Castelot. "*L'Aiglon*".
 Marguerite Castillon du Peron. "*Louis-Philippe et la Révolution Française*".
 Duc de Castries. "*La Fin des Rois*".
 Duc de Castries. "*Les Hommes de l'Emigration*".
 Duc de Castries. "*Maréchal Castries*".
 Curtis Cate. "*1812. Le duel des deux Empereurs*".
 Mme de Chastenay. "*Mémoires de Madame de Chastenay*".
 Jacques Chastenet. "*Wellington*".
 Châteaubriand. "*Mémoires d'Outre-tombe*".
 Catherine Clément. "*Andrienne Lecouvreur*".
 Corberon. "*Journal intime du Chevalier de Corberon, chargé d'Affaires de France en Russie. 1775-1780*".
 François Crouzet. "*L'Economie Britannique et le Blocus Continental*".

D

Laurent Daillez. "*Les Ordres Militaires*". Historia, 2ème trim. 1980.
 Laurent Dailliez. "*L'Empire Teutonique*".
 Olivier Daria. "*Catherine-la-Grande*".
 Daudet. "*Nouveaux Récits Révolutionnaires*".
 Lts-colonels Delmas et Lesouef. "*Napoléon, chef de Guerre*".
 Jean Delumeau. "*Civilisation de la Renaissance*".
 E. Denis. "*La Confédération Germanique*".
 Ghislain de Diesbach. "*Histoire de l'émigration*".
 Duchesse de Dino. "*Souvenirs*".
 Duchesse de Dino. "*Chroniques*".
 Philippe Dollinger. "*La Hanse XII^e-XVII^e siècle*". Paris 1964.
 Maurice Dunan. "*Napoléon et l'Allemagne. Le Système Continental et les débuts du Royaume de Bavière*".

E

E. Elmer. "*Schlumeister. L'agent secret de Napoléon*".
 Encyclopédie Larousse.
 Philippe Erlanger. "*La Monarchie Française 1515-1715*".
 Jean-Gabriel Eynard. "*Journal*".

F

Fejtö. "*Joseph II*".

G

Baron von Gagern. "*Mein Antheil an der Politck*".
 Pierre Gaxotte. "*Apogée et Chute de la Royauté*".
 Gentz. "*Journal*".
 Abbé Georgel. "*Mémoires*". Paris 1820.
 Docteur Guy Godlewski. "*Napoléon à l'île d'Elbe*".
 Goethe. "*Conversations*".
 Général Gourgaud. "*Napoléon et la Grande Armée en Russie. Examen critique*". Edition 1825.
 Maréchal Gouvion Saint-Cyr. "*Mémoires. 1812-1813*".
 Bernard Grasset. "*Mémoires du Chevalier d'Eon*". Ed. Gaillardet.

Constantin de Grunwald. "*Stein. L'Ennemi de Napoléon*".
 François Guizot. "*Mémoires pour servir à l'Histoire de mon temps*".
 R. Guyot. "*La Fin de Talleyrand*".

H

Louis Halphen. "*L'Essor de l'Europe*". Coll. Peuples et Civilisations.
 Louis Halphen. "*Les Barbares*". Coll. Peuples et Civilisations.
 Vicomte d'Hardouineau. "*Mémoires sur l'exil et les infortunes des princes de la Maison Royale*".
 Hermann et Reclam. "*Mémoire sur les Réfugiés*".
 Reine Hortense. "*Mémoires*".
 Henri Houssaye. "*1815*".
 Abel Hugo. "*France Militaire. 1792-1837*". Delloye éditeur 1838.

J

"*Journal de Marie-Amélie, reine des Français*".
 P.L. Jacob. "*Mme de Krüdener, ses lettres et ses ouvrages inédits*".
 Michaël et Diana Josselson. "*Le Général Hiver. Barclay de Tolly*".
 Bertrand de Jouvenel. "*Napoléon et l'Economie Dirigée. Le Blocus Continental*".
 Ambroise Jubert. "*Magnats polonais et Physiocrates français*".

K

"*Kurland und Seine Rittenschaft-Kunlandchen Rittenschaft*"
 Françoise Kermina. "*Fersen*".
 Comtesse de Kielmann-segge. "*Mémoires de la Comtesse de Kielmann-Segge sue Napoléon Ier*".
 Kruse. "*Histoire de la Courlande*". (Riga 1833-1837).
 Kurth. "*Clovis*".

L

"*Letters from the abbe Edgeworth to his Friends*".
 Docteur Labayle, Docteur. "Un peu d'Histoire locale. Causeries".
 Bernard de Lacombe. "*La Vie Privée de Talleyrand*".
 Lacour-Gayet. "*Napoléon*".
 Lacour-Gayet. "*Talleyrand*".
 Comte de Lagarde-Chambonas. "*Fêtes et souvenirs du Congrès de Vienne*".
 Roger Langeron. "*Un conseiller secret de Louis XVIII. Royer-Collard*".
 Gilles Lapouge. "*Les Folies Koenigsmarck*".
 Lavisse. "*L'Histoire Générale*".
 Jacques Le Goff. "*La Civilisation de l'Occident Médiéval*". Coll. Les Grandes Civilisations.
 Eric Le Nabour. "*Charles X*".
 G. Lefèvre. "*Napoléon*".
 Francis Ley. "*Mme de Krüdener et son temps. 1764-1824*". Paris 1961.
 Prince de Ligne. "*Fragments de l'Histoire de ma vie*".
 Ferdinand Lot. "*Les destinées de l'Empire en occident*". Coll. Glotz.
 Lucas-Dubreton. "*Thiers*".

M

Mac Donald. "*Souvenirs du Maréchal Macdonald*".
 Louis Madélin. "*Histoire du Consulat et de l'Empire*".
 Louis Madélin. "*Talleyrand*".
 Duchesse de Maillé. "*Souvenirs de deux Restaurations*".
 Albert Malet. "*Histoire Moderne*".
 Albert Malet. "*XVIII^e. Révolution-Empire*".
 Claude Manceron. "*Les Hommes de la Liberté*".
 Philip Mansel. "*Louis XVIII*".
 Marchand. "*Mémoires*".
 Frédéric Masson. "*Joséphine, Impératrice et Reine*".
 Valérie Masuyer. "*Mémoires*".
 André Maurois. "*Lélia, ou la vie de George Sand*". Ed. Rencontres.
 André Maurois. "*René, ou la vie de Châteaubriand*".
 Prince de Metternich. "*Mémoires*".
 Baron Peter von Meyendorff. "*Ein Russichler Diplomat an der Höfen*".
 Michelet. "*Précis d'Histoire Moderne*". Edition 1842.
 Mirabeau. "*De la Monarchie sous Frédéric-le-Grand*".
 Mirabeau. "*Mémoire sur la Courlande*".
 Mirabeau. "*Mission Secrète à Berlin*".
 Molé. "*Souvenirs d'un témoin de la Révolution et de l'Empire (1791-1803)*".
 Henri Montfort. "*La Prusse aux Temps des Prussiens*".
 J.S. Mourot. "*Tannenberg*". Historia, n° spécial.

N

Nicolson. "*Congrès de Vienne*".
 Marquis de Noailles. "*Le Comte de Molé (1781-1855)*".
 Léon Noël. "*Enigmatique Talleyrand*".
 Léon Noël. "*Talleyrand*".

O

Jean Orieux. "*Talleyrand*".
 La Maréchale Oudinot. "*Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio*".

P

"*Peuples et Civilisations*". P.U.F.
 Gaston Palewski. "*Le Miroir de Talleyrand*".
 Pasquier. "*Souvenirs du Chancelier Pasquier*".
 Rosalynd Pflaum. "*Les Trois Grâces de Courlande*".
 Michel Poniatowski. "*Talleyrand et le Consulat*".
 Comtesse Potocka. "*Mémoires de la Comtesse Potocka*".
 Jean-François Primo. "*La vie privée de Louis XVIII*".

R

R.P. Raoul. "*Pages d'Histoires sur Valençay et sa Région*".
 Rapp. "*Mémoires*". Edition 1823.
 Elisée Reclus. "*Nouvelle Géographie Universelle*". Edition 1880.
 Mme de Rémusat. "*Mémoires*".
 Jean Rivois. "*Talleyrand*".

Comte de Rochechouard. "*Souvenirs*".
 Daniel Rops. "*L'Eglise des Révolutions*". (Tome IX de l'Histoire de l'Eglise).
 Daniel Rops. "*L'Eglise des Temps Barbares*". (Tome III de l'Histoire de l'Eglise).
 Daniel Rops. "*La Cathédrale et la Croisade*". (Tome IV de l'Histoire de l'Eglise).
 Daniel Rops. "*La Réforme Protestante*". (Tome V de l'Histoire de l'Eglise).
 Daniel Rops. "*Le Grand Siècle des Armes*". (Tome VII de l'Histoire de l'Eglise).
 Ruhl. "*Bibliographie sur Pierre Ier de Courlande*". Francfort 1764. 2 volumes.

S

Comte Saint Priest. "*Mémoires*".
 Sainte-Beuve. "*Causeries du Lundi*".
 Sainte-Beuve. "*Les Nouveaux Lundis*".
 Sainte-Beuve. "*M. de Talleyrand*".
 Philippe Seguy. "*Histoire des Modes sous l'Empire*".
 Leszek Slugocki. "*Les problèmes du séjour de Stendhal à Sagan en 1813*".
 Alexandre Soljénitsyne. "*La Roue Rouge*".
 Albert Sorel. "*L'Europe et la Révolution Française*". Plon 1908.
 Stendhal. "*Journal*".
 Stendhal. "*Correspondance*".
 Stendhal. "*Courrier Anglais*".

T

Talleyrand. "*Mémoires*".
 E. Tarlé. "*La Campagne de Russie. 1812*".
 E. Tarlé. "*Talleyrand*".
 Thiers. "*Histoire du Consulat et de l'Empire*".
 Jean Thiry. "*L'Empire Triomphant*".
 Jean Thiry. "*La Campagne de Russie*".
 Jean Thiry. "*La Première Restauration*".
 Pierre Toccoo-Chala. "*Gaston Fébus, le Prince Soleil*". Historia, mai 1991.
 Pierre Toccoo-Chala. "*Gaston Fébus, un Grand Prince d'Occident au XIV^e siècle*". Pau 1963.
 Nicole Toussaint du Wast. "*Laure Junot, duchesse d'Abrantès*".
 Toustain. "*Mémoires du Marquis de Toustain. 1790-1823*".
 Henri Troyat. "*Catherine-la-Grande*".
 Jean Tulard. "*Napoléon*".

U

Maria Ulrichova. "*Klemens Metternich, Wilhelmine von Sagan. Brieswechsël; 1813-1816*".

V

Viel-Castel. "*Mémoires du comte Horace de Viel-Castel*".
 Louis Villat. "*La Révolution et l'Empire*".
 Baron de Vitrolles. "*Souvenirs autobiographiques d'un émigré*".
 Voltaire. "*Histoire de Charles XII*".
 Voltaire. "*La Russie sous Pierre-le-Grand*".
 Voltaire. "*Le Siècle de Louis XIV*". Coll. la Pléiade.
 Voltaire. "*Précis du siècle de Louis XV*".

W

Commandant M.H. Weil. "*Le Congrès de Vienne*".

Weill. "*Dessous du Congrès de Vienne*".

Henri Welschinger. "*La Mission secrète de Mirabeau à Berlin*". Plon 1900.

Henri Welschinger. "*Le duc d'Enghien*".

